



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



LES MERVEILLES
DU
GRAND CENTRAL

GUIDE DU TOURISTE.

DE TOULOUSE A ALBI
DE TESSONNIÈRES A LEXOS
DE MONTAUBAN A RODEZ
DE CAPDENAC A PÉRIGUEUX
DE FIGEAC A ARVANT
DE NIVERSAC A AGEN

TOULOUSE
IMPRIMERIE A. CHAUVIN ET FILS,
RUE MIREPOIX, 3.

—
1869

10169.0

LES MERVEILLES
DU
GRAND CENTRAL.



*Orléans. Compagnie de Chem.
de fer*

LES MERVEILLES

DU

GRAND CENTRAL

GUIDE DU TOURISTE.

DE TOULOUSE A ALBI
DE TESSONNIÈRES A LEXOS
DE MONTAUBAN A RODEZ
DE CAPDENAC A PÉRIGUEUX
DE FIGEAC A ARVANT
DE NIVERSAC A AGEN

TOULOUSE

IMPRIMERIE A. CHAUVIN ET FILS,

RUE MIREPOIX, 3.

1869



TABLE.

I. De Toulouse à Albi.	1
II. De Tessonnières à Lexos.	74
III. De Montauban à Rodez.	115
IV. De Capdenac à Périgueux.	322
V. De Figeac à Arvant.	478
VI. De Niversac à Agen.	563

La Compagnie du chemin de fer d'Orléans a récemment vulgarisé l'accès des contrées émouvantes et pittoresques que j'essaie de populariser, auprès des touristes, qui vont quelquefois chercher bien loin l'émotion et l'aventure qu'ils trouveraient souvent auprès d'eux. Je m'évertue, dans ces pages, pour atteindre ce but, que je désire plus que je n'ose l'espérer.

Je ne fais pas une préface : j'acquitte une dette de reconnaissance. Je veux remercier publiquement M. Solacroup,

directeur, et M. de Maublanc, inspecteur principal de la Compagnie d'Orléans, du bienveillant concours qu'ils ont daigné prêter à l'accomplissement de mon travail, et je les prie d'agréer ici l'expression cordiale de ma vive gratitude.

Le Vernet, 1^{er} mai 1869.

LES MERVEILLES
DU
GRAND CENTRAL.

I

De Toulouse à Albi.

TOULOUSE.

1^{re} STATION.

7,922^m de Montrabe.

J'ai commencé la vie en payant mon tribut aux illusions de la jeunesse : j'ai cherché dans les voyages classiques et lointains une issue à ses inquiètes ardeurs, mais je ne suis plus tenté par les pérégrinations aventureuses et j'erre volontiers « au rives prochaines. » Après avoir recherché avec avidité les spectacles grandioses et synthétiques de la création, je me complais dans l'observation nonchalante des scènes intimes et familières, car,

depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, tout est attrayant dans la nature, lorsqu'on sait l'interpréter. C'est une divinité chaste et sévère qui n'admet dans son intimité que ceux qui l'ont mérité par de longues contemplations et une constante adoration.

Depuis quelque temps je me suis laissé aller à faire l'école buissonnière, sur le réseau méridional du chemin de fer d'Orléans, entre Toulouse, Albi, Montauban, Rodez, Périgueux, Arvant et Agen, fraction du réseau que j'appellerai le Grand-Central, en donnant plus d'extension à cette dénomination, qui ne fut primitivement affectée qu'à la portion comprise entre Montauban et Rodez.

Comme Saül, fils de Cis, qui était sorti pour chercher les ânesses de son père et qui trouva un royaume, je partais souvent sans projet préconçu et faisais parfois des découvertes inattendues. J'ai vu des hypogées troglodytiques, des cavernes géologiques, des monuments celtiques, des églises et des abbayes catholiques, des constructions romanes, des donjons gothiques, des châteaux de la Renaissance, des usines, où l'industrie donne un aliment à ses fièvres, une foule d'édifices et de lieux sanctifiés par le passage des générations englouties dans l'abîme des siècles écoulés, car, malgré nos misères, nous

avons l'auguste et poignant privilège d'imprimer la vie morale et de communiquer l'immortalité à tout ce que nous touchons.

Les pays parcourus ne m'ont point trompé. Au lieu de m'occasionner des déceptions, ils m'ont, au contraire, procuré plus d'une attrayante surprise. Toutes sortes d'aimables visions m'ont hanté dans ces voyages. Etaient-elles en moi ou hors de moi ? Je l'ignore, mais ce que je sais bien, c'est que j'en garde un ineffable souvenir.

J'essaie de raconter ce que j'ai vu en prenant Toulouse pour point de départ, car cette ville fut pendant longtemps la métropole des contrées que j'ai visitées dans l'ancien Languedoc.

Personne n'ignore que le Languedoc comprenait presque en entier dix de nos départements actuels : la Haute-Loire, l'Ardèche, la Lozère, le Gard, l'Hérault, l'Aude, la Haute-Garonne, le Tarn, une partie des Pyrénées-Orientales et une portion du Tarn-et-Garonne. Les comtes de Toulouse joignirent par la suite à ce territoire, déjà fort étendu, l'Auvergne, le comté de Foix et la Provence, c'est-à-dire environ huit autres départements : le Cantal, le Puy-de-Dôme, l'Ariège, une partie des Hautes et Basses-Alpes, Vaucluse, les Bouches-du-Rhône et le Var. Ainsi ces princes ont exercé leur domina-

tion sur presque toute la France méridionale, ou plutôt ont été les seuls maîtres, les véritables souverains de ces belles et riches provinces.

L'origine de Toulouse se cache sous le voile d'or de la légende, et il est difficile de retrouver la vérité à travers les ombres crépusculaires de son berceau, car son histoire — généralement basée sur la fiction — a toujours été écrite sous l'inspiration traditionnelle d'une rhétorique emphatique.

Des chroniqueurs indigènes, doués de plus d'imagination que de discernement, affirment que Japhet, fils de Noé, eut pour fils Tubal, qui devint père de Limozin, qui donna le jour à Tolus, qui aurait fondé Toulouse et les écoles légendaires de Pech-David, où, d'après eux, Virgile serait venu s'instruire.

Ces chroniqueurs n'y allaient pas de main morte, à l'endroit du travestissement de l'histoire, dont la destinée est d'être sans cesse travestie, et ils n'avaient pas tort, car lorsqu'on prend du galon, on n'en saurait trop prendre, tendance funeste qui n'a pas besoin d'encouragement chez nous, où l'on a volontiers le goût du clinquant et de la livrée.

Martial ayant gratifié Toulouse d'une épithète mythologique : *Palladia Tolosa*,

l'épithète du satirique latin, habilement exploitée par les pédants de la Renaissance, a valu à l'ancienne capitale du Languedoc la renommée usurpée de ville savante, artistique et littéraire; la quantité de tours et de clochers dont elle est encore ornée lui a mérité, à meilleur escient, le nom de *Tolosa turrita*, et la façon un peu idolâtrique dont on y pratique la religion extérieure lui a fait concéder le plausible qualificatif de sainte.

Il est délicat, scabreux même, de parler de Toulouse sans froisser la susceptibilité pointilleuse de ses habitants; mais j'espère n'être pas subversif en constatant qu'elle a les qualités et les défauts des cités méridionales.

Elle se recommande par deux produits également appréciables : par ses terrines de foies gras, dont les plus estimées portent l'estampille de l'excellent restaurateur Tivolier, et par ses femmes, dont nul fabricant n'a le droit de revendiquer la production exclusive.

La blonde, rare en tout pays, n'existe guère à Toulouse, où dominant deux catégories de brunes : les unes, fines et délicates, au nez mince, aux lèvres déliées, aux yeux grands et vifs, aux cheveux soyeux, ont le galbe nerveux et légèrement acéré des médailles de la Renaissance; les au-

tres étalent les formes fermes, l'ampleur moelleuse, l'attrait régalien de la numismatique antique. Toutes sont douées d'une morbidesse piquante et souverainement féminine, qualités rares à une époque où les femmes font tous leurs efforts pour se masculiniser.

On assure que cette tendance gynécocratique serait d'importation américaine. Il est constant, en effet, qu'en Amérique le sexe faible prétend, depuis quelques années, que le rôle de l'homme est fini et que celui de la femme commence. Nous avions tous naïvement cru, jusqu'ici, que la femme avait toujours joué le premier rôle dans l'humanité depuis la création. Il paraît que nous étions dans l'erreur, et je ne vois pas pourquoi la prophétie des Yankees ne se réaliserait pas. Tout arrive ici-bas. Je crois néanmoins qu'il serait bon, au moins provisoirement, qu'il y eût encore deux sexes ; plus tard on verra.

Toulouse, dont on médit souvent et qu'on calomnie quelquefois, exerce cependant une fascination irrésistible, et ceux qui la dénigrent avec le plus d'acharnement ne sont pas ceux qui l'aiment le moins. Comme il existe des *Guides* spéciaux sur cette localité, je suis dispensé d'entrer à son endroit dans des détails qui nous retarderaient, car le train va partir.

Ne cherchez pas aux environs de l'ancienne cité comtale, dans ce pays dont la vie expansive s'épanouissait jadis sous le régime des franchises municipales, les vieilles ruines pittoresques des contrées féodales, mais une plaine fertile, pacifique et monotone, où le froment a tué l'arbre, et qu'égaient çà et là des maisons de campagne et des métairies.

Le train sort de la gare, laissant à droite les coteaux immortalisés par la bataille de 1814, à gauche la silhouette du clocher de Saint-Sernin, et pénètre dans le gardiage. Après avoir dépassé la côte de la Pujade, il s'engage dans les prairies que l'Hers n'arrose guère et ravage souvent. On aperçoit les villas suburbaines de Croix-Daurade et de Saint-Jean, les prétentieuses tourelles du château de Launaguet, puis le convoi franchit successivement l'Hers et la Ceillonne, l'un de ses affluents principaux, avec la Sausse, pour stopper à la station de Montrabe.

MONTRABE.

II^e STATION.

7,922^m de Toulouse. — 8,062^m de Gragnague.

Montrabe, *Monte rapido*, faisait partie de la temporalité des archevêques de Tou-

louse, composée principalement des fiefs donnés à l'évêque Foulques, par Simon de Montfort, après la guerre des Albigeois, et qui comprenait les quatre baronnies de Montbrun, Verfeil, Balma et Castelmaurou.

Je crois, sans oser l'affirmer, que c'est le pont de Montrabe qui portait, — probablement à cause de quelque atroce événement relatif aux guerres du treizième ou du quatorzième siècles, — le nom sinistre de Negaromieu : *note pèlerins*.

Le site servant de cadre à la station, quoique un peu veule, n'est cependant pas dénué d'attraits. Le poète patois Goudelin, saturé d'idées mythologiques et entaché d'affectation, comme la plupart de ses contemporains, a chanté le château, le parc et les eaux jaillissantes du seigneur de Montrabe, président au parlement de Toulouse. Il ne reste pas vestige dessplendeurs chantées par Goudelin.

Laissant de côté le Colombié et La Vallette, le convoi reprend son essor au sein d'une plaine bordée de coteaux, dont les molles déclivités rappellent les pentes du Taunus. Vous apercevez les frondaisons de Rouffiac, qui fit partie de la temporalité, et quelques maisons de Castelmaurou, où gisent les débris d'un château attribué aux Maures; puis le train s'engage dans le tunnel de Campmas, à l'issue duquel

on débouche dans la romantique vallée du Girou, sertie par des coteaux en amphithéâtre, émaillés de villages, parmi lesquels on distingue Garidech et sa vieille église pleine des souvenirs de sa commanderie, dont les revenus étaient affectés à l'entretien d'un hôpital pour les pèlerins, fondé à Toulouse dans les anciens bâtiments du Temple. Bientôt après, une voix crie : Gragnague ! et la locomotive stoppe.

GRAGNAGUE.

III^e STATION.

8,062^m de Montrabe. — 4,175^m de Montastruc.

La station de Gragnague s'étale au milieu de la vallée du Girou, tandis que le village auquel elle doit son nom est caché par les coteaux qui s'élèvent à droite. A l'horizon lointain surgit le clocher de Verfeil, « le siège de Satan, » dont les habitants restèrent sourds à la voix véhémentement de saint Bernard, lorsque le pape Eugène III l'envoya combattre la secte albigeoise.

« Lorsqu'il eut commencé de parler dans l'église contre les plus considérables du lieu, » dit Guillaume de Puylaurens, « ils sortirent ; le peuple les suivit, et le

saint homme, les suivant à son tour, se mit à prêcher sur la place. Ils allèrent se cacher de tous côtés dans les maisons, et pour lui il n'en prêchait pas moins la populace qui l'environnait. Mais les autres se mirent à faire grand bruit et à frapper sur les portes, empêchant ainsi le peuple d'entendre sa voix... Alors, secouant contre eux la poussière de ses pieds, pour leur faire entendre qu'ils n'étaient que poussière, il partit, et, reportant les regards sur la ville, il la maudit en disant : Verfeil, Dieu te dessèche ! »

Après avoir ainsi secoué la poussière de ses sandales, il alla non loin de là fonder le Bourg-Saint-Bernard.

Le château de Bonrepos, — où le grand Riquet essaya les projets de chaussées, de réservoirs, de conduits d'eaux, de percées de son canal du Languedoc, — s'élève sur un coteau voisin de la station. On montre encore ces réductions, dans le parc du château, qui a gardé le respect de la mémoire de cet homme éminent et la trace de ses pas.

Le convoi quitte la station dans une tranchée pratiquée dans des terres argileuses favorables à la culture des céréales, mais dénuées d'aspects pittoresques. On laisse Montvert à gauche, on aperçoit le château de Lavalade et on arrive à la sta-

tion de Montastruc, pays célèbre par ses haricots, aussi renommés dans le Midi que ceux de Soissons dans le Nord.

MONTASTRUC.

IV^e STATION.

4,175^m de Gragnague. — 10,522^m de Saint-Sulpice.

Montastruc était une bastide, c'est-à-dire une de ces villes nouvelles, de ces villes franches fondées dans les treizième et quatorzième siècles, par divers seigneurs, dans l'étendue de leurs terres. Les populations y étaient attirées par l'attrait de certaines franchises et privilèges. Celle-ci datant de 1271, — antérieure par conséquent à la réunion du comté de Toulouse à la couronne, — a deux fois fait parler d'elle depuis sa fondation : en 1570, d'abord, lorsqu'elle fut prise par Rouvroy, commandant un régiment des Princes, qui tailla en pièces deux compagnies formant sa garnison ; puis, vingt ans après, en 1590, lorsque le capitaine Teulat s'en empara.

Le samedi, 5 mai 1590, au moment où on ouvrait les portes de la ville, une troupe de vieillards s'y présenta et réussit à s'y introduire. Les prétendus musiciens

étaient un chef protestant, le sieur de Teulat, avec cinquante cuirassiers et cent arquebusiers à cheval, qui ne tardèrent pas à lever le masque.

Grand émoi dans la contrée. Le même jour le Conseil de Ville fut réuni à Toulouse, dans le Consistoire. Le capitoul Textor annonça l'événement, fit ressortir l'importance de la surprise et les dangers qu'elle promettait, Montastruc pouvant devenir un poste avancé d'où les hérétiques feraient journellement des courses jusqu'aux portes de la capitale du Languedoc. Il apprit, en outre, au Conseil que déjà le sieur de Caravelles et d'autres gentils-hommes du pays, joints à quelques catholiques de Montastruc, commençaient à investir la place.

Le Conseil décida de faire partir en toute hâte deux cents soldats des compagnies engagées, sous les ordres du capitaine La Coste, sieur d'Auzeville, avec des volontaires et un corps de cheveau-légers, conduit par le sieur Des Albaresse.

Dès le dimanche le camp fut établi devant Montastruc et tous les lieux voisins s'assemblèrent. Les sieurs de Chalabre et d'Ambres accoururent, avec environ trois cents hommes de pied et cinquante maîtres ; mandèrent à tous les diocèses d'envoyer des gens de guerre ; dépêchèrent

des avis au duc de Joyeuse, qui se trouvait dans les environs de Carcassonne ; mais ils ne purent empêcher, pendant la nuit, un corps de cinquante hommes, venant de Villemur, de se jeter dans la place.

Le lundi soir le duc de Joyeuse arriva à Toulouse, « où quatre capitouls lui vont faire la révérence et lui exposent les nécessités du pays. » Le duc promit de faire le siège de Montastruc et demanda à la ville trois pièces de canon et une coulevrine, avec poudre, boulets et attelages nécessaires. Le Conseil lui accorda deux canons et une coulevrine avec des munitions en conséquence, en exprimant le vœu formel, en cas de succès, « de ne prendre point les assiégés à rançon, comme eux estans les plus insignes voleurs de tout le pays. »

Deux soldats du guet furent immédiatement expédiés de l'hôtel de ville. L'un alla sommer les consuls de Castelmaurou et de Garidech « d'avoir à faire accoutrer les pontils et chemins » pour y faire passer les canons ; l'autre apporta des lettres aux principaux officiers du camp.

Le mercredi, les troupes catholiques assiégeantes se trouvaient ainsi composées : la compagnie des gens d'armes de Joyeuse, la compagnie de Chalabre, la compagnie d'Ambres, les cheveu-légers du sieur

Des Albarese, les trois régiments de Bruniquel, de Blagnac, de Caravelles et la compagnie toulousaine de La Coste.

Quatre canons furent mis en batterie et ouvrirent le feu dans la matinée. Il continua, sans interruption, pendant tout le jour, renforcé par une autre pièce arrivée de Toulouse, escortée par vingt-deux soldats du guet, et le lendemain jeudi jusqu'à trois heures. A ce moment, la brèche étant faite, Joyeuse fit donner l'assaut. Les protestants se défendirent héroïquement pendant deux heures. Trois tentatives furent successivement repoussées. Le capitaine La Coste et le sergent Amiel, de la compagnie de Saint-Sernin, périrent sur la brèche. La place fut emportée au quatrième assaut.

On ne fit quartier à personne, comme l'avait demandé le Conseil de Ville de Toulouse, et immédiatement après, le duc de Joyeuse reprit la route de Carcassonne.

Le Conseil de Ville de Toulouse vota cinquante écus pour les funérailles du capitaine La Coste et vingt écus pour celles du sergent Amiel, « morts sur la brèche de Montastruc, pour la défense de la religion, extirpation de l'hérétique et service de la ville. »

Depuis lors, — n'étaient ses haricots, — Montastruc n'aurait plus fait de bruit dans le monde.

La locomotive siffle et le train repart. Nous apercevons successivement le château de Gémil, les villages de Saint-Jean-Lherm et de Montpitot. Le convoi s'engouffre dans les profondeurs du tunnel de Seillan, à l'issue duquel se dressent, à droite, les coteaux qui cachent Roqueserrière et Azas, riche fief du puissant Sicard d'Alaman, dont j'aurai à reparler ; à gauche, la flèche aiguë de Bessières et le clocher gothique de l'église de Buzet, édifice de transition, où le plein cintre se marie à l'ogive et auxquels des vestiges de fortifications prêtent un grand caractère.

Buzet, célèbre par ses pêches, fut une ville maîtresse et le chef-lieu d'un ancien bailliage comprenant les lieux de Bazus, Bouloc, Garidech, Garrigues, Gémil, Luga, Montastruc, Montjoire, Paulhac, Roqueserrière et Sénil. C'était, au moyen âge, le lieu de passage le plus fréquenté de l'Albigeois au Toulousain, dans la région où l'Agout se réunit au Tarn. Au dessus du point de jonction de ces deux cours d'eau un pont reliait les deux rives, privées, à une grande distance, de toute communication de ce genre. En 1235, Raymond VII, comte de Toulouse, fortifia ce passage en élevant une forteresse commandant le pont sur un terrain qu'il acheta à Pelfort de Rabastens. Il reconnut

des immunités, franchises, libertés et usages aux habitants de Buzet et leur assura l'inaliénabilité du château qu'il construisit, droit auquel il ne fut dérogé qu'en 1771, par Louis XV, qui concéda l'ancien château domanial des comtes de Toulouse au comte de Clarac. Buzet, poste important comme tête de pont, joua un certain rôle au moyen âge et servit de refuge aux populations du voisinage, pendant les guerres du quatorzième siècle.

Dans ses environs, les berges du Tarn et de l'Agout renferment des souterrains, peut-être d'anciennes habitations troglodytiques, qui furent utilisées par les catholiques, lors du coup de main tenté par les protestants en 1563, et qui servirent de refuge au comte de Clarac et aux siens en 1791.

S'il faut en croire la relation du secrétaire du comte d'Armagnac, Jeanne, — fille de Gaston IV, comte de Foix, et d'Éléonore d'Aragon, reine de Navarre, et veuve de Jean V, comte d'Armagnac, assassiné le 14 mai 1476 à Lectoure, — fut conduite au château de Buzet. Au mois d'août suivant, « quelques gens apostés lui ayant demandé si elle était enceinte, on la força de prendre un breuvage qui la fit avorter d'un enfant mâle. »

Le château de Roquemaure, siège d'une justice royale d'Albigeois, s'étalait jadis

sur le coteau abrupt qui surplombe la rive gauche du Tarn. Roquemaure, donné au vicomte de Bruniquel par le comte de Toulouse, fut réuni à la couronne avec les domaines de la maison de Comminges, au milieu du quinzième siècle, et classé dans la judicature de Villelongue. L'église, reconstruite à neuf et placée sous le vocable de sainte Quiterie, fut unie avec celle de Réal, à l'abbaye de Saint-Théodard. Le château, que les routiers occupèrent pendant quelque temps, s'élève au sommet du monticule sur lequel le village est assis. Il n'a aucun caractère d'antiquité, à l'exception des fossés qui l'entourent encore de tous côtés.

Le château de Castelrive apparaît au pied du coteau de la rive droite; celui de Conques surgit en face, et le convoi s'arrête à la station de Saint-Sulpice-de-la-Pointe.

SAINT-SULPICE.

V^e STATION.

10,522^m de Montastruc. — 6,569^m de Rabastens.

La ville de Saint-Sulpice, fondée au treizième siècle, est située au confluent du Tarn et de l'Agout, presque en face de Coufouleux, où existait un camp gaulois ou romain,

puis une tour qui appartenait au comte de Toulouse, dans le douzième siècle, et qui étaient destinés à défendre le confluent des deux rivières. Ce fut une des villes maîtresses du diocèse de Toulouse. Personne n'ignore que les villes maîtresses jouissaient du privilège de servir tour à tour de lieu de réunion aux assemblées diocésaines pour l'assiette de l'impôt, et d'envoyer des représentants aux Etats-Généraux de la province. Sicard d'Alaman octroya une charte aux habitants de Saint-Sulpice, en 1247, et fit construire, sur un mamelon voisin, un magnifique château dont quelques ruines pittoresques subsistent encore. Charles VI réunit la ville à la couronne, dont elle fut détachée plus tard. Elle n'a d'ailleurs joué qu'un rôle assez effacé dans l'histoire du Midi.

Considérée pendant longtemps comme la porte de l'Albigeois et comme la clé de la vallée du Tarn, cette ville était défendue, d'un côté, par la berge perpendiculaire de l'Agout, de l'autre, par un ruisseau encaissé et un fossé.

Son église date de la fin du treizième ou du commencement du quatorzième siècle. Deux tours reliées par une galerie crénelée, un clocher plus élevé que les deux tourelles et dominant toute la façade lui donnent un caractère monumental.

L'intérieur se compose d'une seule nef ogivale divisée en quatre travées avec une abside circulaire. On conserve religieusement, dans une chapelle, un tabernacle sculpté, dit-on, dans une dent de morse, et représentant les scènes de la Nativité ou de la Passion du Sauveur. Ce tabernacle, que je crois en ivoire, se compose de trois panneaux, divisés chacun en deux compartiments, encadrés dans des ogives trilobées. On y voit l'Adoration des Mages, la Vierge couronnée offrant le Bambino à l'adoration des anges, la Présentation au Temple, le Portement de croix, le Crucifiement et la Descente de croix, en un mot, tout le drame mystique de la vie du Christ.

Ce travail gothique, — probablement du treizième siècle, — est exécuté avec une naïveté pleine de grâce et parfois de maladresse charmante. C'était primitivement un triptyque qu'on a transformé en tabernacle, et qui provient de la chapelle d'une ancienne abbaye de religieuses de Cîteaux, fondée à Saint-Sulpice au treizième siècle et détruite par la Révolution.

Le train franchit l'Agout sur un pont de cinq arches et s'engage dans la riche vallée du Tarn, que nous allons parcourir jusqu'aux portes d'Albi. On laisse à gauche le pont de la Pointe et la tour de l'aire féo-

dale de Mézens, derrière laquelle se cache, au fond des bois, le pèlerinage de Notre-Dame-de-Grâce.

Le village de Mézens s'étage sur la première rampe des coteaux qui bornent la rive droite du Tarn. Son église, originellement placée sous l'invocation de saint Pierre et actuellement dédiée à la Vierge, avait pour annexe Notre-Dame-de-Remoul, aujourd'hui démolie, qui disputait à Notre-Dame-de-Grâce l'honneur d'avoir été visitée par saint Vincent de Paul. Son imposant château n'a conservé qu'une tour à mâchecoulis et à créneaux. Mézens faisait partie de la seigneurie et juridiction de Rabastens.

Notre-Dame-de-Grâce est l'objet d'une dévotion spéciale. La tradition raconte que saint Vincent de Paul, alors simple instituteur à Buzet, y célébra la première messe, entouré des enfants qu'il instruisait.

De l'autre côté de la voie, dans la vallée de l'Agout, nous laissons le château et la forêt de Giroussens, qui servit de théâtre aux rapines et aux meurtres de ce brigand féodal de Guy de Comminges, qui avait pris le titre de roi de l'Albigeois, et dans les environs desquels on a découvert des mosaïques gallo-romaines. Nous laissons aussi du même côté le promontoire que

dominait, au confluent de l'Agout et du Dadou, le formidable donjon d'Ambres, construit par Gaston-Phœbus et démoli au commencement du siècle. Lavaur est caché derrière, au fond de l'horizon.

Sur la gauche, au delà et sur le même coteau que Mézens, s'élève l'antique chapelle de Puycheval, célèbre par la légende de saint Vast et de saint Victor, qui s'y rattache.

Il y avait trois frères Puycheval, dit la légende. Deux d'entre eux, saint Vast et saint Victor, gymnastes émérites, s'élancèrent, je ne sais trop pourquoi, dans les airs et allèrent tomber dans les lieux où sont bâties les églises qui portent leurs noms; l'autre frère, moins gymnaste ou moins fervent, — dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous, — n'osa pas faire le saut; aussi ne fut-il point canonisé.

L'église Saint-Vast, assise sur les bords de l'Agout, est romane et fort intéressante; celle de Saint-Victor, plus insignifiante, s'épanouit sur les rives du Tarn.

Au-dessous de Puycheval se trouvait le repaire de Petit-Jean, brigand d'opéra-comique, bandit galant et chevaleresque, qui, malgré ses qualités théâtrales, fut bel et bien roué vif sur une place de Gaillac.

Le train a dévoré l'espace et s'arrête à la station de Rabastens.

RABASTENS.

VI^e STATION.

6,569^m de Saint-Sulpice. — 7,466^m de l'Isle-d'Albi.

La ville de Rabastens se dresse, à gauche de la voie, protégée par des murs cyclopéens, destinés à soutenir la berge verticale du Tarn. Elle paraît avoir été construite sur les débris d'un établissement gallo-romain, qui s'étendait des pieds du coteau aux berges escarpées de la rivière, car on a trouvé, auprès du chemin de Toulze et de l'emplacement qu'occupait l'église de Saint-Jean-de-Blonhac, une mosaïque de cette époque, à écussons, entourée d'une grecque et d'une torsade, ressemblant à celles qui ont été également découvertes à Giroussens et à Granéjols.

La tradition attribue la fondation de Rabastens à Pepin le Bref, et Charlemagne l'aurait dotée de reliques composées de cheveux et d'une ceinture de la Vierge, d'ossements et de cheveux de saint Pierre.

Ce fut originairement une sorte de château fédéral, servant de forteresse commune à une cinquantaine de seigneurs. Elle n'apparaît dans l'histoire qu'au commencement du douzième siècle. Ses nombreux

coseigneurs et les habitants de la ville groupés au pied de la citadelle, cédèrent, en 1214, leurs droits au comte de Toulouse, « qui les reçut en sa miséricorde. »

Le 8 juin 1228, le comte y reçoit l'hommage du seigneur de Najac, dans le château qui fit sa soumission à Simon de Montfort et qui fut démantelé d'après le traité de 1229. Vingt ans après, les habitants prêtèrent serment à Alphonse de Poitiers et sa femme Jeanne de Toulouse, qui en firent don, avec ses dépendances, à Sicard d'Alaman. Bertrand de Lautrec, gendre de ce dernier, vendit la seigneurie au roi de France. Philippe le Bel octroya aux habitants une charte qui confirma les anciens privilèges et en accorda de nouveaux.

Les Pastoureaux et les Routiers ravagèrent la contrée. Ces derniers, repoussés de plusieurs villes, se réfugièrent sous les murs de Rabastens, où Gaston-Phœbus les écrasa et fit pendre aux noyers qui bordaient la rivière quatre cents prisonniers. En 1384, cette ville fournit deux cents soldats pour le siège de Penne, occupé par les Anglais, et quelque temps après, les habitants, fatigués d'avoir un seigneur particulier, rachetèrent le domaine féodal de la cité pour le donner au roi, à la condition qu'il serait à

jamais inaliénable. La Réforme y trouva des adhérents, dont le premier acte fut de chasser, en 1564, les cordeliers, qui y étaient établis depuis le treizième siècle, d'en tuer plusieurs et de piller leur couvent.

Dans le cours du seizième siècle la ville fut maintes fois ensanglantée par les réactions des deux partis. Après les résistances acharnées de la Ligue, l'autorité royale y fut reconnue, en 1596, mais de nouveaux troubles éclatèrent sous Louis XIII. L'Etat, obéré, vendit le domaine de certaines villes et Rabastens fut du nombre, malgré les stipulations de sa vente au roi. L'adjudicataire était Desplats, seigneur de Gragnague, président au Parlement de Toulouse. Deux partis se formèrent alors dans la ville : celui des amis des anciennes franchises communales, appelé la Malthé, et celui qui soutenait les prétentions de Desplats, nommé la Sequelle. De fréquentes et sanglantes collisions eurent lieu entre les deux partis, et la Malthé finit par triompher.

L'église principale de la ville, Notre-Dame-du-Bourg, mérite une attention spéciale. C'était primitivement un prieuré de l'ordre de Cluny, dont on ne connaît pas l'époque exacte de la fondation, mais qui dépendait de l'abbaye de Moissac.

Le portail roman, du treizième siècle, est orné de huit colonnettes. La nef, qui appartient au style roman de la période de transition, est d'une époque antérieure à celle du chœur, qui, avec l'élégant triforium et les chapelles dont il est entouré, ne remonte qu'au seizième siècle. Ce chœur peut être signalé comme un curieux exemple de constructions en briques. Séparé de la nef par un grand arceau roman de transition, il se compose du maître-autel et de six chapelles dédiées à saint Henri, au Sacré-Cœur, à saint Crépin, à saint Joseph, à sainte Anne et à sainte Lucie. Le triforium se compose d'arcades géminées, dont les colonnettes sont surmontées de chapiteaux originaux. La construction et la décoration du chœur procèdent de la célèbre école de Cluny.

Les peintures du seizième siècle, retrouvées en 1860 sous un grossier badigeon, n'ont pas été maladroitement restaurées. On voit, à la voûte, des losanges encadrant, les uns quatre fleurs de lis, les autres quatre *raves arrachées* à trois racines, emblèmes parlants des armoiries de Rabastens : *Castrum Rapistagni*.

Les compartiments de la voûte renferment quatorze personnages nimbés de nimbes striés.

Le tympan du grand arceau qui sépare

le chœur de la nef est orné d'une immense roue flanquée de quatre roues plus petites. Dans la rosace centrale rayonne la figure colossale et nimbée du Christ assis, en vêtements blancs, tenant le globe de la main gauche et la dextre bénissant. Les quatre petites roues renferment les emblèmes des quatre évangélistes. L'ange et les animaux symboliques sont nimbés. Chacune des deux arcades subtrilobées, dont le sommet touche presque à la courbure de l'arc qui tend à se réunir au mur, contient un ange nimbé, portant un phylactère.

On lit sur l'arc formant la séparation des deux travées de Saint-Honoré et de Saint-Joseph des cinq autres, une inscription en langue romane attestant que Notre-Dame-du-Bourg fut terminée par B. Dalern, en 1348, et bénie par l'archevêque de Saint-Jacques, le jour de saint Pierre. Ce prélat, né dans le diocèse de Rodez, s'appelait Bé-ranger de Landorre, treizième général des Frères prêcheurs, archevêque de Saint-Jacques-de-Compostelle et légat apostolique près des cours de France, de Castille et de Portugal.

Les *Tableaux*, c'est-à-dire l'épaisseur du mur qui forme les côtés des baies dans les fenêtres et les portails, sont garnis d'ornements gracieux.

En résumé, Notre-Dame-du-Bourg est un édifice doublement recommandable sous les rapports architectonique et pictural.

Les ruines du prieuré situées derrière cette église ont été aménagées pour servir de mairie et de caserne à la gendarmerie. Je dois y signaler un curieux escalier surmonté d'une ravissante lanterne du seizième siècle. Le presbytère s'élève sur l'emplacement du couvent des Annonciades, qui avaient été établies en 1618.

Il existait à Rabastens une confrérie de Pénitents blancs et une confrérie de Pénitents bleus. L'église Saint-Pierre actuelle appartient aux Pénitents blancs et n'offre rien de remarquable qu'un gracieux retable rococo, en marbre blanc, du dix-huitième siècle et la dalle tombale du chevalier Pierre de Cun, bienfaiteur des Cordeliers, qui y a été transportée depuis la destruction de leur couvent.

On voit, en dehors des anciens fossés, une chapelle, jadis entourée d'un cimetière, où les anciens coseigneurs reposaient au milieu de leurs vassaux, Campo-Santo mélancolique où ils s'endormirent dans la nuit radieuse de la mort, après le long jour âpre de la vie.

Il existait autrefois une église, appelée Notre-Dame-du-Château, dont il ne reste aucun vestige.

Rabastens a vu naître le grammairien Authésignan et le poète Auger Gaillard, plus connu sous le nom de *roudié* ou charron de Rabastens. Auger Gaillard, dont on a dit qu'il fut le dernier troubadour de sa vieille langue romane ou le premier poète de son gracieux patois, fut à la fois charron, ménétrier et poète. Il vécut dans le seizième siècle, embrassa la Réforme, fut exilé à Montauban, et mourut à Rabastens en 1592.

Lorsque la locomotive quitte la gare de Rabastens, on aperçoit sur la berge du Tarn l'église de Saint-Pierre-de-Bracou, dont le nom était porté, au treizième siècle, par un des coseigneurs qui se donnèrent au comte de Toulouse.

Au fur et à mesure, la vallée va s'épanouissant dans sa robe d'émeraude, émaillée, sur la droite, de fermes et de hameaux jusqu'aux frondaisons de la forêt de Giroussens, bordée à gauche par les massifs de Fontgrave, que dominent les coteaux de Vertus et de Saint-Martin.

Le convoi franchit le Tarn sur un pont de huit arches, et on aperçoit, sur la rive droite, les églises de Saint-Géry, de Loupiac et de Sainte-Quiterie, qui accentuent le paysage déjà si pittoresque et si riant. Plus loin, et du même côté, les futaies d'Avignon couvrent les berges escarpées

de la rivière, tandis qu'à gauche l'église de Ladin s'étale sur un romantique mamelon.

Le train, dévorant l'espace, passe rapidement sur un pont viaduc et entre dans la station de l'Isle-d'Albi.

L'ISLE-D'ALBI.

VII^e STATION.

7466^m de Rabastens. — 8,977^m de Gaillac.

L'origine de l'Isle-d'Albi ne remonte pas au delà du treizième siècle. La reine Blanche de Castille suspectant la fidélité des sujets des comtes de Toulouse, exigea, par suite du traité de 1229, le démantèlement et même la destruction de certains châteaux forts du Languedoc. Celui de Montaignu fut démoli, ainsi que les habitations bâties à l'abri de ses fortifications, et les habitants allèrent, à peu de distance, dans une presqu'île, fonder une nouvelle ville qu'ils nommèrent l'Isle. Telle est l'origine de l'Isle-d'Albi.

Ses fastes n'offrent rien de bien attrayant. Elle n'a guère joué qu'un rôle de comparse dans les tragédies et les comédies de l'histoire. Le capitaine protestant Méric s'en empara en 1577. C'est, je crois, le fait le

plus émouvant de ses annales. Elle possédait, longtemps avant la Révolution, un couvent d'Augustins et un couvent d'Augustines.

Le centre de la ville, dont les rues sont tirées au cordeau, est occupé par une place carrée entourée de portiques et ornée d'une fontaine.

L'église, placée sous l'invocation de Notre-Dame, remonte au treizième siècle. La cloche, récemment restaurée, présente une belle fenêtre romane géminée au-dessus de la porte d'entrée en tiers-point. Cette église n'a qu'une nef. Dans la chapelle du côté du nord on voit des ouvertures à plein cintre combinées avec des ouvertures ogivales. Cette bizarrerie s'explique par la raison que l'architecture romane s'est perpétuée, dans le Midi, dans toute sa pureté, pendant la première moitié du treizième siècle, mariée à l'architecture ogivale pendant l'autre moitié, parce que les traditions romaines s'y conservèrent plus tard que dans le Nord. Henri II, comte de Rodez, épousa Mascaron de Comminges dans cette église, où l'on remarque un assez beau tableau représentant saint Roch.

L'Isle est la patrie de Lafage, peintre élégant, dessinateur agréable et aquafortiste distingué, que Toulouse a confisqué à

son profit et qu'il est équitable de rendre à la ville qui l'a vu naître.

Le convoi s'est remis en marche dans la plaine verdoyante, et mêle la voix isolée et passagère de l'industrie humaine au chœur universel et éternel des choses de la nature.

On aperçoit, au delà de la station, le château de Bellevue, — l'ancien Belvèze des comtes de Toulouse, — qui existait encore au siècle dernier dans toute l'intégrité de sa physionomie féodale, et qu'on a remplacé par une construction moderne. On remarque, sur le coteau opposé, le petit château des Caves, puis l'église et le village de Saint-Salvy, les ombrages de Latour et des Fourtis, les vestiges de Montaignu, consistant en quelques pans de murs, et une vieille église curieuse et bizarre à deux nefs superposées.

Nous passons des vignobles de l'Isle à ceux de Gaillac. A droite de la voie, au bout d'une longue avenue d'ormes, apparaît le château de Lastours. Certains érudits supposent qu'il est construit sur les ruines de celui d'Aveins, où Charles le Chauve signa une charte en se rendant à l'assemblée de Verdun. Le château d'Aveins était effectivement dans ces parages; mais rien ne prouve qu'il s'élevât réellement à la place qu'occupe celui de Lastours.

Non loin de là se trouvait, avant l'établissement des nouveaux barrages, le gué des Tuileries, où Henri IV passa deux fois et où le duc de Rohan fut battu et perdit ses bagages avec son trésor.

En avançant, on voit s'épanouir, à gauche de la voie, les riches vignobles de Sours et de Sainte-Cécile. On aperçoit aussi le château moderne de Sours, dominé par les bois de Gradilhe et de Vors. A droite apparaissent le hameau des Fœdiès, renommé par ses vins ; Saint-Sauveur, ancien prieuré ; Longueville, vieux couvent des religieuses dominicaines du château de l'Om de Gaillac, et plus haut s'étale, sur la rive gauche du Tarn, Montans, *Mons antiquus*, célèbre par ses fabriques de poteries gallo-romaines.

Les archéologues prétendent que Montans, appelée jadis *Alba Julia*, était bâtie sur l'emplacement de la première ville d'Albi. Ils s'appuient, pour justifier leur opinion, sur le grand nombre de voies romaines qui passaient par là. On y a trouvé des quantités de tombeaux, d'urnes funéraires, de lacrymatoires, de médailles et de poteries gallo-romaines comme dans une ville étrusque ou campanienne. *Alba Julia* fut sans doute détruite par un des flots dévastateurs du torrent des Barbares. Dans les ténèbres

sanglantes dont est entourée l'invasion, son nom même dut disparaître du souvenir des peuples, qui s'habituerent à désigner ces ruines sous le nom de *Mons antiquus*. Je ne saurais trop conseiller d'y faire une excursion, et j'insiste sur cette recommandation parce que tout près de là, aux environs de Phioles, au confluent du Tarn et d'un cours d'eau dont j'ignore le nom, on verra un intéressant et colossal tumulus.

Mais voici Gaillac, charmante ville assise au centre de la plus opulente partie de la plaine, au milieu de frondaisons ombrageant les rives du Tarn, qui longe la ville du côté du midi.

GAILLAC.

VIII^e STATION.

8,777^m de l'Isle-d'Albi. — 4,200^m de Tessonnières.

L'histoire de Gaillac commence avec celle de son abbaye, dotée en 972, par Raymond 1^{er}, comte de Rouergue, et Garinde, comtesse de Toulouse, veuve de Guillaume Taillefer ; mais Gaillac existait déjà depuis longtemps à cette époque, car saint Didier, évêque de Cahors, donne cette localité, et plusieurs autres lieux en-

vironnants, à sa ville épiscopale par testament daté de 655.

Gaillac a joué un rôle actif dans les guerres des Albigeois, des Anglais et de la Réforme. Pendant la guerre des Albigeois, cette ville resta fidèle aux comtes de Toulouse, mais subit momentanément le joug de Simon de Montfort. Les Anglais s'en emparèrent, et elle eut à supporter les exactions exercées dans le Midi par les oncles de Charles VI. La Réforme y trouva de nombreux adhérents. Les protestants, enhardis par le prosélytisme, s'emparèrent, en 1562, des églises Saint-Pierre et Saint-Michel, qu'ils profanèrent, et furent presque aussitôt expulsés par les catholiques. Quelques années après, le 8 septembre 1568, les réformés, guidés par le farouche Philippe de Rabastens, vicomte de Paulin, s'emparèrent de nouveau de la ville par surprise, la livrèrent au pillage et égorgèrent les catholiques. Ceux qui échappèrent au pillage se réfugièrent au château de l'Om (4), où on les réduisit par un incendie qui dura deux jours et deux

(4) Castel de l'Oum, château de l'Orme, de *Ulmus*, orme, que l'on prononçait *Oulmous*, dans le pays. L'ancien cadastre de Gaillac écrit castel de l'Olm, et le plan de la ville de Gaillac, en l'année 1754, château de l'Om.

nuits. Les protestants restèrent pendant près de deux ans maîtres de la ville, qu'ils saccagèrent sans miséricorde. Sous prétexte « de donner une bonne direction aux mœurs, » ils recherchèrent toutes les filles folles, les lièrent aux piliers de la place, et après deux heures d'exposition, leur coupèrent à chacune une oreille. La paix, publiée en 1570, rouvrit les portes de Gaillac aux catholiques et, le 5 octobre 1572, à la suite des massacres de la Saint-Barthélemy, le capitaine Mons, gouverneur de la ville, fit égorger les protestants enfermés dans les prisons. On en tua soixante et quatorze ; cinq eurent la vie sauve moyennant rançon, et un seul put s'échapper.

Blouin, chanoine de l'abbaye de Saint-Michel de Gaillac, a raconté l'histoire de ces troubles dans deux ouvrages manuscrits, l'un en vers burlesques, intitulé *Histoire du massacre des huguenots, en 1562*, l'autre en prose, sous ce titre : *Histoire des troubles de religion et de la prise de Gaillac, de 1562 à 1595*.

La ville était jadis entourée de fortifications percées de cinq portes, dites du Rateau, de la Gastrouille, du Château du Roi, du Tarn, de la Lause, et défendues par les tours extérieures de la Commanderie, de Davalle, du Pont, et par la tour intérieure de Palmata.

En dehors des fortifications s'élevait le fameux château de l'Om, dont il ne reste guère que les dramatiques souvenirs mêlés aux guerres religieuses et l'orme macrobite qui, s'il faut en croire la tradition et l'étymologie, aurait donné son nom au château.

L'antique église abbatiale Saint-Michel, construite sous la double inspiration romane et gothique, est lourde et morne comme une bastille, avec son clocher crénelé. Classée parmi les monuments historiques, elle est remarquable par l'étendue de sa nef et l'élévation de sa voûte.

La porte d'entrée, placée au fond de la nef voûtée à arête, se compose de cinq travées à colonnes géminées, adossées aux piliers qui supportent les arcs doubleaux. La lumière y pénètre par huit fenêtres ogivales avec meneau et rose quadrilobée. Le sanctuaire, plus étroit que la nef et à voûte d'arête, se termine en hémicycle à voûte polygonale, sur la clé de laquelle sont sculptés deux coqs affrontés. Il est éclairé par cinq grandes fenêtres en ogive à une seule baie, et entouré par un couloir dans lesquels s'ouvrent trois chapelles. Auprès d'une porte pratiquée sous la fenêtre de la première travée de ce couloir, j'ai remarqué un bénitier formé très-probablement d'une ancienne piscine antique

placée sur un piédestal octogone. L'ornement de ce bénitier se compose d'un enroulement de feuillage, d'où se détachent des colombes, qui boivent par couples dans le calice d'une fleur.

L'église, au temps de sa splendeur, était décorée d'un magnifique jubé et d'un Saint-Sépulcre aux nombreux personnages. Ces deux monuments furent mutilés par les protestants et n'ont complètement disparu que dans le siècle dernier. Elle possède encore deux rétables et quelques tableaux estimables.

On devra considérer, en entrant, à gauche, une chapelle dans laquelle était le Saint-Sépulcre dont je viens de parler. C'est une petite merveille dans le style gothique fleuri, qui a été, dit-on, bâtie sur l'emplacement même de la primitive église dotée en 972 par Raymond, comte de Rouergue, et Garsinde, comtesse de Toulouse. Les autres chapelles ont moins d'intérêt.

Les bâtiments de l'abbaye, sécularisée en 1533, étaient adossés à l'église. Il en reste quelques débris enclavés dans des constructions modernes.

L'église Saint-Pierre se recommande par un magnifique portail en saillie, en pierre sculptée, du quatorzième siècle, formé de neuf voussures en retrait ornées de

tores et de creux, reposant sur des colonnettes avec cordon et chapiteaux sculptés de deux rangs de feuilles. Ce portail rappelle celui des Cordeliers de Toulouse.

Le mur est décoré, à droite et à gauche du portail, d'une ouverture simulée, coupée par un faisceau de colonnettes couronnées d'une rose octogone. Ces ouvertures sont surmontées chacune d'un petit bas-relief encastré dans le mur.

Une vaste fenêtre gothique, située au-dessus du portail, est accostée de deux petites ouvertures romanes, et on aperçoit, un peu plus haut, mais sur le côté, une autre fenêtre romane, destinée à ajourer une chapelle.

Le clocher polygonal, percé de fenêtres gothiques géminées, est situé à l'angle méridional, et se termine par une plate-forme crénelée, témoignage des préoccupations inquiètes d'une époque troublée.

On gravit huit marches pour pénétrer dans la nef, composée de quatre travées et éclairée par quatre grandes fenêtres, dont trois modernes. La voûte est à arête et les arcs doubleaux sont supportés par des colonnes géminées dont les chapiteaux ont deux rangs de volutes. Ces colonnes et ces chapiteaux ont été récemment refaits.

Les chapelles s'épanouissent dans les

contre-forts et l'ornementation générale n'offre rien de remarquable. Le mur de l'église et quelques chapelles ont des chapiteaux et des tailloirs à décorations romanes quoique les oves d'ouverture soient gothiques, — particularité assez fréquente dans le Midi.

L'église est investie par les bâtiments de la Commanderie, de construction presque moderne. Elle était jadis desservie par des Frères dirigeant l'hôpital Saint-André, — fondé par les comtes de Toulouse, — ayant à leur tête un commandeur, dont un des titres était celui de Commensal des Comtes.

La tour carrée de Palmata, — où le style roman se marie au style gothique, comme dans la plupart des monuments de Gaillac, — est une curiosité sur laquelle il faut attirer l'attention des touristes. D'après la tradition, elle aurait été construite sur des substructions romaines dans la seconde moitié du treizième siècle. Le rez-de-chaussée offre une immense ouverture ogivale. Le premier étage est voûté à arête d'ogive et recevait le jour d'une grande fenêtre à plein cintre aujourd'hui bouchée. Un coq, représentant les armes de la ville, est sculpté sur la clé de voûte.

Cet étage est décoré de peintures murales. La salle a été divisée en deux, dans le

sens de sa hauteur, par un plancher placé, je ne sais pourquoi, à la naissance de la voûte, et qu'il serait de bon goût d'enlever.

La décoration de la voûte consiste en un semis sur fond d'azur ; celle des arceaux en une teinte rouge et des chevrons alternativement rouges et blancs. Au dessous de l'arc formeret, sur chacun des quatre murs, on voit, dans un médaillon, un chevalier à cheval, le casque en tête, l'épée haute et le bouclier au bras, avec des armoiries reproduites sur l'écu, le tétière et la housse des chevaux. Le fond de deux de ces médaillons est rouge, celui des deux autres bleu.

Le dessous des médaillons est « illustré » d'une suite de palmettes — réunies deux à deux — alternativement rouges et vertes sur fond noir.

La décoration principale, qui se déroule au-dessous de ces palmettes en allant vers le sol, où elle se termine par une bordure composée de diverses pièces, représente un tournoi.

Ces peintures, singulièrement naïves et très-altérées par le temps, sont archéologiquement intéressantes.

Le second étage a conservé trois fenêtres romanes géminées. Les colonnettes qui « géminent » ces croisés ont des ba-

ses en pointe de diamant et des chapeaux variés. L'un est orné d'entrelacs relevés, de coquilles et de roses incrustées sur le tailloir ; les deux autres représentent un coq sur la face intérieure et extérieure, et un écu, — chargé d'une ombre de soleil sur les autres faces, — rehaussé de feuilles tréflées sur le tailloir.

Cette tour servait de prison au seizième siècle. Les protestants y furent égorgés en 1572.

Sur la place du Griffon s'élevaient jadis l'hôtel de ville, le pilori, les poids publics. On y voit encore une fontaine, un griffon de marbre gris et rouge, avec un vieux groupe en bronze.

Ce griffon est formé d'un vase de forme antique, porté sur un piédestal carré, surmonté de quatre statuettes ayant une chlamyde sur les épaules, la main droite appuyée sur une massue et portant un enfant sur le bras gauche. Quatre autres enfants sont accroupis sur la partie du vase au-dessus duquel se dresse un coq. L'eau sort du coq et de huit statues, va passer par la gueule de quatre têtes de lions posées sur les faces du piédestal, est reçue dans un bassin de marbre gris, d'où elle tombe par quatre mascarons, réunis par des rinceaux.

On rencontre, çà et là, quelques maisons

romanes, gothiques et de la Renaissance. Dans la rue Saint-Pierre, en face de l'église, on verra une jolie maison du dix-septième siècle. Dans une petite rue à gauche de celle-là s'élève celle que l'on désigne à tort, à Gaillac, sous le nom de maison de Guillaume de Pierrre de Brens, seigneur de Gaillac pour un quart, qui vivait au treizième siècle, tandis que la maison ne date que du quinzième, époque où les mâchecoulis, purement décoratifs, n'avaient plus entre chaque console les espaces vides destinés au passage des projectiles, qu'on lançait sur les assiégeants. Cette jolie maison est la propriété des francs-maçons de Gaillac. Une autre maison possède un portail du seizième siècle et le revêtement en bois sculpté d'une cheminée du seizième, que je n'aime guère quoiqu'elle soit très-vantée.

La maison des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, connue sous le nom de maison de Lacourtade, a été presque entièrement démolie, sauf une tour rectangulaire donnant sur la rue de l'Anguille, qui a de grandes ouvertures gothiques au rez-de-chaussée et des fenêtres romanes au premier étage. On verra, à côté de cette maison, incrusté dans un mur, un montant de cheminée romane formé de deux colonnettes accouplées avec chapiteau, sur

lequel sont sculptés deux coqs affrontés.

En dehors de l'enceinte de l'ancienne ville se trouvaient l'église de la Madeleine, saccagée par les protestants et démolie après les troubles de 1562; l'oratoire Saint-Antoine, également démoli; l'ancien hôpital Saint-André reconstruit dans un style sans caractère; le château du Roi, dont une des portes de la ville tirait son nom et dont il ne reste pas vestige; enfin le château, — construit par le conseiller Foucaud d'Alzon, vers le milieu du dix-septième siècle, sur les bords du Tarn, — qui appartient actuellement à la famille d'Huteau. On voit, dans un faubourg, l'église Saint-Jean-de-Tartage, du seizième siècle.

Non loin du château de l'Om, dont il a été déjà question, on trouve les restes de l'ancien hôpital Saint-Jacques-de-Clairieux, destiné aux pèlerins et détruit au siècle dernier; à quelque distance de là, aux bords du Tarn, la métairie de Longueville, ancien domaine de Falgairoules, donné, en 972, à l'abbaye de Saint-Michel, et sur lequel, deux siècles après, un abbé construisit un couvent de Bénédictins, qui bientôt après porta le nom de couvent de Longueville-lès-Gaillac, ou de Sainte-Julite. Les bâtiments de ce monastère, démolis presque en entier par les protestants en 1568, et relevés en partie, furent

définitivement abandonnés, au milieu du dix-septième siècle, par les religieux, qui allèrent s'installer au château de l'Om. Il reste peu de chose à Longueville, dont la juridiction spirituelle appartenait à l'abbé de Cluny et la collation (1) à l'abbé de Gaillac.

Il y avait à Gaillac des Augustines établies en 1685, une confrérie de Pénitents blancs, une confrérie de Pénitents bleus et une confrérie de Saint-Caprais. Le collège fut institué en 1329 par une bulle de Jean XXII. Le couvent des Capucins était situé sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la place Dom-Vaissète, bordée d'un côté par l'hôtel de ville et ornée au centre de la statue officielle et banale du général d'Hautpoul.

Gaillac a pour armes : *d'azur à un coq d'argent, crêté et membré d'or, et trois fleurs de lis d'or en chef*. Elle fournissait jadis à une partie de l'Europe des vins estimés et connus sous le nom de vins du Coq, à cause des armoiries de la ville apposées sur les tonneaux.

Gaillac a vu naître, en 1685, dom Joseph Vaissète. Cet homme éminent exerça pendant quelque temps la charge de procureur du roi du pays d'Albigeois, et fut

(1) Droit de conférer un bénéfice.

reçu docteur en théologie et docteur en droit civil et canonique. Dégoûté du monde, il embrassa la vie monastique dans le couvent des Bénédictins de la Daurade, à Toulouse. Son mérite le fit appeler à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, en 1713, par ses supérieurs, et il devint, en peu de temps, l'un des membres les plus savants de Saint-Maur. Il fut chargé, en 1715, avec dom Claude de Vic, de Sorèze, de rédiger l'*Histoire générale de Languedoc*. Gaillac a encore donné le jour au chanoine Blouin, au P. Bernard, traducteur des œuvres de saint Thomas d'Aquin, au P. Gaubil, missionnaire en Chine, où il fut élevé à la dignité de mandarin, et au fameux médecin Antoine Portal.

François I^{er} traversant l'Albigeois, au mois de juillet 1533, s'arrêta à Gaillac.

Au départ de la station, on voit se dérouler, depuis les hauteurs de Broze jusqu'aux bords du Tarn, les célèbres vignobles de Thauziès, de Boissel, de Laborie, de Candastre, de Rest, de Viars, de Pouille et de Marmande. Les villages de Boissel et de Laborie étoient le paysage, tandis que le bourg celtique de Brens, qui a donné son nom à l'illustre famille des Pierre de Brens, célèbre dans le douzième siècle, et le château de Labourelie, surgissent sur l'autre rive de la rivière.

Dans un lieu nommé la Croix-Haute, aux bords du Tarn, entre Brens et Labourelie, en face du château de Pouille, M. L. de Combettes-Labourelie (1) dit que l'on trouve parfois « de longs fossés remplis de squelettes parmi lesquels gisent des croix et des médailles : ce sont les ossements de quatre-vingts catholiques de la compagnie du capitaine Favas, qui, attirés dans une embuscade par les huguenots, alors maîtres de La Grave, périrent tous, avec Blanc et Blanquety qui les commandaient. »

On n'a pas le loisir de contempler longtemps le paysage : le train a marché et s'arrête bientôt à la gare de Tessonnières, point de jonction où se détache l'embranchement sur Albi.

TESSONNIÈRES.

IX^e STATION.

4,200^m de Gaillac. — 7,210^m de Marssac.

La tristesse règne à la gare de Tessonnières, station mélancolique, perdue dans

(1) Auteur d'un excellent *Itinéraire par la voie ferrée de Toulouse à Albi et de Tessonnières à Lexos*.

les terres, comme un caravansérai des solitudes de l'Orient. La bibliothèque et le buffet s'animent momentanément au passage des trains, pour retomber immédiatement dans leur morne isolement.

Lorsque le train quitte cette gare pour s'engager sur la ligne d'Albi, on aperçoit à gauche, au sommet d'un coteau, les tourelles modernes du château de la Bonnette, et, au-dessous, sur le flanc du même coteau, apparaît celui de Linardié, d'où partit le vicomte de Paulin, — digne émule du baron Des Adrets, — pour se rendre au manoir de Rivières, où l'attendaient d'autres seigneurs protestants, dans la nuit tragique pendant laquelle ils s'emparèrent de Gaillac.

Les plantureux coteaux qui bornent l'horizon sont diaprés de pampres, d'anis, de chanvres, de céréales variées et étoilés de villages. On passe rapidement devant Senouillac, Fayssac, Linéarque, Bernac et Castanet, dont les intervalles sont reliés par des hameaux, des fermes, des habitations riantes, où se pressent de riches cultivateurs, heureux contadins de cette contrée, fertile jusqu'à la prodigalité.

A droite, presque en face de Linardié, le château de Rivières, caché sous d'épais ombrages, occupe, dit-on, l'emplacement

d'une opulente villa gallo-romaine. Cette conjecture n'a rien d'improbable, car on y a découvert des mosaïques, les restes d'un hypocauste thermal avec deux piscines, des vases en terre de Samos et en verre, des urnes funéraires, des médailles, et, en outre, des tombeaux de l'époque mérovingienne renfermant des fibules.

En scrutant les confins de l'horizon on aperçoit, au-dessus des frondaisons de Rivières, dans le goulet d'une vallée romantique, le village de Cadalen, que les deux clochers de son église, célèbre par son beau portail roman, recommandent au touriste.

Au delà s'élevait l'abbaye bénédictine de Candeil, qui portait « d'azur à trois chandeliers d'or posés en pal, deux en chef et un en pointe. » L'incertitude plane sur la date précise de sa fondation et sur le nom de ses fondateurs; mais on sait pertinemment qu'Alexandre, abbé cistercien de Grandselve, en Gascogne, fut chargé, vers 1150, de bâtir un monastère à Candeil, dont les abbés furent plus tard mêlés aux événements importants qui eurent lieu dans la province.

Au confluent de deux torrents, qui se confondent avant de se jeter dans le Tarn, à l'extrémité d'un promontoire situé entre Rivières et Cadalen, le donjon féodal de La

Grave, bistré par les âges accumulés sur ses pierres, profile ses murailles sombres, contemporaines des guerres religieuses du treizième et du seizième siècles. Cette citadelle, renommée par sa fidélité aux comtes de Toulouse, fut prise par Simon de Montfort, qui y laissa un gouverneur que les habitants égorgèrent pour se remettre sous la suzeraineté de Raymond VI. Quelque temps après, Baudouin, — frère de Raymond VI, — qui combattait dans les rangs des ennemis du comte de Toulouse, profita de l'erreur des défenseurs du château, qui, reconnaissant les couleurs de la maison de Saint-Gilles, lui avaient ouvert leurs portes, reprit la place et passa les habitants au fil de l'épée.

Raymond VI avait donné le comté de Milhau à ce frère félon avec le château de La Roque - Valsergues, à la charge de les tenir en fief des comtes de Toulouse et de leur en faire hommage. Il l'avait en même temps nommé administrateur de ses Etats dans le cas où il laisserait mineur son fils Raymond VII. Baudouin ayant pris parti contre son frère dans la guerre des Albigeois, Raymond VI le fit prisonnier et le fit pendre à un arbre, en 1212, dit Guillaume de Puylaurens.

Le château de La Grave fut alternativement

ment pris et repris par les protestants et les catholiques, pendant les guerres du seizième siècle.

Le monastère de Troclar existait, dès le septième siècle, à peu de distance de ce château, sur les bords du Tarn.

Selon la légende, sainte Sigolène, fille de Chramsice, riche seigneur du pays, et petite nièce de saint Firmin, évêque d'Uzez, épousa dans un âge très-tendre le seigneur albigeois Gisulphe, avec lequel elle vécut mystiquement pendant dix ans. Gisulphe étant mort, Sigolène se retira du monde et pria son père de lui bâtir un couvent sur une de ses terres. Chramsice choisit Troclar. Sigolène, suivie de plusieurs de ses compagnes, s'y réfugia et embrassa la règle de Saint-Benoît. Elle fut canonisée après sa mort. Ses reliques restèrent longtemps à Troclar et furent, dans la suite, portées à Sainte-Cécile d'Albi.

Pascal II unit Troclar à l'abbaye Saint-Victor de Marseille. Le collège de Saint-Germain ayant été sécularisé au seizième siècle pour former le chapitre de la nouvelle cathédrale de Montpellier, le prieuré de Sainte-Sigolène fut annexé, en 1785, à ce chapitre.

Le railway, qui depuis la bifurcation de Tessonnières s'est détourné sur la

droite par une courbe très-sensible, traverse à niveau la route de Toulouse à Lyon, sous le village de La Bastide-Montfort, fondé, vers l'an 1193, par Doat d'Alaman, père de Sicard d'Alaman. Amaury de Montfort y attacha plus tard son nom, et de là La Bastide-Montfort.

Le train franchit le Tarn sur un pont aussi élégant qu'il est possible à des ingénieurs des ponts et chaussées d'en construire, et s'arrête à la station de Marsac.

MARSAC.

X^e STATION.

7,743^m de Tessonnières. — 9,005^m d'Albi.

Marsac est un triste village sans passé, historique, où il existait cependant, dès le douzième siècle, un donjon dont les protestants s'emparèrent au seizième, en même temps que du château de La Grave.

Il est bon de signaler, non au dandysme des touristes blasés, mais au positivisme des voyageurs utilitaires, une intéressante usine située dans la commune, au bord du Tarn, dont le propriétaire a trouvé

l'ingénieur procéda de composer de la pierre.

A l'issue de la station, à droite de la voie, on pourra jeter les yeux, au sommet d'un mamelon, sur le village de Florentin, dominé par son château, surmonté lui-même du clocher de l'église paroissiale, qui semble lui servir de tour.

Le paysage a changé d'aspect. Ce n'est plus la richesse plantureuse de cette partie de la vallée du Tarn qui frappe le voyageur depuis Saint-Sulpice jusqu'à Marsac. La plaine ne manque pas encore de fertilité, les coteaux de droite sont toujours boisés et pittoresques, mais ceux de gauche deviennent âpres, et leurs escarpements désolés bordent lamentablement le Tarn rampant à leur pied.

Dans la continuation du coteau de Florentin, après les monticules qui cachent Orban, Poulan, Aussac, Rouffiac et les Graisses, derrière un piton couronné d'un de ces vieux ormeaux plantés par les ordres de Sully, le château de Saliès, illustré par Antoinette de Salvan, femme d'Antoine de Fontvieille, seigneur de Saliès, d'Orban et de Sequestre, s'épanouit dans une riante vallée.

Antoinette fut un bas-bleu que des pédants épris des qualificatifs surnommèrent la Sapho de l'Albigeois. Elle mourut dans

un âge avancé, et on lui composa l'épithèque suivante :

« Au Dieu très-bon et très-grand et aux mânes d'Antoinette de Salvan , veuve d'Antoinette de Fontvieille, seigneur de Saliès, lieutenant du roi pour la ville et le pays d'Albi.

» Digne émule des femmes les plus illustres de son siècle, elle se distingua par la simplicité de ses mœurs et par des succès dans presque tous les genres de littérature. Ornée des qualités les plus aimables du cœur et de l'esprit, elle fut élevée par les Grâces elles-mêmes, pour être les délices et la gloire de son pays ; la ville de Padoue lui donna rang parmi ses docteurs.

» Quoiqu'elle soit morte chargée d'années, elle semble nous avoir été ravie par une mort prématurée. Mais elle ne meurt point, la femme dont la renommée doit être éternellement florissante.

» Les Muses, les Grâces et les Amours pleurent sa mort : tous les gens de bien sont dans la désolation.

» Antoinette de Salvan mourut plus que nonagénaire, le quatorzième jour de juin de l'année 1730. »

Tandis que le train, follement emporté par la vapeur, dévore l'espace, Carlus surgit, à droite de la voie, dans la direction

de Lombers, et on aperçoit, à gauche, au sommet du coteau désolé au pied duquel coule le Tarn, une acropole, où une tour démantelée surmonte des ruines pante-lantes. C'est le fantôme chancelant du château féodal de Castelnau-de-Bonafous, élevé par Sicard d'Alaman, principal ministre des deux derniers comtes de Toulouse, qui mourut en 1275. Son fils Sicard mourut quatre ans après lui, sans enfants, instituant pour son héritier Bertrand, comte de Lautrec. Hélics d'Alaman, sœur consanguine de Sicard, avait épousé Amalric, vicomte de Lautrec, frère de Bertrand. Les deux frères se disputèrent la succession, qu'ils partagèrent amia-blement, en mars 1280, par l'entre-mise de l'évêque d'Albi. Le château de Castelnau passa donc de la puissante famille d'Alaman dans celle des Lautrec, et de celle-ci aux Lévis, qui lui donnèrent le nom de Castelnau-de-Lévis. On y battit pendant longtemps les *raymondins d'Albi*, monnaie qui avait cours dans l'Albigeois, le Quercy, le Rouergue et le comté de Toulouse.

On remarque dans ses ruines quelques voûtes, dont l'une a conservé des vestiges de peintures représentant des pampres. On lisait encore naguère, dans un des cachots, les vers désespérés d'un captif qui

conserva une certaine liberté d'esprit dans sa captivité, puisqu'il put assouplir ses rancœurs aux exigences du rythme et de la rime.

La vaste enceinte, les tours et les voûtes de ce redoutable manoir s'écroulent tous les jours, sous la sape destructive du temps et sous le marteau des habitants du voisinage, qui arrachent à cette ruine, encore imposante dans son agonie, ses derniers vestiges prêts à s'effondrer.

Lorsque le train a dépassé Castelnau, le voyageur s'aperçoit que l'horizon semble fermé par le vaste hémicycle que décrivent les coteaux qui terminent la vallée du Tarn et forment les premiers contre-forts des Cévènes. Leurs ravins ravagés, leurs landes stériles, leurs sombres châtaigneraies apparaissent et annoncent les solitudes mélancoliques et solennelles de la montagne. Aux pieds de ces contre-forts s'étalent, dans une végétation luxuriante, les derniers villages de cette contrée privilégiée, et enfin la ville d'Albi, dominée par le gigantesque clocher de sa colossale métropole.

ALBI.

XI^e STATION.

9=005, de Marsac.

La ville d'Albi est divisée en deux parties par le Tarn. La ville nouvelle est séparée des vieux quartiers par de belles promenades, dont la vaste place du Vigan occupe le centre.

Tous les monuments d'Albi cèdent le pas à Sainte-Cécile. Cette église paraît avoir été élevée, pour servir de boulevard à la foi contre l'hérésie, dans le sein même et dans la capitale du pays où les sectaires avaient établi le siège de leur empire. C'est ce qui explique l'aspect militaire, la sévérité des lignes et le grandiose des proportions du monument, dont l'évêque Bernard de Castanet posa la première pierre, le 15 août 1282.

Le clocher occidental est un formidable donjon. Du côté méridional une porte fortifiée, se reliant à une vaste enceinte, défendait l'entrée de la citadelle sacerdotale. Au même aspect, et sur le flanc de l'édifice, s'élevaient des tours et de colossales constructions, tandis que du côté

septentrional les dépendances rattachaient, par de gigantesques bâtiments, la cathédrale à l'archevêché, abrité lui-même par des murailles et des donjons protégés par le Tarn.

Le baldaquin de l'entrée principale, appelée porte de Dominique de Florence, est supporté par deux énormes piliers recouverts, du côté extérieur, d'une riche ornementation flamboyante, et, du côté de l'église, par des contre-forts de même style adossés à l'édifice. Il fut commencé à la fin du quinzième siècle ou dans les premières années du seizième.

La porte septentrionale, située du côté de l'archevêché, n'a rien de remarquable. J'y remarquai pourtant, un jour, un essaim bruyant de gentlemen et d'élégantes mondaines. Les petits pieds de ces filles d'Eve scandaient sur les dalles hiératiques toutes les fantaisies du caprice féminin. On trouve, dans l'œuvre de Goya, de ces petits pieds-là faits pour trotter dans la tête des rêveurs. Les fringantes toilettes de ces mondaines sortaient évidemment de chez les galants fournisseurs de *high-life*: jupes courtes, bottes hongroises aux talons évidés, plumes et chignons au vent et canne à la main, — tous les gôdans de l'excentricité courante. Qui donc demande encore l'émancipation de la femme? Je ne

suis ni capucin ni quaker, mais je la crois suffisamment émancipée.

Lorsqu'on pénètre dans Sainte-Cécile on éprouve un véritable éblouissement. La nef est d'une grande sévérité architectonique, le jubé et le chœur sont d'une extrême richesse sculpturale. Figurez-vous un vaste poème lapidaire où la pensée évoque la religion dans une céleste vision. J'avoue qu'au sein de ces merveilles mon imagination en émoi était comme cette branche de myrte de l'*Anthologie*, d'où les oiseaux s'envolaient en chantant vers l'aube radieuse.

L'intérieur ne se compose que d'une vaste nef, de trois cents pieds de long sur quatre-vingts de large, dont la voûte est soutenue par des contre-forts comprenant deux étages de chapelles. Cette nef unique a fait école dans le Midi.

Une grande harmonie règne dans l'édifice malgré la différence des temps, car, commencé en 1282, il ne fut entièrement terminé qu'en 1512. Ogival dans ses moyens d'exécution, il est complètement roman comme disposition ; aussi les voûtes offrent-elles à la peinture de grandes surfaces, que n'entravent pas la multiplicité des nefs et la diversité de voûtes des églises ogivales pures.

Tout autour de la nef règnent vingt-neuf

chapelles, surmontées d'immenses galeries placées à moitié hauteur. Les murs de ces galeries, de la nef, de la voûte elle-même, sont entièrement couverts de fresques d'une grâce ineffable, d'une fraîcheur exquise. Ils ont une grande importance symbolique et technique. Le Christ, la Vierge, les patriarches, les apôtres, les anges, les saints, les martyrs de l'Ancien et du Nouveau Testament, mêlés à des arabesques d'or, et à d'élégants rinceaux, s'y épanouissent sur un fond d'outremer étincelant.

L'intérieur se recommande par trois choses dignes d'attention : les peintures polychromes de la voûte, le jubé et le chœur.

Le symbolisme des peintures de la voûte, enluminée comme un missel, est d'une facile interprétation. L'unité de la composition est remarquable et l'exécution pleine de charme. Ce poëme pictural a été peint de 1503 à 1513 par des artistes italiens. L'immense voute d'azur est traversée de compartiments et d'arabesques dans lesquels se déroule la légende de l'Ancien et du Nouveau Testament. Je n'essaierai pas de décrire cette épopée religieuse, dans laquelle l'imagination s'abîme en d'interminables contemplations.

Le jubé et le chœur sont ornés de

stalles, de statues, de clochetons vrillés à jour, reliés par des dentelures qui font de ce sanctuaire une des merveilles de la chrétienté. Ce jubé et ce chœur furent construits par Guillaume d'Amboise et son neveu Louis d'Amboise, l'un et l'autre évêques d'Albi.

Le symbolisme du jubé, « véritable dentelle de pierre filée au fuseau des fées, » est très-compréhensible et m'a remis en mémoire celui de la cathédrale d'York. Il est dominé par le Christ en croix. On voit au-dessous, entre la Vierge et l'évangéliste saint Jean, les statues d'Adam, à droite, et d'Eve, à gauche. Ces figures représentent le mystère fondamental de la chute et de la rédemption. Les autres statues, détruites pendant la Révolution, représentaient les patriarches, descendants d'Adam et ancêtres du Messie, dont la venue leur fut promise.

Le symbolisme du chœur complète et résume l'ensemble du poème de la religion, qui s'épanouit déjà sur la voûte et dans le jubé.

Dans le triangle précédant immédiatement le rond-point de l'abside, le Christ, — qu'un poète a singulièrement appelé l'Antinoüs mystique de la légende chrétienne, — rayonne dans sa gloire, et la Vierge resplendit au centre du chœur.

Les apôtres garnissent le pourtour intérieur du haut et du bas chœur, décoré de statues d'anges portant des banderolles et des phylactères en chantant les louanges de Dieu. On comptait jadis soixante et quatorze statues d'anges, mais deux ont été brisées. Les prophètes ornent le pourtour extérieur.

Toutes ces statues sont d'un travail exquis. La pierre qui a servi à produire ces merveilles provenait de la carrière qui se trouve au nord de Lombers, dans le canton de Réalmont, et son gisement s'étend jusqu'à Puygouzou, dans le voisinage d'Albi.

Les peintures des galeries, des chapelles et des murs de la nef sont inférieures à celles de la voûte. J'ai cependant remarqué, au-dessous de l'orgue, au fond de l'église, une peinture exécutée au commencement du quinzième siècle, représentant un Jugement dernier, traité d'après les données dantesques. Les sept châtiments infligés aux sept péchés capitaux sont peints dans la partie inférieure. Au-dessus, ceux qui ne sont pas encore jugés s'avancent portant, ouvert sur leur poitrine, le livre de leur vie. Les élus qui jouissent déjà de la gloire céleste s'épanouissent plus haut à droite. Au centre, rayonnait Dieu le Père ; mais lorsqu'on ouvrit, au

commencement du dix-huitième siècle, l'arcade cintrée qui forme l'entrée de la chapelle Saint-Clair, une portion de cette apocalyptique composition disparut.

L'orgue, construit en 1736, par Christophe Moucherel, de Toul, est très-beau et très-bon. Pendant une de mes visites dans l'église, on célébrait la messe du chapitre. Cet instrument jetait, dans la transparence de l'air, des accords qui étendaient les perspectives sous les campanilles féériques et les guipures lapidaires, et semblaient chanter la mystique épopée que représente le ciel entr'ouvert aux regards éblouis.

Sainte-Cécile me paraît un des plus brillants sanctuaires de la religion triomphante, et justifie ce dicton méridional :

Eglise d'Albi,
Portail de Conques,
Clocher de Rodez,
Cloche de Mende.

C'est un des plus radieux épanouissements de l'art catholique. On n'y trouve ni l'opulence étrange, débordante, idolâtre des églises espagnoles, ni la coquetterie païenne de celles d'Italie. C'est l'hymne matérialisé de la tendresse des âmes du moyen âge, l'idéal architectonique, sculptural et pictural de ce temps-là.

L'archevêché, — ancien palais de la Verbie, — est à la fois un hôtel et une forteresse, dont le donjon offre la même disposition de mâchecoulis que celle du palais des papes à Avignon. Il fut construit dans le treizième et le quatorzième siècles, sous les mêmes inspirations que Sainte-Cécile, dont il complétait la castramétation. On devra aller y voir les peintures d'un plafond un peu libertin, du temps de Louis XIV, qu'on a récemment restaurées.

L'insigne collégiale Saint-Salvi, composée d'un cloître et d'une église, fixera l'attention des touristes.

Le cloître, du treizième siècle, est formé d'arcades à plein cintre reposant sur de petites colonnes. Cette série d'arcades est coupée, au milieu, par une arcade trilobée, entourée d'un cordon plus orné se terminant à angle aigu, particularité qui se retrouve à l'extrémité de cette ligne. Les chapiteaux sont extrêmement variés. Ce cloître renferme un petit oratoire appliqué contre le mur de l'église.

L'extérieur de l'église réunit les principaux caractères du style roman et du style gothique. La disposition des lignes principales, l'ornementation des chapiteaux, la base des colonnes, les deux absidioles, révèlent le style roman dans une

de ses premières périodes, tandis que les contre-forts, reliés à la nef principale par de larges arcatures, leurs ornements, la plupart des baies, trahissent l'influence du style gothique.

Une tour romano-byzantine carrée s'élève à l'extrémité du transept, du côté de l'évangile; de grandes arcatures géminées décorent la partie inférieure. Au-dessus, un cordon reposant sur de petits modillons, supporte de légères colonnes réunies par des arcades trilobées. Tout cela est surmonté d'une maçonnerie flanquée d'une tourelle à l'un de ses angles.

Le style roman et le style gothique se mêlent également dans l'intérieur, où l'on pénètre par une porte latérale sans caractère, placée du côté septentrional, tandis qu'une belle porte primitive a presque entièrement disparu, et que les trois ouvertures, correspondant originairement aux trois nefs, ont été murées.

L'église forme une croix latine à trois nefs, avec une abside principale et deux absidioles. Des chapelles garnissent les nefs latérales. Le sanctuaire est orné de statues qui paraissent avoir été sculptées par les mêmes artistes auxquels on doit celles du pourtour de l'église Sainte-Cécile. Les grands tableaux dont il est décoré retracent les diverses scènes de la vie du

patron de l'église, né à Albi, où il mourut en 584 ou 585, au lieu appelé la Rivière. La tradition a consacré l'emplacement de la maison qu'il habitait, en élevant à côté une fontaine publique qui porte son nom. Au-dessus du maître-autel se trouve une crypte, qui pourrait bien appartenir à une église primitive dédiée à saint Saturnin.

L'église du faubourg du Bout-du-Pont, dédiée à sainte Madeleine, est moderne et sans caractère.

Quelques vieilles maisons méritent d'être signalées. Il y a dans la rue Saint-Etienne une maison romane sur laquelle on retrouve une arcade cintrée ornée de chapiteaux historiés. Sur la place du Bouge, j'ai vu une maison avec une belle tour carrée et un escalier voûté. Je recommande deux maisons de la rue Timbal ; l'une est en pans de bois sculptés ; l'autre est un hôtel de la Renaissance orné d'une belle tour en briques. On voit dans la cour deux bustes qui passent pour être ceux de François I^{er} et de la belle Ferronnière. La porte, ainsi que quelques fenêtres de la mairie, datent de la Renaissance. Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

A l'extrémité du Jardin-Royal, sur l'ancienne place de Verdusse, nommée aujourd-

d'hui place Lapérouse, s'élève la statue de l'illustre navigateur. Le caractère chevaleresque de ce grand homme, son cœur romanesque, ses aventures merveilleuses, sa mort mystérieuse dont la mer a gardé le secret, ont entouré son nom d'un prestige poétique et légendaire.

J'oubliais de donner un aperçu historique du passé de la ville. Je ne tiendrai pas compte des prétentions légendaires de son origine et dirai seulement qu'elle figurait au quatrième siècle de notre ère parmi les cités importantes de la première Aquitaine, dont Bourges était la capitale. Son histoire ne commence réellement qu'avec saint Clair, son premier évêque, martyrisé sous l'empereur Dèce. Elle fut gouvernée, au moyen âge, par des comtes, dont le dernier épousa la fille unique d'Eudes, duc et comte de Toulouse. Dès lors les souverains de la contrée prirent le titre de comtes de Toulouse et d'Albi. Ils avaient sous leur autorité deux vicomtes : le vicomte d'Albi, qui ajoutait souvent à son titre celui de vicomte d'Ambialet, et le vicomte de Lautrec.

La branche des vicomtes d'Albi, la plus célèbre sous le nom de Trencavel, a rempli l'histoire de sa gloire, de ses fautes et de ses malheurs. Ces princes avaient réuni à leurs domaines les vicomtés de Carcas-

sonne, de Nîmes, d'Agde, de Béziers, du Razès, et devinrent, au douzième siècle, les plus puissants seigneurs du Languedoc après les comtes de Toulouse. Ils adoptèrent les doctrines vaudoises et furent cause de la croisade qui ruina le midi de la France. .

L'histoire d'Albi se confond ultérieurement avec celle de ses évêques, sous le patronage desquels était placée l'autorité municipale. Des conseillers élus par le peuple présentaient des candidats pour le consulat à l'évêque, et dès qu'ils étaient choisis, ils prêtaient serment entre ses mains.

L'évêché jouissait de revenus immenses. L'un des évêques, Gaspard du Lude, qui joignait aux grandes ressources de son évêché, une fortune personnelle considérable, tenait un état de maison princier. Il fit élever dans son parc un élégant pavillon qui a été heureusement conservé au milieu des constructions actuelles du Bon-Sauveur.

Albi est la patrie des troubadours Adhémar Le Noir et Albertas Cayla; de Pierre Gilles, voyageur et géographe; des deux évêques Le Blanc; du mathématicien Rossignol; des poètes Leclerc et Boyer, membres de l'Académie française; de Raymond Gorsse, auteur de *Sapho*; d'Inno-

cent de Ciron, chancelier de l'université de Toulouse; de François de Clary, avocat au grand conseil; du savant docteur Laroque, et de l'amiral Paschal, marquis de Rochegude.

Tout près de la ville, au sommet d'un coteau rouge comme du sang, formant le prolongement de celui de Castelnau-de-Lévis, s'élève la chapelle miraculeuse de Notre-Dame-de-la-Drèche, dont une nef ogivale récemment construite et surmontée d'une haute tour a remplacé les tours crénelées et les murs épais. La rampe escarpée d'où ce sanctuaire tire son nom a été souvent gravie par les pèlerins, depuis saint Dominique, qui alla y retremper ses ardeurs déjà si vives.

Au pied du coteau de Notre-Dame-de-la-Drèche, le hameau du Gô, auprès duquel naquit Lapérouse, se cache sur les bords du Tarn, non loin du village et du château de Lescure, d'où la famille du héros vendéen tirait son origine, et dont la chapelle romane met les archéologues en liesse.

On voit à Lescure une porte fortifiée, d'un grand caractère, dont la base ogivale, encore pourvue des rainures de sa herse, s'ouvre sous une tour barlongue en briques, défendue sur ses côtés par une bretèche.

La chapelle Saint-Michel-de-Lescure possède sur sa façade occidentale un riche portail en avant-corps, du douzième siècle; composé de quatre archivoltas en plein cintre, dont les voussures sont décorées de damiers, de cabochons, d'entrelacs et de fleurons. Les trois plus grandes de ces arcades retombent sur des colonnes isolées à chapiteaux historiés. En dehors de ces archivoltas s'épanouissent trois chrismes en relief, entourés chacun d'un cercle orné de damiers.

L'avant-corps — dont chaque angle est cantonné d'une colonne engagée à chapiteau historié — se compose d'une belle corniche horizontale dont la tablette, décorée de palmettes, repose sur une rangée de modillons sculptés en têtes humaines et d'animaux, entre lesquels se détachent des masques orbiculaires et des fleurons.

L'intérieur se compose d'une nef à bas côtés très-étroits, d'un transept accusé seulement à l'intérieur, d'un petit chœur et d'un sanctuaire en hémicycle. Au-dessus de la partie centrale du transept s'élève un clocher carré du seizième siècle.

Le village de Lescure fut habité dans le onzième siècle par des manichéens. Le portail de la chapelle Saint-Michel passe, aux yeux de certains archéologues, pour reproduire la profession de foi de ces sec-

taires. D'après eux les sculptures rappellent le dualisme persan des dogmes de Manès. Ils y retrouvent les symboles du culte mithriaque et les figures des génies du bien et du mal.

Cette petite métropole des doctrines vaudoises fut prise, en 1205, par Pierre d'Aragon, qui en fit hommage au pape, puis elle retomba momentanément au pouvoir des sectaires et fut reprise par Amaury de Montfort, qui détruisit ses fortifications et celles de quelques autres petites places voisines.

Il ne subsiste que les écuries de l'ancien château de Lescure.

Non loin de là s'élève le village d'Arthès avec les magnifiques usines métallurgiques de Saint-Juéri, dans le voisinage desquelles se trouve, au-dessous d'Ambialet, le Saut du Tarn, dans un paysage aux aspects tourmentés et grandioses, au milieu de masses de roches schisteuses, déchirées de coupures profondes où se précipitent en mugissant les eaux habituellement si placides de la rivière. C'est le théâtre du drame légendaire d'Indie et de Saho, qui rappelle celui d'Héro et de Léandre et celui de la légende rhénane du *vergiss-mein-nicht*.

La légende dit que sur une des rives du Tarn vivait la bergère Indie et sur l'autre

rive le berger Saho. Naturellement ils s'aimèrent, et Saho franchissait tous les soirs la rivière pour aller voir Indie. Un jour, un rival jaloux plaça sur le rocher glissant où passait Saho de petits cailloux qui roulèrent sous ses pieds, lui firent perdre l'équilibre et l'entraînèrent dans l'abîme où il se noya, tandis que la bergère éperdue lui tendait vainement les bras. Indie désespérée ne lui survécut pas. L'endroit où périt le berger fut appelé le Saut de Saho, et, par corruption, le Saut du Sabot.

Cette légende, que l'on raconte assez complaisamment en Albigeois, a dû être composée par quelque troubadour indigène et sentimental, avec des réminiscences de celles du Bosphore et du Rhin. Elle fait plus d'honneur à son érudition qu'à son imagination. Il faut convenir que les poètes et les romanciers ont singulièrement affadi l'humanité avec leurs sentimentalités. Quoi qu'ils en aient pu dire, la vie est un combat et non un décaméron. On s'abuse étrangement en couronnant de myrtes et de roses l'Amour, qui, avec son arc au dos et sa flèche à la main, est le plus implacable des tyrans. J'ai entendu raconter une histoire qui a fort ébranlé ma confiance dans la sincérité élégiaque de la poésie langoureuse : c'est celle de deux

amants ensevelis vivants au fond d'un caveau sans issue et sans vivres. Ils s'adoraient comme Roméo et Juliette, comme le roi Douchmanta et la belle Sakountala et finirent cependant par s'entre-dévorer.

Avant de quitter Albi, jetez du haut du clocher de Sainte-Cécile un regard circulaire sur le vaste hémicycle qui s'étend de Castelnau-de-Levis à Carlus. Le château de Sicard d'Alaman pousse le pittoresque jusqu'à la manière ; Notre-Dame-de-la-Drèche montre son pèlerinage. Vous apercevrez ensuite l'église ruinée du Puy-Saint-Georges et, à ses pieds, le village de Valderies, puis Soussenac et Saint-Grégoire. Les vignobles renommés de Cahuzaguet, de Cunac, du Roc, du Ranteil, — si apprécié par les religieux auxquels il appartenait, qu'on disait jadis : *Vinum Rentale tollit peccatum mortale*, — diaprent les coteaux. Le regard s'arrête, en finissant l'inspection de l'hémicycle, au sommet de Puygouzou et au pic que surmonte le vieil ormeau de Carlus.

Lombers, situé au delà de Carlus, sur la route d'Albi à Castres, auprès de Réalmon, s'élève sur les bords de l'Assou. Ce village, aujourd'hui à peu près ignoré, compte deux faits marquants dans son histoire : le concile qui fit donner le nom d'Albigeois aux hérétiques, en 1165, selon

dom Vaissète, en 1176, d'après la *Gallia Christiana* ; la prise de son château, en 1572, par le vicomte de Paulin, qui s'y déclara « protecteur général de toutes les églises réformées de France. »

Le château s'élève sur le pic de Lombers, à quatre-vingts mètres au-dessus du niveau de l'Assou, qui baigne sa base et le sépare du village actuel. La première dame du château dont l'histoire ait conservé le nom est Adélaïde de Boisseson, — la belle Adélaïde ou la belle Albigeoise, — que le troubadour Raymond de Miraval a célébrée.

II

De Tessonnières à Lexos.

TESSONNIÈRES.

1^{re} STATION.

4,200^m de Gaillac. — 6,897^m de Cahuzac.

Nous voilà revenus à la bifurcation de Tessonnières, dans le but de continuer notre route vers la gare de Lexos, qui est également une bifurcation.

En quittant Tessonnières pour se diriger sur Lexos, le convoi laisse à gauche le hameau de Lagarrigue, à droite le château de la Bonnette, ainsi que les villages de Senouillac et de La Bastide-Montfort, que j'ai déjà signalés sur la section de Tessonnières à Albi.

Tout à coup le paysage change d'aspect et le train pénètre dans un vallon resserré mais riche et varié. On laisse à gauche le mas de la Sirventié, et on passe sous le village de Mauriac, situé à l'entrée d'un autre vallon qu'il domine. Le châ-

teau de Mauriac, dont les quatre tours se dressent au-dessus des maisons du village, appartient aux comtes d'Armagnac et à l'implacable vicomte de Paulin, qui donna une sinistre renommée à sa race. Il y fit massacrer toute la famille du seigneur de Salettes, dont il exposa la tête sanglante sur une des tours du château. Le sire de Salettes était tombé entre ses mains, grâce à la félonie d'un traître, que le farouche vicomte fit saisir après avoir tué le sire de Salettes et qu'il donna à dévorer à ses chiens.

Dans une vallée parallèle à celle que le train parcourt, on remarquera le village et les débris du château de Brozes, dont les Anglais s'emparèrent au quatorzième siècle.

La Maurelié et le castel de Saint-Martial, un instant entrevus, disparaissent brusquement à droite de la voie.

On traverse successivement un tunnel et une tranchée à l'issue de laquelle se présentent, à droite, le hameau de Garrigues-Brunet, à gauche, le romantique village de Granéjols, dont l'église est divisée en trois travées par des arcs doubleaux en ogive, reposant sur des pilastres, avec une abside demi-circulaire.

Auprès du viaduc de Granéjols, dans une petite vallée qui s'embranche à celle

de la Vère, dut exister une considérable villa gallo-romaine, car plusieurs salles de cette villa, pavées de belles mosaïques vermiculées, formées de petits cubes de pierre calcaire et de brique, mises à jour pendant les travaux du chemin de fer, furent offertes par l'administration au Musée de Toulouse. La Compagnie d'Orléans a fait, en outre, exécuter un magnifique album chromo-lithographique de ces mosaïques.

Il paraît certain qu'il exista, pendant la période gallo-romaine, une quantité de villas dans les vallées de la Vère et du Cérou, car on y a trouvé une profusion de p. teries de cette époque, provenant, pour la plupart, de Montans, où florissaient probablement d'importantes fabriques de céramique.

Tout à coup une voix crie : Cahuzac ! et le convoi s'arrête.

CAHUZAC.

II^e STATION.

6,897^m de Tessonnières. — 4,428^m de Donnazac.

Pendant l'arrêt du train à la station de Cahuzac, on a le temps de contempler la vallée de la Vère avec ses eaux claires,

ses bois ombreux, ses gras paturages, ses âpres rochers, ses villages rians, panorama à faire pâmer d'aise l'artiste le plus exigeant. Le château de Bélesta, noyé dans des ombrages, apparaît au premier plan sur la gauche. Plus loin, le village de Cahuzac, dominé par son clocher en forme de tour, étage ses maisons en amphithéâtre sur la rive droite de la Vère.

Déjà, dès le onzième siècle, Cahuzac était un donjon fédéral appartenant indivisément à plusieurs seigneurs qui l'hommageaient au comte d'Albi. Les comtes de Toulouse paraissent avoir acquis successivement les droits respectifs de chacun de ces seigneurs. Les rois de France conservèrent ensuite longtemps cette terre, où ils firent rendre la justice par le juge d'Albigeois au siège de Gaillac.

Cahuzac se soumit momentanément à Simon de Montfort en 1211, mais rentra presque immédiatement sous la domination de la maison de Toulouse pour retomber de nouveau dans les mains de Montfort, qui y établit son quartier général lorsqu'il alla assiéger Saint-Marcel.

Cahuzac prit part aux luttes qui agitérent le pays, dans le treizième et le quatorzième siècles. Cette localité fournit, en 1384, un contingent de cinquante hommes pour le siège du château de Penne, au pou-

voir des Anglais, et devint la proie des protestants en 1568 et 1578.

Les habitants du village, agglomérés sous la protection du château, jouissaient de larges privilèges octroyés par les seigneurs particuliers, maintenus par les comtes de Toulouse et confirmés par les rois de France.

Le village, protégé du côté de la montagne par des remparts et un fossé, avait deux portes fortifiées donnant entrée à l'intérieur, où s'élevait le château proprement dit et une chapelle. Tout cela a disparu et la chapelle elle même a été rebâtie à neuf.

A Cahuzac on touche déjà à la région des Causses, plateaux secs, arides et horizontaux de calcaire jurassique mollement arrondis et ondulés, qui séparent le bassin du Tarn du bassin de l'Aveyron, et que nous retrouverons fréquemment sur la ligne.

Cahuzac est un centre d'excursions. On peut aisément se rendre de là à Vieux, au Verdier, au château du Cayla, situé dans la commune d'Andillac, à Puycelsi et à Castelnau-de-Montmiral.

Vieux, *Viantium*, *Vicum Viantii*, remonte à la plus haute antiquité. La tradition prétend que saint Amarand y fut martyrisé sous l'empereur Dèce, et que son

tombeau, caché dans une grotte obscure, échappa aux profanations des Goths et des Vandales. Au commencement du sixième siècle, saint Eugène, exilé de Carthage, après avoir été persécuté en Afrique, se retira auprès du tombeau, qu'un miracle avait fait découvrir, et fonda le premier monastère de la contrée. Il y accueillit sainte Carissime, qui y vécut auprès de lui et qui, à sa mort, fut ensevelie auprès de saint Amarand. Saint Eugène ne lui survécut pas longtemps, et ses restes furent déposés à côté de ceux de saint Amarand et de sainte Carissime.

Leurs reliques, jointes à celles de saint Vindémial et de saint Longin, — que saint Eugène avait rapportées d'Afrique, — furent vénérées à Vieux jusqu'à la fin du quinzième siècle, époque à laquelle Louis d'Amboise les fit translater dans la cathédrale d'Albi.

Le monastère de Vieux, placé sous l'invocation de saint Eugène, de saint Amarand et de sainte Carissime, dépendait de l'évêché d'Albi et fut cédé aux religieux d'Aurillac par l'évêque Frottaire; mais le chapitre d'Albi finit par rentrer en possession du monastère, qui fut desservi jusqu'à la Révolution par des bénéficiers.

« Aujourd'hui, de bonne heure, j'ai été à Vieux visiter les reliques des saints, et

en particulier de saint Eugène, mon patron, » dit Eugénie deGuérin ; « tu sais que le saint évêque fut exilé de Carthage dans les Gaules, par un prince arien. Il vint à Albi, de là à Vieux, où il bâtit un monastère où se réunirent beaucoup de saints. C'est aujourd'hui le moulin de Latour. Je voudrais que ceux qui viennent moudre là sussent la pieuse vénération qui est due à ce lieu ; mais la plupart l'ignorent. On ne sait même plus pourquoi il se fait des processions à Vieux, de toutes les paroisses du pays. Je l'ai expliqué à Miou, qui m'accompagnait et qui comprend peut-être à présent ce que c'est que des reliques, et ce qu'on fait devant ces pavillons où elles sont exposées.

» J'aime ces pèlerinages, restes de la foi antique ; mais ce n'est plus le temps, aujourd'hui, de ces choses : l'esprit en est mort pour le grand nombre. On allait à Vieux en prière, on n'y va plus qu'en promenade. Cependant, si M. le curé ne fait pas cette procession, il sera cause de la grêle. La crédulité abonde où la foi disparaît. »

Le village est bâti aux bords d'un ruisseau et sur une des premières rampes des coteaux qui limitent la rive droite de la Vère. Le château, remarquable par ses deux tours carrées et son beau moucha-

raby, en occupe la plus grande partie. L'église, assise au bas du village, de l'autre côté du ruisseau, dans la vallée, mérite une attention spéciale. Le clocher, carré à sa base, se termine octogonalement, et se compose de deux rangs d'ouvertures se chevauchant.

En amont du village, un moulin, orné d'ouvertures ogivales, passe pour avoir servi de résidence à saint Eugène et à sainte Carissime; en aval, à un kilomètre environ, dans la vallée, on montre aux curieux la *Peyro Lebado*. C'est un peulven celtique, un menhir gaulois. La légende locale affirme qu'elle fut apportée dans cet endroit par sainte Carissime dans un pan de sa robe. Notez que la pierre a 2 mètres 60 centimètres de hauteur, 2 mètres 40 centimètres de largeur et 50 centimètres d'épaisseur. Elle est très-révérée dans le pays, et l'on raconte que l'ancien propriétaire du champ ayant voulu l'enlever, il ne put en venir à bout, parce que dans la nuit une main invisible comblait les tranchées qu'il y avait fait faire pendant le jour.

Le village jadis fortifié du Verdier, assis sur un coteau aux bords de la rive droite de la Vère, dépendait autrefois de la communauté de Cahuzac. Il en fut séparé en 1327 pour former une baillie distincte,

et, en 1359, pour être érigé en communauté indépendante.

Dans les environs de ce village assez ignoré, au-dessus du hameau du Bausac et auprès du lieu où s'élevait une église dédiée à saint Paul, se trouve, dans la commune de Sainte-Cécile-du-Cayrou, un dolmen dressé sur un plateau calcaire, à fragments de silex, où, selon la légende, les fées dansaient en rond au clair de lune, lorsque la contrée était encore une lande fatidique que la culture a fertilisée. Ce dolmen se compose de deux pierres parallèles, d'une troisième perpendiculaire aux deux premières et d'une quatrième posée horizontalement sur ces trois.

Andillac, assis aux bords d'un plateau rocailleux de la rive droite de la Vère, renferme quelques maisons anciennes aux portes et aux fenêtres desquelles s'épanouit l'arc des Tudors. Le modeste château du Cayla, illustré récemment par la renommée posthume et littéraire d'un frère et d'une sœur, se trouve dans la commune.

C'est dans ce modeste château du Cayla qu'Eugénie de Guérin pleura la mort prématurée de son frère Maurice. Les Guérin étaient d'origine vénitienne, et on peut suivre leur généalogie jusqu'au neuvième siècle. Vers cette époque, un Guarini fut comte d'Auvergne. Il y eut un Guérin

grand chancelier de France, évêque de Senlis, qui se distingua à la bataille de Bouvines. D'autres Guérin furent chevaliers de Malte, un autre cardinal. On rencontre même dans cette famille un troubadour, Guarini, seigneur d'Apchier, qui brillait à la cour d'Adélaïde de Toulouse, nièce de Louis le Jeune.

Les œuvres posthumes d'Eugénie de Guérin, qui ont eu un si grand retentissement, sentent le commerce des bons auteurs. J'y trouve beaucoup d'élégance, mêlée à une pointe de fadeur. Elle parle la religion de Massillon avec la mièvrerie de Marivaux, mêlée d'un parfum de suave tristesse et de langueur maladive. Il y avait quelque chose de languissant, d'idéal, d'ineffable dans ce cerveau exalté par le mysticisme, qui eût trouvé son contre-poids dans les sentiments humains de l'amour et de la maternité.

Puycelsi, *Podio celsum*, dont le nom signifie : forteresse élevée dans les bois, paraît, d'après son étymologie, avoir été occupé par les Gaulois et les Romains. Au douzième siècle, cette localité appartenait à l'abbaye d'Aurillac, qui possédait des biens considérables dans cette partie de l'Albigeois, et qui la céda aux comtes de Toulouse. Simon de Montfort s'en empara en 1211 ; mais elle retomba bientôt dans

les mains des comtes de Toulouse, jusqu'à ce qu'elle entra dans le domaine de la couronne.

Les Pastoureaux s'arrêtèrent sous les murs de Puycelci en 1320, et consentirent à ne pas l'assiéger moyennant une rançon évaluée à la « paie de trois journées de chemin. » Les Anglais essayèrent vainement de s'en emparer, et il n'a pas joué de rôle important pendant les guerres de la Réforme.

Puycelci, qui jouissait de franchises et de libertés, avait quatre consuls. Il est situé au haut d'un mamelon calcaire s'élevant presque à pic sur la rive droite de la Vère. Ses remparts, jadis flanqués d'une dizaine de tours en saillie, ne sont percés que de deux portes : la porte de Navistour et la porte d'Irissou. Celle-ci, située au nord-est, était la principale et munie, par conséquent, des plus formidables défenses.

Le château s'élevait à l'extrémité du plateau opposé à la porte d'Irissou, et a été entièrement démoli. L'église est composée d'une nef à trois travées et d'un sanctuaire à chevet polygonal, accosté de deux chapelles, dont les autels sont enrichis de trois beaux retables. Toute l'église est voûtée à arête d'ogive. Les arcs doubleaux reposent sur des colonnes ornées

d'une corniche au lieu de chapiteaux, et au-dessous de feuilles à cinq lobes, de roses, de croix, de têtes humaines, de quadrupèdes et de dauphins. Le chevet est ajouré par une rose flamboyante. Le clocher se termine en pyramide rectangulaire.

Castelnau-de-Montmiral est une bastide fondée par le comte de Toulouse, peu de temps après la fondation de Cordes, sur un piton presque isolé des coteaux qui bordent la rive gauche de la Vère, dont la position admirable lui valut son nom : *Castrum novum montis mirabilis*, Castelnau-de-Montmiral.

On accorda généreusement des franchises et des libertés aux personnes qui allèrent s'y fixer et qui se constituèrent aussitôt en communauté ; franchises semblables à celles dont jouissaient les habitants de Gaillac et de Cordes.

Le comte de Toulouse laissa la seigneurie de Montmiral au roi de France. Philippe V la donna à Arnaud de Trian, vicomte de Talard, neveu de Jean XXII. Au quinzième siècle, elle appartenait aux comtes d'Armagnac, et entra dans le domaine royal lorsque leurs biens furent confisqués.

Montmiral eut à souffrir pendant les guerres avec les Anglais. Les protestants

l'assiégèrent, le 30 janvier 1686, et furent repoussés par les habitants, bons catholiques.

Louis XIII, se rendant de Saint-Antonin à Toulouse, passa à Montmiral avec une suite nombreuse, le vendredi 24 juin 1622, et y séjourna un jour entier.

Le château, bâti par le vicomte de Talarclard et réparé par le comte d'Armagnac, était placé à l'extrémité occidentale du mamelon. Il affectait la forme d'un carré parfait avec cour au milieu. Il était séparé des habitations par un vaste fossé, et sa porte d'entrée, vis-à-vis une autre porte donnant entrée dans la ville, était percée dans une tour colossale à quatre étages voûtés et décorés de sculptures. Il n'en subsiste plus que quelques pans de murs.

L'infortuné Charles d'Armagnac, dont les malheurs avaient altéré la raison, mourut dans ce château, et on voyait son tombeau devant le maître-autel de l'église paroissiale.

La ville était entourée de remparts percés de six portes, dont on ne voit plus vestige. Une seule porte, surmontée d'une tour, existe encore en face du chemin de Gaillac.

L'église, du quinzième siècle, a un beau retable en bois qui décore le maître-autel. On y remarque également une superbe

croix en vermeil, enrichie de pierres précieuses : intailles antiques, agates, perles et filigranes, don de Charles d'Armagnac, qui la tenait , dit-on , d'un empereur d'Orient.

Il y avait dans l'origine une maladrerie, devenue plus tard un hôpital, sous le patronage de saint Jacques.

Les touristes y verront avec intérêt quelques maisons des quatorzième, quinzième et seizième siècles. Je leur recommande aussi, dans les environs, le château de Meyragues, où l'on voit une assez curieuse cheminée de la Renaissance.

Il faut cependant reprendre le train à Cahuzac. En sortant de la station la voie franchit la vallée de la Vère sur un magnifique viaduc, du milieu duquel on aperçoit, vers l'ouest, la partie de la vallée qui fuit du côté de Montmiral; vers l'est, celle que dominant les villages de Garrigues-Brune et d'Arzac, dans les environs duquel s'élève, sur un roc qui baigne la Vère, la ravissante petite église romane de Roumanou.

La voie s'est insensiblement élevée en rampes depuis Tessonnières, et se maintient ici sur des plateaux calcaires légèrement ondulés, riches et fertiles, dont les champs cultivés, entourés de murs en pierres sèches, sont parsemés de fermes et

de maisons abritées par quelques bouquets de vieux chênes. On aperçoit la chaîne qui sépare la vallée du Cérrou de celle de la Vère et dont les ramifications prolongées atteignent, sur la gauche, les premiers contre-forts des hauteurs que couvre la forêt de Grésigne. On entrevoit aussi dans la même direction, — entre les villages de Lentin et d'Andillac, — le Cayla, perdu dans les arbres ; et pendant que l'œil attentif scrute l'horizon, le train ralentit sa marche pour s'arrêter à la station de Donnazac.

DONNAZAC.

III^e STATION.

4,428^m de Cahuzac. — 8,020^m de Vindrac.

Le joli village de Donnazac s'épanouit, à gauche de la station, au sommet d'un mamelon. On ignore l'origine de cette localité. On sait seulement qu'en 972, Frotaire, évêque d'Albi, en fit don à l'abbaye naissante de Saint-Michel de Gaillac, qu'elle fut plus tard englobée dans la châtellenie de Cahuzac et fit partie de cette commune à titre de juratif. Le roi en était seigneur. Les protestants s'en emparèrent en 1568.

« L'église, formée d'une nef à trois travées et d'un sanctuaire polygonal avec deux chapelles, est voûtée à arête, dit M. Elie-A. Rossignol (1). Les arcs doubleaux appuient sur des colonnes sans chapiteaux ; ceux des croisillons se terminent par des culos dont quelques-uns sont historiés. La porte d'entrée, latérale, est en cintre surbaissé et ornée de cannelures. Le clocher est au-dessus de la dernière travée et de forme barlongue. On y monte par un escalier tournant extérieur. »

L'arrêt du convoi à la station de Donnazac est court. En reprenant son essor, il pénètre dans le tunnel de Souel, long de 1504 mètres, et s'élance, à l'issue de ce tunnel, dans un paysage triste, bordé de coteaux stériles aux terrains rouges comme du porphyre broyé, où poussent, çà et là, quelques frondaisons.

A gauche, entre deux pentes arides, s'entr'ouvre, avec une coquetterie discrète, une petite vallée qui descend vers celle du Cérou, dont nous approchons, et vous voyez s'épanouir le riant vallon de Clairac, dont un des revers s'incline vers la vallée de Cordes.

(1) *Monographies communales du département du Tarn*, par M. Elie-A. Rossignol.

Le train franchit l'aqueduc de Lafavarié, laissant à gauche, au bas du remblai, le petit château de Clairac, dont la vieille tour, les ouvertures à croisillons, les eaux et les ombrages seront appréciés par les archéologues et les artistes. C'est de ce château que tirait son nom le farouche capitaine Clairac, qui pendit lui-même onze prisonniers huguenots aux fourches des puits des jardins de Gaillac.

Le railway côtoie pendant quelque temps le vallon de Clairac, qui va s'élargissant, et traverse le viaduc de Latour. La nature diapre encore les bas-fonds de ses zones d'émeraude; mais les flancs et les crêtes arides des coteaux ne sont accidentés que par une végétation rabougrie, malingre, étiolée.

Peu à peu les pentes s'abaissent, l'horizon s'éloigne et la pittoresque vallée du Cérou, arrosée par le méandre qui prend sa source à Carmaux, déroule ses splendeurs. Cordes, épanouie en amphithéâtre sur son piton, semblable à un dyke volcanique du Velay, surgit du cœur de la vallée, s'élance dans les nues, comme une ville féerique sous la baguette enchantée d'un magicien, et le train stope à la gare de Vindrac.

VINDRAC.

IV^e STATION.

8,428^m de Donnazac. — 11,072^m de Lexos.

On jouit, — de la station de Vindrac, — d'une vue superbe sur les vallées de Campes et du Cérou, sur les sombres hauteurs de la Grésigne, sur les villages d'Alayrac et de Tonnac, sur le piton escarpé au sommet duquel s'étale la vieille commanderie de Vaour, sur le féerique amphithéâtre de Cordes, sur les gorges prochaines de l'Aveyron, et les coteaux qui s'étendent jusqu'aux vallées lointaines de Carmaux et de Monestiés.

Vindrac et Alayrac ne forment qu'une commune. Vindrac, — l'une des anciennes jurades de Cordes — apparaît aux bords du Cérou à droite de la station. Son église, bel édifice du quinzième siècle, a deux travées, des fenêtres à meneaux, une porte latérale à cintre surbaissé et mouluré. Un élégant retable orne le maître-autel. Le clocher, situé au bas de la nef, sert de baptistère.

Le village d'Alayrac, — situé à gauche de la station, sur un mamelon des premiers coteaux où passe la route de Vaour, — fut

une petite juridiction qui jouit toujours de son indépendance, mais qui eut à souffrir des guerres avec les Anglais. Son église, dédiée à saint Genest, existait au treizième siècle, a été en partie refaite et ne renferme de recommandable qu'un fort joli retable qu'on voit dans le chœur.

Le village de Tonnac, voisin de celui d'Alayrac, est construit sur le roc, presque au sommet d'un plateau élevé. Il appartient au comte de Toulouse et était compris dans la châteltenie et juridiction de Cordes. Son église, du quinzième siècle, primitivement placée sous l'invocation de saint Pierre, a aujourd'hui saint Guérault pour patron, et se compose de trois travées avec une belle rose au chevet, une porte ogivale et un clocher à pignon triangulaire sur le mur terminal.

Il existait naguère dans cette commune, aux lieux dits des *Teoulieiros* et du *Pompidou*, deux dolmens aujourd'hui détruits.

Je ne saurais trop conseiller le pèlerinage de Vaour aux excursionnistes. Fondée par les Templiers, dans une lande stérile, sur la paroisse Saint-Pantaléon, juridiction de Penne, cette localité devint le chef-lieu d'une commanderie étendue. La famille de Penne fut la première bienfaitrice de cette commanderie, qui compta aussi pour bienfaiteurs les comtes de

Toulouse, les vicomtes de Saint-Antonin, les chevaliers de Montaigu et les seigneurs de Cahuzac. Les vassaux se groupèrent autour de la commanderie, et donnèrent naissance au village, qui fut saccagé, en 1574, par les protestants, maîtres de Saint-Antonin.

L'antique château des Templiers, occupé par la gendarmerie, offre des constructions remarquables, depuis le douzième siècle jusqu'au dix-septième. Il a des fenêtres percées en croix, et son donjon est colossal. L'étendard *Bauséant*, la bannière du Temple, aux plis blancs et noirs, a longtemps flotté au sommet de cette tour altière, pendant la rude période féodale.

L'église de Vaour était placée sous le vocable de Notre-Dame, et bâtie dans l'enceinte du château, ou plutôt, la chapelle des Templiers était devenue l'église paroissiale, lorsqu'un incendie eut détruit celle de Saint-Pierre, au seizième siècle. Comme celle du Temple menaçait ruine, on en a récemment construit une autre dans le style roman, à quelques pas du village.

Quelques anciennes maisons du village, bâti au-dessous du château, sur le penchant du coteau aride et rocailleux qui regarde l'Aveyron, ont conservé des portes et des fenêtres à ogive et à arc en accolade.

Lorsqu'on va de Vaour à Saint-Michel-de-Vax, au point où la route de Cordes à Saint-Antonin coupe celle de Vaour, on aperçoit un dolmen, une *peyro lébado*, comme on dit dans l'idiome local, qui a probablement valu son nom au hameau voisin de Peyralade. La pierre horizontale de ce dolmen est malheureusement partagée par le milieu. On m'a assuré à Vaour qu'il existait un autre dolmen à quelques kilomètres de là, dans la commune de Roussairolles.

On pourra aller aux environs du village de Vindrac, sur le premier plan des coteaux, au hameau des Fargues, voir une très-originale croix en pierre historiée du seizième siècle; mais la grande attraction, c'est Cordes, étagée sur sa colline en cône, entièrement isolée de la chaîne de coteaux qui l'environnent, au sein de la vallée du Cérrou, où le soleil dore le froment, empourpre le sang des grappes vermeilles et mûrit l'anis savoureux.

Par quelque côté qu'on arrive à Cordes, dont la position au sommet d'une montagne isolée de toutes parts est peut-être unique en France, cette ville rappelle les cités enchantées des romans de chevalerie, où l'on ne pouvait pénétrer qu'en chevauchant sur l'hippogriphes; toutefois, un modeste omnibus, partant de la station à

l'arrivée de tous les trains, y transporte les voyageurs en quelques minutes.

L'omnibus passe dans le village des Cabannes avant d'arriver à Cordes, et pénètre dans le faubourg de la Bouteillerie. On devra visiter, dans ce faubourg, la petite église du Crucifix, où on remarque un ravissant bénitier en émail. Cette église fut pillée, en 1574, par les protestants et réparée en 1631. Elle a deux portes d'entrée latérales à l'extrémité de la nef, composée de deux travées. Le sanctuaire est pentagonal avec une chapelle de chaque côté et un second sanctuaire hexagonal s'élève au fond. Le clocher est carré.

Il ne faut pas confondre Cordes d'Albigeois, dont je parle, avec Cordes Tolosanes, *Concordia Tolosana*, ancienne localité du diocèse de Montauban, intendance d'Auch, élection de Rivière-Verdun, située dans le Tarn-et-Garonne, où l'on a retrouvé des vestiges d'aqueducs, des vases et des médailles qui prouvent qu'elle existait au temps où les Romains étaient les maîtres des Gaules.

Cordes d'Albigeois, *Cordoa*, *Cordoas*, *Castrum de Cordius*, *Cordoa Tectosagum*, chef-lieu de canton du département du Tarn, dépendait jadis du diocèse d'Albi, du parlement et généralité de Toulouse, intendance de Languedoc. Elle doit, dit-on,

son origine aux comtes de Toulouse qui, dès le treizième siècle, bâtirent, sur le point culminant de la colline, un château dont ils firent leur résidence d'été et leur rendez-vous de chasse. Les principaux seigneurs de leur cour élevèrent autour du château comtal de riches demeures, — qu'on reconnaît aisément, au milieu d'autres constructions plus modestes, — à l'architecture gothique de leurs façades brunies par le temps et couvertes de bas-reliefs.

Cette localité existait avant la guerre contre les Albigeois sous le nom de Mordania ou Mordagne, comme semblerait le prouver une donation faite le 7 juillet 1224 par Guillaume, évêque d'Albi, au chapitre de Sainte-Cécile, des églises de Saint-Jean-de-Mordania et de Saint-Pierre-de-Crantoul avec toutes les dîmes, prémisses et autres droits ecclésiastiques.

Les maisons gothiques de Cordes font de cette ville, — sous le rapport de l'architecture civile au moyen âge, — un centre aussi intéressant que Vittoria, Vitré et Nuremberg, qui ne s'effaceront jamais de mes souvenirs de voyage. Je ne parle pas de la Cité de Carcassonne et des remparts d'Aigues-Mortes, qui constituent les plus beaux échantillons d'architecture militaire des temps féodaux.

On monte à Cordes par des rampes si rapides, et les rues ont des pentes si vives, que les voitures sont forcées de décrire de longs circuits pour atteindre le faite de la ville. C'est une spirale où l'on retrouve, çà et là, des vestiges des cinq enceintes dont elle s'est entourée, à mesure de ses agrandissements successifs.

Elle avait vingt-quatre portes, dont plusieurs subsistent encore : celle des Houmets, qui regarde Vindrac, Alayrac et Tonnac; celle de Rous; celle du Fourmillier et celle de la Jeanne, ou mieux de dona Glacena, qui doit son appellation au courage d'une femme de ce nom, qui sauva la ville en jetant de l'eau bouillante sur des assiégeants, déjà maîtres du bas de la ville, et qui tâchaient d'enlever cette porte par surprise.

Cordes possédait trois grandes tours menaçantes dites de Frouzens, de Cones et du Nord, une foule d'autres tours plus petites, douze églises ou chapelles, des promenades, des fours, des fabriques et des tanneries. Elle avait pour armes : *Trois tours crénelées et la croix de Toulouse surmontée de trois fleurs de lis d'or*, avec cette devise : *Pro Christo et pro Rege*.

La plupart des maisons gothiques, bâties avec des pierres de grès d'assez forte dimension, sont disséminées, au nombre

de vingt environ, sur tous les points de la ville ; mais les plus remarquables bordent la grande rue qui court en ligne droite de la porte des Houmets à la porte de Rous. Elles sont généralement construites d'une manière uniforme et ne se distinguent guère que par une ornementation plus ou moins riche. Le rez-de-chaussée est composé d'une suite d'arcades ogivales dénuées de décorations, avec lucarne carrée, ou en plein cintre, entre chaque arcade. Le premier et le second étage sont percés de deux ou trois fenêtres contiguës en ogives, dont les voussures reposent sur des faisceaux de colonnettes à chapiteaux sculptés. C'est la partie la plus ornée de ces édifices, parmi lesquels quelques-uns ont un troisième étage, dont les ouvertures sont également ornementées.

La première maison gothique que l'on trouve, à droite, après avoir franchi la porte du couchant ou des Houmets, est celle que l'on désigne sous le nom de maison du Grand-Ecuyer, probablement à cause des attributs hippiques qui décorent la façade, en pierre d'un grain très-fin. Des têtes de chevaux à la crinière flottante, se détachent de la longueur du cou, en deux points du mur de face, et ont plus de relief et d'importance que les autres ornements.

Cet hôtel a trois étages. Le rez-de-chaussée est percé de cinq ouvertures ogivales, suivant rigoureusement la déclivité de la rue. Un auvent régnait au-dessus de ces arcs, et les corbeaux qui l'appuyaient n'ont point disparu. On voit, au-dessus des arcs, de petites fenêtres carrées qui produisent un effet bizarre. Le premier étage est éclairé par quatre ogives géminées et régulièrement rapprochées deux à deux. De petits animaux, des feuillages et des fleurs, d'un travail exquis mais naïf, sortent des chapiteaux, des colonnettes et des profondeurs des moulures. Une élégante petite fenêtre en tiers-point, d'une incomparable délicatesse, est percée à inégale distance des autres ogives. Cette irrégularité, si fréquente dans les constructions gothiques, n'a rien de choquant. Toutes les fenêtres semblables entre elles, aux deux étages, ont en dedans des sièges latéraux. L'intérieur a été accommodé aux exigences bourgeoises et mesquines de la vie moderne. L'escalier primitif a disparu et les cheminées ont été piteusement refaites.

En continuant à monter la grande rue on aperçoit deux assez belles maisons gothiques à droite, une à gauche, en face de ces deux, et quelques pas plus loin je m'arrêtai, vis-à-vis l'église, devant la mai-

son du Grand-Veneur, qui doit son nom aux attributs cynégétiques qui décorent la façade, caractérisée par une symétrie parfaite.

C'est encore une belle construction avec un rez-de-chaussée et deux étages de fenêtres ogivales. Les bas-reliefs, ou plutôt les hauts-reliefs, représentent une chasse à courre. Un cavalier, retenant son destrier, surveille un chien poursuivant un loup. Devant eux, un archer s'apprête à percer de sa flèche une bête fauve. On aperçoit plus loin un cerf qui s'enfuit, un veneur qui rappelle ses chiens, puis enfin deux animaux sauvages qui regagnent une forêt. Des têtes sont placées bizarrement, çà et là, à l'extrémité des bandeaux, à la retombée des archivoltes, et aux clés de voûte des arcades.

L'église, dédiée à saint Michel, est située de l'autre côté de la place, en face de la maison du Grand-Veneur. Le sanctuaire est à chevet droit, plus étroit que la nef, avec deux chapelles, — une de chaque côté, — qui occupent la moitié inférieure seulement de ses faces latérales. On y voit un immense retable à colonnes torses, avec personnages de grandeur naturelle. L'ogive règne en souveraine dans la nef. Ses travées ont toutes des chapelles, dont les voûtes s'élèvent aussi haut que

celles de la nef, qu'éclairaient de belles fenêtres ogivales à meneaux. Cette église est hideusement peinte et garnie de vilains vitraux modernes.

En sortant de l'église on devra regagner la grande rue, et, en se dirigeant vers la porte de Rous, la Halle se présentera à quelques pas de là, en face d'une petite rue où je remarquai une maison ajourée par une assez belle croisée. La toiture de la Halle est soutenue par quatre piliers massifs. Vers sa partie méridionale, une grande croix surmonte une vaste dalle, qui scelle l'orifice d'un puits se perdant dans les profondeurs de la colline. Les Cordais racontent qu'au treizième siècle des inquisiteurs de la foi, de l'ordre de Saint-Dominique, furent envoyés dans leur ville pour rechercher et juger les hérétiques. Ils condamnèrent une vieille femme, accusée de manichéisme, à être brûlée vive. La sentence fut exécutée; mais à quelque temps de là, au moment où un paysan, condamné à la même peine, marchait au supplice, le peuple, exaspéré par les rigueurs des inquisiteurs, s'insurgea et les massacra. Leurs cadavres furent jetés dans le puits de la Halle. Le pape fulmina un bref d'excommunication, qui ne fut levé qu'en 1324, lorsque la ville eut fait amende honorable.

A quelques mètres de la Halle, en suivant la grande rue, on trouve, à gauche, l'Esplanade, qui occupe l'emplacement de l'ancien château comtal, dont les dernières assises ont disparu; à droite, la maison du Grand-Fauconnier.

Du haut de l'Esplanade, je contemplai pendant longtemps un panorama qui me rappela celui qui entoure la pittoresque ville écossaise de Stirling, mais sans l'imposant rideau des Grampians. J'aperçus Saint-Marcel, Mouzieys et Bournazel, qu'il ne faut pas confondre avec Bournazel de l'Aveyron, dont je parlerai ultérieurement.

Saint-Marcel, qui appartenait aux comtes de Toulouse, fut entièrement rasé par Simon de Montfort. Cette localité ne se releva jamais de ce coup funeste et finit par être absorbée par Cordes. Le village ne se compose aujourd'hui que de quelques maisons.

Mouzieys, accroché au sommet d'un co-teau calcaire, en fer à cheval, avait appartenu à Guillaume de Cardolhe, qui le donna à sa fille Laure, femme de Sicard d'Alaman, des mains de laquelle il passa à Alphonse de Poitiers, comte de Toulouse. Cette localité tomba ensuite dans les mains du roi de France, qui en céda la seigneurie à la famille de Penne, de Cesteyrois. Pons de Penne le vendit au cha-

pitre de Sainte-Cécile d'Albi, qui s'en dessaisit en faveur de Bernard de Rabastens, vicomte de Paulin. Elle revint au roi suivant des aveux et dénombrement de 1612 et 1674.

Ruiné par les protestants en 1587, il ne reste plus aucun vestige de ses vieilles fortifications. L'église est au milieu du village. On y voit, dans une des chapelles, un beau retable en pierre, du seizième siècle. Deux maisons renferment deux cheminées remarquables : l'une du quinzième siècle, l'autre du seizième. Le château a été reconstruit presque en entier au siècle dernier.

L'église de Bournazel, dédiée à saint Barthélemy, n'est pas dénuée d'intérêt. On voit, sur la place du village, une belle croix en fer, de la Renaissance, et dans les environs la tour antique et très-pittoresque de Pech-Aubel.

La maison du Grand-Fauconnier est remarquablement sculptée. La porte cochère est décorée d'un tympan, au milieu duquel on aperçoit une hure de sanglier. Les panneaux de cette porte sont garnis de clous formant des dessins d'un grand goût. Les fenêtres du premier étage, au nombre de deux, ont trois ouvertures, chacune à deux baies, tandis que celles du second, au nombre de trois, ne possèdent

que deux ouvertures. La cour de cet édifice est ornée d'une assez belle tour intérieure. Cette maison est classée, depuis quelques années, parmi les monuments historiques et sert actuellement de mairie.

A côté de la maison du Grand-Pauconnier, il y en a une autre assez belle, occupée par un limonadier, et une autre encore à la suite, mais moins intéressante.

En avançant de quelques pas on en rencontre une nouvelle sur la gauche, et l'on est à la porte de Rous, ou du Levant, où finit la grande rue proprement dite, qui se continue, en changeant de noms, jusqu'à l'hôtel du *Commerce*. A partir de la porte de Rous, les pentes deviennent plus rapides, la rue se rétrécit et tourne brusquement. Une maison se dresse sur la droite, avec une tour endommagée et de belles fenêtres. La rue décrit un contour et passe sous une porte, puis sous une autre, surmontée d'une horloge, et bientôt après on est sur le boulevard, en face de l'hôtel du *Commerce*.

Toutes les maisons avaient des auvents au rez-de-chaussée et des toits supportés par des poutres très-saillantes. On voit des anneaux en fer appendus aux murs de ces maisons. On suppose que c'étaient des signes de distinction nobiliaire, qui durent probablement servir à fixer les

hampes des bannières seigneuriales, car les modestes habitations voisines n'en ont pas.

Cordes, comme on le voit, a conservé de beaux spécimens d'architecture civile du moyen âge ; l'architecture religieuse y est moins remarquable, et l'architecture militaire n'y est plus représentée que par quelques fragments de portes, de rampes et de tours, car les barbicanes, les lices, les courtines, les poternes et les hourds ont été détruits.

On rencontre aussi à Cordes quelques constructions des quinzième et seizième siècles, mais elles offrent peu d'intérêt.

Quelques critiques prétendent qu'on a eu tort d'attribuer les maisons gothiques de Cordes, soit aux comtes de Toulouse, soit à Sicard d'Alaman, soit à quelque autre grand seigneur de leur cour, puisqu'elles datent du quatorzième siècle, époque à laquelle les comtes de Toulouse et leurs serviteurs n'existaient plus. Quoi qu'il en soit, Raymond VII, comte de Toulouse, fut le bienfaiteur de la ville, qui s'aggloméra autour de son château féodal. Après la destruction, par les croisés, des châteaux de Cahuzac, de La Guépie et du fameux fort de Saint-Marcel, Raymond offrit asile, à l'abri de son donjon, aux familles errantes dispersées par

la croisade. Les habitants de Saint-Marcel acceptèrent les offres du comte et s'y établirent en si grand nombre, en 1212, qu'un des quartiers a pris et gardé le nom de Fourmigières, qui n'est très-probablement que la première forme du mot *fourmilière*.

Il existait, dans la maison consulaire de la ville, des lettres patentes de Raymond VII, duc de Narbonne et comte de Toulouse, en date du deuxième jour du mois de novembre 1222, accordant des privilèges et des franchises à tous ceux qui habitent ou viendront habiter autour du château comtal. Grâce à ces privilèges, Cordes devint bientôt la seconde ville du diocèse d'Albi, et eut ultérieurement droit d'entrée aux Etats du Languedoc, où elle alternait avec Gaillac et Rabastens.

C'est donc au 4 novembre 1222 que remonte la date d'organisation communale de Cordes. Après la mort de Raymond VII, qui fut enterré à Fontevrault, dans le caveau des Plantagenets, à côté de sa mère Jeanne d'Angleterre, fille de Henri II et d'Eléonore de Guyenne; après la mort de Jeanne, sa fille, épouse d'Alphonse, frère de saint Louis, morts sans postérité, le comté de Toulouse fut, comme on le sait, réuni à la couronne, et Philippe le Hardi confirma les privilèges

ges dont jouissaient les Cordais, par lettres patentes du 2 mars 1282, sanctionnées en 1332 par Philippe de Valois.

Le comte Raymond avait établi six consuls : deux nobles, deux avocats ou bourgeois et deux marchands ou notaires. Au quinzième siècle, ce nombre fut réduit à quatre. Le premier était gentilhomme, le second alternativement bourgeois ou avocat, les deux autres marchands ou notaires.

On montre avec un certain orgueil, à Cordes, le *Liber catenatus*, désigné en langue romane sous le nom de *Libré Ferrat*, que l'on fixait, à l'aide d'une chaîne en fer, à une colonne de l'hôtel de ville.

Voici, d'après un inventaire des archives de Cordes, la description de ce volume : « Y est un petit livre couvert de cuir, tendu sur bois, garni de lames de fer, attaché à une petite chaîne de fer, appelé vulgairement le *Libré Ferrat*, contenant soixante-cinq feuillets de parchemin, écrit à la main, où sont plusieurs statuts et règlements anciens du consulat de Cordes et autres mémoires. Le surplus dudit livre est en blanc. »

Cette description est encore exacte. Le *Libré Ferrat*, écrit en langue romane, commence par des extraits de quelques évangiles. Le premier titre qui y est in-

séré porte la date de 1273. C'est une charte du sénéchal Eustache de Beaumarchais, qui, au nom du roi de France, accorde à la ville une foire de trois jours, fixée à l'époque de la Saint-Barthélemy, qui est encore en grande renommée dans la contrée. On y trouve ensuite un règlement sur les droits à payer sur le marché du samedi ; un calendrier avec lettrines rouges et noires, enluminées et historiées ; la copie d'un acte de 1304 fixant les droits à payer aux curés ; des règlements concernant la constatation des délits et les citations devant les consuls de la ville ; pour la constitution du corps de la ville sur le régime des prisons ; pour la justice ; sur les poids et mesures ; sur le prix du pain, et une ordonnance du roi Jean, accordant aux Cordais le privilège de ne pouvoir être cités en justice hors du château, pourvu toutefois qu'ils ne manquent pas de comparaître. Ce recueil est enfin terminé par divers règlements relatifs aux droits de mouture, à la vente du pain et aux droits d'entrée à payer par les étrangers, qui étaient soumis à des tarifs différents de ceux des habitants.

Le *Libré Ferrat*, dont on a exagéré l'importance diplomatique et paléographique, n'est pas, comme on l'a avancé, un cartulaire fait tout d'une pièce, en

1273, mais un recueil de lois et d'ordonnances successives commencé au treizième siècle et terminé au dix-septième. C'était le livre des serments, comme l'indiquent les textes sacrés reproduits aux premières pages. On s'en servait lors de l'installation des magistrats, et en justice pour recevoir le serment des témoins. Il constituait, enfin, une espèce de code communal, d'après lequel le tribunal consulaire formulait la plupart de ses jugements.

Les Cordais le considéraient comme le palladium de leur cité. Lorsqu'en 1622 Louis XIII alla faire le siège de Saint-Antonin, le désordre fut si grand à Cordes, comme dans toutes les localités de l'Albigois, que le *Libré Ferrat* disparut de la maison consulaire. On fit pendant près d'un an des recherches inutiles, et on ne put rentrer en possession du précieux cartulaire qu'en recourant à l'autorité ecclésiastique. Le 10 février, et pendant un mois à dater de ce jour, on lut, au prône, un monitoire, lancé contre les auteurs du vol, par lequel on leur enjoignait « de venir à amendement dedans huit jours, » et à toutes personnes de dire et révéler les détenteurs, « autrement seront excommuniés, huit jours après excommuniés et aggravés, et quinze jours en suivant excommuniés, aggravés et regravés. »

Ces foudroyantes menaces produisirent l'effet qu'on en attendait. Le *Libré Ferrat* fut restitué. Je me suis cependant laissé dire que l'exemplaire qu'on m'a montré à Cordes n'est pas l'original de 1273, et n'en serait qu'une copie exacte qui ne remonterait qu'au dix-septième siècle.

L'histoire de Cordes, disséminée dans les in-folio des Bénédictins de Saint-Maur, mérite d'être étudiée, car ce fut une ville industrielle, commerçante et remuante, comme la plupart des villes du Midi, auxquelles la fièvre des libertés municipales, que leur avait inoculé la conquête romaine, fit impatiemment supporter le joug monarchique des hommes du Nord.

Aujourd'hui, cette ville a perdu son autonomie, mais elle a conservé ses trésors archéologiques. J'ai souvent renouvelé, en faveur de ces trésors, le souhait de Charles-Quint pour le campanile florentin du Giotto et je ne doute pas que, grâce à la facilité des communications, Cordes ne devienne le but de pèlerinages archéologiques et artistiques.

Lorsqu'on a visité Cordes, on regagne la station de Vindrac pour se diriger sur Lexos.

A l'issue de la gare de Vindrac, le railway longe le Cérou et suit la vallée, toujours fraîche et riante, mais étroite comme

un défilé. On laisse à droite le château de Bleys, émergeant coquettement de la rivière, qui baigne ses pieds au bas d'un coteau qui cache Mouzieys.

Le paysage revêt insensiblement un aspect plus âpre. Le fond de la vallée n'a pas perdu sa fraîcheur, mais le cadre s'assombrit et les coteaux s'accusent avec plus de relief et de crudité. A gauche, dans la commune de Marnaves, sur la cime escarpée d'un mamelon dépouillé, se dresse le château de Roquereyne, qui commandait la vallée jusqu'aux portes de Cordes, mais dont l'architecture actuelle est presque moderne.

Un des seigneurs de Roquereyne avait une femme d'une éclatante beauté, — mais d'une fidélité douteuse, — dont il devint, non sans raison, dit-on, extrêmement jaloux. Le soupçonneux mari la surveilla avec une vigilance assidue et s'aperçut qu'un châtelain d'alentour s'introduisait nuitamment dans son château. Il épia le galant, le surprit escaladant les murs, le tua et jeta son cadavre dans un four à chaux, qui se trouvait au pied des courtines. Ce meurtre, commis dans le silence de la nuit, n'eut pas de témoins. On se perdit en conjectures sur la disparition du galant châtelain, et nul ne souleva le voile qui couvrait le mystère de cette nuit tragique.

Bien des années après, un pâtre mélomane, qui avait perdu sa flûte, trouva aux abords du château un tibia humain, d'une blancheur éléphantine, dont il se fabriqua un nouvel instrument. Lorsqu'il essaya d'en jouer, la flûte rebelle resta d'abord muette, puis, tout à coup, elle se mit à raconter, avec des accents stridents comme une fanfare, le meurtre du galant châtelain. Nous ignorerions encore les détails de cette tragédie mystérieuse sans la garrulité du tibia révélateur.

Il y a quelques années, les Trappistes essayèrent vainement de fonder un couvent dans le château qu'ils durent abandonner.

Au delà de Roquereyne, la vallée transformée en gorge, étreinte par le Cérou, aux rives verdoyantes, et le railway, qui, après avoir traversé le tunnel d'Ausse-Vaïsse, — près duquel s'élevait au treizième siècle l'église Notre-Dame d'Ausse-Vaïsse, propriété des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem de Rayssac, — débouche de nouveau dans la vallée que dominent le village et l'antique château de Milhars, situé au point d'intersection des trois anciennes provinces d'Albigeois, de Rouergue et de Quercy.

Milhars, *Miliacum*, doit son nom à une des bornes milliaires d'une route gallo-

romaine qui mettait l'Albigeois en communication avec le Quercy.

On raconte qu'au septième siècle les personnes qui transportaient le corps de saint Didier, évêque de Cahors, — mort à Saint-Géry, un de ses domaines de l'Albigeois, — dans sa ville épiscopale, s'arrêtèrent à Milhars. Une femme du village, qui était possédée du démon, fut guérie par l'intercession du saint.

Le village, — aux rues étroites et sinueuses, — était entouré de remparts et dominé par le château construit au faite du plateau, limité de deux côtés par de profonds ravins.

Le château fut reconstruit en 1631 par un architecte toulousain nommé Oradou, et il ne reste de l'ancien manoir que quelques tours démantelées et des mâchecoulis. Les constructions, de la Renaissance, sont d'un grand goût, comme la plupart des productions de l'école toulousaine à cette époque. On y appréciera la porte d'entrée, le vestibule et l'escalier, dont la rampe, formée de blocs énormes de pierres percées à jour, est d'un travail original.

Les Anglais ruinèrent Milhars ; les protestants l'occupèrent en 1568 et le saccagèrent en 1574.

Le train marche toujours ; il franchit

l'Aveyron sur un pont, à quelques pas de l'endroit où il reçoit dans son lit turbulent les eaux tributaires du Cérou, et nous arrivons à la station de Lexos.

III

De Montauban à Rodez.

MONTAUBAN.

1^{re} STATION.

8,744^m de Saint-Etienne.

Montauban ne remonte pas à une haute antiquité. Son acte de naissance est écrit dans une charte d'Alphonse Jourdain, comte de Toulouse, donnée « la deuxième féerie d'octobre 1144. »

Cette ville n'a pas toujours occupé la place où nous la trouvons aujourd'hui. Avant la conquête des Gaules par les Romains, les Tascons habitaient, au confluent du Tescou et du Tarn, un territoire dont la capitale s'élevait au-dessus de Beausoleil. Cette ville fut nommée d'abord Taskdun, puis Tascodunum après la conquête romaine, ensuite *Mons-Aureolus* et finalement Montauriol.

Pepin, roi d'Aquitaine, y fonda, vers l'an 820, — sous l'invocation de saint

Martin de Tours, — un monastère de Bénédictins, qu'il soumit, avec toutes ses dépendances, à l'abbaye de Saint-Antonin en Rouergue. En recevant le dernier soupir de saint Théodard, archevêque de Narbonne, le nouveau monastère hérita du nom et des biens immenses de ce prélat. Dès lors les abbés de saint Théodard placèrent Montauriol sous le régime féodal, et leur tyrannie provoqua la fondation de *Mons-Albanus*, le Montauban actuel.

Le comte de Toulouse, exploitant habilement les vexations dont les abbés de saint Théodard abreuyaient leurs vassaux, n'eut pas de peine à attirer ces derniers dans la nouvelle ville qu'il fonda, en leur accordant de grands privilèges. Tout individu qui s'y établissait devenait, par ce seul fait, homme libre, en vertu de la charte octroyée.

Il est inutile d'entrer ici dans des détails circonstanciés sur l'histoire et la description de Montauban. On trouvera ces détails dans le *Guide de Bordeaux à Toulouse et à Cette*. J'indiquerai néanmoins sommairement les curiosités dont le touriste devra se préoccuper.

L'église Saint-Jacques n'a qu'une nef ogivale sans latéraux, dans laquelle s'ouvrent trois chapelles de chaque côté et que

termine un sanctuaire de forme ronde. La tour du clocher de cette église date du douzième siècle.

Il faudra examiner le pont ogival du quatorzième siècle, qui est sur le Tarn; la tour de la porte haute du Griffoul; la salle d'armes du Prince Noir avec les armes d'Angleterre écartelées de France et celles d'Aquitaine aux voûtes de l'hôtel de ville; des maisons des quatorzième et quinzième siècles autour de la place Impériale et dans les rues Saint-Louis et du Sénéchal.

La cathédrale, commencée au dix-septième siècle et finie au dix-huitième, est d'ordre dorique et a la forme d'une croix grecque. On montre avec satisfaction, dans la sacristie, le *Vœu de Louis XIII*, d'Ingres.

L'église Saint-Etienne, dans le faubourg de Sapiac, possède également un tableau d'Ingres, représentant *sainte Germaine*, de Pibrac.

Le musée serait insignifiant, si l'on n'y voyait quelques œuvres d'Ingres, dont les Montalbanais sont très-fiers.

Je recommande d'aller voir, dans un rayon peu éloigné de la ville, les habitations troglodytiques et les stations antéhistoriques de Léojac, de Bellegarde et du Verdier; des ruines de villages et de cime-

tières gallo-romains à Léojac, à Saint-Hilaire, à Verlhac-Saint-Jean et à La Tour de Bérot; les ruines de l'antique ville de Cosa; les châteaux de Piquecos et de Reyniès; le camp romain situé à l'entrée du bois de Saint-Porquier, à deux pas de la gare de La Villedieu; le grand oppidum gaulois occupé, en 407, par les Vandales, à Gandalou, tout près de Castelsarrasin.

L'existence des monuments troglodytiques a été récemment révélée au monde savant. On en a découvert une quantité considérable dans les départements de la Haute-Garonne, du Tarn-et-Garonne, du Tarn et du Lot.

Ces souterrains, creusés de main d'homme, presque toujours dans des roches de grès en voie de formation, avaient jusqu'ici échappé aux investigations, et pour être restés longtemps ignorés, ils n'en ont pas moins leur importance. Ils paraissent avoir servi de demeure, pendant des siècles, à plusieurs générations, et à ce titre, leur emplacement et leur distribution intérieure offrent un grand intérêt.

Ces hypogées, avec leurs vastes salles, leurs appartements compliqués, leurs corridors en zig-zags, leurs trappes et leurs écoutes, leurs citernes ménagées dans les couloirs pour servir de piège à l'ennemi qui s'y serait engagé, tout cela nous assure

de l'idée de retraite et de refuge aux époques primitives. Il paraît également démontré que plus tard, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, ces souterrains celtiques durent être occupés par des solitaires voués à la vie religieuse.

Dans la commune de Saint-Nauphary, entre Bellegarde et Saint-Martial, sur la rive droite du Tescou, à l'extrémité méridionale d'un contre-fort qui s'incline au confluent des ruisseaux de Trapassou et de la Golse, sur l'étroit plateau où s'élevait jadis l'antique église de Saint-Sernin d'Ordalilles, érigée, vers la fin du treizième siècle, en prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Théodard, j'ai visité une de ces habitations, remarquable par ses sinuosités stratégiques, sa citerne, placée au milieu de la galerie d'entrée, son magasin aux provisions muni de trois silos, sa grande salle voûtée et son corridor de fuite.

Cette habitation, habilement taillée avec le couteau de silex, dans une roche de grès en voie de formation, remonte aux âges primitifs de la période celtique, disent les érudits, et son origine se perd dans les ombres crépusculaires du passé.

Nous avons sommairement réglé notre compte avec Montauban, et indiqué rapidement aux touristes les curiosités des

environs dignes d'attirer leur attention. Rendons-nous à la gare du faubourg Villenouvelle, où nous prendrons le train de Rodez.

La machine siffle et le convoi s'ébranle. Il franchit rapidement quatre ponts sur des ruisseaux et plusieurs passages à niveau, à travers un pays plat. On aperçoit à l'horizon, sur les hauteurs, le château de Piquecos, où Louis XIII séjourna lors du siège de Montauban. La voie se développe dans une plaine fertile, étoilée de maisons de campagne, jusqu'à Saint-Etienne-de-Tulmond.

SAINT-ÉTIENNE.

II^e STATION.

8,744^m de Montauban. — 5,512^m de Négrepelisse.

Saint-Etienne, dont la population est exclusivement agricole, est situé à droite de la voie. J'ignore si cette localité a de l'avenir, mais je sais bien qu'elle n'a pas de passé. L'histoire est muette sur son compte, quoique des restes de fortifications et quelques poteries romaines lui assignent une origine assez ancienne.

Le train ne s'y arrête que pour prendre ou laisser quelques rares voyageurs, et

s'engage vivement dans un terrain monotone, jusqu'à la station de Négrepelisse.

NÉGREPELISSE.

III^e STATION.

5,512^m de Saint-Etienne. — 7,338^m de Montricoux.

Négrepelisse, *Nigrum palatium*, *Nigra pelliciacum*, *Nigra pelissa*, est située entre le chemin de fer et la rive gauche de l'Aveyron.

La seigneurie de Négrepelisse passa d'un comte d'Evreux à Pierre d'Euze, frère du pape Jean XXII, et fondateur de la maison de Carmaing. Elle finit par appartenir à la famille de Bouillon.

En 1624, cette ville apparaît dans l'histoire, où elle laisse une trace sanglante. Lorsque Louis XIII assiégeait Montauban, Négrepelisse tenait pour les Montalbanais, malgré la présence dans ses murs d'une garnison catholique envoyée par Mayenne. Une nuit, les quatre cents hommes composant cette garnison furent égorgés par les habitants, qui exercèrent sur leur corps des cruautés inouïes, et les jetèrent ensuite dans l'Aveyron.

Louis XIII, à la nouvelle de ce massacre marcha, dans les premiers jours de juin

1622, sur la ville insurgée, qu'il prit d'assaut. Les représailles furent atroces. La rage présida aux tueries, et la ville, livrée aux flammes, fut anéantie en une heure. Le château seul, tel qu'on le voyait naguère, resta debout.

Lors du rétablissement de la paix, Montauban retomba sous l'autorité royale, et Négrepelisse rentra dans l'obscurité. Le château, seul débris éloquent de son passé, a été récemment vendu et démoli par un spéculateur dénué de goût et de préjugés.

Il y a à Négrepelisse une église consistoriale, desservie par quatre pasteurs et divisée en quatre sections : Négrepelisse, Caussade, Réalville et Saint-Antonin.

L'alignement de la station de Négrepelisse va jusqu'à la vallée du Gouyre, où une courbe lui succède, mais on reprend bientôt la ligne directe pour arriver à Mont-ricoux.

La vallée de l'Aveyron, depuis l'embouchure de cette rivière jusqu'à Montricoux, est classée parmi les terrains tertiaires, et de Montricoux à Villefranche parmi les terrains jurassiques, de formation bien antérieure. Il paraît que pendant la période tertiaire il a existé dans son bassin inférieur un lac qui a du être comblé par les dépôts successifs fournis par l'Aveyron lui-même, et par les affluents qu'il reçoit

dans cette partie de son cours, ou bien, comme beaucoup d'autres, il s'est vidé par une large brèche ouverte plus bas dans la vallée du Tarn, non loin, sans doute, de Sainte-Livrade, dont les escarpements trahissent l'action violente des eaux. La race primitive qui a laissé dans les cavernes de Bruniquel, où nous passerons tantôt, de si curieux vestiges de son existence, était probablement contemporaine de ce lac.

Nous stopons à la station de Montricoux, sur la rive droite de l'Aveyron, là même où le paysage passe brusquement de la placidité des terrains tertiaires aux sauvages aspects de la nature alpestre.

MONTRICOUX.

IV^e STATION.

7,328^m de Négrepelisse. — 5,828^m de Bruniquel.

Située au point de jonction de trois voies antiques, la petite ville de Montricoux portait le nom de *Mormacus*, en 767, lorsque Pepin le Bref en fit don au monastère de Saint-Antonin. Celui-ci la céda, en 1181, aux chevaliers du Temple, qui, en 1277, accordèrent une charte aux habitants. Trente-cinq ans après, cette seigneurie,

confisquée aux Templiers, passait entre les mains de leur dénonciateur, qui fut déposé, en 1332, par ordre de Charles le Bel. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui lui avaient succédé, la cédèrent à Pierre d'Euze, comte de Négrepelisse. La châtelainie de Montricoux, démembrée du comté de Négrepelisse, fut adjugée, en 1617, au duc de Sully, qui obtint du roi son érection en comté.

Le mur d'enceinte de Montricoux, percé de trois portes et défendu par trois vieilles tours, a conservé l'aspect morne d'une vieille ville féodale. Le fossé a été comblé, mais on distingue aux portes la trace des anciens ponts-levis. J'ai remarqué une grande tour de l'ancien château de pierre, flanquée d'une tourelle à chaque angle. L'église, bâtie par les Templiers, et quelques pans de murs du monastère des chevaliers, jadis environné d'un cloître, méritent d'être visités. Le clocher octogonal terminé par une flèche, est percé de trois rangs de fenêtres.

Les archéologues peuvent aller visiter, aux environs de la ville, les tumuli et les dolmens du Bretou; le village souterrain de l'âge de la pierre, au Pech-des-Cruzels, dans la commune de Vaissac, ainsi que l'oppidum gaulois du Paillas.

Au delà de Montricoux le pays change

d'aspect. On quitte les plaines arcadiques, où Adrien Van de Velde aimait à peindre des troupeaux, et on entre dans les gorges âpres, où Salvator Rosa se complaisait à placer des scènes de meurtre et de carnage.

La locomotive sort de la station de Montricoux, et après avoir longé l'Aveyron, qui roule ses flots aux pieds des coteaux rougeâtres, sur les flancs desquels rampe la bruyère, vers l'extrême limite du bas Quercy, aux confins de l'Albigeois et du Rouergue, au confluent de l'Aveyron et de la Vère, elle s'arrête dans un site froid, sauvage, désolé, au-dessous du village de Bruniquel, que domine son château féodal, rempli de tragiques souvenirs.

BRUNIQUEL.

V^e STATION.

5,828^m de Montricoux. — 7,071^m de Penne.

Deux rampes conduisent à Bruniquel. L'une, gravissant la côte de la Boyssière, aboutissait à la porte Ricouse, — aujourd'hui détruite, — qui menait directement au château et à la porte Neuve, ouverte sur une rue divisant le village en deux parties, et passait le long d'une place, de-

vant un beffroi du quatorzième siècle, — contigu à l'ancien hôtel de ville, — connu sous le nom de tour de l'Horloge. L'autre rampe longe l'église paroissiale, où elle prend le nom de Ravelin, et arrive jusqu'à la plate-forme du Rocas, où s'élevait la porte du même nom.

Les étroites rues de Bruniquel conservent quelques élégantes maisons gothiques, décorées d'ornements sarrasins et de luxuriants hôtels de la Renaissance, richement historiés. Le bois et la pierre y sont supérieurement sculptés. Presque toutes les rues convergent vers une place en pente, dont le sommet était occupé par la tour de l'Horloge. La rue, qui monte perpendiculairement, passe sous une arcade gothique et parvient, à l'aide d'une rampe abrupte, jusqu'aux murs du château, divisé en Château-Vieux et Château-Jeune, dont chacun fut habité par deux branches de la famille vicomtale de Bruniquel.

Bruniquel fut un apanage des cadets de la maison de Toulouse. Le félon Baudouin le posséda un moment et le perdit avec la vie en combattant contre son frère Raymond. Les comtes le donnèrent plus tard à leurs fils naturels, et les vicomtes de Bruniquel occupaient encore le château après la réunion du comté à la couronne.

Ce château s'élève sur les bords de l'ancien fossé, occupé par des vignes et des jardins. On retrouve encore les assises des murs primitifs, terminés au-dessus du village par une tour carrée, — la tour de Capdoilh, — flanquée d'une tourelle ronde, dite du Fanal. La tour de Capdoilh n'a plus qu'une salle basse voûtée, nommée la Casemate, sur laquelle croissent des arbres et des pampres.

Le donjon présente, au-dessus du village, une façade percée de fenêtres divisées par une colonne, dont les chapiteaux sont dénués d'ornements. Cette façade se reliait, par une courtine, avec une tour servant d'entrée au château, qu'un vaste préau, appelé le Pradel, séparait de défenses avancées, qui permettaient à un corps de troupes de soutenir les premières attaques. Les remparts extérieurs, construits avec des débris de monuments romains, étaient protégés par une barbacane, dont on retrouve quelques vestiges.

La porte occupait la place de l'ouverture par laquelle on entre actuellement et était surmontée d'une tour à trois étages, — la Grande-Tour, — détruite peu d'années avant la Révolution. A côté de cette porte, on en ouvrit une autre, à la fin du quinzième siècle, en exécution d'un jugement qui ordonna la division du châ-

teau et mit fin à un litige entre deux vicomtes de Bruniquel. C'est la porte de Comminges, sur laquelle on aperçoit les armes mi-parties de Comminges et de Foix, en témoignage d'une illustre alliance.

Les cours intérieures, de forme irrégulière, sont entourées de constructions de diverses époques. Le bâtiment de droite et l'aile qui forme avec lui un angle au sommet de la première cour, en partie reconstruits, à la fin du quinzième siècle, sur des édifices antérieurs, reçut le nom de Château-Jeune. L'encadrement de la porte, orné de cariatides, fut refait au dix-septième siècle, ainsi que l'indique la date de 1683 inscrite sur le tympan. Elle s'ouvre sur un escalier enchâssé dans une tour octogone à l'intérieur et quadrangulaire à l'extérieur. Quelques marches conduisaient à une petite chapelle éclairée par une fenêtre ogivale triflée.

Le corps de logis parallèle au Château-Jeune, — à gauche, en entrant par la première cour, — détruit par l'incendie et le canon, présente de hautes murailles sans toitures ni planchers. D'élégantes fenêtres ogivales, composées d'arcs doubleaux, retombant gracieusement sur des colonnettes de marbre blanc, ont des chapiteaux historiés dans le style de transition du onzième au douzième siècle.

Une tour carrée, située entre la première et la seconde cour, porte le nom sinistre de Brunehauld.

Brunehauld, fille d'Athanagilde, roi des Goths, résidant à Tolède, s'appelait réellement Brunichilde, « l'héroïne brune. » Elle épousa Sigebert, roi d'Austrasie, tandis que sa sœur aînée Galswinte devint la femme de Chilpéric, roi de Neustrie. Chilpéric octroya à Galswinte Cahors et son territoire « pour don du matin. » Leur union ne devait être ni heureuse ni durable : Galswinte fut trouvée morte dans son lit, et la cruelle Frédégonde la remplaça sur le trône de Neustrie. Brunichilde fit prendre les armes à Sigebert pour venger le meurtre de sa sœur, mais Gontran, roi de Bourgogne, persuada à Sigebert de traduire Chilperic devant une assemblée judiciaire. Cette assemblée, présidée par le débonnaire Gontran, condamna le roi de Neustrie à donner à Brunichilde le douaire de Galswinte, qui avait fait partie du riche et brillant royaume des rois wisigoths de Toulouse, leurs ancêtres.

L'origine de Brunichilde, qui fut un obstacle à sa popularité en Austrasie, produisit un effet contraire en Quercy, où l'on se souvenait de la domination wisigothe, et où elle n'avait pas à lutter contre l'ambi-

tion des maires du palais, ses ennemis les plus acharnés après Frédégonde.

On sait que Brunichilde aimait à enrichir d'édifices les pays soumis à sa domination. On trouve en Quercy, dans les temps les plus reculés, un *Castrum Brunichildis*, qui passe pour avoir été son séjour de prédilection dans cette province. Il devint plus tard le château de Bruniquel actuel, par une altération d'orthographe très-usitée, et qui s'élcigne bien moins du nom réel de la fille des rois wisigoths que la forme vulgaire Brunehauld. On voyait encore, jusqu'aux dernières années des guerres de religion, au bas du village, une église dédiée à saint Martin, dont la fondation était également attribuée à cette reine.

Grégoire de Tours fait le plus grand éloge de Brunichilde, qui a laissé des lettres empreintes d'une finesse d'esprit et d'une sensibilité exquises. Son continuateur, moins bienveillant, prétend que sa vieillesse fut perdue de débauches et souillée de crimes. Quoi qu'il en soit, son existence, agitée et romanesque, qui tient plus de la légende que de l'histoire, se dénoua par une mort tragique, qui lui a valu les sympathies de la postérité. Toutefois, la crédulité populaire considère le château de Bruniquel comme le repaire

de la louve austrasienne et sa grande ombre y plane sinistrement.

La rivalité de Frédégonde et de Brunehauld bouleversa le royaume, en renouvelant les horreurs de l'antique famille d'Atrée. Elles furent la honte de leur sexe, tandis que leur contemporaine Radegonde, fille de Berthaire, roi de Thuringe, et femme de Clotaire I^{er}, laissa une mémoire qui lui valut les honneurs de la canonisation.

Frédégonde, sortie de la prostitution par l'intrigue, avait une âme basse, atroce, et ambitieuse, Brunichilde, imbuë des grâces de la civilisation romaine, présentait un contraste saisissant avec le génie barbare de sa rivale. Belles toutes les deux, elles furent les reines du meurtre. Frédégonde mourut tranquillement dans son lit; Brunehauld fut promenée sur un chameau, livrée aux outrages de la soldatesque, puis attachée par les cheveux, par un bras et par un pied, à la queue d'un cheval indompté. Ses lambeaux sanglants furent enfin jetés au feu par les ordres de Clotaire.

Frédégonde envoya un jour un clerc à Bruniquel pour assassiner Brunichilde, qui, ayant découvert le complot, fit couper les pieds, les mains et les oreilles du clerc, qu'elle renvoya à sa rivale. Celle-ci

expédia de nouveau le malheureux , après lui avoir fait scier les jambes et les bras. Cœclerc, ainsi mutilé, alla longtemps, assure-t-on, de l'une à l'autre reine et ne mourut qu'après le trépas de toutes les deux. Les paysans du Quercy croient encore voir, dans la nuit, s'agiter, sur les murs en ruine du donjon, ce tronc sanglant quand la foudre gronde et que le ciel est à l'orage. Toute poésie sombre plaît au peuple, qui y retrouve les rêveries de son âme.

La tour mérovingienne de Brunehaul, espèce de construction cyclopéenne, bâtie en pierres d'inégale grandeur a près de huit mètres hors d'œuvre sur chacune de ses faces. Il ne subsiste de cette tour fatidique qu'un tiers de la hauteur qu'elle avait au siècle dernier.

Le Château-Vieux est en partie séparé du reste de la montagne, sur laquelle il s'élève, par des abîmes héants. L'un des rochers de ces abîmes vertigineux a reçu le nom de Roc de Roland, parce que, d'après une tradition locale, le neveu de Charlemagne l'aurait fendu d'un coup de sa redoutable Durandal.

Le nom légendaire de ce paladin a rempli une partie de l'Europe au moyen âge. J'ai retrouvé son souvenir à la brèche de Roland, dans le voisinage du cirque de

Gavarnie ; dans la vallée de Roncevaux ; sur les hauteurs du Rolandseck, que baignent les flots du Rhin ; sous le porche sculpté d'une église de Vérone ; à Notre-Dame de Rocamadour et au Musée de Toulouse, où l'on a la prétention de posséder son olifant, qui n'est qu'une de ces trompes en ivoire sculpté, désignées au moyen âge sous le nom générique de cors de Roland.

Le Château-Vieux est établi au bout de la seconde cour, sur le point culminant de la roche. Sa façade intérieure, primitivement percée de fenêtres romanes, se termine par une aile construite au quatorzième siècle. Une tour ronde, de la même époque, ornée de mâchecoulis et de meurtrières, est adossée à l'angle des deux bâtiments et sert d'entrée au château. A la hauteur du deuxième étage, elle est flanquée d'une tourelle ronde. Les vastes salles auxquelles cette tour donne accès sont à peu près vides. L'araignée y file sa toile et la chouette y entonne son chant nocturne, comme dans ce palais d'Afrasiab dont parle le poète persan. Lorsqu'on les a traversées, on aboutit à des galeries donnant sur l'Aveyron. La galerie supérieure est également de la Renaissance.

Les deux galeries aboutissent à une

tour octogone, enveloppée de lierre — cette mélancolique parure des ruines — située entre les deux châteaux, de manière à offrir aux regards plusieurs perspectives dans un étroit horizon.

Du haut de cette tourelle, les collines environnantes déployèrent à mes regards le tableau de la stérilité et de la désolation, et les vallées leurs luxuriantes et plantureuses moissons. En haut, j'apercevais la lande fauve ; en bas, la prairie splendide.

Au loin, dans le Quercy, la truffe, ce champignon hypogée, cette végétation sourde, mystérieuse et savoureuse, enfoncée dans le calcaire jurassique, murissait loin des rayons du soleil, pour la plus grande joie des gourmets. Les oiseaux chantaient dans les profondeurs des frondaisons d'alentour. Des dandies avantageux, arrivés par le train qui m'avait apporté, devisaient avec des curieuses élégantes qui émaillaient la cour de leurs toilettes prétentieuses. Les gueulards des hauts fourneaux, qui mettent en fusion le minerai de fer recueilli dans les montagnes voisines, flambaient dans la gorge supérieure de l'Aveyron, non loin de la station du railway. Tous les prodiges de l'industrie moderne se dressaient ironiquement en face des férociétés brutales et licencieuses dont la féodalité souilla l'aire

ensanglantée dont les échos discrets gardent les lamentables secrets.

Cette féodalité, chantée par l'épopée et célébrée par le roman, opprima les populations asservies à son joug. Les suzerains, — ces loups dévorants dont parle Suger, — ne faisaient qu'extorquer et dépenser. Aux extorsions, aux tortures physiques se joignait le dégradant droit du seigneur. Contre tant d'outrages et de misères, il n'y avait point de recours : les magistratures tutélaires n'existaient pas, et les oppresseurs formaient comme une ligue qui étouffait les plaintes. L'impuissance même de les faire entendre plongea pendant longtemps les populations dans une avilissante résignation, et le paysan fut désigné sous l'épithète ironique de Jacques Bonhomme.

Les souffrances des Jacques durèrent sans révoltes tant qu'ils respectèrent leurs maîtres ; mais du jour où les fils dégénérés des croisés eurent lâchement pris la fuite à Courtrai et à Poitiers, le prestige de la chevalerie s'évanouit, et les seigneurs tombèrent dans le mépris universel.

« Les voilà, » disait narquoisement Jacques Bonhomme, « ces beaux fils qui » aiment mieux porter perles et pierres » ries sur leurs chaperons, riches orfèvre-

» ries à leurs ceintures et plumes d'au-
» truche au chapeau, que glaives et lances
» au poing. Ils ont bien su dépenser no-
» tre argent levé sous couleurs de guerre ;
» mais pour fêrir sur les Anglais, ils ne le
» savent mie. »

Alors les Jacques relevèrent leur front courbé sous la glèbe. Leur sinistre chanson (1), sourdement murmurée pendant longtemps dans leurs mornes veillées, éclata comme un tocsin, et ils massacrèrent leurs suzerains pendant que la bourgeoisie, réveillée par Etienne Marcel, posait le moderne et douloureux problème de l'alliance de l'ordre avec la liberté, qui a déjà fait le tourment de tant de générations et qui fera la gloire et le bonheur de celle qui le trouvera.

Froissard, l'Hérodote féodal, l'écho docile et complaisant des rancunes des seigneurs, dont il fut le famélique familier, a induit la postérité en erreur sur quelques-unes de ces révoltes, dans ses « Chroniques, » bariolées comme des tapisseries de haute lice et attrayantes comme un roman de chevalerie.

-
- (1) Nous sommes hommes comme ils sont ;
Des membres avons comme ils ont ;
Un aussi grand cœur nous avons ;
Tout autant souffrir nous pouvons !

C'étaient en vérité d'étranges hommes que ces chevaliers du moyen âge, dont la poésie entoura d'une si brillante auréole les fronts chargés de crimes. Ces mangeurs, ravageurs et coureurs, *manducatores, vastatores, cursores* (1), quittaient leurs repaires pour « aller à la proie, » égorgeant et rançonnant les pauvres « serfs ahaniers, » la « pédaille corvéable, » quitte à s'entretuer ensuite à l'heure de la curée.

Lorsque, après une longue existence de forfaits, la terreur de la mort réveillait leur conscience endormie, ils allaient, pâles et tremblants, demander pardon à la religion, et faisaient, par un désintéressement facile, de larges restitutions à l'Eglise et des donations posthumes, ruineuses pour leurs héritiers. Les fils ruinés pillaient à leur tour les campagnes et rançonnaient les abbayes enrichies par leurs pères. C'était une fureur d'extermination, d'incendie, de viol et de pillage. Toutes les provinces offrent le spectacle poignant de ces guerres privées et de ces sanglantes dévastations. Lisez la « Complainte des pauvres laboureurs de France, » dont Monstrelet a enregistré les cris désespérés dans ses « Chroniques. » Le Midi en

(1) Voir les *Ordonnances du Louvre*.

eut sa large part. Simon de Montfort passa comme un torrent au milieu de cette anarchie, et y fit régner cet ordre morne que Tacite a caractérisé d'un mot sublime : *Solitudinem faciunt, pacem appellant.*

Aujourd'hui nous semblons — du moins en apparence — avoir des mœurs plus douces que nos ancêtres, quoique la bête fauve rugisse parfois dans la sombre caverne du cœur humain et que Hobbes paraisse être plus dans le vrai que l'abbé de Saint-Pierre.

J'ignore ce que l'avenir nous réserve et ne m'en inquiète pas outre mesure, parce que à chaque jour suffit sa peine. Si la fin de l'humanité doit nous préoccuper, son origine n'a pas de moindres droits à notre sollicitude.

Les paléontologues et les anthropologues peuvent se donner carrière dans cette contrée, où on trouve, au-dessus des rochers du château et dans la grotte située vis-à-vis de la Forge, de riches stations de l'âge du renne. Les vallées de l'Aveyron et de la Vère sont vraiment remarquables au double point de vue de la géologie et du pittoresque, et la grotte du Renard, sise dans cette dernière vallée, est célèbre dans le pays.

Des anthropologues, voués aux études antéhistoriques, — si en vogue aujour-

d'hui, — ont trouvé, dans les cavernes avoisinant la gare, des gisements ossifères composés de crânes humains, de débris d'aurochs, de silex taillés, de poinçons et d'aiguilles à coudre en bois de renne ou de cerf, de dents percées pour faire des colliers, d'essais informes de gravure sur bois de renne ou de cerf, qui témoignent de la contemporanéité de l'homme avec des espèces disparues.

L'anthropologie, basée sur la paléontologie, a reculé les horizons de l'histoire. On a fouillé le sol des cavernes et découvert, dans ces dernières années, des pierres taillées mêlées aux ossements fossiles d'animaux disparus. On a vraisemblablement déduit de cette émouvante révélation le séjour de l'homme dans ces refuges et la contemporanéité probable de la faune dont les épaves gisaient au milieu des instruments de son industrie rudimentaire, témoins de la sombre épopée de l'humanité antéhistorique.

L'humanité commence à pénétrer les mystères qui voilaient son aurore. La morphologie zoologique, étudiée avec désintéressement, nous donnera un jour le secret de sa lente formation. Nous pouvons à peu près affirmer qu'elle est successivement passée par les âges de la pierre taillée, de la pierre polie, du bronze, tandis qu'elle se

meut aujourd'hui, — plus âpre que jamais, — dans celui du fer, — si affamé d'or.

Il faut cependant partir de Bruniquel, malgré tous les motifs d'attraction qu'il peut nous offrir. En quittant la gare, le convoi franchit le cap avancé qui suit les forges, au moyen d'un tunnel creusé dans le calcaire non assisé. Nous sortons bientôt du département de Tarn-et-Garonne et entrons dans celui du Tarn. A mesure que l'on avance, le pays prend un aspect plus sauvage ; les montagnes escarpées entr'ouvrent leurs gorges profondes. Du côté droit la vue est presque toujours limitée par la tranchée ; à gauche, l'Aveyron, — dont les replis deviennent plus brusques et plus serrés par l'étreinte des montagnes, — bondit en rugissant sur les rochers, ou glisse silencieusement sous les arbres verts, et on arrive à la station de Penne.

P E N N E .

VI^e STATION.

7,071^m de Bruniquel. — 13,113^m de Saint-Antonin.

Le village de Penne est fiché comme une flèche, *penna*, sur l'escarpement de la montagne. Bien au-dessus, le vieux ma-

noir de ses anciens seigneurs le domine, et semble, comme au moyen âge, le fouler aux pieds.

Les sires de Penne figurèrent avec éclat parmi la haute noblesse du Languedoc, dès la fin du onzième siècle. Ils furent presque continuellement en lutte avec les seigneurs de Bruniquel. Pendant la guerre des Albigeois, ils embrassèrent le parti de l'hérésie, qui était aussi celui de l'indépendance; mais Simon de Montfort s'empara de leur château, l'une des trente places de sûreté que Raymond VII dut, après sa soumission, laisser pendant dix ans entre les mains du roi de France. Il retourna ensuite à la famille héréditaire, qui le conserva jusqu'en 1251. Cette année-là, Olivier de Penne et son frère Bernard, le mari de la belle Adélays, dont j'aurai à m'occuper bientôt, l'échangèrent avec le comte Alphonse Jourdain, contre la château de La Guépie, donné à Bernard, et celui de Cestayrols, en Albigeois, qui devint le lot d'Olivier.

La famille de Penne s'est éteinte vers le milieu du quinzième siècle. Le château, devenu en 1251 la propriété des comtes de Toulouse, fut réuni à la couronne, à la mort de Jeanne, fille de Raymond VII, et femme d'Alphonse, frère de saint Louis, mort sans postérité. Les comtes de Tou-

louse y avaient apporté leurs titres, leurs chartes, toutes leurs archives pour les mettre à l'abri de l'ennemi. Plus tard, les Anglais et les routiers l'occupèrent successivement, et il fut évacué en 1384.

Le château couronne la crête d'un rocher, empreint d'une sinistre mélancolie, qui surplombe perpendiculairement, d'un côté l'Aveyron, la voie ferrée, les gouffres menaçants de la côte du Paradis et la plaine verdoyante de Saint-Vergondin, de l'autre, le village, qui monte en s'étagant jusqu'à ses pieds, comme un vassal devant un suzerain. Le Rhin ne mire pas, dans ses flots, de burg plus altier que ce sauvage nid de vautours, et nulle ruine n'a éveillé en moi plus d'échos que ces débris d'un âge évanoui, dont les sirventes et les tençons des troubadours ne font plus vibrer les voûtes écroulées et dont la châtelaine inquiète n'attend plus, du haut du donjon, le retour des preux.

En parcourant les rues étroites et sales du village, je rencontrai de belles filles allant à la fontaine. Elles me firent songer aux amours du troubadour Raymond Jourdain, vicomte de Saint-Antonin, et de la belle Adélays, dont l'histoire est mélancolique comme les roses qui ne s'épanouissent que pour se flétrir.

Longus affirme, dans la langue naïve

d'Amyet, « qu'il ne fut et ne sera jamais homme qui du tout se puisse tenir d'aimer, tant qu'il y aura beauté au monde, et que les yeux auront puissance de regarder. » Raymond et Adélays s'aimèrent. Le troubadour célébra les charmes de la châtelaine dans des vers qui sont parvenus jusqu'à nous. Malheureusement ici-bas le bonheur est éphémère et n'est, le plus souvent, qu'un malheur plus ou moins consolé ! La croisade entraîna Raymond en Palestine et troubla les amours du troubadour et de la châtelaine. Raymond tomba sous le fer des Sarrasins et la nouvelle de sa mort jeta Adélays dans le désespoir. Ne pouvant vivre dans un monde qui ne comprenait ni ne partageait sa douleur, elle se réfugia dans un cloître. Cependant Raymond n'était que blessé ; il guérit de sa blessure et revint de Palestine. Il tomba dans une inénarrable mélancolie en apprenant la retraite de celle qu'il aimait et se retira dans la solitude. La belle Elisa de Montfort, fille du vicomte de Turenne et femme de Guilhem de Gourdon, ayant ouï vanter la constance de ce martyr de la passion, s'éprit de lui et résolut de l'arracher à son languir d'amour. Ce que femme veut, Dieu le veut ! Le sensible Raymond, inconstant et faible comme un poète, se laissa consoler, tandis que la

tendre et inconsolée Adélays mourait sous les piliers glacés d'un cloître.

Adélays me paraît une touchante et sympathique figure dans cette maison de Penne, dont la race était arrogante et superbe. Cinq frères de cette famille, bazochiens à Toulouse, acquirent une triste notoriété, pour avoir été impliqués dans l'assassinat du capitoul François de Gaure, par Aymeric Béranger, assassinat célèbre, dont les suites firent perdre à Toulouse une partie de ses franchises et de ses libertés.

Le jour de Pâques de l'an 1331, plusieurs écoliers, ayant fait la débauche le matin dans l'auberge de « dona Alboïna, » parcoururent bruyamment les rues de la ville. Le tumulte força les capitouls à s'interposer. François de Gaure saisit un des perturbateurs au collet. Un clerc de ses camarades, Aymeric de Béranger, fils du seigneur de Villelongue en Rouergue, porta au capitoul un coup de poignard qui lui emporta le nez, les deux lèvres et une partie du menton.

La nuit suivante les capitouls allèrent prendre Aymeric, qui s'était réfugié dans la maison où demeuraient cinq frères de la maison de Penne, étudiants de l'Université comme lui : Ratier, prévôt de Saint-Salvi d'Albi; Fortanier, archidiacre d'Albi;

Bernard , archiprêtre ; Raymond , chanoine de Tolède et Olivier, tous bacheliers en droit. Les capitouls, après avoir fermé les portes, se saisirent d'Aymeric , des cinq frères de Penne et de leurs serviteurs qu'ils emmenèrent en prison.

L'official intervint pour demander le renvoi de l'affaire à son tribunal ; mais les capitouls condamnèrent Béranger à être promené dans la ville à la queue d'un cheval, à avoir le poing coupé devant la maison de François de Gaure, à être traîné sur la claie aux fourches patibulaires et à y avoir la tête tranchée, ce qui fut exécuté le mercredi de Pâques, malgré l'appel qu'Aymeric interjeta successivement au viguier de Toulouse, au sénéchal et au parlement.

L'Université en appela à Jean XXII, et les parents du supplicié agirent de leur côté auprès du procureur général du parlement de Paris. Le parlement, considérant que les capitouls avaient été incompetents pour juger Béranger et qu'ils l'avaient condamné en violant l'ordre judiciaire, ordonna, par un arrêt du 18 juillet 1335, que le corps d'Aymeric serait retiré des fourches patibulaires et serait rendu à ses amis, qui lui procureraient la sépulture ecclésiastique ; que la ville fonderait une chapelle de quarante livres de rente pour le repos de son âme ; qu'elle

paierait quatre mille livres de dommages à ses parents et à ses amis ; qu'elle serait privée du droit de faire corps et communauté et que ses biens patrimoniaux seraient confisqués.

L'arrêt fut exécuté, en grande pompe, au mois d'août, et Aymeric de Béranger fut solennellement inhumé dans l'église de la Daurade.

Il en coûta, dans la suite, cinquante mille livres tournois à la ville de Toulouse, pour recouvrer ses privilèges.

Un bâtard de Penne a joué un rôle sinistre dans les fastes du pays. On raconte que Thibaut, n'ayant pas d'héritier légitime, désigna un de ses bâtards pour lui succéder. Celui-ci, avec la seigneurie, hérita de la haine de la maison de Penne pour les Bruniquel. Dès qu'il fut en possession de l'héritage, il déclara un combat à outrance au représentant de la famille rivale, qui répondit fièrement qu'il ne combattait qu'avec des chevaliers et non avec des bâtards. Plus tard, ils se réconcilièrent, et le temps paraissait avoir éteint leurs ressentiments, lorsque, surpris par une nuit d'orage, tandis que les âpres aquilons se lamentaient dans les créneaux, le sire de Bruniquel alla demander l'hospitalité au château de Penne, où il fut courtoisement accueilli. Après le souper,

où l'on fraternisa au choc du hanap, le sire de Bruniquel fut conduit dans l'appartement où il devait passer la nuit et ne tarda pas à s'y endormir. Le bâtard se glissa alors dans la chambre et plongea sa dague dans le sein de son hôte, qui se jeta sur la sienne et se défendit vaillamment. La lutte dut être acharnée, car on trouva, dit-on, le lendemain, les cadavres de ces deux tigres féodaux si étroitement enlacés qu'on eut de la peine à les séparer. La chambre où se passa ce drame a gardé le nom de Chambre du Bâtard. Il n'en existe plus que quelques pans de murs, dont la voûte s'est effondrée.

Quoique dans un état de délabrement lamentable, le château de Bruniquel est habité; celui de Penne est inhabitable. Ses grands murs pantelants, asile de l'orfraie, fendent la nue comme les colossales fantaisies architectoniques de Piranèse. Les habitants du pays prétendent que ces ruines sont hantées par les spectres et que les stryges y tiennent leur sabbat.

Le gardien qui me guida au milieu de ces ruines désolées me raconta qu'il y a quelques années, un gentleman, atteint de la maladie rêveuse du siècle, triste cœur orageux, martyrisé par les chimères, une de ces natures inquiètes, qui font

quelquefois des grands hommes, souvent des révoltés, toujours des malheureux, s'y suicida, un soir, à l'heure de l'*Angelus*, et que pour condescendre à ses dernières volontés, on l'inhuma sur la plate-forme où il avait perdu la vie. Le gardien, homme essentiellement utilitaire et pratique, avait planté des choux sur sa tombe.

Telle fut la destinée d'un lieu célèbre, où retentirent les chants des troubadours et l'olifant des paladins, où devisèrent les altières châtelaines et les pages rêveurs, où s'envola une âme triste et errante, *mæsta et errabunda*.

J'avoue, sans misanthropie préconçue ni désenchantement prétentieux, que lors de ma visite au château de Penne, je trouvai matière à méditer sur l'inanité de nos arrogantes convoitises. J'y fus assailli par les tristesses de l'Ecclésiaste, en voyant la nature, implacable et sereine, chanter ses dithyrambes et ses épithalames sur toute cette poussière de l'orgueil humain humilié, et je regagnai la station en murmurant, avec ce Marana blasé et repentant, dont les cendres reposent dans le couvent de la Charité à Séville : « Vivre est une mort amère, mourir est une douce vie ! »

Le train franchit vertigineusement la distance qui sépare Penne de Saint-An-

tonin en passant auprès de Courgnac, en laissant sur la gauche le village de Cazals, perché au-dessus de l'Aveyron et dominé par des pentes abruptes, où végètent tristement quelques arbres rabougris. Il franchit ensuite le tunnel de Brousse, creusé sous le village même, dans un calcaire parsemé de cavernes. On arrive après cela au tunnel de Bonn, non loin duquel se trouve la grotte du Capucin, et le train entre dans la gare de Saint-Antonin.

SAINT-ANTONIN.

▼II° STATION.

13,133 de Penne. — 12,880^m de Lexos.

La ville de Saint-Antonin, en Rouergue, est située dans une vallée, au confluent de la Bonette et de l'Aveyron. On trouve dans cette petite ville, — qui fut un des foyers de la vie municipale, si communs dans le Midi au moyen âge, — de nombreux spécimens d'architecture civile et domestique, romane, gothique et de la Renaissance. Sa fondation remonte à Pepin le Bref, qui, après avoir vaincu Waïfre, duc d'Aquitaine, fit élever, au lieu connu alors sous le nom de Val-Noble,

un monastère qu'il plaça sous l'invocation de saint Antonin.

Les *Gesta Tolosanorum* de Nicolas Bertrand renferment un long récit des miracles de saint Antonin. Les historiens et les auteurs ecclésiastiques ont traité sévèrement cette légende, qui n'a pas été faite, il faut l'avouer, pour des critiques bien exigeants, mais dont j'admire la naïveté.

Saint Antonin était fils de Frédélas, roi de Pamiers. Son père adorait les idoles ; mais lui-même, comme un lis éclos parmi les épines, fut dès son enfance un chrétien fervent. A l'âge de dix-sept ans, il habitait le désert avec quelques autres ermites et se faisait un renom de sainteté. Il suivit à Rome le roi Pepin avec saint Audouin, archevêque de Rouen, et opéra plusieurs miracles, guérissant les malades et les démoniaques. Plus tard il se rend en Quercy, à Val-Noble, où il convertit au christianisme le roi idolâtre Festus, qui lui concède un domaine et un oratoire. L'oratoire construit, le saint fait ses adieux à Festus et lui promet, avec larmes, de revenir auprès de lui.

Cela fait, il arrive à Toulouse, où règne son oncle Théodoric. Théodoric l'accueille avec tendresse et lui offre l'épiscopat de Saint-Sernin et diverses dignités qu'il

n'accepte pas. Bientôt, la scène change : sur une accusation d'inceste intentée par des calomniateurs, le saint est jeté dans une prison de Toulouse, nommée la *Spelunque votive*, où il est accablé sous le poids des fers. Pendant sept jours, les anges le visitent et adoucissent ses maux. Le huitième jour, le jeune Almachius, fils d'un patricien de Toulouse, pénètre furtivement dans la prison et vient prendre sa part du fardeau des chaînes. Le roi surprend Almachius et le fait précipiter du sommet du Capitole, « tour très-antique, bâtie entre le château Narbonnais et la Viguerie. »

Grâce à l'intercession de saint Antonin, un ange soutint Almachius dans sa chute et le porta doucement, comme une berceuse, *more gerulæ*, au bas de la tour. Almachius se sauve dans la ville de Peneoma, où le roi Théodoric est fort surpris de le retrouver vivant, et apprend de sa bouche le châtimement que lui réserve la Providence. Quelque temps après, Théodoric est tué dans l'île-de-Maguelonne en combattant l'empereur Pepin.

A la nouvelle de cette mort, Galacius arrive à Toulouse, fait sortir de prison saint Antonin et lui prodigue les plus belles promesses pour le convertir à l'idolâtrie. Saint Antonin repousse ses offres

« avec la rigidité d'un Caton. » Galacius s'irrite et fait enfermer le saint dans un cachot plus terrible que le premier. Délivré de ses liens par les anges, il convertit ses geôliers.

Alors la fureur de Galacius n'a plus de bornes : il commence par faire couper la tête aux geôliers ; puis il fait jeter saint Antonin au milieu du théâtre de Toulouse, dans une chaudière pleine de soufre et de plomb fondu. Le martyr y demeure deux jours entiers, ne cessant d'exhorter le peuple à renoncer aux idoles. La foule, rassemblée autour de cette chaire insolite, demande à grands cris le baptême. Saint Antonin trempe ses doigts dans le plomb fondu et en asperge l'assistance, qui se croit ondoyée par une pluie d'eau de rose. Au milieu de l'émotion populaire, un enfant est étouffé par la foule. Sa mère, une pauvre veuve, apporte le cadavre dans ses bras et, folle de désespoir, supplie le martyr de lui rendre son fils.

Saint Antonin sort de la chaudière, se met à genoux et prononce une prière fervente :

« Jésus, toi qui as rappelé Lazare du tombeau après quatre jours, toi qui as ressuscité le fils de la veuve déjà mis au cercueil, daigne ramener dans les en-

trailles de cet enfant le souffle qu'il a perdu à cause de moi. »

Aussitôt l'enfant se relève et déclare qu'il a vu le Christ disant à ses anges : « A cause de mon serviteur Antonin, les enfers rendront l'âme de cet enfant. »

Une conversion en masse est la conséquence de ce prodige. L'opiniâtre Galacius réunit ses satrapes et leur demande le secret de ces mystères. Saint Antonin déjouant tous les projets, Galacius le fait jeter dans la Garonne du haut du pont de Saint-Cyprien avec une meule au cou. La meule nage sur les eaux pendant quatre jours et le martyr ne cesse de prêcher et de convertir les infidèles qui sollicitent un baptême général. Galacius contraint de se dérober à l'indignation publique, rend la liberté au martyr. Saint Antonin accomplit alors divers voyages, semant le Verbe de Dieu.

Ensuite il retrouve à Pamiers son fidèle Almachius ; ils se retirent ensemble dans la solitude avec un troisième compagnon, le prêtre Jean, qui devait partager leur martyre. Dans une partie de chasse, Methopius, nouveau roi de Pamiers, découvre la retraite des trois ermites et leur prépare des embûches.

Pendant un voyage entrepris par les trois solitaires, les licteurs du roi de Pa-

miers les surprennent, les battent de verges et les conduisent devant le prince.

« C'est donc vous, leur dit le monarque, c'est donc vous qui séduisez les royaumes de la terre, entraînant le peuple à une loi nouvelle et méprisant les ordres des rois ? »

Antonin répondit :

« Nous ne sommes pas des séducteurs, mais nous enseignons à mépriser les idoles muettes et sourdes, et à croire au vrai Dieu, qui a tiré le monde du néant. »

Le roi fait un geste de commandement, et les bourreaux entraînent leurs victimes aux bords de l'Ariège, au pied du Castellà de Pamiers. On tranche la tête et le bras droit de saint Antonin. Almachius et Jean sont décollés. La nièce du roi, Euphrasie, dont la vengeance n'est pas satisfaite, fait jeter dans l'Ariège le corps et la tête du martyr. En recevant ce dépôt sacré, la rivière se soulève, va battre en brèche la colline et le château de Pamiers, et rendre aux adorations des fidèles le cadavre du martyr. Sa tête sanglante devait prendre une autre route. Emportée par une barque miraculeuse que dirigeaient deux aigles plus blancs que neige, posés à la proue et à la poupe, elle descendit le cours de l'Ariège. A Portet, elle entra dans la Garonne, traversa mystérieusement Toulouse, suivit le cours de

l'eau jusqu'à la pointe de Moissac, et là, virant subitement de bord malgré le courant qui semblait devoir l'entraîner vers l'Agenais, elle remonta le Tarn, puis l'Aveyron, et ne s'arrêta qu'à Val-Noble, où régnait encore le roi Festus.

Un serviteur aperçut cette embarcation avec la tête nimbée et les deux aigles. Le roi Festus s'y rendit, et reconnut le martyr, qui revenait après sa mort dans la demeure de son choix. Le château royal fut abattu et remplacé par une église, dédiée à saint Antonin.

Cependant les habitants de Cahors avaient envoyé une ambassade en Espagne pour y chercher un autel destiné à l'église Saint-Etienne. Comme les ambassadeurs, apportant un magnifique autel, œuvre de sculpture magistrale, passaient devant l'église Saint-Antonin, le chariot s'arrêta subitement, et aucune puissance humaine ne put le faire avancer. On attela plusieurs paires de bœufs, tout fut inutile : il fallut encore prévenir le roi Festus. Instruit par son expérience, le pieux monarque devina un nouveau désir de saint Antonin. Il fit atteler au char deux vaches indomptées et ordonna de les laisser marcher à leur guise. Elles se dirigèrent sans hésitation vers le point où est aujourd'hui l'église de Saint-Antonin.

« Je ne m'étonne plus, s'écria Festus, que ce grand saint m'ait pris mon palais, puisqu'il s'est approprié l'autel du martyr Etienne, que nous avons fait venir de si loin ! »

Le chef de saint Antonin fut embaumé et déposé solennellement sur l'autel qu'il s'était choisi.

Le corps du martyr, soigneusement enseveli après que l'Ariège l'eut restitué, n'avait pourtant pas été l'objet d'un culte suivi. Une forêt épaisse le dérobaît même à tous les regards. Une mère de famille, dont les grands troupeaux de bœufs paissaient journellement au milieu des fraîches prairies de l'Ariège, s'aperçut qu'un de ses taureaux engraisait à vue d'œil. Elle le fit surveiller, et l'on découvrit qu'il s'écartait rigoureusement du troupeau pour lécher une urne de pierre à demi cachée sous les herbes. Tout le clergé du pays fut rassemblé et n'eut pas de peine à reconnaître le tombeau de saint Antonin. On y éleva une église sous son invocation, et les paralytiques, les possédés, les aveugles, les podagres, les enragés, vinrent y chercher la guérison de leurs maux.

Mais ce n'était encore là qu'une station pour les reliques du martyr. Un pieux abbé, Sulpicius, ne tarda pas à s'apercevoir que les eaux de l'Ariège menaçaient

l'église et forma le projet de l'établir sur la rive opposée. Comme il éprouvait pourtant quelque scrupule à ouvrir la tombe, saint Antonin manifeste son assentiment. Il daigna même apparaître en songe au comte Roger de Carcassonne et lui dire :

« Je veux que tu m'accordes sans réserve, à perpétuité, tout le pays de Boulbonne compris entre l'Ariège, l'Ers et l'Estrique. »

Le comte rassembla ses barons, communiqua à l'abbé Sulpicius sa douce vision, *visionem tantæ dulcedinis*, et la translation des reliques fut décidée.

Au moment où la procession allait traverser l'Ariège, il se fit un grand concours de peuple. La foule entière poussait des gémissements.

« Martyr de Dieu, saint Antonin, notre défenseur et notre patron, pourquoi nous abandonnes-tu ? A quelle puissance vas-tu nous livrer ? Saint martyr, laisse-nous vivre librement sous ta protection. Nous n'étions soumis à aucun pouvoir séculier ; nous étions à l'abri de toute exaction : aujourd'hui que deviendrons-nous ? Saint martyr aie pitié de nous, ne nous abandonne pas ! Ne nous laisse pas dépouiller de ton patronage ! »

Au bruit de ces plaintes, la chasse du martyr s'arrêta d'elle-même et tous les

efforts des porteurs ne purent la faire avancer d'un pas. Un jeûne de trois jours fut prescrit, afin d'interroger la volonté divine.

La première nuit du jeûne, saint Antonin apparut à un religieux et lui dit :

« Je ne permettrai pas que mon corps soit déplacé tant qu'il n'aura pas été donné satisfaction aux désirs du peuple. L'habitation que je quitte était libre, exempte de tout impôt et servitude, ainsi que les bois, les pacages et les autres dépendances. Je veux que ma nouvelle demeure jouisse des mêmes privilèges. »

Cette déclaration fut répétée pendant trois nuits consécutives. Après la troisième apparition, le moine se décida à la révéler. Il fut tenu un concile d'évêques et de barons, et le comte Rogèr donna solennellement à saint Antonin, sans nulle réserve, tout le pays de Boulbonne, avec les bois, les pacages et les dépendances.

Aussitôt les évêques s'approchèrent de la châsse et la soulevèrent sans aucune difficulté. Le cortège passa la rivière en chantant des hymnes et fit trois fois le tour de l'église. Les saintes dépouilles furent placées dans un reliquaire d'or et l'on exalta aussi les restes de Jean et d'Almachius.

Tous les seigneurs de la contrée enri-

chirent à l'envi la nouvelle église. Le comte de Carcassonne vint nu-pieds s'agenouiller devant le tombeau, et y déposer sa cotte de lin en signe de protection. Ce vêtement fut conservé dans le monastère pendant des siècles.

Cette légende, racontée par Nicolas Bertrand, est peinte sur les murs de la chapelle Saint-Antonin, édifiée avant 1342 par le dominicain Dominique Grenier, évêque de Pamiers, dans le couvent des Jacobins de Toulouse. L'ensemble des peintures comprenait vingt tableaux en deux zones superposées, cinq dans chaque travée, avec bandeau courant au-dessus de chaque zone. Tous les tableaux sont encadrés dans une arcature ogivale triflée. La zone inférieure a disparu tout entière sous un lait de chaux ; mais on y distingue encore le travail de pointe qui ajoutait à l'éclat des nimbes. Par la disposition de ces gloires on peut retrouver la trace des trois martyrs Antonin, Almachius et Jean. Indépendamment de cette regrettable dégradation, d'importantes parties des fresques ont été détruites par l'humidité. Le reste est singulièrement terni, et, dans l'état actuel, ne permet guère une description complète. Mais si jamais ce monument est confié à des mains intelligentes, il n'est point douteux

qu'une foule de détails aujourd'hui à peine visibles puissent être remis en lumière.

Des habitations se groupèrent autour du monastère Saint-Antonin de Val-Noble et donnèrent naissance à la ville actuelle. Peu de temps après avoir fondé le monastère, Pepin y ajouta un hôpital et fit successivement de nouvelles donations confirmées par Charlemagne. Le roi Robert II y étant passé en 1029, laissa également à l'abbaye des témoignages de sa munificence.

Dès 937 Saint-Antonin avait des seigneurs, portant le titre de lieutenants des comtes de Rouergue. En 1083 ils achetèrent ou usurpèrent celui de vicomtes et le fief fut, pour quelque temps, démembré du comté de Rouergue. En 1136 les vicomtes fondèrent la commune, octroyèrent aux habitants des coutumes dans lesquelles figure la faculté pour les vassaux de changer de domicile à leur gré et l'égalité des hommes devant la loi. La commune avait un conseil de prud'hommes et des consuls.

Saint-Antonin prit une part active aux troubles religieux qui agitèrent le Midi, du temps des guerres des Albigeois et de la Réforme. Simon de Montfort la livra au pillage de ses croisés et Blaise de Montluc aux fureurs de ses soudards.

Guy de Monfort céda au roi de France

ses droits sur la vicomté de Saint-Antonin en 1226. L'année suivante, Louis IX prit la ville sous sa protection, confirma les coutumes et assura qu'elle ne serait jamais mise hors de sa main et de celle de ses héritiers. Il y établit un couvent de cordeliers. La paix ayant été faite, en 1229, entre ce prince et Raymond VII, le comte recouvra tout le Rouergue, sauf Peyrusse et Saint-Antonin, qui restèrent entre les mains du roi, avec quelques autres places, à titre de sureté.

Quarante ans plus tard, le vicomte Bernard Hugues céda au roi tous les droits qu'il tenait de son père sur la vicomté et confirma cette cession entre les mains du sénéchal Géraud de Malamort.

En 1278 le roi mit sous sa main la ville et ses dépendances, principalement le terrain situé entre les fossés et le ruisseau des Sept-Fontaines, qui avait été cédé au roi d'Angleterre, au mépris du privilège accordé par saint Louis.

Les Anglais entrèrent à Saint-Antonin en 1346; le comte de Rouergue vint les y assiéger et les expulsa en 1349. Ils y rentrèrent de nouveau et furent définitivement chassés en 1369.

La ville de Saint-Antonin ne fait plus parler d'elle jusqu'aux guerres de la Réforme; elle se livre pacifiquement à la fa-

brication des draps. Au seizième siècle elle embrassa la religion réformée. Montluc s'en empara en 1562, tandis que son arrière garde, commandée par Valsergues, rasait le château de La Guépie et dévastait la contrée. Après le départ de Montluc, les calvinistes, commandés par Raymond Gauthier, rentrent dans la place. Tilladel, envoyé de Montluc, réparait et fait abattre la tour du château. Les calvinistes, maîtres de l'abbaye, en 1570, la ruinent et livrent l'église aux flammes.

Après le massacre de la Saint-Barthélemy les réformés du Quercy, du Rouergue et du Lauragais tinrent à Saint-Antonin une assemblée où Géraud de Lomagne fut élu général de tout le pays. Il choisit pour gouverneur de la place François d'Hèbles, seigneur de Las Ribes, originaire du Rouergue. Comme représailles aux massacres de Paris, on brûla le couvent des Carmes, après avoir mis à mort douze religieux qui l'habitaient. En 1573 des habitants de Saint-Antonin s'emparèrent du château de Varen, qu'ils reperdirent bientôt après, et reçurent, en 1580, le roi de Navarre qui allait attaquer Cahors. Ils s'empressèrent de lui donner des troupes.

Fidèles au protestantisme, ils virent paraître, en 1622, l'armée de Louis XIII, toute couverte encore du sang de Négrepelisse.

Obligés de capituler au bout de sept jours, ils obtinrent leur grâce en payant cinquante mille écus et en abandonnant à la vengeance du roi onze notables, qui furent pendus devant le temple.

Il y a à Saint-Antonin un édifice de style roman que les habitants appellent le Petit-Monument, et qui fut un hôtel de ville. Il a été naguère classé parmi les monuments historiques et habilement restauré.

Une grande loge inférieure, à trois baies ogivales, accrue d'une quatrième travée à jour, sur toutes ses faces, et servant de base à la tour du beffroi, comprend l'espace entier du rez-de-chaussée.

Le premier étage se compose de deux pièces : la plus petite est prise dans la tour, dont le palier est élevé de plusieurs marches au-dessus du plein pied de la grande salle, qui règne dans toute la longueur du principal corps de logis.

La façade du premier étage est décorée de dix-huit colonnettes placées sur deux rangs, par couples en profondeur, du plus charmant effet. Tous les chapiteaux sont variés et représentent des feuillages, des figurines et des chimères. Leurs tailloirs sont dentelés, denticulés et ornés tantôt de têtes fantastiques, tantôt de coquilles ou de simples modillons. Ces colonnettes sont

divisées par séries de trois, également espacées au moyen de pilastres carrés, supports puissants à personnages sculptés en avant, en saillie sur le fond. Le sujet de gauche représente Adam et Eve, séparés par l'arbre fatal, autour duquel s'enroule le serpent symbolique et traditionnel dans toutes les théogonies ; l'autre sujet moins défini, représente un personnage dont la tête a été mutilée. On hésite entre Moïse, Charlemagne et le légendaire saint Antonin.

Le second étage se fait remarquer par trois grands arcs romans, encadrant deux petites arcades en plein cintre à jonction de retombée, reçue sur une colonnette unie ou torse pour former séparation. Des colonnettes à triple assise les surmontent, et portent la tablette où vient reposer la toiture en tuiles creuses. Le plancher de cette seconde partie semble être accusé par des assiettes de faïence incrustées sur cette ligne, et plus haut encore dans l'épaisseur de la maçonnerie. Ces ornements, rares en France, assez communs en Italie, ont disparu. J'en ai vu un fragment, dont les ornements sont romans, chez un collectionneur de la ville.

En montant au sommet du beffroi j'entendis sourdement bruire à mes pieds la population de tanneurs, de teinturiers et

de fabricants de cadis, agglomérés dans des rues étroites, tortueuses, sales et fétides, mais ma vue se reposa agréablement sur un panorama saisissant. Au nord s'élèvent des montagnes, qui rendaient difficile l'accès de la ville aux époques féodales, et en faisaient une place importante. Au sud, dominant la voie ferrée, se dressent les abruptes falaises d'Anglars, blanchies comme des géants séculaires, qui me rappelèrent les rochers qu'on voit dans la Lozère, aux environs de Mende.

J'errai longtemps dans les rues sombres de la ville, admirant ses maisons romanes et gothiques, si tristement défigurées. J'en remarquai une du treizième siècle, dont le rez-de-chaussée est percé de deux grandes arcades ogivales, et dont une série de fenêtres géminées en ogive éclairait les pièces lorsque les volets étaient fermés.

On me mena voir, dans des maisons de chétive apparence, deux cheminées du quinzième siècle. L'une est composée de pieds droits en pierre et d'un manteau formé d'un châssis de bois recouvert de plâtre mouluré et sculpté. La hotte est hourdée également en plâtre sur planches de chêne. Un câblé vertical et horizontal est simulé sur la hotte. L'autre, plus riche, est construite de la même manière. Elle est recouverte d'une profusion d'ornements

sculptés dans le plâtre et de moulures. Sur la hotte, deux anges tiennent un écusson armoyé. Deux autres écussons, posés de chaque côté contre la muraille, sont également armoyés et tenus par des anges. Ces derniers écussons paraissent porter sur le champ des instruments de métier, des doloires. Un câblé, serré avec un bâton et tenu par deux figures, semble maintenir la base de la hotte, et une chaîne retient la partie supérieure.

Les archéologues et les âpres collectionneurs de bibelots se sont rués sur Saint-Antonin et en ont emporté tout ce qu'ils ont pu acquérir. Il est impossible, aujourd'hui, d'y trouver les serrures, les guichets du moyen âge et de la Renaissance, les anneaux de suspension et les heurtoirs, qui sont allés enrichir les collections de maint amateur. L'avidité des dilettanti a ravi ces curiosités à la rapacité et à l'incurie des habitants. La passion morbide ou le goût intelligent des bibelots, — qui distinguent les esprits raffinés, dans les sociétés blasées, en quête de sensations nouvelles, — se sont développés à l'excès et sont devenus l'objet d'un commerce considérable ; aussi devient-il difficile de s'en procurer.

Lors de mon passage à Saint-Antonin je fis une excursion à Caylus, qui a dans sa

paroisse le pèlerinage de Notre-Dame-de-Livron. Ce pèlerinage s'élève dans une gorge sauvage, où l'on voit une grotte, hantée jadis par un dragon dévastateur, qui fut tué grâce à l'intercession de la Vierge, à laquelle les habitants élevèrent la chapelle miraculeuse, qui attire encore un grand nombre de pèlerins.

A peu près à égale distance de Saint-Antonin et de Caylus, au cœur du solitaire vallon de la Seye, dans la commune de Ginals, s'élevait l'abbaye cistercienne de Beaulieu, *Belliloci cænobium*, fondée le 20 août 1140, et reconstruite, en 1259, par Vivianus de Boyer, évêque de Rodez, qui en est considéré comme le second fondateur.

L'église abandonnée et pantelante est d'une exquise pureté de style. Elle est flanquée d'une tour sévère et peu élevée. Au couchant, une porte ogivale, postérieure à la construction de l'édifice, est surmontée d'une élégante rosace. Six ogives trilobées convergent vers le centre se réunissant à un sexte-feuille; deux autres rosaces, de composition différente, éclairent les transepts.

Elle n'a qu'une nef à cinq travées. Une coupole éclairée par quatre roses s'appuie sur le transept. L'ornementation végétale des chapiteaux et des consoles est en

partie empruntée à la flore locale et traitée avec une extrême délicatesse.

Au levant on voit la sacristie, la salle capitulaire, le *colloqui locus*, un petit cellier dépendant de la cuisine, qui est à l'angle, et sur le jardin le logement qu'occupaient les religieux. Un bâtiment fermant le préau au couchant paraît avoir été l'hôtellerie.

On remarque au sud du monastère, un beau jardin avec des prises d'eau et un ancien moulin.

La ravissante, harmonieuse et mélancolique ruine de Beaulieu m'a rappelé cette romantique abbaye de Melrose, en Ecosse, que Walter Scott a chantée et que j'ai visitée dans ma jeunesse.

L'abbé de Beaulieu occupait aux états de Rouergue la dixième place dans l'ordre du clergé.

Beaulieu n'est pas la seule curiosité que j'aie à recommander aux environs de Saint-Antonin. On verra, au-dessous des rochers d'Anglars, une station de l'âge du renne; les dolmens du Frau de Cazals, d'Aliguières, de Tabarly, de Gerbelle et du Calvaire; le cimetière gallo-romain du Colombar; la roche percée de Bonn; le rocher et la grotte du Derroucat.

Je conseille surtout de gravir les livides falaises calcaires d'Anglars, au-dessus des-

quelles commence le vaste causse auquel elles donnent leur nom, et qui intéresse les trois communes de Saint-Antonin, de Vaour et de Penne. On trouve dans ce causse les sinistres Affraux, lande fatidique, émaillée de dolmens en croix, où l'on s'attend sans cesse à rencontrer les sorcières de *Macbeth* ou le chasseur maudit de *Freyschütz*. Les paysans prétendent que les « fades » dansent la nuit, dans les Affraux, une danse macabre, effrénée et sans fin, comme celle dont parle la légende allemande.

Cette légende raconte qu'un jour des hommes et des femmes impies dansèrent pendant la messe autour d'une église. Ils furent condamnés aussitôt à danser toujours. Tout aussitôt ils se mirent en branle et tournoyèrent sans discontinuer. Le trépignement incessant ayant fini par user leurs pieds, ils furent obligés de sauter sur les mains.

Le sacristain voyant sa fille dans la ronde, voulut l'en tirer par le bras ; mais le bras lui resta dans les mains, et la fille damnée continua de danser avec les autres. Enfin, un an après, jour pour jour, tous les danseurs tombèrent morts dans le gouffre ouvert par les trépignements de leur danse.

Laissons Saint-Antonin et sa population

laborieuse employée à la teinturerie, à la tannerie et à la fabrication des cadis. Au départ de la gare, le convoi s'engage sous un tunnel percé dans un schiste bleu, criblé de sources, puis il longe l'Aveyron, pénètre, — en laissant le village à gauche, — dans la commune de Fenayrols, recommandable par son château et ses sources minérales; et traverse la commune de Montroziès, dont le village s'élève sur un mamelon à droite de la voie. Nous traversons ensuite l'Aveyron et la Seye, et après un parcours de deux kilomètres, entre la rivière et la route de La Guépie à Saint-Antonin, nous arrivons à la station de Lexos, située dans la commune de Varen.

LEXOS.

VIII^e STATION.

12,880^m de Saint-Antonin. — 8,583^m de La Guépie.

La gare de Lexos offre l'aspect triste de toutes les bifurcations situées dans des lieux isolés. Elle est établie sur la rive droite de l'Aveyron, en face de l'embouchure du Cérou. Puisqu'elle est située sur le territoire de la commune de Varen, il est juste de parler de cette petite localité qui eut une abbaye célèbre.

La tradition attribue la fondation de l'abbaye bénédictine de Notre-Dame-de-Saint-Pierre, de Varen, à Saint-Géraud d'Aurillac. La fortune de l'abbaye et de la ville furent liées l'une à l'autre. Une enceinte fortifiée avec tours, portes et barbacanes, unissait les habitants et le monastère. L'ensemble formait et forme encore un quadrilatère, dont les bâtiments claustraux occupaient l'angle sud-ouest. D'un côté, l'Aveyron, et des trois autres, de larges fossés isolaient les fortifications.

L'église cryptique, avec ses deux absides jumelles, rappelle les basiliques latines. La tour date du douzième siècle. La porte en plein cintre n'a ni moulures ni archivolte, et le mur est percé d'une fenêtre romane. Le côté du nord et le chevet sont isolés. On remarque les restes d'une belle corniche et des modillons sculptés soutenant un cordon à billettes. Vers le levant, une tourelle en saillie renferme l'escalier qui monte à la tour carrée, percée de deux rangs de fenêtres romanes. L'intérieur est nu et mal tenu. La nef est soutenue par seize piliers, parmi lesquels ceux du sanctuaire ont des chapiteaux historiés ou ornés d'entrelacs et d'oiseaux. Le chœur est garni de stalles de la Renaissance. Le cloître a été détruit par un violent incendie.

L'abbaye de Varen fut sécularisée, en 1564, et érigée en chapitre collégial, composé d'un doyen et de douze chanoines. Arnaud d'Ossat, qui devint depuis cardinal, ambassadeur à Rome des rois Henri III et Henri IV, et qui reçut pour celui-ci l'absolution pontificale, fut chanoine à Varen.

Ce qu'on appelle aujourd'hui le château de Varen était le palais abbatial. Il est ravissant avec ses balcons de pierre, ses tourelles, ses mâchecoulis et ses hautes lucarnes.

Reprenons le train à Lexos pour nous rendre à La Guépie. A peu de distance de la gare, l'Aveyron décrit un grand arc dont le rail way représente la corde. On aperçoit, à gauche, Varen, et on laisse, du même côté, Puech-Mignon avec ses mines de houille. Le village de Riols, situé sur la droite de la voie, communique avec celui de Calvet, placé sur la gauche, par un chemin à niveau que le convoi franchit. On passe devant le bourg des Ardourels et le hameau de Belvert, situé dans la commune de La Guépie-Saint-Martin, et le train s'arrête à la station de La Guépie-Saint-Amans, à la pointe du delta formé par l'Aveyron et le Viaur.

LA GUÉPIE.

IX^e STATION.

8,583^m de La Guépie. — 10,297^m de Najac.

La Guépie s'étale au confluent de l'Aveyron et du Viaur froid, encaissé et poissonneux, sur les bords duquel s'élèvent, bien en amont, non loin de Rodez, les ruines de la fameuse abbaye de Bonnecombe, dont je parlerai plus tard.

Le château de La Guépie, dont on aperçoit sur un mamelon, les ruines consistant en deux tours rondes démantelées et reliées par un rempart, a subi toutes les vicissitudes et tous les hasards de la guerre. Simon de Montfort l'enleva aux Albigeois en 1211. L'ayant perdu bientôt après, il y revint l'année suivante, et le rasa de fond en comble, avec le bourg. Lorsque les fureurs de la croisade furent assoupies, le château sortit de ses ruines. Jean de Villemur, chevalier banneret, en fut nommé capitaine avec trente-six écuyers bannerets « de sa croissance, » en 1369, et le défendit contre les Anglais.

Les guerres de la Réforme lui furent également funestes. Pendant que Montluc assiégeait Saint-Antonin, son lieutenant

Valsergues s'arrêta à La Guépie, ruina le château, et dévasta le pays. En 1592, Antoine de Joyeuse, commandant un corps d'armée de ligueurs, s'empara, — malgré l'héroïque résistance du baron de La Guépie, — dont Joyeuse fit raser le château après avoir fait assassiner le baron de sang-froid.

A La Guépie, le chemin de fer pénètre dans l'espèce d'isthme étroit qui rattache au plateau central de la France le massif schisteux qui forme la partie sud-ouest du département de l'Aveyron. L'axe de cet isthme est granitique. Le gneiss et les schistes micacés forment sur ses bords un revêtement et se trouvent en lambeaux détachés dans quelques points de sa surface. C'est dans cette bande, — et principalement dans les terrains de transition, — que se trouvent de nombreux gîtes métallifères, avec des filons pierreux plus nombreux encore et des roches éruptives fort variées. L'exploitation de ces gîtes remonte à une haute antiquité. Le premier point où l'on rencontre d'anciens travaux est La Guépie-Saint-Martin.

Le railway traverse dans son axe la région métallifère qui commence à La Guépie. A mesure que l'on avance vers Najac, la nature prend des aspects grandioses, la vallée se resserre et ne forme qu'une zone étroite, abrupte et sauvage.

Les gorges profondes, les futaies mystérieuses ramènent la pensée vers les temps druidiques. L'imagination évoque ces superbes Gauloises, « au bras si blanc et si fort, » dont parle Ammien Marcellin ; créatures héroïques qui, vêtues de noir, suivaient leurs maris aux combats avec leurs enfants dans leurs chariots de guerre, encourageant les guerriers de la voix et du geste, se mêlant à eux dans la défaite et préférant la mort à l'esclavage et à la honte.

A l'ombre des grands chênes dressés dans cette contrée, comme les colonnes d'un temple, sous la verdure courbée en voûtes transparentes, à travers lesquelles le soleil, tamisé par le feuillage, tombait en poudre d'or, j'ai évoqué les druidesses, ces vierges farouches, au front couronné de gui, aux longues robes blanches à ceintures d'airain, qui faisaient vibrer leurs harpes d'or dans les solennelles profondeurs des bois sacrés.

La voie serpente autour des montagnes, — sur le flanc desquelles elle est assise, — au moyen de fortes tranchées. Les rampes deviennent ensuite sensiblement plus raides ; on franchit sur des ponts l'Aveyron, qui contourne des mamelons qu'on traverse sous les deux tunnels de Mergieux percés, l'un, dans un gneiss quartzeux d'une grande

dureté, l'autre, dans une roche de serpentine verte, et l'on voit la Serène, sortant d'une gorge étroite, mêler ses eaux à celles de l'Aveyron.

A l'entrée du premier tunnel de Mergieux s'élèvent le village de Lalégrie ainsi que le hameau de Pichiguet, dans la commune de Saint-André, où l'on a découvert quatre filons métallifères, encaissés dans le gneiss et le schiste micacé. Les minerais consistent en cuivre carbonaté et pyriteux, pyrite cuivreuse, cuivre sulfaté, galène argentifère, plomb carbonaté, blende, bournonite, pyrite ferrugineuse, fer carbonaté et fer spathique.

On laisse, à droite, Cassagne, dont les serpentines renferment du fer spathique, de la galène argentifère et de la pyrite cuivreuse. On traverse ensuite le tunnel de la Carrière-de-Marbre, creusé dans la serpentine verte. Ici la voie devient plus sinueuse, les courbes se succèdent presque sans interruption. On passe dans la tranchée du moulin de Ferragut, où gisent encore le fer spathique et la pyrite cuivreuse, puis dans celle du moulin d'Aussibal, et bientôt la montagne de Najac se dresse, avec son donjon démantelé, sa vieille église, ses maisons éparses sur la crête de la montagne, à travers laquelle le train s'engouffre, sous un tunnel foré dans

une roche de gneiss quartzeux, au delà duquel s'élève la station.

N A J A C.

X^e STATION.

10,297^m de La Guépie. — 6,051^m de Monteils.

En sortant de la station, traversez l'Aveyron sur le pont de la Freijière ou de la Frégeaire, qui date du treizième siècle. De là deux chemins montent vers le château et vers la ville. L'un, serpentant sur le versant septentrional, n'est accessible qu'aux piétons, l'autre, tracé sur les pentes du sud-ouest, est carrossable. Prenez le chemin des piétons, et à travers des rampes ardues, ombragées parfois de chênes et de châtaigniers, allez au village et au château.

L'origine de ce château se perd dans les crépuscules du passé. On ne sait rien sur l'époque de sa fondation, mais on sait qu'il fut, dans les temps les plus reculés, un des postes les plus importants de la ligne de forteresses échelonnées le long de l'Aveyron, et dont on retrouve des traces depuis Villefranche-de-Rouergue, à Monteils, à Corbières, à Mazerolles, à Bêteille, à Puech-Mignon, à La Guépie, à Lexos, à

Milhars, à Saint-Antonin, à Penne et à Bruniquel.

Les seigneurs de Najac le vendirent au comte de Toulouse. Cette vente dut évidemment être consentie *ad alodem*, car après avoir cédé le droit allodial au comte, la maison de Najac lui reprit le château à titre de fief, puisque les seigneurs rendirent plus tard hommage à leur suzerain en qualité de feudataires. Le comte de Toulouse, comme suzerain, répara les fortifications du château, dont il confia le commandement aux anciens seigneurs, se réservant le droit de reprendre la forteresse lorsqu'il lui plairait.

L'acquisition de ce poste était importante pour la maison comtale de Saint-Gilles. Rodez, capitale du Rouergue, se trouvait presque isolé du Toulousain par l'Albigeois et la puissance épiscopale y tenait l'autorité comtale en échec. Raymond de Saint-Gilles résolut de transporter le siège de son administration dans une ville plus rapprochée de ses possessions dans le sud-ouest du Rouergue. Saint-Antonin, la seule localité importante de cette région, ayant été aliéné vers 1083, et le comte ne comptant pas sûrement sur Rodez, où les vicomtes et l'évêque se disputaient la prééminence, il fonda Villefranche-de-Rouergue, qui fut entièrement à lui.

Nous sommes au temps où tous les regards se tournent avec anxiété vers la Palestine. Raymond de Saint-Gilles engage à Richard, vicomte de Milhau et de Carlat, ses droits sur la ville de Rodez et le pays environnant, et part pour la délivrance du Saint-Sépulcre, d'où il ne revint pas.

Bertrand, son fils, se voit disputer le comté de Toulouse par Guillaume de Poitiers. Il en reste définitivement maître, mais ne conserve en propre que les deux tiers du comté de Rouergue, car Saint-Antonin est aliéné, Rodez est engagé et Villefranche n'est encore qu'un bourg. Le comte achète alors le château de Najac qu'il répare.

Après la mort de Bertrand, Rodez et le territoire engagés aux vicomtes de Carlat leur sont définitivement vendus au nom de son frère Alphonse Jourdain, et le Rouergue est divisé en Comté, avec Rodez pour capitale, en Haute-Marche, avec Milhau pour ville principale et en Basse-Marche, dont Najac devient momentanément le chef-lieu.

Catel prétend qu'en 1185 Richard Cœur-de-Lion se proposait de conclure une ligue au château de Najac contre le comte de Toulouse. Najac était sans doute au pouvoir des Anglais à cette époque, et peut-

être ne rentra-t-il sous la domination des comtes que vers 1196, après le mariage de Raymond avec la reine Jeanne, sœur de Richard.

Pendant l'implacable guerre des Albigeois, Najac semble n'avoir joué aucun rôle dans cette lutte atroce.

En 1249, le seigneur et les habitants reconnaissent Alphonse de Poitiers, mari de Jeanne de Toulouse, et lui prêtent serment de fidélité deux ans après. On leur octroie des coutumes en 1255.

La prise de possession du château par Alphonse de Poitiers mit fin à son inféodation. Il fut dès lors érigé en forteresse comtale, avec garnison et capitaine châtelain payés par le comte. Ce fait est l'application d'un système, tendant au suprême développement de la féodalité, qui prépara le triomphe de la royauté. On ignore si c'est bénévolement ou par contrainte que les sires de Najac se dépossédèrent de leur château ; mais depuis 1249 ces seigneurs ne paraissent plus dans l'histoire locale.

La citadelle devint donc un château comtal, sur lequel un feudataire n'eut plus aucun droit, et où commanda un châtelain temporaire et amovible, sous l'autorité du sénéchal.

La période la plus remarquable de son histoire coïncide avec la domination du

dernier comte de Toulouse. Il est le siège de l'administration militaire et judiciaire , le boulevard de la Basse-Marche du Rouergue contre les entreprises des Anglais , tient en respect les villes de Najac et de Villefranche , ainsi que les châteaux seigneuriaux de la contrée. Mais Villefranche , grandissant assez rapidement , grâce au mouvement industriel et commercial qui se développait dans son sein , lui enleva le pouvoir administratif , mais lui laissa la puissance militaire.

Le comte d'Armagnac , lieutenant du roi , abandonnant « au maréchal de son ost » la conduite du siège de Saint-Antoin dont les Anglais s'étaient emparés en 1351 , convoqua l'année suivante , au château de Najac , les communes de la Langue d'Oc , pour leur demander un subside de guerre.

La perte de la bataille de Poitiers , la captivité du roi Jean , amènent le traité de Brétigny , qui livre le Rouergue aux Anglais , et le château de Najac reçoit , en 1361 , une garnison anglaise que les habitants , soulevés , chassent en 1368 ; mais les Anglais s'en emparent de nouveau , en 1369 , et sont enfin massacrés et définitivement expulsés en 1370.

Après l'évacuation complète de la Guyenne par les Anglais , le château ayant

perdu son importance stratégique ne sert plus à protéger le pays contre les invasions étrangères, mais à assurer le maintien de l'autorité royale en lutte avec les d'Armagnac.

En 1589, le duc de Mayenne et le parlement de Toulouse nommèrent sénéchal de Rouergue, Morlhon, seigneur de Sanvensa, quoique le seigneur de Bournazel le fût déjà en vertu d'un arrêt dudit parlement. Le ligueur Morlhon attaqua Villefranche, qui s'arma et alla s'emparer de Sanvensa, dont la garnison se réfugia à Najac. L'année suivante, Bournazel reprit la ville et le château que Morlhon avait attirés au parti de la Ligue.

Un mouvement semblable à celui qui avait eu lieu, en 1594, dans la vicomté de Turenne, se renouvela, en 1643, à Najac.

Les croquants de la contrée se soulevèrent, au mois de janvier, contre les exacteurs des tailles. Ils entrèrent dans Villefranche conduits par le chirurgien Jean Petit, de Montpezat, en Quercy, et par Guillaume Bracs, dit Lapaille, maçon et cabaretier à Roussenac. Le comte de Noailles, sénéchal et gouverneur, les force à évacuer la ville. Ils recommencent leur rébellion au mois d'août : le tocsin sonne à Najac, Rieupeyroux, Sauveterre et Belcastel. Le comte de Noailles s'empare de

Jean Petit et de Lapaille. La sédition grandit et demande la délivrance des prisonniers ; mais, grâce à des renforts, les paysans sont dispersés, et Jacques Calmels, dit Lafourque, autre chef des croquants, qui avait été arrêté au château de Najac, est roué sur le chemin de cette ville à Villefranche.

C'est là le dernier fait dont le château ait été le théâtre. Il fut saccagé après la prise de la Bastille, avec laquelle il avait tant d'analogie, et a été démoli en partie par le propriétaire actuel, aubergiste dans la localité.

Le château primitif de Bertrand de Saint-Gilles n'était qu'une enceinte défendue par une tour carrée centrale. L'architecte d'Alphonse de Poitiers modifia ce plan primitif, calqué sur les fortifications romaines et franques, que gardaient des hommes en communauté d'intérêts avec leurs chefs, pour l'adapter aux exigences des garnisons comtales, formées de mercenaires ou d'auxiliaires féodaux.

Il fut bâti de 1250 à 1260 sur le haut du rocher, isolé de la ville par une dépression de la crête de la montagne, dont l'Aveyron, en se repliant, forme une presqu'île. Son architecture trahit l'influence des hommes du Nord, qui importèrent le style gothique dans le Midi, asservi jus-

qu'alors au style roman. Les habitations de la ville s'étagent en amphithéâtre à ses pieds, sur le flanc méridional, à l'orient et vers l'ouest. La position était défendue, du côté de la rivière, par le château, du côté du massif, par les fortifications communales.

Les défenses générales sont dénaturées, mais le gros œuvre des fortifications, qui constituaient le burg, est à peu près intact, et, sauf quelques remaniements, tel qu'il fut érigé aux douzième et treizième siècles.

Ces ouvrages forment trois catégories : une première enceinte longeant la base du mamelon, sur le versant méridional et remontant ensuite vers le sommet, où elle se ferme ; une deuxième enceinte, enveloppée par la première, et couronnant le mamelon ; un retrait consistant en un vaste donjon, avec cour intérieure, assis sur le sommet du rocher, en dedans de la deuxième enceinte.

Assez éloignés l'un de l'autre, sur trois côtés, les trois ouvrages sont tangents et ont une muraille commune au nord.

La première enceinte est un mur crénelé, presque sans flanquements, avec deux portes : l'une à l'ouest, du côté de l'église ; l'autre à l'est, du côté de la ville.

Un chemin étroit sépare la première de

la seconde enceinte, entre lesquelles on voit, à l'ouest, des terrains vagues, des débris de communs à l'usage de la garnison; à l'orient et au sud-est, quelques habitations anciennes, dont une a conservé le nom de maison du Gouverneur.

Entre le second mur d'enceinte et le donjon se trouvaient la Salle-de-Justice, et la citerne, qui existe encore dans son intégrité, au pied de la courtine située à l'est du donjon, entre les deux tours.

Le donjon a la forme d'un trapèze irrégulier. Il se compose de courtines flanquées de tours aux angles et sur les grands côtés, avec une entrée munie d'une herse gardée par un mâchecoulis. Sauf quelques meurtrières percées au ras du sol et des jours placés très-haut, ces courtines sont pleines. Toute la défense était concentrée au sommet, qui portait un chemin de ronde appuyé sur des corbeaux, semblables aux consoles des mâchecoulis que l'architecture militaire avait substitués aux hourds de bois. Ce chemin régnait sur tout le pourtour du mur, et se trouvait garanti par un parapet crénelé dont les merlons étaient percés de meurtrières.

Les tours du donjon, — la tour carrée exceptée, — flanquaient les courtines au moyen de nombreuses meurtrières dont la direction avait été combinée de manière

à découvrir tous les points de leur aire. Elles se terminaient par un étage crénelé, coiffé d'une toiture conique, sauf la tour carrée et la maîtresse tour, qui possédaient une plate-forme avec parapet crénelé, sur laquelle on pouvait établir des engins meurtriers. Le service de ce chemin de ronde se faisait par des rampes découvertes, formées par des marches engagées dans les courtines et portées en encorbellement.

Tout le système de fortification convergeait vers la maîtresse tour du donjon dont elle était le réduit et pour ainsi dire le cœur. C'est la partie la mieux conservée du château.

Cette maîtresse tour, cylindrique à l'extérieur, s'élève à l'intersection de deux courtines et renferme trois salles superposées, surmontées d'une plate-forme. Une vis, à noyau plein, la dessert dans toute sa hauteur. Elle était terminée par un lanternon aujourd'hui détruit, et ménagée dans l'empâtement formé par la rencontre de la courtine et du pan coupé de la tour, dont l'entrée était précédée d'un fossé muni d'un pont volant.

La Salle-Basse, encombrée de débris lamentablement épars, est l'emblème de la désolation.

La salle du premier étage, ou la Grande-

Salle, servit de chapelle. On y voit des traces de peintures religieuses et l'emplacement d'un autel.

La salle du second étage, ou Salle-Haute, correspond avec la Grande-Salle, au moyen d'un regard horizontal ouvert sous la voûte de celle-ci, dans la paroi de la Salle de la Vis.

Ces trois salles sont munies de meurtrières, dont les quatre étages — en y comprenant celles de la plate-forme, — se chevauchent de manière à battre chaque point de la circonférence.

La Salle-Basse n'est éclairée que par de petites baies très-haut placées. Les deux étages supérieurs ont de grandes fenêtres, avec des bancs de pierre dans l'embrasure et des degrés pour atteindre à l'accoudoir. La Grande-Salle est, en outre, suffisamment éclairée par sept baies, — disposées comme celles du rez-de-chaussée, — qui servaient à donner du jour lorsqu'en temps de siège on garnissait les grandes fenêtres de hourds.

La plate-forme, sans autre issue que l'escalier, est établie sur l'intrados de la voûte de la Grande-Salle, et servait d'atalaya. Son parapet était crénelé et les merlons percés de meurtrières. Elle contribuait à la défense générale qui battait le chemin de ronde devant la porte de la

Salle-Haute et la porte découverte de la Grande-Salle.

La maîtresse tour avait le plus grand nombre possible de communications avec les divers points du donjon, mais de façon à pouvoir aisément s'isoler et suffire à sa propre défense. En outre, chacun des étages se protégeaient l'un l'autre et pouvaient résister séparément. Tout était combiné en vue de localiser l'attaque et de la garantir des surprises, des trahisons ou révoltes, seul péril à craindre dans une citadelle que sa position même défendait contre la sape et les engins de siège alors en usage.

Ce donjon était, comme on voit, un chef-d'œuvre de fortifications féodales. On remarquera la netteté des arêtes, la pureté des nervures, l'aplomb des murs. Tout cela est d'une solidité, d'une élégance et d'une précision rares. Le berceau en ogive, la voûte ogivale en tour ronde avec arceaux, sur lesquels sont bandés les triangles et le plafond composé de linteaux, y remplacent la voûte à plein cintre ou en cul-de-four ; mais plusieurs de ces voûtes, nouvelles à l'époque de la construction du château, n'ont pas d'arcs formerets et leurs nervures sont encore d'un profil très-simple, cylindrique ou prismatique. Elles partent de culs-de-

lampe sans ornements, sauf à la grande salle, et sont soutenues par des clés de voûte très-petites et peu ornées. Le plein cintre se montre encore à quelques baies de portes ; à d'autres, c'est l'arc surbaissé, l'ogive, l'ogive surbaissée ; dans les ouvertures étroites, aux embrasures des meurtrières principalement, le plafond est formé de linteaux soulagés par des corbeaux aux extrémités.

Pas une des fenêtres n'est ogivale, toutes sont en plein cintre. Il y en a de rectangulaires, et, dans ce cas, leur linteau, composé de deux pièces, est porté au milieu par une colonnette à chapiteau feuillagé, comme à la maîtresse tour. A la Salle de Justice, les deux modes s'allient, en sorte que le cintre devient un arc de décharge au-dessus du linteau et laisse un entre-deux rempli par un quatre-feuilles. A la tour carrée l'arc n'existe pas au-dessus du linteau, mais il est rempli par une petite rosace.

Défendu, du côté de la ville, par le donjon, protégé, de l'autrecôté, par l'escarpement de la montagne, qui domine la vallée à une hauteur considérable, ce repaire d'antrusions paraît avoir été la plus formidable aire féodale du Rouergue.

Il faut se hâter de visiter ces ruines intéressantes dont la spéculation vise les

restes, qui seraient complètement dispersés, si la commune n'avait loué, à l'aubergiste qui en a la propriété, la maîtresse tour, pour y établir l'horloge communale (4).

Aujourd'hui Najac n'a pas de physiologie spéciale. Cette localité a l'aspect veule de toutes les petites villes provinciales dévorées par la centralisation. On y fabrique des toiles rousses, grises et d'emballage, des étoffes grossières mélangées de laine et de fil. Le principal commerce consiste en merrain et en jambons, qui jouissent d'une réputation méritée, quoiqu'ils ne valent pas ceux de Bayonne, de Mayence, d'York ou de Cincinnati.

Les habitants en faisaient don aux sénéchaux et aux gouverneurs avant la Révolution. J'en ai trouvé la preuve dans le pouvoir suivant :

« La communauté de Najac a reçu des grands avantages de la protection de monseigneur le duc de Noailles et des soins de M. Ozon, son secrétaire, qu'il serait pernicieux à ses intérêts de supprimer le

(4) La plupart des détails relatifs au donjon sont empruntés à l'excellente étude que M. Bruno Dusan a publiée sur Najac, dans la *Revue archéologique du midi de la France*, qu'il dirige si habilement.

présent des jambons que ladite communauté a accoutumé de leur faire chaque année. C'est pourquoi, nous soussignés, principaux habitants qui la composent, donnons pouvoir, à MM. les consuls modernes, d'envoyer incessamment douze jambons à monseigneur le duc de Noailles et quatre audit sieur Ozon, son secrétaire ; qu'ils leur seront rendus à Paris, francs de port et autres droits. Les frais d'achat, emballage, port et autres droits leur seront passés et alloués dans la dépense de leurs comptes.

» Fait audit Najac, le 31 mars 1722.

» RAMOND, procureur du roi.

» BARRÉ, curé.

» SARRUS, viguier et juge.

» GAILLARD, adjoint. »

Lorsqu'on aura visité le château on devra aller voir l'église, une fontaine du quatorzième siècle et quelques maisons assez curieuses de la ville.

L'église fut construite, en 1269, par ordre des inquisiteurs. On y remarque des fenêtres géminées, inscrites dans une grande arcature. L'intervalle des meneaux est garni de plaques de pierre, sur lesquelles sont découpés des trèfles ou des quatre-feuilles ornés de vitraux. On y conserve une fort belle croix en vermeil

enrichie de filigranes. Les habitants déposent volontiers dans cette église des offrandes, consistant habituellement en châtaignes, huile, jambons et autres produits locaux. Les Rouergats sont assez superstitieux. Il existe dans le Rouergue beaucoup de dévotions connues, je crois, sous le nom de *rancuros*. Une des plus célèbres est celle de l'église de Rieupeyroux, où l'on m'assure qu'il y a sept reliques, qui guérissent chacune d'une maladie spéciale.

Je n'ai pas le courage de rire de ces choses-là; je trouve que toutes les dévotions sont touchantes et qu'elles devraient l'être même pour l'impie qui ne croit pas.

La fontaine du quatorzième siècle porte la date de 1344. Elle est monolithe, à pans coupés et s'élève sur la place.

La commune de Najac peut être considérée comme le centre du district métallifère qui s'étend de La Guépie à Monteils. Le granit, le gneiss, les amphibolites, les serpentines et quelques roches euritiques en forment la charpente minérale. Les gisements métallifères sont disséminés dans tous les terrains de la contrée, et présentent une uniformité presque absolue de minerais où le cuivre domine. Ces minerais consistent en cuivre métallique,

pyriteux, carbonaté vert et bleu, gris silicaté, pyrite cuivreuse, plomb vert, carbonaté, phosphaté, jaune bournonite, galène argentifère, hématite, blende, manganèse oxydé et silicaté, zinc carbonaté.

Ces mines, dont d'anciennes halles révélaient la richesse d'exploitation, sont généralement abandonnées, mais j'espère que le chemin de fer finira par tirer ces trésors de l'oubli, et les fera sortir du sol où la nature les a enfouis.

Après une journée passée à explorer la contrée, à parcourir la ville et à errer dans les ruines de la citadelle, j'étais monté sur la plate forme de la maîtresse tour du donjon, au soleil couchant, à l'heure indécise des charmes, des superstitions et des terreurs. J'y fus frappé de la mélancolie de cette contrée convulsée, dont le silence n'était troublé que par les rumeurs confuses qui passent dans l'air et forment la douce et triste harmonie du soir. Je n'en descendis qu'à la nuit close, au moment où, dans les mystères nocturnes, les elfes effleurent de leurs pieds légers le thym et la marjolaine de la montagne, tandis que les willis folâtraient sur l'Aveyron.

Cette solitude serait un refuge assuré pour les cœurs blessés par l'agitation tu-

multueuse des multitudes affairées, ou par l'ardeur active et inépuisable de la vie moderne. Ce serait un lieu d'élection pour l'homme, lorsqu'il arrive au tombeau, traînant après lui, comme dit Bossuet, la longue chaîne de ses espérances brisées.

Comme nous n'avons pas le droit de nous reposer, et puisque nous sommes condamné à marcher sans cesse, comme le Cartaphilus de la légende, il faut regagner la gare et reprendre notre essor.

La vapeur a mis les voyages à la portée de tout le monde, mais elle a surexcité l'impatience et peu de gens savent voyager. Le vrai touriste ne voyage pas uniquement pour arriver au but, mais pour le plaisir même que donne le trajet. Tout est attrayant dans le voyage lorsqu'on est accessible aux merveilles géologiques, minéralogiques, botaniques et archéologiques, lorsqu'on s'identifie avec les sites, les mœurs, les côtés curieux, le parfum local des pays parcourus.

Le trajet entre Najac et Monteils est extrêmement pittoresque. Pour franchir la distance qui sépare ces deux stations on traverse neuf tunnels et on passe autant de ponts. C'est un des plus beaux triomphes de l'industrie humaine sur la nature. N'ayant pas pu suivre les brus-

ques contours de l'Aveyron, qui se tord comme un reptile irrité le long d'âpres rochers, la compagnie a perforé les montagnes. Les gouffres ont été comblés ; des ponts jetés sur le torrent ont relié les tunnels successifs ; le sol a été aplani et les locomotives courent dans cette contrée bouleversée et terrifiante, au milieu de la magnificence que la terre offre à l'homme sur ce sol puissant.

L'imagination se reporte aux époques génésiaques où le globe, tourmenté par les feux souterrains, se déchirait avec fracas et lançait les cimes granitiques dans les airs. On est pris d'émotions, solennisées par le silence de cette âpre contrée, où l'on n'aperçoit que de rares chaumières, des pâtres contemplatifs ou de rudes bûcherons, qui, dans les profondeurs des bois, font retentir les échos d'un chant dolent et monotone.

Le train, emporté par la vapeur, dans ce site insensé et presque dithyrambique, traverse les tunnels de la Baute, de Mourlesc, de Roumeguet, des Cabanelles, des Seilhols, de Cournus, de Longcol, de Caylou et de Monteils, au débouché duquel il s'arrête devant la station de ce nom, autour de laquelle s'épanouit une nature riante et placide.

MONTEILS.

XI^e STATION.

6,501^m de Najac. — 9,949^m de Villefranche.

La première fois que je passai à la station de Monteils, un gai carillon chantait dans le clocher ardoisé de la blanche église du village, et remplissait de ses hymnes joyeux la vallée d'émeraude moirée par l'Aveyron.

L'imagination, oppressée par les sites sauvages de la station précédente, s'épanouit plus librement dans ce paysage élargi, où fleurit l'idylle. Là-bas, l'esprit est obsédé par le souvenir des sombres Cabires de la Samothrace ; il évoque volontiers ici les riantes théories des nymphes de l'Attique.

A Monteils, — qui avait sur l'Aveyron un château appartenant aux seigneurs de Morlhon, — finit le district métallifère de Najac et commence celui de Villefranche. J'ai dit que les matières cuivreuses constituaient l'élément essentiel des gîtes du district de Najac ; dans celui de Villefranche, c'est le plomb.

A l'issue de la station, on laisse, à droite, sans l'apercevoir, le village de Sanvensa,

étalé sur un vaste plateau granitique, où gisent les débris du château de Morlhon, qui a gardé des vestiges de ses tours altières ; à gauche, le château d'Orlhonac, auquel se rattachent des souvenirs intéressants et qui surgit dans le *landscape* comme un *castle* du Yorkshire.

On passe devant le petit village des Pesquiés et les riches coteaux d'Ordiget, berceau de la famille Polier, célèbre dans les fastes du Rouergue. A quelque pas d'Ordiget on remarque, à droite, le modeste château de la Romiguière, et le village de Morlhon, bâti au sommet de la montagne la plus élevée de la rive gauche de l'Aveyron, — où se trouve le château des Anglais.

La vue se repose alternativement, à gauche, sur les ruines de l'église de la Madeleine, appelée jadis Saint-Mémory ; à droite, sur les coteaux incultes de la Maladrerie, aux pieds desquels subsistent des vestiges de l'ancien pont de Saint-Mémory, auprès duquel existait une église qui devint, en 1154, l'église des Lépreux, lorsque les croisés eurent apporté la lèpre en Europe. On extrait de ces coteaux du minerai argenteux qui se trouve dans une eurite verte imprégnée de sulfure de fer. Ces mines exploitées déjà par les Romains le furent jusqu'au seizième siècle.

Lorsqu'on a franchi l'Aveyron sur le pont de la Madeleine, on entre dans la plaine fertile du Mespoul, où s'élevait jadis la ville celtique de Carentomag (4) ; on laisse à droite la Chartreuse que nous visiterons bientôt avec intérêt, et le convoi s'arrête dans la gare de Villefranche.

VILLEFRANCHE.

XII^e STATION.

9,949 de Monteils. — 10,423^m de Villeneuve.

Lorsque le comte Raymond IV aliéna le comté de Rodez, il songea à créer une nouvelle capitale du Rouergue, dont il jeta les fondements dans la vallée des Tuileries, sur la rive gauche de l'Aveyron. Les croisades enrayèrent le développement de la nouvelle ville, qui ne prit son essor que sous Alphonse de Poitiers. La première enceinte devenant insuffisante, on éleva, sur la rive droite, une seconde cité qui reçut le nom de Villefranche. Réunie à la couronne en 1271, puis élevée au rang des bonnes villes du royaume, elle devint la résidence des sénéchaux de Rouergue et des juges royaux.

(4) La ville des parents.

Villefranche, ancienne capitale de la Basse-Marche du Rouergue, appartient donc à cette grande famille des bastides élevées sous les noms de villes-neuves, de villes-franches, dans le midi de la France, pendant le treizième siècle. Assise au confluent de l'Aveyron et de l'Alzou, elle « est le jardin du Rouergue et la perle de l'Aveyron. »

Quatre rues principales, tirées au cordeau, s'y coupent à angle droit et ménagent à leur intersection une large place bordée de galeries couvertes. L'église touche à un des angles, et aux extrémités des voies principales, reliées entre elles par des rues moins larges, mais toujours alignées, sont placées des entrées fortifiées ; car Villefranche fut une place forte. Elle eut cinq portes, à savoir : les portes du Pont, du Guiraudet, de Savignac, de Ville-neuve, et de Saint-Jean, défendues par cinq tours portant les mêmes noms et reliées entre elles par des bastions.

De la gare, construite sur l'ancien couvent des Capucins, dont l'église est transformée en grange, on va à l'hôtel du Grand-Soleil, — le meilleur de Villefranche, — situé sur la place Savignac, en remontant la promenade et le boulevard Guiraudet. En face de l'hôtel, de l'autre côté de la place, la rue Moyenne-Savi-

gnac conduit à l'église collégiale Notre-Dame, dont le portail, sévère et magnifique, est cité pour son superbe porche, servant de base à un clocher colossal, primitivement destiné à remplir l'office de tour fortifiée, et orné aux quatre angles de clochetons agrémentés de riches détails. Les belles statues qui garnissaient ce porche ont été enlevées, et celle de la Vierge qu'on y a placée est une poupée moderne d'un goût déplorable.

L'intérieur de l'église se compose d'une nef avec chapelles latérales. La nef est pourvue de simples et longues colonnes en faisceau, ramifiées à leur sommet, et s'élançant jusqu'à la voûte en nervures délicates et gracieuses. Le chœur, décoré de boiseries originales, présente deux rosaces latérales enrichies de somptueux vitraux.

Près de cette église s'élevait autrefois l'hôpital Saint-Martial, construit en 1348, et incendié en 1497, avec une partie des maisons de la place.

La ville renferme de ravissantes maisons du quinzième et du seizième siècles. J'en ai remarqué deux sur la place Notre-Dame. L'une, à trois étages de croisées, avec trois fenêtres géminées au premier et au second et deux au troisième; l'autre, — la maison Richepré, — située sous les arcades construites en 1276, se développe

sur une petite cour, avec une jolie tour supportée par une coquille, deux balcons, des têtes en saillie, des galeries à caissons agrémentés de feuillages, un élégant escalier et une miranda. Une porte extérieure est très-finement sculptée, et le fronton est surmonté d'un Amour badin. Une porte intérieure représente un cep de vigne avec des pampres d'un puissant relief.

Dans la rue de la Fontaine, la maison Lajunies, en partie reconstruite à neuf, a dû être une petite merveille. On a conservé, dans la reconstruction, une portion de la façade et un escalier que je considère comme un bijou de la Renaissance. M. Jules Lajunies, mon obligé et intelligent cicerone à Villefranche, a fait don à la ville de deux belles cheminées qui décoraient cette maison. On les a provisoirement déposées dans une cour de la Chartreuse, où on les verra en visitant ce monument. J'ai vu, chez M. Jules Lajunies, d'intéressants vitraux du seizième siècle, représentant des sujets bibliques, des médaillons, des ornements exquis et des écussons, parmi lesquels j'ai retrouvé les trois vaches héraldiques de Béarn. Tout au haut de la maison j'ai cru reconnaître, sur un écusson très-endommagé, les traces d'un lion « passant » entouré de trois cœurs.

Je dois recommander spécialement la maison de la rue Moyenne-Savignac, remarquable par une tourelle carrée, en encorbellement, portée par un groupe d'animaux fantastiques. Les chambranles des fenêtres sont couverts de feuillages et de rinceaux d'un excellent goût.

Dans deux ruelles aboutissant à la rue Droite, on m'a montré deux maisons gothiques, dont l'une possède une porte flamboyante, et dont l'autre n'a conservé qu'une porte dont le style m'a paru assez lourd.

En suivant la rue de la Fontaine, on trouve le Griffoul, bâti en 1340. Le bassin supérieur est monolithe. Il y avait jadis une croix où l'on venait déposer des offrandes qui servaient à la construction des églises ; les offrandes ayant cessé, la croix a également disparu.

La Chartreuse, bel édifice gothique, construit de 1451 à 1458, à quelques pas de la gare, sur la rive gauche de l'Aveyron, aux pieds de Macarou, est un chef-d'œuvre du quinzième siècle. A la fin de la Révolution, cette silencieuse retraite des chartreux devint propriété de la ville et fut transformée en hôpital. Le porche éblouissant de l'église ainsi que le petit cloître sont classés parmi les monuments historiques. Je souhaite que l'église et le

grand cloître ne tardent pas à jouir du même privilège, qui assurerait leur conservation. Cette église, — à une seule nef, terminée par une abside à cinq pans à voûtes ogivales en arêtes, — est surmontée d'une élégante coupole. Les stalles du chœur sont belles et les vitraux charmants; mais pourquoi laisse-t-on subsister les hideuses boiseries modernes peintes en gris qui entourent l'abside? C'est une atroce profanation.

En entrant dans l'église, la chapelle des morts est à droite, et à gauche il y a une ancienne sacristie. Une vieille chapelle ou sacristie, transformée en magasin, renferme de très-beaux vitraux malheureusement en mauvais état. Dans la sacristie actuelle j'ai admiré un retable peint sur verre, représentant les scènes de la Passion. C'est un chef-d'œuvre — très-probablement flamand, — mais dépareillé, qu'on laisse périr dans la poussière, sur une armoire où les araignées filent leurs toiles.

Le grand cloître, d'une extrême simplicité architectonique, menace ruine; le petit, plus riche, est un bijou. Ces cloîtres, soutenus par des arcades; les arceaux de la clé, d'où se détachent tantôt des feuilles d'acanthé, tantôt des arabesques; les entrées des cellules, surmontées de pampres

ou de grappes de raisins, sont d'une extrême délicatesse.

La chaire gothique du réfectoire est justement célèbre. Jamais la pierre n'a été sculptée avec une grâce plus exquise.

Je signale, pour l'acquit de ma conscience, l'église Saint-Augustin, située aux bords de l'Aveyron, dans le quartier du Temple ; mais je me garde bien de la recommander aux délicats que l'art préoccupe.

La rive droite de la rivière était occupée, depuis la chapelle des Pénitents-Bleus jusqu'à la porte du Pont, par le palais de justice, l'hôtel de la Sénéchaussée, la maison du trésorier du domaine, celle du maître de la monnaie et les prisons de la ville. Le palais de justice seul est resté debout ; les prisons ont été transférées sur la rive gauche ; on ne sait plus exactement la place qu'occupaient la sénéchaussée et la monnaie.

La mairie et le théâtre s'élèvent sur l'emplacement d'un ancien couvent de visitandines.

L'Aveyron n'offre pas des sites gigantesques comme les Pyrénées et les Alpes, mais on y peut faire, — aux environs immédiats de Villefranche, — des excursions pittoresques. Celles de l'abbaye de Loc-Dieu et de la gorge de Morlhon finiront

par acquérir, auprès des touristes, la notoriété dont elles me paraissent dignes.

En sortant de la ville par le faubourg Savignac, on rencontre, à l'issue de ce faubourg, l'église Notre-Dame-des-Treize-Pierres, voisine de la fontaine Notre-Dame, dont les eaux contiennent une assez forte dose de fer et de manganèse. Cette église est actuellement convertie en grange.

Sur le sommet du coteau, opposé au monticule sur lequel repose cette église abandonnée, s'élève le château de Graves, bâti en 1550, pour un consul de Villefranche, par Guillaume Lyssorgues, dit le Sourd, dont je parlerai lorsque je m'occuperai du château de Bournazel.

L'architecture du château de Graves appartient à l'ordre toscan. Quatre corps de logis, flanqués de tours rondes, environnent une cour intérieure. Il y avait autrefois un parc, converti en potager, sur lequel se développe la façade principale avec le perron d'honneur. Les pilastres, les chapiteaux et les façades intérieures sont dans un excellent état de conservation. Deux bas-reliefs ornent le tympan des fenêtres de l'étage supérieur : l'un représente Lucrèce se donnant la mort ; l'autre, Tarquin jetant sur sa victime des regards enflammés par la convoitise.

Pendant les guerres de religion, ce

château, où les picpuciens ont établi une maison d'enseignement, servit d'asile aux calvinistes, qu s'y défendirent avec tant de valeur, que les catholiques leur proposèrent de les laisser sortir sans armes, et leur promirent la vie sauve. La capitulation fut acceptée, mais à peine étaient-ils sortis qu'on les massacra, dans un champ appelé encore dans le pays le *Champ des Huguenots*. « Ceste foy ainsi faulsée, dit un chroniqueur, donna cours à ce proverbe : *Foy de Graves*, contre ceux qui ne gardent leur foy. »

Triste époque, intolérante et cruelle, pendant laquelle les catholiques et les protestants passèrent par tous les excès du fanatisme! Le protestant baron des Adrets ne se montra pas moins farouche que le catholique Blaise de Montluc ; l'évêque Hector d'Ossun, — qui ne permit jamais qu'un réformé mît le pied dans son diocèse, et qui disait la messe après avoir déposé son casque sur une des crédences de l'autel et sa cuirasse sur l'autre, — ne faisait pas plus acte de tolérance que le capitaine huguenot Briquemaut, qui portait un collier fait avec les oreilles des moines qu'il avait tués.

On sort également de Villefranche par le faubourg Savignac pour se rendre à l'abbaye de Loc-Dieu, située à dix kilomè-

tres de la ville, auprès de la route de Toulouse.

Cette riche abbaye, — de la filiation de celle de Dalon en Limousin et de l'ordre de Cîteaux, — fut fondée au douzième siècle dans un repaire de bandits, nommé *Locus Diaboli*, auquel on donna par opposition le nom de *Locus Dei*.

L'église du monastère a été transformée en grange et la salle capitulaire en orangerie. Le lierre grimpe dans les fenêtres ogivales de l'église et lui prête ces vagues et mystérieux attrait qu'on aime à retrouver dans les sanctuaires abandonnés. Le cloître rappelle ceux de la chartreuse de Villefranche. J'ai peu de goût pour les bâtiments modernes que le propriétaire a fait construire, pour sa résidence, sur les restes du couvent. J'ai néanmoins remarqué une ancienne salle, ornée d'une belle cheminée de la Renaissance, de fresques bizarres, et d'un plafond à solives peintes qu'on a eue tact de conserver. Claude Fleury, auteur de l'*Histoire ecclésiastique*, était abbé commendataire de Loc-Dieu en 1684.

Les touristes qui vont se pâmer en Suisse, visiteront avec plaisir les gorges de la Maladrerie et de Morlhon. La Maladrerie porte l'empreinte de grandes convulsions géologiques ; la gorge de Morlhon,

outre le chaos génésiaque du paysage, se recommande par le château ruiné des Anglais, — occupé au moyen âge par les Anglais et les routiers, — qui surplombe dramatiquement cette vallée sauvage et désolée.

J'aurais encore, si j'y tenais, bien des indications historiques et pittoresques à fournir sur la ville et le pays ; mais je préfère renvoyer les curieux aux *Annales de Villefranche-de-Rouergue*, par Etienne Cabrol, publiées sous les auspices du conseil municipal de Villefranche. Il est bon de laisser parfois aux touristes la satisfaction de faire quelques découvertes, dans un temps où l'imprévu devient presque une curiosité.

Le train, en sortant de la gare de Villefranche, passe sous deux ponts. Non loin du second s'élevaient autrefois les fourches patibulaires. Le convoi s'engage ensuite dans une tranchée, longe le quartier du Temple, où résidèrent successivement les Templiers et les chevaliers de Malte ; la montagne au pied de laquelle l'Alzou se jette dans l'Aveyron ; celle sur le sommet de laquelle s'élevait le Calvaire et l'église Saint-Jean-d'Aigremont, dédiée primitivement à saint Carpil, évêque de Troade et disciple de saint Paul ; laisse à droite le chemin qui mène aux vieux filons

de la Baume, dont les gîtes de plomb argentifère sont aussi riches que ceux de la Maladrerie, et nous apercevons les ruines du château de Doumayrenc, occupé au onzième siècle par la famille de Gauthier, et d'où Gauthier-sans-Avoir dut partir pour la première croisade.

Des bords de l'Aveyron, le train gagne les gorges de l'Alzou, qu'il franchit plusieurs fois, et pénètre dans le tunnel de Lacaze. A l'entrée de ce tunnel, se trouve le moulin de Vendries, où l'on voyait, au quatorzième siècle, une usine que les consuls de Villefranche firent construire pour activer le mouvement industriel, et dans laquelle on réalisait, le soir, en espèces, les métaux que l'on avait affinés le matin.

A l'issue du tunnel, nous courons, sur les rives de l'Alzou, au pied de la montagne de Penevaire, dont les filons étaient déjà exploités avant notre ère, et le furent au quatorzième siècle par les Anglais, qui avaient déjà la soif du lucre, — passion moins exclusivement moderne qu'on ne pense.

En suivant les méandres de l'Alzou, on voit l'Île-d'Amour, on traverse le tunnel de Bascaud et on contourne la montagne sur laquelle s'étale le village de Garrigue-Redonde, dont le miel vaut les miels de l'Hymète et de Narbonne. C'est dans ces

parages que se trouvent les mines de Rouaix, que les Anglais exploitaient déjà au treizième siècle.

La voie quitte l'Alzou, qu'elle laisse sur la droite, et a parcouru, depuis Villefranche, la partie la plus raide de la rampe qui se prolonge jusqu'au faite de l'Aveyron et du Lot.

A droite, voici Veuzac, dont la seigneurie appartient à la puissante famille de Morlhon, l'une des plus illustres de la Basse-Marche du Rouergue. Il ne reste de l'antique château de Veuzac que le donjon avec la tourelle de l'escalier, mais le pays produit toujours du minerai de fer. Plus loin, au delà de Veuzac, se cache Maleville, où l'on trouve du manganèse. A gauche surgit Farrou, voisin de Toulonzac, dont le terrain jurassique recèle un gisement de galène. On pénètre ensuite dans la commune de Saint-Remy, dont on ne voit pas le bourg; on traverse deux fois l'Algouse, en laissant le village de ce nom à gauche, et la machine stope à la station déserte de Villeneuve, après avoir, depuis Farrou, constamment couru dans des tranchées ou sur des remblais construits dans le gneiss et le micaschiste.

VILLENEUVE.

XIII^e STATION.

10,423^m de Villefranche. — 5,596^m de Salles-Courbatiés.

La station de Villeneuve est placée sur la commune de ce nom, vers le faite de l'Aveyron et du Lot, à l'origine du versant qui regarde l'Aveyron, mais la ville en est assez éloignée sur la gauche, tandis que Saint-Igest, s'en rapproche beaucoup plus sur la droite.

La fondation de Villeneuve, — assise au milieu d'un pittoresque et fertile vallon, — remonte à 1061, alors que Berthe, fille de Hugues, comte de Toulouse et femme de Robert d'Auvergne, possédait le Rouergue. Pierre Béranger de Narbonne y fonda, en 1079, le monastère du Saint-Sépulcre, qui était sous la dépendance de celui de Moissac.

Villeneuve était, en 1250, un des cinq bailliages de Rouergue (1). Elle fut sacquée par les Anglais, et aida à l'expulsion des routiers. Les guerres de religion la

(1) Milhau, Rodez, Peyrusse, Villeneuve et Najac.

soumirent à une rude épreuve. Les catholiques et les protestants se disputèrent sa possession et y commirent des excès, jusqu'au moment où on en chassa définitivement les protestants, qui ne se retirèrent qu'après y avoir mis le feu ; acte de vandalisme qui valut à cette malheureuse ville le surnom de Villeneuve-la-Crémade, qu'elle a conservé.

L'ancienne église romane du Saint-Sépulcre sert de presbytère à une église gothique, que les archéologues visiteront avec intérêt.

Saint-Igest, — localité insignifiante, — avait pour seigneurs les sires de La Tour, qui furent obligés de quitter le Rouergue, à la suite d'un meurtre commis par l'un d'eux, et qui allèrent s'établir à l'Île-de-France. On prétend que le personnage de Virginie, l'amie de Paul, avait été fourni à Bernardin de Saint-Pierre par une demoiselle de La Tour de Saint-Igest.

J'allai de Villeneuve à Saint-Jean-de-Laur, auprès de Cajarc, visiter les retranchements et la grotte de Waïfre, dans laquelle l'infortuné mérovingien d'Aquitaine — qui régna à Toulouse — se réfugia lorsqu'il était poursuivi à outrance par Pepin.

Le souvenir du duc Waïfre s'est toujours sympathiquement imposé à moi, et j'ai souvent pensé qu'un poète aussi hanté

par la fatalité que ce *desdichado*, songeait à lui lorsqu'il écrivit ces vers désespérés :

Je suis le ténébreux, — le veuf, — l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie :
Ma seule étoile est morte, — et mon luth constellé
Porte le soleil noir de la mélancolie.

Dans la nuit du tombeau, toi qui m'as consolé,
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé
Et la treille où le pampre à la rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phœbus ? Lusignan ou Biron ?
Mon front est rouge encor du baiser de la reine ;
J'ai rêvé dans la grotte où nage la sirène...

Et j'ai, deux fois vainqueur, traversé l'Achéron,
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée,
Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

En quittant la station de Villeneuve, le train enfiévré franchit l'Algouse sur un pont canal, et s'engage dans le tunnel de Las Planhes, que le falte du Lot et de l'AVEYRON ne domine que d'une hauteur de soixante mètres.

A l'issue du tunnel, une profonde tranchée cache le village de Las Planhes, situé sur la droite, et on descend insensiblement le versant du Lot, par les deux stations de Salles-Courbatiés et de Naussac, assises

l'une et l'autre dans la vallée de la Diège.

Les tranchées et les remblais règnent jusqu'à Salles-Courbatiés. La vue est limitée, à droite, par la montagne, dont on longe le flanc, et s'étend, à gauche, sur un horizon varié. Le convoi traverse un tunnel et stope à la station de Salles-Courbatiés, à deux pas du village couché, à droite de la voie, dans un vallon planté de noyers.

SALLES-COURBATIÉS.

XIV^e STATION.

6,596^m de Villeneuve. — 5,353^m de Naussac.

La station s'élève sur le versant gauche de la vallée de la Diège, au-dessus du Thalneg. On peut, de la station, contempler une longue zone de causse, contrée druidique, aride et sans industrie, dont les produits agricoles suffisent aux besoins des habitants, mais ne donnent lieu à aucune transaction importante. Ce causse, empreint d'une sévérité celtique, est pourvu de nombreux dolmens.

Les celtolâtres vont religieusement explorer ces monuments hiératiques de nos ancêtres, dont la témérité confiante, les dispositions guerrières, l'intelligence vive

et ingénieuse, les penchants aventureux et mobiles, sont passés dans notre sang

La soif de connaître notre origine a jeté l'esprit humain dans d'ardentes investigations. On demande aujourd'hui aux sciences naturelles ce que la science historique a été impuissante à enseigner, et l'on parviendra, peut-être, à découvrir, un jour, les progrès lents et obscurs, par lesquels l'homme est arrivé à une supériorité définitive sur toutes les autres espèces animales : le secret, en un mot, de la formation de l'humanité.

La raison s'abîme dans ces investigations. La terre, qui n'a pas toujours existé et qui n'est qu'un membre d'un corps plus étendu, a en réalité son origine dans le soleil et y puise un aliment continu. L'incalculable série de siècles qu'il a fallu pour traduire en durée les révolutions qui ont tiré toutes les réalités actuelles de la masse solaire, forcent la pensée à se jeter dans l'océan astronomique, pour s'en rendre approximativement compte.

La chimie, — cette science révélatrice de beaucoup de phénomènes inexplicables jusqu'ici, et qui paraît destinée à dévoiler bien des arcanes, — nous a déjà dévoilé la solidarité de la terre et du soleil. Les éléments chimiques de Phœbus sont les mêmes que ceux de Cybèle. Cette chimie

domine tout notre système solaire et s'étend probablement au delà.

On a constaté la période chimique ou moléculaire, c'est-à-dire l'époque de la fondation de la molécule, — antérieure à l'existence des globes célestes, — et, poussant plus loin leurs âpres investigations, les savants ont découvert la période atomique, — l'ère des atomes purs, des forces dénuées de toute qualité chimique, — pendant laquelle la physique mécanique régna seule, tandis qu'il n'existait aucune réalité distincte.

Au seuil de ce redoutable problème, la pensée, placée entre la nécessité de supposer un commencement à l'univers, et l'impossibilité de l'admettre, s'écrase devant l'infranchissable barrière des antinomies de Kant.

D'après les plus récentes données scientifiques, — que je trouve assez hypothétiques, quoique très-affirmatives, — on en est donc réduit à conjecturer que la création a dû passer par les périodes atomique, moléculaire, solaire, planétaire, géologique, antéhistorique, et enfin historique, sur laquelle nous ne savons même rien de positif, quoiqu'elle soit relativement moderne.

Je sais cependant, pour ma part, qu'à peu de distance de Salles-Courbatiés, et du même côté de la voie, existe le village de

Claunhac, et que dans cette paroisse, à l'endroit appelé Granayrac, Eustache de Beaumarchais et Jean XXII établirent, en 1326, un couvent de religieuses de Sainte-Claire, qui fut transféré aux environs de Villefranche, en 1676.

En allant vers Naussac la contrée s'accidente, et la vallée, fertile et boisée, assez large à l'origine, se resserre insensiblement. La voie décrit onze courbes d'une station à l'autre. Nous laissons, à droite, le château de Lacaze; nous passons ensuite à côté du village du Roc, situé sur un escarpement, au bas duquel on aperçoit un château avec mâchecoulis, et c'est ainsi que de tranchées en remblais nous arrivons à la station de Naussac.

NAUSSAC.

XV^e STATION.

5,353^m de Salles-Courbatiés.— 8,479^m de Capdenac.

La station de Naussac dessert Peyrusse, qui s'élève sur la droite de la voie, au sommet de la montagne, comme un repaire de clephtes au faite du Penthélique.

Peyrusse est une grandeur déchue, dont les ruines jonchent le sol. Les touristes anglais, — race souverainement va-

niteuse, — vont complaisamment promener leur spleen sur ces ruines, au milieu desquelles ils cherchent un témoignage du passage de leurs ancêtres.

Peyrusse remonte à une haute antiquité. Des loustics ont prétendu que dans une édition des *Commentaires*, qui n'a jamais existé, César aurait dit : *Vidi Petruciam, speluncam latronum*, « j'ai vu Peyrusse, caverne de voleurs. » César a pu passer par Peyrusse, mais on ne trouve nulle part cette épithète irrévérencieuse.

En 767, Pepin le Bref, qui voulait s'emparer de la personne de Waïfre, part de Bourges, après y avoir tenu une assemblée générale du champ de mai, et va, à la tête de son armée, parcourir l'Aquitaine jusqu'aux bords de la Garonne. Dans cette expédition, il réduit le château de Peyrusse, dans lequel le duc d'Aquitaine, souverain du pays, avait dû, — dans la circonstance où il se trouvait, — établir une garnison. Quelques auteurs pensent que c'est Peyrusse, dans la haute Auvergne, auprès d'Allanche, et non Peyrusse de Rouergue.

Quoi qu'il en soit, Peyrusse de Rouergue devint, en 1163, la proie des Anglais, lors de la guerre qui éclata entre Henri II, roi d'Angleterre, et Raymond V, comte de Toulouse. Ils en furent bientôt chassés par

les habitants, sous les ordres de Cornély et de Médécis, qui remirent cette place à Hugues II, comte de Rodez.

Un descendant de ce Cornély, Raymond de Cornély, devint évêque de Cahors, en 1280, circonstance qui attira et fixa cette famille en Quercy. Quant aux Médécis de Peyrusse, on a voulu en faire la tige des Médicis de Florence ; mais cette filiation n'est qu'une présomption gratuite.

Peyrusse fut un des boulevards du comte de Toulouse pendant la guerre des Albigeois. Aussi lorsque la paix fut conclue à Paris, le 12 avril 1229, entre saint Louis et Raymond VII, il fut stipulé que les fortifications seraient rasées, et la place dut rester pendant dix ans entre les mains du roi. A la mort de Raymond, Jeanne sa fille, mariée à Alphonse de Poitiers, frère de saint Louis, hérita de tous ses Etats. Blanche de Castille envoya des commissaires pour recevoir le serment des nouveaux feudataires de son fils, et les consuls de Peyrusse le présentèrent, en 1269, au nom de leur ville. Alphonse visita plus tard le château et y reçut l'hommage du comte de Rodez.

Le 11 février 1369, les consuls de Peyrusse traitèrent avec le comte Jean I^{er} d'Armagnac et adhérèrent à son appel au nom de tout le bailliage. Cent ans plus tard, le

commun de paix, les droits de justice et de juridiction, tous les devoirs seigneuriaux du bailliage furent attribués à Frédéric d'Aragon, prince de Tarente, depuis roi de Naples, par l'érection de Villefranche en comté-pairie, faite en sa faveur, en 1480.

Les guerres de la Réforme n'ont pas laissé de grands souvenirs à Peyrusse, mais elle fut saccagée, en 1562, par les catholiques. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une modeste, triste et sale commune du canton de Montbazens, où commencent les truffières, qui se continuent dans la partie occidentale du département.

De Peyrusse à Asprières s'étend un district métallifère dont les roches qui le constituent sont le granit, le gneiss passant au micaschiste, des syénites, des porphyres particuliers, tenant à la fois des eurites et des mélaphyres. On voit dans le district, à Peyremale, au haut et bas Minier, à Lacaze, à La Carcenie, des traces d'anciens et importants travaux d'exploitation des gîtes en filons, dont les minerais trouvés dans les déblais et les vieilles haldes sont généralement du plomb vert, de la galène et de la blende.

Après avoir visité Peyrusse, nous reprenons le train à la station de Naussac. A mesure qu'on avance dans la direction de Capdenac, la vallée de la Diège se

resserre et la montagne s'escarpe. On franchit la Diège sur trois ponts séparés par des tranchées. A l'issue du troisième pont le convoi s'engouffre dans le tunnel de l'Estifol, — foré au cœur d'une roche composée d'arkose, de quartz et de gneiss quartzeux, — dans laquelle on a constaté la présence de plusieurs filons de galène argentifère.

A l'issue du tunnel, on laisse, à gauche, le riche et fertile hameau de Palaillou ; on franchit encore la Diège sur un quatrième pont et on pénètre dans le tunnel de Roques, — percé dans le granit et le porphyre, — dont on sort pour franchir un cinquième pont et traverser le tunnel granitique de Clavel.

En sortant de ce tunnel le train court vertigineusement sur un remblai, passe dans une forte tranchée granitique, pratiquée au moulin d'Arcange, et lorsqu'on atteint le moulin de Lacoste, que la voie laisse à droite, on débouche dans la magnifique plaine de Saint-Julien-d'Empare, véritable Thessalie, qui produit avec prodigalité la vigne, le mûrier, le chanvre, le froment et le maïs. Cette contrée, enrichie par les alluvions du Lot, réjouit la vue fatiguée des gorges austères de la Diège, et c'est en admirant ce panorama, paré de la robe verte de Daphné, qu'on

arrive à la station de Capdenac, munie d'un bon buffet.

CAPDENAC.

XVI^e STATION.

8,479^m de Naussac. — 7,834^m de Saint-Martin-de-Bouillac.

La gare de Capdenac, qui devrait logiquement s'appeler la gare de Saint-Julien-d'Empare, puisqu'elle est située sur le territoire de cette commune, s'élève en Rouergue, sur la rive gauche du Lot; tandis que Capdenac s'étale en Quercy, sur une hauteur de la rive droite. Ce fut certainement une place formidable, mais non inexpugnable, puisque Simon de Montfort l'occupa, lors de sa croisade contre les Albigeois, et qu'elle fut plusieurs fois prise et reprise par les Anglais.

Il y avait cinq portes, placées à la suite l'une de l'autre. La première, en arrivant par la route venant de la gare, est à plein cintre, les autres à ogive.

La montagne ferrugineuse, servant d'assiette à la ville, est très-escarpée au levant; au midi et au couchant, l'escarpement est moins prononcé. La ville était entourée de remparts dont on trouve de

nombreux vestiges ; mais elle n'offre plus que quelques traces de ses vieilles fortifications. On les a abattues et on a comblé les fossés, du côté de l'église, pour donner plus d'étendue à un champ de foire.

L'église, sur le portail de laquelle on lit le millésime de 1722, n'a qu'une nef et deux chapelles, dont les autels sont chargés de dorures, comme les sanctuaires flamboyants et rococos des églises espagnoles.

A quelques pas de l'église j'ai remarqué, sur la porte d'une maison sans caractère, la date de 1696.

On me montra, dans une antique tour abandonnée, le carcan et les énormes chaînes réservés jadis au supplice des prisonniers. Cet attirail féodal me fit songer aux *Mystères d'Udolphe*, d'Anne Radcliffe, roman ténébreux qui me donnait la peau de poule dans mon enfance.

Clovis enleva Capdenac aux Wisigoths, Waïfre y fut poursuivi par les troupes de Pepin, et les religieux de la contrée y transportèrent leurs objets les plus précieux, pendant les ravages des Normands. Cette ville résista aux Anglais, et ne tomba en leur pouvoir que sous Charles VI. Elle fut rachetée par le comte d'Armagnac, et ses héritiers la conservèrent jusqu'au règne de Louis XI, qui la confisqua à Jean V. François I^{er} la céda au duc d'A-

lençon, qui la vendit, en 1518, à Galiot de Genouilhac, grand maître de l'artillerie.

Les habitants embrassèrent la réforme de Luther et leur ville servit pendant longtemps de place d'armes aux réformés. En 1614, Sully l'acheta, s'y retira après sa disgrâce, et fit réparer un ancien édifice, qui porte encore le nom de château de Sully. Cette place fut livrée à Louis XIII après le siège de Montauban.

Quelques savants ont voulu voir dans Capdenac l'ancien Uxellodunum, le dernier boulevard de l'indépendance gauloise, dont l'emplacement est très-controversé, puisqu'on hésite entre Divona, Mursins, Luzech, le Puy-d'Issolu et Capdenac.

Vercingétorix avait succombé dans Alésia et rien ne paraissait plus s'opposer aux armes des Romains, lorsque les légions trouvèrent dans le pays des Cadurques un oppidum qui refusa de leur ouvrir les portes. Drappès et Luctérius, échappés au massacre d'Alésia, s'y étaient jetés avec leurs bandes. César, qui se trouvait à Chartres, se rendit immédiatement devant Uxellodunum. La défense des Gaulois fut héroïque, et César ne parvint à réduire l'oppidum qu'en détournant le cours du fleuve et en tarissant une source. Les habitants, privés d'eau, furent réduits

par la soif. César laissa la vie aux vaincus, mais leur fit couper les mains, « afin de rendre plus visible à tous le châtement des méchants, » dit Hirtius, son compagnon de guerre et le continuateur de ses *Commentaires* (4). Drappès, captif, se laissa mourir de faim dans le camp de Caninius. Luctérius, après avoir longtemps erré, fut livré à César par l'Arverne Epasnactus, ami des Romains.

Une femme de Capdenac me montra une fontaine en m'assurant que c'est celle dont il est question dans les *Commentaires*. On y descend par un escalier de cent trente marches en pierre, suivant une ligne à peu près verticale.

Que Capdenac soit ou ne soit pas l'Uxelodunum de César, c'était, dans tous les cas, un lieu favorable aux *oppida*.

Lorsque j'eus visité Capdenac, en revenant à la gare, après avoir dépassé la première porte romane que j'ai signalée, je rencontrai une espèce de Parque rustique, qui avait déposé sa quenouille auprès d'une petite mare, noire et glauque comme le Styx, où elle lavait, avec une ardeur fébrile, un grand linge fuligineux et rigide. Je ne sais pourquoi je pris cette loque

(4) Livre VIII.

pour le suaire des trépassés, que la bréhaigne semblait préparer pour la nuit de Walpurgis. Pendant ce temps, des vignerons chantaient joyeusement des noëls dans un clos voisin.

Je m'assis tout près de là pour contempler la vallée que le Lot placide et perfide moirait de ses flots plombés. J'avais le village de Vic à ma droite, la gare à ma gauche et plus loin le château de Trapé, dans la commune de Lunan, où l'on a trouvé des armes romaines. La vallée de Lunan fut le lieu que choisit Clovis pour y établir un monastère, sous l'invocation et la règle de saint Martin, auquel il se croyait redevable de la victoire qu'il avait remportée sur les Wisigoths. Les moines défrichèrent la vallée ; mais leurs travaux étaient fréquemment neutralisés par les inondations du Lot. Ils virent plusieurs fois leur monastère démoli, et au bout de deux siècles ils songèrent à choisir un lieu plus hospitalier. Ils jetèrent les yeux sur la vallée où coule le Célé et où s'élève Figeac.

L'imagination la moins prédisposée aux voyages dans le bleu éprouverait une commotion en présence du paysage qui se déroulait à mes regards. Le calme le plus profond régnait sur les rives du Lot. Je m'oubliai sur ce roc en oubliant le monde

et en m'abîmant dans d'interminables contemplations. Il me semblait, comme dit Giacomo Léopardi, que mes membres gisaient séparés, privés de sensibilité et de vie, que, rendu à l'éternel repos, mon être se confondait avec ces lieux silencieux. L'essaim des grands rêves s'élançait dans le monde invisible où dorment, dans une paix idéale, les essences et les puissances créatrices.

Peut-on sans émotion fouler cette terre sacrée que les dernières phalanges gauloises ont peut-être arrosée de leur sang, en défendant, contre les légions romaines, la patrie, dont leurs aïeux avaient dompté le sol encore inculte, en le soumettant à leur énergie ?

La contrée, saturée de cette mélancolie virgilienne que Poussin concentra avec tant d'intensité dans son œuvre, était empreinte d'un charme absorbant. Sous un ciel vibrant et embrasé, la nature, transfigurée par l'imagination, flamboyait et crépitait comme une fournaise. Les cigales aiguisaient dans l'herbe calcinée leur cri strident, mêlé au sifflement agaçant des locomotives de la gare. Les cohortes romaines m'apparurent, dans ce panorama, aux prises avec les phalanges gauloises, aux lueurs sanglantes de la guerre furieuse, poignant emblème de l'existence,

où l'amère pensée de la mort se mêle aux doux enchantements de la vie.

Les impressions ne m'abandonnèrent que lorsque j'eus regagné la gare bruyante et agitée, — où les voyageurs affamés se ruent à l'assaut du buffet, — pour me diriger sur Rodez.

La voie de Capdenac à Rodez remonte le cours du Lot, qu'elle longe, tantôt dans des tranchées, tantôt sur des remblais. Le convoi passe sur le territoire d'Asprières. On entrevoit, à travers les arbres, sur les bords de la rivière, le hameau de Cleyrou, dont les matelotes jouissent d'une bonne renommée. On aperçoit Vernet-le-Haut, sur la droite; on traverse le tunnel de Vernet, pratiqué dans le granit; on passe devant les hameaux de Cuzac, Florac, Lapalme, et le train stope à la station de Saint-Martin-de-Bouillac.

SAINT-MARTIN-DE-BOUILLAC.

XVII^e STATION.

7,834^m de Capdenac. — 4,176^m de Penchot.

La station géminée de Saint-Martin-de-Bouillac ne possède rien qui puisse intéresser d'une manière bien vive la curiosité

des touristes. Le village de Saint-Martin s'élève à droite de la voie, dans les frondaisons qui ombragent le coteau ; celui de Bouillac surgit à gauche de la voie et sur la rive droite du Lot, qu'un bac met en communication avec la gare construite sur la rive gauche. Le château féodal de Bouillac, flanqué d'une grande tour carrée et d'une petite tour ronde, profile son élégante silhouette dans le paysage.

Le convoi, suivant toujours la rive gauche du Lot, se remet en marche, passe devant le village et le château démantelé de Laroque, situés sur la rive droite, et s'arrête à la station de Penchot, qui rend la ligne ferrée accessible aux populations riveraines du Lot venant de Livignac et de Flagnac.

PENCHOT.

XVIII^e STATION.

4,176^m de Saint-Martin-de-Bouillac. — 3,379^m de Viviez.

La station est située sur les bords de la rivière, à l'embouchure de la vallée du Riou-Mort, à l'entrée d'un tunnel correspondant au cap de l'embouchure du Riou-Mort dans le Lot, et porte le nom du hameau

le plus rapproché. C'est l'avant-poste de la région industrielle dans laquelle nous allons pénétrer.

A peu de distance de la station s'élève une verrerie importante, où l'on fabrique des verres à vitre, des cylindres pour fleurs artificielles, des cloches pour jardins, des verres en forme de tuiles pour le vitrage des toits et des bouteilles. Sa fabrication mensuelle est, en moyenne, de 80,000 manchons de verre à vitre et de 450,000 bouteilles.

Un peu plus loin, dans une plaine qui n'est que le prolongement de celle de Livignac, et que ferme un versant planté de vignes et de châtaigneraies, dominé par le château de Boisse, s'élève l'usine de Penchot. C'était primitivement une aciérie qui a été transformée en fonderie de cuivre et de zinc. Le zinc brut obtenu dans l'usine de Viviez est élaboré dans l'usine de Penchot, — qui en est une dépendance, — et qui traite, en outre, de vieux zincs et des cuivres noirs.

Je traversai le Lot en bateau pour aller visiter, sur la rive droite, le village et les ruines du château de Laroque. Je m'engageai dans un « ramier » de peupliers bordé de seigles, de luzernes, de chanvres, ombragés, çà et là, par quelques noyers séculaires. Le ciel était resplen-

dissant et la terre dans tous ses attraits. Le Lot plombé dormait cauteleusement comme un thug ; les rossignols emplissaient les frondaisons de notes gaies. Je marchais, depuis quelques minutes, au sein de cette nature en fête, lorsque la végétation cessa brusquement. Je longeai alors une roche abrupte et arrivai bientôt au village de Laroque, convulsivement accroupi entre la rivière et la montagne, qui le menacent sans cesse par la base et par le faite.

Au-dessus du village, au flanc de rochers stériles et sombres, j'allai examiner les ruines féodales du château, berceau d'une famille du Rouergue dont l'origine, m'a-t-on dit, remontait au delà du dixième siècle. Un des seigneurs de Laroque entra dans une confédération faite, en 1230, entre le vicomte de Turenne et les abbés de Figeac ; un autre fut un des trois chevaliers français choisis par Charles VII, en 1424, pour combattre, à la tête de l'armée française, à la bataille de Saint-Ouen, où les Français battirent les Anglais.

A quelques pas des ruines du château, dans un lopin de terre serti dans la masse rocheuse par un mur en pierre sèche, j'aperçus le cimetière du village. On m'avait raconté qu'à cause de l'escarpement et de l'exiguïté du sentier qui y aboutit, on y

hissait les morts au moyen de cordes ; mais les habitants m'assurèrent que c'était une mauvaise plaisanterie, inventée par la malignité de leurs voisins. Je le regrettai au point de vue pittoresque.

On n'oublie pas de tels sites. Les montagnes de la rive droite sont arides, celles de la rive gauche, couvertes de châtaigneraies ; le Lot est calme comme un lac, et la contrée empreinte d'une mélancolie pénétrante. J'étais arrivé avec un soleil radieux, et fus surpris par un violent orage au moment où je regagnais la station. Les cimes des montagnes, qui se détachaient élégamment sur l'azur, s'évanouirent subitement dans la lividité diffuse du ciel, noyé comme une vision ossianique. En présence des éléments courroucés, d'une nature douloureuse et irritée et du modeste cimetière où les générations éteintes reposent sur la falaise, je me pris à murmurer avec le poète allemand :

J'aperçois une croix, mais non la grande image !
Il semble que le vent, qui déchaîne ma rage,
Et fait tourbillonner les feuilles jusqu'au ciel,
Ait arraché le Christ de son arbre immortel.

Dois-je prendre l'horreur en ces bois répandue,
Et de ses mille traits former une statue ?
O Nature, faut-il concentrer ta douleur,
Et la clouer en croix aux pieds de mon Sauveur ?

Au départ de la station de Penchot, le convoi s'engage dans le tunnel du Lot, percé dans un granit très-dur. Le chemin, d'abord en palier, et ensuite en rampe, décrit presque toujours des courbes jusqu'au Riou-Mort, qu'on traverse sur un pont en tôle. La déclivité augmente ensuite, l'on franchit de nouveau le Riou-Mort, et le train s'arrête à Viviez.

VIVIEZ.

XIX^e STATION.

3,379^m de Penchot. — 3,719^m d'Aubin.

La station de Viviez, où commencent les rampes qui régneront dans la plus grande partie du parcours jusqu'à Rodez, est située, — à gauche du village de ce nom, — à la jonction des trois vallées du Riou-Mort, de l'Enne, — dans laquelle se développe la voie qui se dirige sur Rodez, — et du Riou-Biou. C'est là que l'embranchement sur Decazeville se soude à la voie principale. Decazeville est à 3,452^m de Viviez par la voie ferrée.

J'ai fait une excursion à Decazeville et ne consacrerai pas un chapitre spécial à cette localité, quoique ses forges et ses fonderies soient, après le Creuzot, le

premier établissement métallurgique de France. Récemment reconstituée après une crise financière, l'administration occupe dix mille ouvriers environ à extraire le charbon de la mine, à traiter le minerai et à donner au fer toutes les formes que réclame l'industrie. La compagnie possède, tant à Decazeville qu'à Firmy, une foule de hauts fourneaux, de fours à puddler et à réchauffer, de marteaux pilons, de trains de laminoirs, de machines soufflantes et à vapeur. Le puddlage, le laminage, la fabrication des fers et des pièces de fonte se font exclusivement à Decazeville.

Les principales mines exploitées par la Compagnie sont celles de la Vaysse, de Bourran, des Paleyrets, de Combe, de Firmy et de Rulhe.

Une des curiosités des environs de Firmy est le Puy-de-Vol, montagne de serpentine traversée par un filon de fer chromé, qui produit un singulier et étonnant effet au milieu des soulèvements jurassiques qui l'entourent.

Je ne dois pas entrer dans de plus amples détails sur ce centre industriel. Les personnes intéressées à en savoir plus long recueilleront facilement sur les lieux tous les renseignements désirables.

Nous avons réglé notre compte avec

Decazeville et Firmy ; Viviez n'a rien qui nous intéresse : dirigeons-nous vers Aubin.

En sortant de la gare de Viviez, nous traversons d'abord le Riou-Biou, puis nous franchissons deux fois l'Enne et entrons dans la commune d'Aubin. Nous passons sur le remblai de l'Igo-del-Toupi, dans la tranchée de Rochindoux, sur le ravin de Sévérac, et stopons à la station d'Aubin, qui donne son nom à l'un des plus importants bassins houillers de France, par sa position et par les richesses minérales qui l'entourent.

AUBIN.

XX° STATION.

3,719^m de Viviez. — 2,749 de Cransac.

Nous sommes dans la région de la houille et de l'industrie, dans les contrées fuligineuses où planent les ombres utilitaires de Watt et de Papin. On est assez surpris, au premier abord, de trouver dans ce pays rustique et primitif de bouviers, de pâtres et de bûcherons méridionaux, — où la légende prétend qu'est venu Virgile, — l'ardeur fébrile des populations industrielles du Nord.

C'est, assurément, un intéressant spectacle que celui de l'activité humaine aux prises avec le travail glorifié, dont il est permis de redouter les abus sans en méconnaître les grandeurs. Il ne faudrait pas qu'au sein du matérialisme qui nous envahit, on oubliât qu'il s'agit moins d'accélérer le progrès de la production que de développer l'esprit de prévoyance dans les esprits insatiables, dévorés d'appétits et de convoitises effrénés.

Nous voici donc dans le royaume de la houille, « le soleil en cave, le diamant noir, » , comme disent les Anglais. La houille est, en effet, un des membres de l'opulente famille du carbone, qui se compose du diamant ou carbone cristallisé, de la houille grasse irisée, de la houille maigre schisteuse, du lignite parfait ou jais, du bois fossile ou lignite imparfait et de la tourbe des marais.

La houille, — charbon fossile, fossilisation végétale, — s'est formée par des dépôts tourbeux successifs, plus tard comprimés, chauffés, distillés, minéralisés. Ce combustible fossile, et les roches au milieu desquelles il se trouve, remplissaient d'ordinaire le fond d'anciens lacs ou de vallées et de mers disparus. Les couches, descendant sous le sol, se relèvent ensuite pour venir réapparaître sur le flanc de

ces vallées, sur les bords de ces lacs, sur les rivages de ces mers d'antan. Il en est ainsi du bassin d'Aubin.

Les schistes sont les pages sur lesquelles est inscrite l'histoire de la végétation houillère. Adolphe Brongniart a reconstitué l'histoire de la flore fossile, comme Georges Cuvier avait reconstitué les mammifères éteints.

La production totale du bassin houiller d'Aubin est d'environ cinq millions de quintaux métriques de houille, dont la moitié, à peu près, sont employés à la fabrication du fer dans les usines du bassin, et le surplus est vendu pour la consommation locale, ou l'exportation dans les départements du sud-ouest.

Les mines produisent, en plus grande abondance que celles de Saint-Etienne et du Creuzot, le fer carbonaté lithoïde, dit minéral des houillères, si répandu dans les mines britanniques.

Le touriste, insouciant et frivole, passe souvent avec indifférence au milieu de ces centres industriels, sans se douter que sous ses pieds grouille une population de courageux houilleurs, qui jouent tous les jours, — pour assurer le pain de leur famille, — une existence plus aléatoire que celle des marins. Le touriste passe et s'en va, emporté par les locomotives, qu'on a

justement appelées les « chevaux du soleil, » car ce n'est pas la puissance de la vapeur qui les entraîne : c'est la chaleur solaire ; c'est elle qui a fixé le carbone dans les plantes qui, à leur tour, ont fourni la houille, il y a des milliers d'années.

La légende attribue la fondation d'Aubin à Albinus, général romain, auquel Commode confia le gouvernement des Gaules, et qui fut plus tard le compétiteur de Sévère. Sous Charlemagne, cette localité avait déjà un viguier royal. Au dixième siècle elle appartenait aux comtes de Rouergue. Les premières foires y furent établies vers 1344. Vers 1504, on y exploitait déjà des mines d'alun, et celles de houille étaient connues avant cette époque.

Les « chevaux du soleil » remettent le convoi en mouvement. Nous quittons la station d'Aubin, nous franchissons le ruisseau de Pommiers et la route de Villefranche à Maurs sur un pont viaduc. Par des tranchées entrecoupées de remblais, dont le plus important est celui du ravin de la Soulière, nous arrivons en vue des forges, que nous ne faisons qu'entrevoir, car le train s'engage dans le tunnel dit des Forges, — moitié en souterrain, moitié à ciel ouvert, — pratiqué dans des schistes pourris et criblés de sources.

Nous arrivons ensuite à Cransac en alignement de près d'un kilomètre.

CRANSAC.

XXI^e STATION.

2,749^m d'Aubin. — 14,005^m de Saint-Cristophe.

La station est située sur le flanc gauche de la vallée de l'Enne entre le Gua et le village de Cransac, tous les deux bâtis sur le flanc droit de cette vallée. Cette station sert au Gua, qui fait partie de la commune d'Aubin et qu'habitent généralement les ouvriers de la forge, et à Cransac, qui possède des eaux minérales, jouissant d'une certaine renommée dans le Midi. Elles ne sont pas encore hantées par le dandysme et servent simplement de rendez-vous aux anémies et aux élégances départementales d'alentour.

Les archives de l'abbaye de Conques racontent qu'en 900 une nommée Avierna et son fils Bernard donnèrent à Arlalde, abbé du monastère, le village et la fontaine de Cransac, *mansum et fontem de Caranciaco*.

Il y existe deux sources : la Source-Haute, située sur la montagne au nord du village, et la Source-Basse située à l'est.

A côté de ces eaux ferro-magnésiennes sulfatées, on trouve, dans le flanc des montagnes embrasées qui dominent les sources, des étuves naturelles dont l'usage est recommandé pour les rhumatismes chroniques, les engorgements articulaires et les tumeurs blanches.

On y trouve aussi des hôtels, sinon élégants du moins confortables, — aux puнаises près.

Les charbonnières embrasées, les montagnes en ignition, comme celle de Fontaine, située au nord-ouest du village, les scories, les terres vitrifiées, les pierres couvertes d'incrustations verdâtres, mêlées d'un jaune brillant comme de l'or, donnent un étrange caractère à cette contrée volcanique et volcanisée.

On n'oubliera pas d'aller, de Cransac, faire une excursion à Bournazel et à Belcastel, que je recommande très-spécialement aux artistes.

A la sortie de Cransac, la route qui conduit à Bournazel longe des prairies, et l'on éprouve la singulière volupté de respirer auprès des houillères la suave odeur des foins ; mais on retombe presque aussitôt, vers Rulhe, dans les steppes des mines. En s'élevant vers les hauteurs de la route déserte, on demeure silencieux, apaisé, ému et enivré par les senteurs vigoureuses des

lavandes, des genets, des bruyères, fleurs mélancoliques qui se plaisent au désert et étendent leurs rameaux agrestes dans ces landes abandonnées. Le cœur, gonflé de pensées vagues, déborde d'émotions inconnues, devant de tels spectacles.

J'arrivai sous cette impression à Bour-nazel, qui existait déjà du temps de Louis le Débonnaire, car on lit dans une charte de ce prince qu'il en fit don, en 849, au monastère de Conques.

Le village est sale et boueux ; le purin croupit dans les rues ; des porcs se vautrent dans des mares ; des poules picorent dans le crottin, des oies et des canards barbotent dans des égouts.

Au milieu de tous ces immondices s'élèvent les restes menacés d'une des plus opulentes habitations seigneuriales du seizième siècle, dont la façade était ciselée comme une coupe florentine, mais dont les grâces sculpturales, délaissées par la main de l'homme, disparaissent tous les jours sous les insultes du temps.

Tout un poème plein de charme se déroule le long des frises. Quelques bas-reliefs sont des hymnes à l'Abondance et à l'Amour ; des satyres et des nymphes se lutinent ; des couples érotiques dansent sous les pampres ; des fleurs, des guirlandes, des agnelets et des mascarons courent

sur la façade. Ces chansons écrites dans la pierre emportent le visiteur dans ce beau pays de la fantaisie, où la prose, ivre de lyrisme, mêle le rêve à la réalité.

Une vaste façade, avec deux ailes en retour et deux pavillons aux extrémités ; au-devant, une cour fermée par une élégante balustrade, au milieu de laquelle devait aboutir une double rampe, par où l'on aurait pu descendre dans un parc, dont auraient fait partie les vastes étangs qui s'étendent dans la plaine, quatre tours rondes destinées à s'élever aux quatre angles : tel était le plan grandiose de ce château, qui ne reçut pas une entière exécution, et qui eût été merveilleux.

Charlotte de Mancip, fille et héritière de Gaspard de Mancip, seigneur deournazel, épousa Jean II de Buisson, seigneur de Mirabel, Roussenac et autres lieux. Jean de Buisson, possesseur, par son mariage, de l'ancien château féodal deournazel, que le temps avait ruiné, songea à le rebâtir, et c'est par ses ordres que fut élevé le nouvel édifice dont je parle, et dont un des ornements porte la date de 1545.

Pour faire place aux nouveaux bâtiments, les anciens ne furent abattus que successivement ; aussi en subsiste-t-il encore une partie.

J'ai dit que le nouveau château n'avait jamais été achevé, et il consista toujours en deux corps de logis, l'un en retour d'équerre par rapport à l'autre.

Le corps de logis du nord est divisé en cinq travées, dont la première, plus étroite que les autres, est percée d'une porte conduisant à un escalier. En élévation, l'ordonnance se compose de deux ordres superposés : l'un dorique, l'autre ionique. Entre les colonnes cannelées de ces ordres s'ouvraient des fenêtres, encadrées dans un petit portique de pilastres, surmonté d'un fronton.

L'entablement de l'ordre dorique fait ressortir au droit des colonnes, et ses métopes sont décorées d'une grande diversité de sujets, au nombre desquels figurent des bucranes, des trophées et autres motifs empruntés à l'antiquité par la Renaissance. Dans l'une des métopes de l'aile en retour j'ai remarqué un cavalier entièrement nu, foulant aux pieds de son cheval son adversaire renversé, qui n'est probablement qu'une copie de quelque sculpture antique.

L'entablement de l'ordre ionique, qui n'a point de ressauts, est d'une extrême richesse, et se distingue par une remarquable frise à enroulement. Au-dessus de la corniche se dressent de hautes lucarnes,

et le toit actuel est revêtu de pierres schisteuses en guise de tuiles ou d'ardoises.

Le corps de logis a une porte et quatre croisées au rez-de-chaussée, cinq fenêtres au premier étage et autant au second, qui sont surmontées de bustes ravissants.

A l'extérieur, ce corps est d'un aspect sombre et sévère ; les fenêtres, étroites et surmontées de lucarnes, portent des galnes de termes.

Le corps de logis de droite, ou l'aile orientale, renfermant les salles d'honneur et de réception, a sa façade entièrement divisée en troistravées que séparent des colonnes accouplées, entre lesquelles sont creusées des niches. Au rez-de-chaussée, ces colonnes unies sont engagées dans des ressauts qui motivent des voussures à caissons, abritant des fenêtres à plein cintre et en retraite. A l'étage supérieur la saillie des ressauts a été utilisée par l'établissement d'une galerie à voussure également caissonnée, qui permet de traverser cet étage sans passer par la grande pièce qu'il soutient, et n'intercepte point, d'ailleurs, la lumière nécessaire à cette dernière.

Cette aile orientale, qui a trois grandes ouvertures au rez-de-chaussée et autant au premier étage, continue les lignes du

corps de logis septentrional et est également dorique en bas et ionique en haut.

A l'extérieur, la disposition est aussi à peu près semblable ; mais quelques-unes des fenêtres sont plus larges, et, par suite, munies d'un meneau vertical.

Deux tours circulaires de la Renaissance, couronnées d'une corniche, et fort délabrées, flanquent les encoignures de cette aile, à l'angle de laquelle s'élève un pavillon en retour, faisant, par conséquent, face au pavillon septentrional, et servant de cage à un escalier qui rappelle les sévères grandeurs de l'escalier de marbre de Versailles.

Il existe une ouverture au rez-de-chaussée, une au premier étage, et des croisées irrégulièrement percées sur la façade qui regarde les étangs.

On aperçoit, près de la porte du massif septentrional, des amorces de murailles qui témoignent que le château ne fut jamais terminé de ce côté.

J'ai gémi en contemplant, dans une salle basse, des entassements de débris remarquables, et j'ai considéré les restes de trois étages de cheminées rampant dans des salles à demi comblées par la chute des voûtes.

Il subsiste, à l'entrée de la cour d'honneur, déshonorée et encombrée par des

amoncellements de fumier et d'outils aratoires, deux tours du château primitif, faisant face aux étangs qui scintillent aux pieds des jolis coteaux dressés dans la direction de Rignac.

En cherchant à résumer mes impressions, je constate que l'aile gauche de ce joyau de la Renaissance, — dont les lignes architectoniques sont d'une extrême élégance et l'ornementation d'une finesse exquise, — a été seule achevée. La frise a enroulement du second ordre, les caissons étincelants des voussures et des métopes, sont traités avec une habileté exceptionnelle, mais sont parfois d'un travail inégal. Quelques détails m'ont paru lourdement exécutés ; d'autres, au contraire, témoignent d'un art merveilleux et presque sans rival.

Certains cartouches, au-dessus des niches, et les bas-reliefs décorant les ressauts de la frise dorique, sont divins et je ne sache rien d'aussi séduisant dans l'art régénéré de la Renaissance, qui, parfois déréglé dans son expansion, se jeta volontiers dans le sensualisme païen, en sortant du mysticisme chrétien du moyen âge.

Ce bijou est l'œuvre d'un artiste méridional : Guillaume Lyssorgues, dit le Sourd, élève de Philandrier, lecteur du cardinal d'Armagnac, lequel avait accompagné en

Italie son patron, qui fut élevé à la pourpre en 1544. Philandrier avait connu, à Venise, Sébastien Serlio, dont les conseils lui furent utiles.

Philandrier, né, en 1505, à Châtillon-sur-Seine, alla en Rouergue, en 1533, et n'en sortit que pour accompagner Georges d'Armagnac dans son voyage en Italie, ou pour l'aller voir à Toulouse. Il devint chanoine du chapitre de Rodez, en 1554, et archidiacre, en 1564. On voit dans cette ville plusieurs édifices construits sur ses dessins. C'est lui qui donna des leçons d'architecture à Guillaume Lyssorgues.

L'école méridionale, jusqu'ici méconnue, n'a à envier que la notoriété à celle du Nord, qui éleva tant de merveilles sur les bords de la Loire. Les noms de Philandrier, de Nicolas Bachelier et de Guillaume Lyssorgues, ont le droit de faire retentir les échos de la Renommée à tout aussi juste titre que ceux de Philibert Delorme, de Jean Bullant, de Pierre Lescol, de Germain Pilon, de Jean Goujon, de Jacques d'Angoulême et de Jacques Nepveu, l'architecte longtemps ignoré de Chambord, — ce chant du cygne du style gothique, qui ne procède de la renaissance italienne que par quelques détails accessoires.

Guillaume Lyssorgues, ayant voulu cou-

ronner lui-même d'un gigantesque pélican de plomb le faite d'un pavillon du château de Bournazel, se laissa tomber dans un fossé et se tua. C'est sans doute à cause de cet accident que le château ne fut jamais terminé.

Le château fut saccagé par les paysans soulevés, le 3 février 1790, et livré aux flammes par la multitude inepte et cruelle. Depuis cette époque, les propriétaires n'ont jamais voulu ou n'ont peut-être pas pu le faire restaurer, et l'ont livré sans défense aux injures du temps, aussi dévastateur que la rage révolutionnaire.

Lorsque je pénétrai, ainsi que je l'ai déjà dit, dans la cour encombrée d'ordures, pour visiter le château délabré et dans l'abandon, une jeune paysanne idiote, marchant sur sa *chrétienté*, sortit d'une buanderie et m'accompagna. Elle ne répondit à mes questions que par des paroles inarticulées, sortant d'une bouche sur laquelle était stéréotypé un sourire niais, car l'intelligence avait abandonné la malheureuse femme comme les seigneurs ont délaissé le château.

Je m'en allai attristé, en songeant au dernier descendant des châtelains, qui fut de mes amis, et qui est mort récemment, à la fleur de l'âge, laissant le manoir de ses aïeux à des collatéraux.

Je m'intéresse singulièrement à cette merveille, déjà si cruellement altérée, et fais des vœux pour qu'elle soit classée parmi les monuments historiques, avant qu'elle gise complètement dans la poussière des ruines.

Je visitai, en me retirant, l'église du village, contiguë au château, auquel elle servait jadis de chapelle, et dans laquelle on a retrouvé naguère le caveau de l'ancienne famille seigneuriale.

Puisque nous faisons, après Volney, le pèlerinage des ruines, allons non loin de Bournazel, à peu de distance de Rignac, au fond d'une âpre vallée et au faite d'un rocher s'élevant au-dessus de l'Aveyron, visiter le château féodal de Belcastel, qui domine les maisons du village groupé à ses pieds.

C'est un amas confus de bâtisses. Des tours irrégulièrement posées, des donjons tronqués, des arceaux rompus, des fenêtres en croix, des portes ogivales, des arcs brisés, des piliers à figures sculptées s'élancent en tout sens. J'ai compté cinq grosses tours rondes : trois sur le devant, une en arrière, la cinquième sur un des flancs ; deux tourelles à côté de la porte ; deux vigies aux angles d'un bastion construit entre la montagne et le château ; enfin, deux autres tourelles au-dessus

d'un précipice, qui défendait la place vers le sud-ouest.

Le donjon carré est isolé au milieu de l'édifice. On y montait par un escalier tournant fort étroit, établi dans une tourelle intérieure.

On trouve successivement une première porte, défendue par des mâchecoulis et d'où un pont levis s'abaissait sur les fossés, une cour intérieure, une deuxième porte avec herse, servant d'entrée au château proprement dit.

Les fossés, creusés dans le roc, du côté de la montagne, recevaient l'eau d'un torrent qui s'échappait ensuite à travers le château par un conduit se déversant dans le précipice du sud-ouest.

La distribution intérieure est très-compiquée et la construction fort irrégulière, parce qu'elle était subordonnée à la forme bizarre du rocher qui sert d'assiette à cette aire féodale.

Aujourd'hui l'herbe, la bruyère et les ronces rampent le long des murs extérieurs, et la désolation règne dans l'intérieur des salles désertes, où l'on remarque encore quelques écussons armoriés, témoignages à demi effacés de l'orgueil des anciens châtelains.

Sur la rive de l'Aveyron opposée à celle sur laquelle s'étale fièrement le château,

s'élève, — isolée des habitations, — la petite église du village, bâtie, au quinzième siècle, ainsi que le pont, par Alzias de Saunhac, dont on voit le tombeau dans le chœur, sous une voûte latérale, pratiquée dans l'épaisseur du mur.

Une statue couchée surmonte le sarcophage, dont les côtés sont ornés de bas-reliefs et de médaillons. Cette statue représente Alzias de Saunhac en costume de chevalier, ayant à ses pieds un chien, emblème de la fidélité. Ses armes, *d'or au lion de gueule, à la bordure componée d'azur*, sont empreintes sur les clés des voûtes de l'église, dédiée à sainte Madeleine.

Nous voici de nouveau à Cransac, au retour de Bournazel, et de Belcastel, attendant le train qui doit nous conduire à Saint-Christophe, à travers une contrée très-accidentée.

A la sortie de la station, le convoi gravit une rampe et parcourt un pays coupé par des ravins, que la voie franchit en remblai, pour pénétrer ensuite dans le tunnel de Faysse, creusé dans le grès houiller à gros grains de quartz. Un pont de deux arches, jeté au milieu d'un vaste remblai, rend accessible le ravin de Combecave, et la locomotive irritée s'engage dans le tunnel de La Richardie, dont la roche est de même nature que celle de

Fayssse. A la sortie du tunnel, le convoi traverse le Riou-Biou sur un pont de trois arches et s'élève en rampe jusqu'au village d'Auzits, situé à droite de la voie, où la Compagnie avait primitivement eu l'intention d'établir une station.

Il y a à Cransac un embranchement pour Auzits d'une longueur de 4,194^m. Auzits est le chef-lieu d'une commune du canton de Rignac. Il s'appelait autrefois *Castrum de Ausicio*. Le comte Jean II accorda aux habitants, en 1353, des coutumes, un consulat et des officiers royaux.

D'Auzits la voie descend sensiblement vers Saint-Christophe, sur un sol accidenté et schisteux, couvert de châtaigneraies élégantes. Lorsque les tranchées permettent à la vue de s'étendre sur la gauche de la voie, l'horizon est immense. Ce sont des collines, — couvertes de vignobles et d'arbres fruitiers, — entre-coupées de profonds ravins.

Le train s'engouffre dans un petit tunnel sans nom, s'engage ensuite dans celui de Fabrègues, pratiqué dans les grès rouges, franchit le ruisseau de Bengouyre et s'arrête enfin à Saint-Christophe.

SAINT-CHRISTOPHE.

XXII^e STATION.

14,005^m de Cransac. — 6,935^m de Marcillac.

La station de Saint-Christophe est placée sur le territoire de la commune de ce nom, et vis-à-vis le village qui en est le chef-lieu, sur le versant gauche de la vallée de Lady. C'est aux environs de Saint-Christophe, à Goutrens, qu'on a dernièrement découvert un trésor celtique, composé d'une grande quantité de monnaies gauloises ayant des figures sur la face et des haches, des boucliers et des sangliers sur le revers.

On voit à Saint-Christophe une vieille tour carrée à mâchecoulis, qui a dû appartenir à l'ancien château féodal du bourg.

En sortant de la station de Saint-Christophe, le convoi descend en pente jusqu'au grand viaduc de Tournemire, jeté en travers de la vallée de Lady. On aperçoit, un peu sur la droite, le château de Panat, perché au sommet d'un monticule isolé, soudé au massif de la montagne par une étroite langue de terre, et on laisse à gauche Valady, sur un coteau planté de vignes dominant un vaste bassin de prairies.

En face de Valady, on a à droite Clairvaux, où s'élevait un monastère, remontant à la plus haute antiquité, qui fut détruit par les Sarrasins au huitième siècle. Alboin, fils d'Harold, roi d'Angleterre, étant passé en pèlerinage dans le Rouergue, en 1060, le releva après en avoir demandé l'autorisation à Robert, comte de Rodez, et à l'évêque Pierre de Narbonne. Il le donna à l'abbaye de Brantôme, en Périgord, qui le vendit aux moines de Conques, en 1062, « pour le prix de 80 sous du Puy et une très-bonne mule, à la charge par eux de payer annuellement un marc d'or à Saint-Pierre de Rome. » Les religieux de Conques le possédèrent jusqu'en 1442, époque à laquelle il fut donné à l'abbaye de Saint-Victor de Marseille par Richard de Milhau.

La voie, se tenant toujours sur la droite de la vallée, s'élève en rampe, décrivant une série non interrompue de courbes, à cause des nombreux replis de l'escarpement.

Depuis Saint-Christophe, au-dessous de la ligne sur laquelle court le convoi, se développe parallèlement une voie ferrée, construite par la compagnie de Decazeville. Elle va de Marcillac à cette usine, en passant par Saint-Christophe et Firmy, et a une longueur de 24 kilomètres. Elle sert

à porter à Decazeville le minerai oolithique du vaste plateau jurassique de Mondalazac, dont la qualité est excellente, et les autres matières premières qu'elle rencontre sur son parcours.

Pendant qu'on regarde les travaux d'art que ce petit railway a nécessités, le train a marché et s'engouffre dans le tunnel de Marcillac, à l'extrémité duquel se trouve la station.

MARCILLAC.

XXIII^e STATION.

6,935^m de Saint-Christophe. — 4,478^m de Nuces.

La station de Marcillac est destinée à desservir, outre la localité, les populations du bassin inférieur du Crénau. Le panorama qui, de cette station, se déroule aux yeux du voyageur est ravissant. Les collines aux croupes arrondies sont couvertes de vignes et de vergers. La ville, dénuée de monuments intéressants, et éloignée d'un kilomètre de la station, s'épanouit derrière ses promenades de noyers, à cent mètres au-dessous d'elle, dans le vallon qu'arrose le Crénau. Le transport du minerai du Mondalazac, destiné aux usines de Decazeville et de Firmy, donne une

certain animation industrielle à ce pays de joyeux vigneron.

A Marcillac je louai une voiture qui me conduisit à Conques en une heure et demie. La route suit les bords du Crénau, qui vers le milieu du trajet change de nom pour prendre celui de Dourdou. On laisse, à droite, le château de Combret, ancienne seigneurie du Vabrais, puis les ruines imposantes d'un vieux manoir abandonné, dont mon automédon ne sut pas me dire le nom, et on traverse les villages de Nauviale et de Saint-Cyprien. Au delà, la vallée riante se resserre et s'assombrit. On entre dans une région âpre et dure, où la vigne, le seigle, le maïs et les châtaigniers poussent péniblement, dans les schistes qui affleurent le sol, et on arrive à Conques, au milieu des désolations de la vallée pétrée, *vallis lapidosa* des chroniques.

Là, au cœur des plus âpres montagnes du Rouergue, s'élevait jadis une splendide abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, fondée au troisième siècle, presque à l'origine de la vie monastique. Elle fut successivement ruinée par les Goths et les Sarrasins, et rétablie autant de fois, d'abord par Clovis, puis par Pepin, roi d'Aquitaine.

Dans le temps de la splendeur des cloîtres, ce couvent, situé sur un versant extrêmement raide, où l'on aboutit par

une pente très-escarpée, attirait un grand nombre d'ouvriers et d'autres gens qui élevèrent des maisons autour de son enceinte. A la longue, ces maisons formèrent un village. Les dépendances de cette opulente abbaye ont disparu sous le marteau des niveleurs et des iconoclastes. Seule, l'église romane, — située au centre du bourg, au cœur des ruines et des énormes murailles de soutènement qui portaient les jardins du monastère, — s'est conservée comme paroisse, sous le vocable de sainte Foy.

Le martyrologe mentionne deux saintes de ce nom, qui ont dans leur légende des circonstances identiques. L'une aurait souffert le martyre sous Hadrien, avec ses deux sœurs sainte Espérance et sainte Charité, en compagnie de sainte Sophie leur mère, dont il est assez difficile d'affirmer la réalité corporelle, car elles symbolisent tout simplement les trois vertus théologales. L'autre sainte Foy, dont la mère s'appelait également sainte Sophie, serait née à Agen, où elle aurait été martyrisée sous Dacien, avec saint Caprais.

Ces légendes sont essentiellement allégoriques, ce qui n'empêche pas les fervents de dire que le corps de la vierge d'Agen fut apporté à Conques vers la fin du neuvième siècle.

Vincent de Beauvais, hagiographe enclin à la mythographie, a donné, dans son *Miroir historial*, la légende de sainte Foy, que j'ai trouvée reproduite en Normandie, sur un beau vitrail qui décore l'une des fenêtres de la charmante église Sainte-Foy de Conches.

Fondées sous l'invocation du Sauveur, de la Vierge et de saint Pierre, l'abbaye et l'église de Conques passèrent sous celle de sainte Foy, lorsque le corps de cette sainte y fut apporté par Charles le Simple, vers l'année 888.

L'église, construite sur le modèle réduit de la basilique de Saint-Sernin de Toulouse, fut érigée, au commencement du onzième siècle, par les soins de l'abbé Odalric. Sa façade, fort singulière et très-haute, est tournée vers la vallée exiguë, froide et profonde, que dominent des rochers taillés à pic. Sur les murs faits d'assises régulières de moellons taillés, on remarque des incrustations en mosaïques grossières, des étoiles rouges ou jaunes sur des cercles noirs, des losanges et des parallélogrammes obliques. Deux clochers accompagnent cette façade et ne dépassent pas le toit de la nef, depuis que leurs sommets ont été détruits par un incendie qui dévora la toiture de l'église.

Un vaste bas-relief, abrité par une pro-

fonde voussure, décore le tympan en plein cintre du portail. On voit, au-dessus, deux fenêtres étroites et longues avec une petite rose. Les sculptures de ce tympan offrent une des plus belles interprétations du jugement dernier qui existent dans l'art du moyen âge. Trois zones horizontales divisent toute la composition.

La zone supérieure est occupée par deux anges sonnant de la trompette, et formant comme une gloire mystique, une apothéose flamboyante.

Au centre de la zone intermédiaire, surmontée de vers léonins, on voit le Christ, assis sur un trône, dans la *vesica piscis*, le dextre bénissant, ayant les élus à sa droite et les damnés à sa gauche. Parmi les élus, on distingue sainte Foy, saint Pierre, reconnaissable à ses clés, suivi d'un vieillard appuyé sur des béquilles; un abbé satisfait, tenant sa crosse d'une main et de l'autre conduisant un roi peu rassuré, qui a l'air de ne pas oser croire à son salut. A la gauche du Sauveur, les réprouvés sont repoussés par des anges, et un séraphin tient le Livre de vie. Les damnés, mêlés aux diables, sont rangés sur deux lignes. J'ai remarqué, parmi les damnés, trois moines et un diable rongant le crâne d'un des damnés, supplice traditionnel dans le catholicisme, qui prouve que Dante

n'a pas inventé celui de l'archevêque Ruggieri.

La zone inférieure, qui dramatise également le contraste des supplices de l'enfer avec les joies du paradis, est partagée par deux frontons. A droite, les élus se dirigent vers la porte du paradis. Au fond, au-dessous du fronton, apparaît un autel avec un calice. On y voit aussi des morts soulevant la pierre de leurs sépulcres et une sainte, — probablement sainte Foy, — attirée par une main gigantesque. A gauche, en opposition à la porte du paradis, on aperçoit celle de l'enfer, représentée par une gueule monstrueuse, dans laquelle un diable pousse les damnés. Sous un fronton correspondant à celui qui surmonte l'autel des élus, Satan, assis sur un trône, a sous ses pieds un damné en guise d'es-cabeau. Il est entouré de ses ministres et des impies qui expient leurs crimes par différents genres de supplices. J'ai remarqué un réprouvé à la broche, un avare pendu avec sa bourse au col tandis qu'un serpent lui ronge les yeux, deux amants coupables étranglés avec la même corde, un goinfre qu'on entonne, un chevalier, armé de pied en cap, précipité avec son cheval dans la gueule qui personnifie la porte de l'enfer. Au centre de cette zone, sous les pieds du Christ, apparaît une psycho-

stasie : un ange et un diable pèsent les âmes dans une balance sans fléau ; l'ange est rempli de candeur, le diable, sournois, donne le coup de doigt au plateau, comme un épicier indélicat.

Ce drame satirique et poignant, sculpté avec une verve et une animation inexprimables, était primitivement peint de couleurs très-vives, que les intempéries ont tellement altérées qu'on en distingue à peine quelques traces éparses.

L'intérieur de l'église est à trois nefs et à transepts, avec charole autour du chœur et larges galeries au-dessus des bas côtés de la charole pour contre-bouter les voûtes en berceau de la nef. Elle se termine à l'est par cinq absides. L'abside centrale a la forme d'un fer à cheval, sensiblement resserré à ses extrémités ; les deux autres sont semi-circulaires. A l'intersection des transepts s'élève une coupole, — sous une tour octogone portée sur quatre arcs doubleaux et quatre piliers, — plus moderne que le reste de l'édifice, puisqu'elle ne date que du quatorzième siècle, et deux absides, — une grande et une petite, — s'arrondissant sur chacun des transepts. Voilà pourquoi l'église a cinq absides à son chevet.

La nef, composée de six travées, est à collatéraux simples, avec un transept,

dans chaque bras duquel ouvrent, au levant, deux chapelles. Le chœur est entouré de bas côtés où débouchent trois absidioles.

L'édifice est entièrement roman. Toutes les arcatures sont en plein cintre. Les chapiteaux des colonnes se rapprochent par leur galbe du profil corinthien ; mais ils offrent entre eux une grande variété d'ornementation, comme on le remarque dans tous les édifices byzantins. Ils sont aussi remarquables d'invention que d'exécution. Les uns sont historiés, d'autres sont ornés de rinceaux et de feuillages ; la plupart n'offrent que des rudiments de feuilles. Les pendentifs de la coupole sont ornés de bas-reliefs et de deux grandes statues supportées par des consoles le long de la paroi septentrionale du transept.

Le chœur est entouré de magnifiques grilles en fer forgé, contemporaines de l'église. Ces grilles fermant les entre-colonnements du chœur et du sanctuaire, sont le plus complet et le plus admirable travail de ferronnerie que nous ayons en France. Elles se composent de montants reliés entre eux par de légères bandes de fer recourbées en volute, suivant des formes aussi gracieuses que solides, et couronnés d'épis aux pointes aiguës et barbelées, mariés à des fleurs de lis en tôle repous-

sée, qui se détachent au sommet du réseau.

J'ai considéré avec intérêt des fragments de dallages incrustés de disques en porphyre et en vert antique, qui doivent provenir de l'église primitive ruinée par les Goths et les Sarrasins.

Cette église abbatiale brille par cette sobriété de lignes et cette netteté de dessin qui font la beauté calme et grave du style roman.

Elle est du petit nombre de celles qui ont pu conserver leurs reliquaires et leurs vases sacrés au milieu de nos discordes civiles. Son trésor, — l'un des plus beaux du monde, — est renfermé dans une armoire en fer au-dessus du maître autel. Il se compose de reliquaires, de statuettes, de phylactères, d'ostensoirs, de monstrances, d'autels portatifs, d'émaux cloisonnés et champlevés, de croix processionnelles, d'intailles, de camées antiques, de cabochons, splendeurs d'orfèvrerie et de glyptique qu'on est surpris de trouver dans cette misérable bourgade.

Je tiens à donner la nomenclature des principaux objets composant ce trésor. On y voit : deux statues de sainte Foy, l'A de Charlemagne, les reliquaires de Begon et de Pascal II, un autre reliquaire du treizième siècle, une splendide croix pro-

cessionnelle, deux autres autels portatifs, un ostensor, une monstrance pédiculée, deux reliquaires, le chef de sainte Libérate, le bras de saint George, un groupe en argent de la Vierge et de Jésus, deux bassins émaillés du treizième siècle, de ceux qu'on nomme gémellions, et quelques plats en cuivre jaune repoussé du quinzième siècle, avec des tapisseries du seizième, représentant la légende de sainte Foy et de saint Caprais.

L'une des statues de sainte Foy, haute de quatre-vingt-cinq centimètres et en or repoussé, est assise sur un fauteuil en vermeil. La statue et le fauteuil sont enrichis de cabochons, d'intailles antiques, de nicolos, d'émaux translucides. On prétend que cette merveille, plus riche qu'élégante, fut fabriquée à l'époque de la translation des reliques de la sainte à Conques. La statue a des yeux en émail, d'un si étrange caractère, qu'ils lui donnent la solennité et le mystère hiératique des figures égyptiennes. Il n'existe d'équivalent dans ce genre qu'une Vierge, du même travail et du même style, qu'on garde dans le riche trésor d'Essen en Prusse.

L'autre statue de sainte Foy, plus petite que la précédente, en argent ciselé, est debout et date du quinzième siècle. Elle tient à la main droite le gril et le glaive,

instruments de son supplice, et de la gauche, la palme qui symbolise la récompense. La tête est d'une naïveté sympathique.

D'après la chronique de Conques, appelée le *Liber mirabilis*, Charlemagne aurait fondé un certain nombre d'abbayes, à chacune desquelles il aurait envoyé un reliquaire affectant la forme de l'une des lettres de l'alphabet alors usité. La lettre A serait échue à Conques. Telle est la version conquoise; mais il y en a une autre qui me paraît plus probable. On avait l'habitude, au neuvième siècle, de suspendre un alpha et un oméga aux bras de ces croix sur lesquelles on clouait de grands christes byzantins vêtus, exécutés en orfèvrerie, comme on en voit un, extrêmement curieux, dans une des chapelles de l'église Saint-Sernin à Toulouse. L'A de Conques, prétentieusement attribué à la munificence de Charlemagne, provient probablement d'un crucifix qui devait appartenir à l'abbaye. Il est en bois de chêne recouvert de plaques d'orfèvrerie en vermeil et décoré de cabochons, d'intailles antiques, d'émaux et autres ornements. Un anneau circulaire, dans lequel est enchâssée une grosse lentille en cristal de roche, forme son sommet. La base a été évidemment ajoutée après coup, et deux

anges en argent repoussé ont été fixés sur deux morceaux de chêne, qui se dressent au-dessus de cette base.

Le reliquaire de Bégon (4), appelé aussi, je ne sais pourquoi, lanterne de saint Vincent, est un petit monument byzantin du onzième siècle, qui m'a paru plus curieux que beau. Il a un dôme côtelé, soutenu par huit pilastres légèrement arrondis, rappelant le clocher de Saint-Front de Périgueux. Ces pilastres reposent sur un socle, carré à la partie inférieure, et finissant octogonalement au moyen de plans qui coupent ses arêtes en biseau. Un buste de saint, vu de face, occupe la partie inférieure de chaque entre-colonnement. Une seule des quatre plaques en argent repoussé et ciselé qui garnissaient les faces de la base est intacte. Elle représente un homme barbu, à la longue chevelure, terrassant un lion, que les uns prennent pour Samson et les autres pour Daniel.

Le reliquaire en vermeil de Pascal II se compose d'une stèle en bois reposant

(4) Bégon, le plus illustre abbé dont Conques s'honore, monta sur le siège abbatial en 1099. Il acheva l'œuvre d'Odalric et fut inhumé, en 1118, au pied du mur méridional de l'église, où son épitaphe est encastrée.

sur une base un peu plus large, garnie de plaques de vermeil ornées de cabochons et chargées d'inscriptions qui servent à lui assigner sa date et sa provenance. La Crucifixion forme le principal motif de sa décoration. On voit le Christ en croix, orné du nimbe crucifère, entre le soleil et la lune, avec la Vierge et saint Jean, debout de chaque côté de la croix. Le revers est garni d'une simple plaque de fer-blanc. Ce reliquaire du douzième siècle, qui a été remanié et mal restauré, fut construit par les ordres de Bégon, pour y renfermer un morceau de la vraie croix, dont le pape Pascal II avait fait don à l'abbaye.

Le reliquaire du treizième siècle était très-probablement un triptyque dans l'origine. Il a servi à en faire deux. La plus grande plaque décore la face de l'un ; les deux petits, rapprochés par leur grand côté, forment la face de l'autre. Ces plaques en vermeil, ornées de filigranes et d'inscriptions, sont bordées d'un rang de perles au repoussé et incrustées de saphirs, de cornalines blanches et de grenats en cabochons.

La croix processionnelle du quinzième siècle est en bois revêtu de lames d'argent, ornées de feuillages au repoussé, sur lesquelles se détachent en saillie des pierres antiques. Son sommet et les extrémités

des bras se terminent par des fleurons plats dont chaque pétale en accolade porte une grosse perle de vermeil. Sur ces fleurons s'appliquent des figures d'argent repoussé représentant Dieu le Père, la Vierge, saint Jean et les quatre évangélistes. Le centre est occupé, sur la face, par le Christ ; sur les revers, par une exquise statuette de sainte Foy. Le nœud représente des dais qui abritent les statues des apôtres saint Paul, saint Simon, saint Jacques le Mineur, saint Pierre, saint André, saint Barthélemy, saint Mathias et saint Jacques le Majeur.

On suppose que les ravissantes figures qui ornent cette admirable croix sont l'œuvre de quelque élève de l'école bourguignonne, dont Claux Sluter a laissé un splendide monument dans les sculptures du Puits de Moïse de Dijon, qu'il exécuta pour Philippe le Hardi, duc de Bourgogne.

L'un des autels portatifs est du onzième siècle, l'autre du douzième. L'un est en albâtre oriental, avec un encadrement orné d'émaux cloisonnés, de cabochons et de filigranes, enrichi de médaillons représentant en buste le Christ portant le nimbe crucifère, accompagné de l'alpha et de l'oméga, de l'agneau pascal, de sainte Foy, de la Vierge, de deux saints et des sym-

boles des quatre évangélistes ; l'autre, appelé de Bégon, est en porphyre rouge, garni d'argent niellé, et son principal ornement consiste dans des plaques d'argent, avec personnages niellés qui en garnissent le pourtour.

Le vénérable curé de Conques me montra toutes ces richesses avec une extrême bienveillance ; il me fit aussi admirer un ostensor du quatorzième siècle, de forme circulaire et d'une grande harmonie de proportions ; une monstrance pédiculée, en argent, dont le verre cylindrique renferme des reliques de sainte Foy ; deux reliquaires enrichis de phylactères, de nielles, de cabochons, de perles, d'intailles, de camées et d'émaux ; le chef de sainte Libérate, dont les chairs sont assez maladroitement exprimées par de la toile peinte en couleur naturelle, collée sur un relief et dont les cheveux sont faits d'une plaque de vermeil travaillé au repoussé ; le bras de saint Georges, — moine de Conques au neuvième siècle et évêque de Lodève en 877, — renfermé dans un reliquaire en forme de bras en argent repoussé et décoré, par parties, de dessins en relief incrustés de pierreries ; un médiocre groupe de la Vierge et de l'Enfant Jésus du treizième siècle, en argent repoussé et doré par intervalles ; enfin, une

ceinture de sainte Foy, qui passe pour avoir la vertu de procurer la maternité et des couches heureuses aux femmes qui la ceignent pendant qu'on récite certaines oraisons.

Telle est la liste exacte des objets composant ce beau trésor, perdu dans une pauvre bourgade du Rouergue, trésor encore trop peu connu, quoiqu'un érudit l'ait très-consciencieusement décrit (1).

Ce n'étaient pourtant pas là les seules richesses du monastère. Ses archives, — les plus riches de la province, — se composaient de chartes, de titres, de manuscrits amassés pendant plus de dix siècles, dont le peu qu'on a pu conserver est à Rodez, dans la tour des archives du palais épiscopal.

Le cartulaire, — précieux monument, nommé *Liber mirabilis*, — contenant le terrier de l'abbaye, est très-intéressant à consulter.

L'abbé de Conques jouissait des honneurs de la prélature et venait, aux états de Rouergue, immédiatement après les évêques de Rodez et de Vabres. Il eut

(1) *Trésor de Conques*, dessiné et décrit par Alfred Darcel, Paris, librairie archéologique de Victor Didron, 1864.

dans ses cloîtres jusqu'à neuf cents religieux, prêtres ou frères. Le cloître était exempt, par bulle d'Urbain II, de la visite des évêques et ne relevait que de l'abbé. Ces privilèges donnèrent lieu à des luttes dont l'histoire serait curieuse. Il fallut, bien des fois, l'intervention du roi pour contenir les prétentions des évêques, et les arrêts du Parlement de Toulouse pour châtier l'insolence des moines; aussi la bulle d'Urbain II fut-elle révoquée par Léon X.

Le monastère n'avait atteint un tel degré de splendeur que pour tomber de plus haut. Pillés par les calvinistes, en 1561, sécularisés ensuite, puis soumis, à diverses fois, à des règles moins sévères, les moines furent enfin dispersés lors de la suppression des couvents, en 1790.

J'ai conservé une vive impression de mon voyage à Conques. Sa vallée, froide et profonde, bornée par un horizon fermé, doit plaire aux cœurs attristés et bercer leurs mornes langueurs. Devant les beautés et les harmonies farouches qui éclatent au milieu de ce site ravagé, au fond de ces gorges, au sommet de ces pics, dans les hauteurs et dans les profondeurs desquels se cachent les mystères de la création, le voyageur reste comme accablé.

Je rentrai à Marcillac, la tête remplie des merveilles que je venais de voir, et repris le train qui se dirigeait vers Nuces.

Le trajet de Marcillac à Nuces est très-court. La voie décrit six courbes et suit une rampe uniforme. On sort de Bougonne en remblai pour entrer immédiatement dans le tunnel de Fau, percé dans des calcaires assisés. Avant d'entrer dans ce tunnel, la voie se rapproche de la vallée du Crénau, au bas de laquelle se trouvent d'abord Cougousse, puis le Pont, dont les eaux sulfureuses sont hantées par les Ruthénois, et sur le versant des coteaux opposés, des hameaux et des maisons d'été s'épanouissent dans des vignes. Pendant qu'on jette un regard rapide sur ce paysage, le train s'arrête à la station de Nuces.

NUCES.

XXIV^e STATION.

4,478 de Marcillac. — 9,097^m de Salles-la-Source.

La station, placée sur le territoire de la commune de Valady, à droite du bourg de Nuces qui en fait partie, s'étale sur le plateau qui domine les versants escarpés de Nuces, au milieu du grand

hémicycle dont Figeaguet est le centre. Cette station est destinée à desservir surtout les populations de la partie supérieure de la vallée de Lady. La ligne se replie deux fois sur elle-même de Saint-Christophe à Nuces. Du point où elle traverse la vallée jusqu'à cette dernière station, il y a environ dix kilomètres de trajet par le railway, tandis que ces deux points ne sont séparés à vol d'oiseau que par une distance de deux kilomètres.

De Nuces à Salles-la-Source, la voie se maintient sur les hauteurs qui dominent la vallée du Crénau. Elle franchit parfois des ravins, sur de hauts remblais, tandis que, le plus souvent, la mine lui a ouvert une tranchée étroite et profonde, au sein du calcaire.

Depuis Saint-Christophe, le touriste voyage dans une contrée déchirée par les soulèvements qui ont mis à découvert cinq formations géologiques bien distinctes : les calcaires oolithiques inférieurs ; les minerais de Mondalazac ; les marnes supra-lia-siques, divisées dans leur épaisseur par le calcaire nodulo-ferrugineux ; les calcaires de lias et enfin les grès bigarrés ou rougiers, qui recouvrent le terrain houiller.

A deux reprises, la haute muraille de rochers s'abaisse sur la gauche, et le voyageur peut plonger les regards dans la val-

lée de Salles-la-Source, où nous trouvons bientôt des ruines féodales, des gorges romantiques, des campagnes fertiles, des sites inattendus.

Bien au delà de cette vallée, abritée contre les aquilons par des rochers presque inaccessibles, s'étendent les stériles plateaux des causses, et tout au loin, dans les vapeurs indécises de l'horizon, se dressent fièrement les pics du Cantal, ainsi que les lignes sinueuses et basaltiques des sauvages montagnes d'Aubrac et de la Viadène (4), dans la direction de Mur-de-Barrez, qui était la principale et presque la seule ville du Carladez.

Devant cette immensité, la pensée se noie, l'imagination s'égare au delà du monde visible. Là-bas s'élève l'Aubrac, qui sépare le département de la Lozère de ceux de l'Aveyron et du Cantal, comme il séparait, avant la Révolution, le Gévaudan du Rouergue et de l'Auvergne. C'est un immense plateau basaltique, d'une longueur de cinquante kilomètres environ, sur une largeur moyenne de douze à quinze, qui s'étend depuis Trélans, les Hermaux, les Salses, dans la Lozère, jus-

(4) Viadène, « voie d'âne, » nom qu'elle doit à l'aspérité de ses chemins.

qu'à La Guiole et Lacalm, dans l'Aveyron. Le mont Maillebiau, le plus élevé de la chaîne, a 1,475 mètres d'élévation. De nombreux ruisseaux prennent naissance sur ces montagnes, où ils forment la rivière de Bès, qui, réunie à la Truyère, est un des affluents les plus considérables du Lot. Il y a aussi les lacs de Bord, de Saint-Andéol et les deux lacs des Salbiens, qui paraissent s'être formés dans d'anciens cratères de volcans.

C'est sur ce plateau basaltique que s'élevait l'abbaye de Sainte-Marie d'Aubrac (1), plus connue sous le nom de domerie d'Aubrac, dont la fondation remontait au onzième siècle.

Adalard, fils d'un comte de Flandre, ayant entrepris, en 1022, le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, suivant la coutume de son temps, fut arrêté, dit-on, dans ces contrées, par des brigands. Le vicomte se défendit et tua plusieurs bandits, mais vit périr quelques personnes de sa suite.

Adalard, se voyant en danger de perdre la vie, avait fait vœu, s'il échappait au danger, de fonder, au lieu même où il se

(1) *Alto braco*, mots qui signifient « faire halte, prendre son repas sur un lieu élevé. »

trouvait, un hôpital pour y recevoir les pèlerins, et de chasser de cette montagne les voleurs qui l'infestaient.

Plein de reconnaissance pour le Dieu qui venait de le protéger, Adalard, après avoir obtenu l'agrément de Hugues, comte de Rodez, ainsi que celui du pape, fonda l'hôpital d'Aubrac, en 1034. Adalard mourut dans la maison qu'il avait fondée. Les rois d'Aragon, ainsi que les comtes de Toulouse et de Rodez, contribuèrent à sa prospérité. Un acte de l'abbaye de Conques porte qu'Adalard « donne, cède et assure à Sainte-Foy, pour le service de Dieu et des pauvres, l'hôpital d'Aubrac, avec toutes ses dépendances. » Cet hôpital devint un Saint-Bernard au centre de la France. Là retentissait tous les soirs « la cloche des perdus, » pour guider les voyageurs égarés dans la forêt ou dans la solitude des montagnes.

Peu de temps après la mort d'Adalard, la communauté se composait de cinq sortes de personnes : de prêtres pour le service de l'église et l'administration des sacrements ; de douze chevaliers pour escorter les pèlerins et défendre la maison ; de frères clercs et laïques pour le service de l'hôpital et des pauvres ; d'oblats ou donats pour le soin des fermes de l'hôpital ; de dames de qualité, ayant sous

elles des servantes pour laver les pieds des pèlerins, nettoyer leurs habits et faire leurs lits.

La marque de distinction des frères et sœurs était une croix de taffetas bleu de ciel, à huit pointes, cousue sur l'habit, au côté gauche : on ignore l'époque où ils adoptèrent la robe noire, décorée de la susdite croix, avec le rabat blanc. Au chœur ils portaient une espèce de coule noire, à grandes manches, avec la croix sur le côté gauche de la coule. Les chevaliers portaient la même croix au même côté de leur justaucorps.

Pierre II, évêque de Rodez, leur donna, en 1160, la règle de Saint-Augustin, que le pape Alexandre II confirma en 1162, en leur accordant en même temps plusieurs privilèges et un grand nombre d'indulgences.

Le supérieur de Sainte-Marie d'Aubrac portait le titre de *dom*.

Le nom d'hôpital d'Aubrac devint plus tard un terme générique. Il y eut un hôpital d'Aubrac à Rodez, à Milhau, à Saint-Geniez, à Najac, à Bozoul, à Taussac et dans d'autres bourgs du Rouergue, qui étaient tous sous la dépendance de la domerie d'Aubrac, et étaient servis par des religieux de la maison mère, sous l'inspection du *dom*.

Comme toutes les choses humaines, après avoir jeté un grand éclat, Aubrac eut sa décadence. Différents désordres survenus dans la domerie forcèrent les évêques de Rodez à en ôter l'administration aux Augustins. Elle fut confiée à des prêtres séculiers, puis enfin, le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, qui en était dom commendataire, la mit, en 1696, entre les mains des Génovéfains. Ceux-ci n'ayant pu supporter la froideur des neiges d'Aubrac, leur dom s'en démit en faveur de l'abbé de Chancelade, *Fons Cancellatus*, en Périgord, et la piété refleurit, avec la réforme, sur la montagne d'Aubrac.

La Révolution chassa les religieux de leurs maisons, et ils s'en allèrent « de cabane en cabane, dans les dangers des maladies, des chemins, des faux frères, et les terreurs de la mort. »

Pendant que le train court vertigineusement sur les hauteurs qui surplombent la vallée du Crénau, on a à peine le temps d'admirer le splendide panorama dont je viens de parler. Il s'évanouit comme une vision, la barrière se redresse pour ne plus s'abaisser. Le convoi franchit un grand viaduc, traverse le tunnel de Figeuget, foré dans le grès rouge, et s'ôte à la station de Salles-la-Source.

SALLES-LA-SOURCE.

XXV^e STATION.

9,097^m de Nuces. — 8,771^m de Rodez.

La station de Salles-la-Source est à trois kilomètres du village, où l'on arrive par une route romantique qui serpente autour de hautes masses calcaires, dont les sommets font parfois saillie en avant de la montagne, comme des donjons destinés à garder le défilé; d'autres fois, d'énormes blocs, assis sur d'étroites bases, pareils à des pierres probatoires, semblent prêts à rouler dans la vallée verdoyante, où murmure un méandre ombragé par des chênes, des noyers, des peupliers et des frênes.

La vallée, d'abord resserrée, s'élargit brusquement. Le côté gauche, couvert de bois, conserve son escarpement et ressemble à un immense rideau de verdure; le côté droit est formé par un grand retrait de la montagne, entouré de rochers à pic.

La féodalité avait élevé dans la vallée cinq forteresses connues sous les noms de C'âteau-Majeur, Château-Mineur, château de La Calmontie, château de Saint-Paul et château de La Tour.

La commune de Salles-la-Source se compose des villages de Salles, de Saint-Laurent et du Bourg-Saint-Paul, qui formaient jadis trois paroisses ayant chacune son église, et qui s'abritaient sous les créneaux des cinq forteresses féodales que je viens d'énumérer.

En débouchant dans la vallée élargie, on aperçoit, en face, sur la hauteur, le hameau de Saint-Austremoine (4), dont l'église, mélange de style roman et de style gothique, doit dater de la fin du douzième siècle, et passe pour avoir été construite par les Templiers.

Saint-Laurent, dont les excellentes caves constituent une des richesses du pays, est au-dessous de Saint-Austremoine. La tour tronquée du château de La Calmontie y domine les modestes habitations des vignerons. A droite de ce château, le Rocher du Comte se sépare de la montagne et se dresse au-dessus de la vallée. Sa base se perdait jadis dans les constructions du Château-Majeur, dans lequel Bernard d'Armagnac réunit les états de Rouergue, en 1345, pour voter une levée d'hommes et des subsides, destinés à sou-

(4) Saint Austremoine avait été envoyé dans les Gaules par saint Pierre lui-même.

tenir la guerre de Flandre. Au-dessous de l'endroit où s'élevait le Château-Majeur, on aperçoit les restes de celui de La Tour, qui date de la Renaissance et dont il ne subsiste qu'un pavillon, dans lequel on remarquera un escalier en spirale et une partie du corps principal. Le Château-Mineur, — édifice rectangulaire flanqué de tourelles aux angles, — se trouve derrière, au milieu d'un enclos. Devant ce château, un sentier, rampant sur le flanc de la montagne, conduit à la source qui donne naissance au Crénau. Elle jaillit, bouillonnante et impétueuse, d'une étroite excavation. C'est de là que sort la Naïade, qui sommeille d'abord dans le petit lac du Château-Mineur, pour aller ensuite bondir en cascades éblouissantes au-dessus du Bourg-Saint-Paul, qui baigne dans les eaux du Crénau le pied de ses tours et de ses maisons éparses, non loin de la romantique promenade de l'Iris.

L'église de Salles, dédiée à saint Loup, est gothique ; celle de Saint-Laurent, — jadis chapelle du Château-Majeur, — est romane, ainsi que celle du Bourg, placée sous l'invocation de saint Paul.

Pendant la domination des comtes, Salles-la-Source porta le nom de Salles-Comtaux.

On y voit une importante fabrique de

draps, dont dépend un charmant jardin anglais, qu'on pourra demander à visiter. Les eaux, qui donnent le mouvement aux rouages de la filature, s'y épanchent en cascades et en méandres. Dans un coin, par des galeries ouvertes dans les profondeurs du tuf, on arrive au Cirque, grande excavation presque circulaire creusée par les eaux. On contourne un bassin alimenté par deux cascades : l'une tombe de toute la hauteur de l'abîme ; l'autre descend en murmurant du cœur des herbes qui croissent sur la pente adoucie de l'escarpement. De chaque côté, de grands blocs dressent leurs arêtes aiguës par la morsure du temps, et ajoutent au pittoresque de cet opulent paysage, où la pervenche, la ronce, le lierre et les scolopendres suspendent leurs festons et leurs astragales, que l'eau remplit de murmures, en fuyant sous les ombrages.

Une ruelle conduit aux derniers plans de la vallée, où la nature étale de nouvelles magnificences. Ici, l'eau glisse sur le flanc du calcaire incliné ; là, elle passe sous des arceaux rustiques, tombe en nappe éblouissante dans une vasque rocailleuse, pour s'élancer avec impétuosité sur un sol hérissé d'obstacles.

De Salles-la-Source, la voie s'élève encore par une rampe qui atteint sa plus

grande hauteur entre le chemin de Gajac à Rodez et celui de Flars à Sebazac, presque en face de ce dernier village. Le niveau des rails dépasse en cet endroit de 575^m,82 le niveau de la mer, et nous nous sommes élevés de 490^m,90 depuis Montauban, pour redescendre ensuite vers Rodez. La contrée, remplie de dolmens, est empreinte d'une morne grandeur. Nous laissons, à droite et à gauche, Bennac, Onet-l'Eglise, Mezielles, Gajac, Sebazac, Flars, Lapanouse; nous franchissons la vallée de l'Auterne, par un fort remblai, et entrons dans la gare de Rodez, qui se trouve sur l'autre côté de la vallée.

RODEZ.

XXVI^e STATION.

8,771^m de Salles-la-Source.

Rodez s'étale dans un site pittoresque et varié, sur la croupe d'une colline calcaire dominant la rive droite de l'Aveyron. C'était primitivement un établissement celtique appelé Ségodunum, c'est-à-dire la ville du rocher, qui paraît avoir été la capitale des Ruthènes, et dont Carentomag, dont j'ai signalé l'emplacement aux environs de Villefranche, et Condatomag, qui

s'élevait près de l'endroit qu'occupe Milhau, étaient les villes principales.

Les Ruthènes, alliés des Arvernes, furent vaincus à Uxellodunum par Jules-César, et avec eux succomba la liberté de la Gaule. Leur pays fit partie de l'Aquitaine, après la conquête romaine, et Ségodunum reçut des vainqueurs le nom de *Ruthena*. Saint Martial évangélisa la contrée ; saint Amans anéantit l'idole Ruth, — espèce de Vénus qu'adoraient les indigènes, — et leur fit embrasser le christianisme. Les Wisigoths s'emparèrent du pays, lors de la curée qui suivit l'écroulement du monde romain. Les Francs le leur enlevèrent. Charlemagne l'incorpora au royaume d'Aquitaine et y établit des comtes de Rouergue, qui devinrent plus tard comtes de Toulouse, après qu'ils eurent été déclarés héréditaires, de viagers qu'ils étaient d'abord.

Les plus anciens comtes de Rouergue dont l'histoire fasse mention s'appelaient Gibert et Guirbalde, dont les noms se trouvent mentionnés dans une charte de Pepin, roi d'Aquitaine, à la date de 838, en faveur du monastère de Conques ; mais l'origine et l'époque précise de leur existence sont inconnues. Le premier sur lequel on ait recueilli quelques détails à peu près positifs s'appelait Frédelon, à

qui Charles le Chauve donna, en 849, le comté de Toulouse, dont il était préalablement gouverneur, *custos urbis*, selon les termes de la chronique de Fontanelle.

Frédelon réunit sur sa tête les deux comtés de Toulouse et de Rouergue, cumul qui se représenta souvent sous ses successeurs, quoiqu'il paraisse que celui de Rouergue ait été spécialement affecté aux cadets, à titre d'apanage que le père ou l'aîné leur cédait.

Raymond succéda à son frère Frédelon, fonda l'abbaye de Vabres, en 862, mourut en 875 et eut son frère Eudes pour successeur dans les deux comtés. Eudes eut deux fils : Raymond, qui devint comte de Toulouse, et Ermengaud, comte de Rodez. Ils prenaient, l'un et l'autre, le titre de marquis de Gothie ou Septimanie, qui comprenait les diocèses de Narbonne, d'Elne, de Béziers, d'Agde, de Maguelonne et de Nîmes.

Raymond II, fils d'Ermengaud, porta les titres de comte de Rouergue, marquis de Gothie, prince des Aquitains et périt de mort violente, en allant à Saint-Jacques-de-Compostelle.

Raymond III, son fils et son successeur, en 964, combla de dons l'abbaye de Conques et mourut en allant à Jérusalem.

Hugues, son frère, lui succéda dans le comté de Rouergue et le marquisat de Gothie. Il donna, en 1054, l'église de Trebosc, avec ses dépendances, à l'abbaye de Conques. A défaut d'enfants mâles, il laissa le comté à sa fille Berthe, dont le mari, Robert, comte d'Auvergne, se qualifia de comte de Rouergue et de Gévaudan.

A la mort de Berthe, Guillaume, comte de Toulouse, et son frère Raymond se disputèrent le Rouergue jusqu'en 1079, époque où ils terminèrent leur différend à l'amiable. Guillaume garda le comté de Toulouse et Raymond devint comte de Rouergue et de Narbonne.

Ce dernier est le fameux Raymond de Saint-Gilles, le héros de la première croisade. Il engagea Rodez et quelques châteaux voisins à Richard, vicomte de Milhau et de Carlat, pour subvenir aux frais de la croisade. Telle fut l'origine du comté de Rodez, qui n'exista officiellement qu'en 1112, lors de la vente irrévocable qu'Alphonse Jourdain consentit à Richard des terres engagées.

Hugues I^{er}, Hugues II, Hugues III, Guillaume, Henri I^{er}, Hugues IV, Henri II ceignent successivement la couronne comtale de Rodez. Ce dernier se maria trois fois : d'abord avec la marquise de Baux,

dont il eut une fille, nommée Isabeau, qui épousa le vicomte de Turenne; ensuite avec Mascarone de Comminges, dont il eut trois filles : Béatrix, qui épousa Bernard de La Tour d'Auvergne; Cécile et Valbruge, qui épousèrent deux frères de la maison d'Armagnac : Bernard et Gaston; enfin avec Anne de Poitiers, fille d'Aymar de Poitiers, comte de Valentinois, dont il n'eut pas d'enfants. Henri II mourut, en 1303, au château de Gages, qu'il avait fait construire, et fut enterré dans l'abbaye de Bonneval, après avoir institué pour son héritière sa fille Cécile, épouse de Bernard d'Armagnac. Ce fut le dernier comte, en ligne masculine, de la postérité de Richard de Milhan, qui avait occupé le comté de Rodez pendant deux cents ans.

Cécile, après avoir soutenu contre ses sœurs, jalouses de sa position, des procès qu'elle gagna, gouverna glorieusement, mourut, en 1312, laissant deux enfants : Jean, son héritier, et Marthe, qui épousa Bernard, sire d'Albret, et fut enterrée à Rodez dans l'église des Frères mineurs.

Bernard d'Armagnac, son mari, administra le comté au nom de son fils mineur, et eut des différends avec l'évêque Pierre de Pleine-Chassaigne, au sujet de la police des foires, qui se tenaient tantôt dans la

cité, tantôt dans le bourg. Comme lorsqu'il mourut, en 1319, son fils n'avait encore que douze ans, on nomma administrateurs de ses biens Roger d'Armagnac, vicomte de Magnoac, son oncle, depuis archevêque d'Auch, pour les comtés d'Armagnac et de Fezenzac, et Amaury de Narbonne pour le comté de Rodez.

Le comte Jean I^{er} épousa, en 1324, Régine de Goth, fille et héritière de Bertrand de Goth, vicomte de Lomagne et d'Auvillars, neveu de Clément V. Régine mourut en léguant ses biens à son mari, qui se remaria, en 1327, avec Béatrix de Clermont, comtesse de Charolais, fille de Jean de Clermont, petit-fils de saint Louis. Jean I^{er} mérita d'être surnommé le Bon et mourut, en 1373, à Beaumont-de-Lomagne, et non au château de Gages, comme le prétend Oihenart, en emportant les regrets de ses sujets, dont il s'était concilié l'attachement par son humanité et sa clémence.

Jean II, dit le Gras, son fils et son successeur, entra solennellement à Rodez, le 9 mars 1380. Il eut, de Jeanne de Périgord, deux fils et une fille : Jean, Bernard et Béatrix, « la gaie Armagnagoise, » qui épousa, en premières noces, Gaston de Foix, dont la mort fut si tragique, et, en secondes noces, Barnabé Visconti, sei-

gneur de Milan. Il eut aussi un fils naturel, Jean d'Armagnac, patriarche d'Alexandrie, archevêque d'Auch, cardinal et administrateur de l'évêché de Rodez, depuis 1378 jusqu'en 1381.

Lorsque Jean II mourut à Avignon, en 1384, son fils, Jean III, lui succéda dans les deux comtés d'Armagnac et de Rodez. Avec l'aide de son frère Bernard, il chassa les Routiers du Languedoc et du Rouergue, passa ensuite en Italie, en 1391, à la tête de trente mille hommes, pour secourir son beau-frère Barnabé Visconti, qui venait d'être dépossédé du duché de Milan, par Galéas Visconti. Il fut blessé devant Alexandrie, dont il faisait le siège, et mourut des suites de ses blessures. Son corps, embaumé et placé dans un cercueil de plomb, fut envoyé en France, par le duc de Milan, et inhumé dans l'église d'Auch, capitale de l'Armagnac. Ce prince emporta les regrets de ses sujets. Il avait eu de Marguerite de Comminges deux filles qui ne lui succédèrent pas dans les deux comtés, dont la propriété tomba dans les mains de son frère Bernard.

Bernard II d'Armagnac entra solennellement à Rodez le 24 mars 1394, et fut couronné, le lendemain, par l'évêque Henri de Séveri. L'année suivante, il épousa Bonne de Berry, sa cousine germaine, fille

de Jean, duc de Berry et de Malthée d'Armagnac. Bonne, déjà veuve d'Amédée, comte de Savoie, dont elle avait eu un fils, qui devint pape sous le nom de Félix V, donna à Bernard sept enfants, dont deux garçons et cinq filles : Jean, né en 1396, dans le couvent des Cordeliers de Rodez et baptisé en grande cérémonie par l'abbé de Conques ; Marie, née au château de Gages, en 1397, et morte à sept ans ; Bonne, née à Laverdun, en 1399, qui épousa, au château de Gages, Charles d'Orléans, veuf d'Elisabeth de France ; Bernard, né le 20 mars 1400, qui devint comte de la Marche et de Picardie ; Anne, née à Gages, en 1402, mariée, en 1418, avec Charles d'Albret, comte de Dreux, fils du connétable ; Jeanne, née à Gages, en 1403, et Béatrix, née en 1406, qui moururent filles et furent ensevelies aux Cordeliers de Rodez.

Bernard II, aussi brave que cruel, fit périr les vicomtes de Fezenzaguët, branche cadette de sa famille. Il embrassa le parti du duc d'Orléans, contre le duc de Bourgogne, et y joua, comme on sait, un rôle si important, qu'on ne distingua bientôt ceux du parti du duc d'Orléans que sous le nom général d'Armagnacs, comme on appela Bourguignons ceux du parti opposé. Lorsqu'il eut été massacré à Paris,

le 12 juin 1418, son corps fut d'abord déposé à Saint-Martin-des-Champs et transporté, le 14 septembre suivant, à l'abbaye de Bonneval, couvent de bernardins fondé, en 1147, par Guillaume de Calmont, évêque de Rodez, aux environs d'Espalion. Neuf cents prêtres assistèrent aux funérailles. L'église était décorée de cent quarante draps d'or ou de soie et de vingt-deux mille torches allumées. Cette cérémonie, d'une magnificence inouïe, témoigne de l'opulence des comtes, qui avaient le droit de faire battre monnaie et dont la monnaie se divisait en sous rodanois, raimondins et hugonins.

Jean IV, fils de Bernard, lui succéda. Il épousa Blanche de Bretagne, dont il eut un fils, qui mourut très-jeune, et deux filles : Marie, qui épousa le duc d'Alençon, en 1437, et Eléonore, que le pape Félix V, son oncle, maria, en 1446, avec Louis de Châlons, prince d'Orange. Jean IV épousa en secondes noces Isabeau de Navarre, fille de Charles III, roi de Navarre, et d'Eléonore de Castille. Il eut de ce mariage Jean, qui pendant la vie de son père porta le titre de vicomte de Lomagne ; Charles, à qui on donna pour apanage la vicomté de Creysse et la baronnie de Meyrueys ; enfin Isabeau, dont le mariage avec son frère scandalisa ses contemporains. Jean IV,

prince excellent, eut à subir les vexations du roi de France. Le comte de Pardiac, son frère, fit assassiner Amaury de Sévérac à Gages, en 1427, et le fit pendre à une des croisées du château. Pardiac devint plus tard gouverneur de Louis XI, qui fit périr son fils Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, le 4 août 1477, à Paris, sur la place des Halles.

Jean V, fils et successeur de Jean IV, épousa, en 1444, Jeanne de Foix, fille de Gaston, comte de Foix et d'Eléonore d'Aragon, reine de Navarre. Il n'eut pas d'enfants de ce mariage, mais il en eut de son union incestueuse avec sa sœur Isabeau, dont il fut éperdument épris. Le pape l'excommunia et Charles VII le cita devant son parlement de Paris, pour avoir fait battre monnaie dans la ville de Rodez, pour s'être intitulé comte par la grâce de Dieu, pour avoir exercé le droit de grâce, pour avoir octroyé des lettres de noblesse, pour avoir fait battre de verges l'archevêque de Bordeaux, pour avoir épousé sa sœur. Jean V fut condamné au bannissement et à la confiscation de ses biens. Il parvint à se justifier et ses propriétés lui furent rendues; mais comme il entra dans la « Ligue du bien public, » Louis XI le livra de nouveau au parlement, qui ordonna que sa personne et ses biens seraient mis

dans la main du roi. L'arrêt fut exécuté, et les richesses du comte distribuées à différents seigneurs.

Jean V se réfugia en Armagnac, au château de Lectoure, où il fut assiégé par une armée royale, sous les ordres du sire de Beaujeu et du cardinal Jouffroi. Ce cardinal Jouffroi, évêque d'Arras, puis d'Albi, fabriqua des lettres de sauvegarde pour le comte, qui, ne se doutant pas du piège, lui ouvrit les portes de la place. Un archer limousin, nommé Pierre Gorgia, pénétra dans le château où était le comte et le tua froidement, au milieu de sa famille, dans la grande salle, où l'on vit pendant longtemps le pavé teint du sang de la victime, comme les dalles d'Holyrood le sont encore de celui de Rizzio. Le corps, traîné sur le pavé, fut livré à l'insolence des soudards, et la ville saccagée et incendiée. On prétend que le roi récompensa Gorgia en lui donnant une tasse d'argent remplie d'écus, et qu'il le retint dans ses gardes. Isabeau, sœur et femme du comte, fut sauvée du massacre général par Gaston du Lyon, sénéchal de Toulouse, et alla ensevelir sa honte dans le monastère du Mont-Sion, à Barcelone.

Le chapitre de la cathédrale de Rodez célébra, jusqu'à sa suppression, un anniversaire pour le repos de l'âme de Jean V,

en reconnaissance du don qu'il avait fait, en 1455, au trésor de cette église, dans un splendide reliquaire, de la relique connue sous le nom de la « sainte fusée de la Vierge, » qu'on prétendait être les restes d'un filet fait des mains de la sainte Vierge.

Jeanne de Foix, veuve de Jean V, fut conduite au château de Buzet, où trois agents secrets de Louis XI : Macé Guervadon, secrétaire du roi, Olivier le Daim, son barbier, et le sire de Castelnau de Bretenoux, lui firent prendre un breuvage qui la fit avorter d'un enfant de sept mois.

Les enfants de Jean V vécurent misérablement. Louis XII touché de compassion, leur donna, dans la suite, à l'un la terre de Montrosier, à l'autre celle de Ségur, et à Rose, l'une des filles, les revenus de Bozoul.

Après la mort de Jean V, Louis XI s'attacha à la poursuite du duc d'Alençon, son beau-frère, et de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, son cousin, chefs de la faction de la « Ligue du bien public. » Le duc d'Alençon fut jeté en prison, où il mourut deux ans après ; Jacques fut assiégé et pris dans son château de Carlat, conduit à la Bastille, en 1477, et décapité, dans le courant de la même année, aux

Halles. Le roi avait fait attacher ses deux fils sous l'échafaud, afin que le sang de leur père inondât leur visage.

Lors de l'assassinat de Jean V, son frère Charles, qui épousa Marguerite de Foix, gémissait dans les cachots de la Bastille depuis 1469. Plusieurs seigneurs demandèrent vainement sa liberté à Louis XI. Parmi les sollicitateurs figurait Jean d'Estaing, dom d'Aubrac, camérier-comte de Lyon, conseiller au Parlement de Toulouse, d'une des plus illustres familles de Rouergue. Le comté resta dans la main du roi, et Charles ne sortit de la Bastille que sous Charles VIII, après quinze ans de captivité. Il rentra en possession des biens de sa famille, mais n'en jouit qu'au nom du roi, qui se réserva même la garde des châteaux de Sévérac, de Capdenac et de Rodelle. Ses malheurs, qui avaient altéré sa raison, ne lui permirent pas d'administrer convenablement ses États. Le sire d'Albret, son parent, le fit enfermer, en 1484, dans le château de Castel-Jaloux, d'où il ne sortit qu'en 1496, pour aller terminer sa douloureuse existence au château de Castelnau de Montmiral, en Albigeois, où l'on voyait son tombeau devant l'autel de l'église paroissiale.

Il ne resta de la maison d'Armagnac, naguère si brillante, que deux enfants

mâles : Jean et Louis, — fils de Jacques, duc de Nemours, exécuté aux Halles, — qui moururent sans postérité. Louis, — le dernier, — fut tué en 1503, dans la guerre d'Italie.

Plusieurs seigneurs, alliés aux d'Armagnac, revendiquèrent leurs dépouilles : Charles, duc d'Alençon ; Philibert, comte de Châlons, et Alain, sire d'Albret. Le procès dura plusieurs années et fut terminé par François I^{er}, qui accorda la main de sa sœur Marguerite au duc d'Alençon, et lui céda à perpétuité tous ses droits et prétentions sur les biens de la famille d'Armagnac.

Le duc d'Alençon étant mort sans postérité, en 1525, Marguerite épousa en secondes noces Henri d'Albret, roi de Navarre, et apporta pour ce mariage le patrimoine des Armagnacs dans cette maison. Ils firent leur entrée solennelle à Rodez, en 1535, en qualité de comtes de cette ville. Leur fille unique, Jeanne, épousa Antoine de Bourbon, et Henri IV, fruit de cette union, réunit ses Etats à la couronne de France, en 1587.

Ainsi finit le comté de Rodez, possédé, conjointement avec celui de Rouergue, jusqu'au commencement du douzième siècle, par les comtes de Toulouse, qui le cédèrent, à cette époque, à Richard de

Milhau, de la famille duquel il était sorti, pour passer dans la maison d'Armagnac.

Un édit de 1607, daté du mois de juillet, prononça la réunion du comté à la couronne. Les dernières traces de son autonomie disparurent, en 1621, par l'érection de la sénéchaussée de Rouergue en sénéchaussée royale.

Puisque nous sommes dans la métropole du Rouergue, il me paraît utile de rappeler ce que fut le Rouergue. Cette province fit partie du gouvernement de Guyenne, du ressort du Parlement de Toulouse, de la primatie de Bourges, et se divisait en trois régions : la Haute-Marche, dont Milhau était la principale ville, le Comté, avec Rodez pour capitale, et la Basse-Marche, dont Villefranche fut le chef-lieu.

La nature très-variée de son sol peut se diviser en terres noires, rouges, de grave, de rivière, de causse, de ségala et de varène, souvent mêlées ensemble. Les terres calcaires des causses produisent les houx, les buissons, les genêts, les genévriers, les bouleaux et les buis; les terrains volcaniques des ségalas produisent le seigle, l'avoine, le sarrasin, le maïs et le châtaignier.

On distinguait, à Rodez, le Bourg et la Cité : celle-ci à l'évêque, l'autre au comte. C'étaient, en réalité, plutôt deux villes

que deux quartiers. Les seigneurs de l'une cherchaient à empiéter sur le territoire de l'autre, et parfois même on en venait aux mains.

Rodez, — ville morne, assise dans un pays austère, sous un climat revêche, avec ses maisons sinistres et louches, envahies par l'humidité, — montre, çà et là, un pignon festonné, un toit aigu surplombant en auvent, une gargouille s'élançant d'une corniche, qui arrêtent le regard ; mais la solitude assombrit cette cité, sur laquelle plane le lugubre souvenir du drame de Fualdès. Les rues, étroites et irrégulières, sont généralement obscures, à cause des saillies que le premier étage de la plupart des maisons forme sur le rez-de-chaussée.

Les comtes se firent bâtir, dans le Bourg, un château qui occupait une partie de l'église actuelle de Saint-Amans, la haute rue d'Armagnac, — où s'élevait la halle détruite en 1690, — la salle comtale et l'ancien hôtel de ville du Bourg. Ils inféodèrent ultérieurement ce château, habitèrent celui de Montrosier, et transportèrent enfin leur résidence à Gages, sur la rive droite de l'Aveyron, aux environs de Saint-Maime. A dater de l'inféodation de leur château du Bourg, ils allaient loger, lorsqu'ils venaient à Rodez, au cou-

vent des Cordeliers, où ils occupaient un quartier séparé.

On chercherait vainement vestige de ce château comtal. L'édifice de la Renaissance, — connu sous le nom de maison d'Armagnac, — situé sur la place de l'Olmet, a été élevé sur ses ruines, ainsi que toutes les habitations du côté occidental de la place du Bourg.

Outre ce château comtal, — qui occupait l'espace compris entre la Cour-Comtal, la rue de la Paume, la rue de la Madeleine, la rue de la Monnaie et une ligne tirée de cette rue jusqu'à la place du Bourg, — outre les cinq châteaux de Salles-Comtaux, les comtes possédaient les châteaux de Montrosier, de Gages, de La Grange d'Alboy, de Montolieu, de Sebazac, de Rodelle, de Rignac, de Camboulas, près Salars, sur le flanc droit de la vallée du Viaur; de Ségur, de Ram, de La Besse, à côté de Villefranche-de-Panat; d'Ayssènes, sur les bords du Tarn; de Montézic, de Lacalm, de Montpeyrour, d'Alpuech, de Marcillac, de Benavent, dans le canton de Saint-Amans, au-dessous de Tenières, sur les bords escarpés de la Trueyre; de Cabrespines, près d'Estaing, démoli, en 1628, par ordre du prince de Condé; d'Entraygues, de Villecomtal, de Bozoul, dont il ne subsiste que quelques

tracés sur les bords du Dourdou ; de Lioujas, situé à deux lieues de Rodez, sur la route d'Espalion ; de Belcastel, acheté par le comte Hugues, à Raymond de Belcastel, en 1251, et donné, en 1385, à Guillaume de Saunhac par le comte Jean III ; de Maleville, d'Aubin, de Capdenac, de Trépadou, de Salles-Curan, de Muret, de Moyrasés, de Cassagnes-Comtaux, de Prades, d'Arsac, de Salars, de Montjaux, *Mons Jovis*, aujourd'hui détruit et situé jadis à l'extrémité méridionale de Levezou, sur les bords de la vallée du Tarn. Ils possédaient aussi, au temps de leur splendeur, quatre châtellenies en Rouergue : Saint-Géniés-d'Olt, la Roque-Valsergues, La Guiole et Cassagne-Begonhès.

Il faut joindre encore à ces possessions les comtés d'Armagnac, de Fezenzac, de Pordiac, les vicomtés de Lomagne, d'Auvillars, de Fezenzaguët, de Brulhois, de Greysse, de Carlat, de Murat, et des terres considérables dans la moitié du royaume.

Avant la Révolution, Rodez jouissait des bénéfices d'une sénéchaussée, d'un présidial, d'une élection, d'une maîtrise d'eaux et forêts, d'un évêché, d'un séminaire, de quatre couvents d'hommes, de trois de filles, et de plusieurs petites congrégations de l'un et de l'autre sexe.

La plus ancienne et la plus illustre mai-

son religieuse était le monastère de femmes de Saint-Sernin-sous-Rodez, — situé aux environs de la ville, — dont la date de la fondation n'est pas connue. Les cordeliers furent appelés, en 1232, par l'évêque Pierre-Henri de La Treille, et leur église devint comme la chapelle du château comtal et la sépulture des comtes; les jacobins, par l'évêque Raymond de Caumont, en 1282; les jésuites, en 1562, par le cardinal-évêque Georges d'Armagnac; les capucins, en 1616, par l'évêque Bernardin de Corneillan, qui établit aussi les religieuses de Notre-Dame; les chartreux et les annonciades sous l'épiscopat de François d'Estaing, par Héliou de Jaufrui; les religieuses de Sainte-Catherine, en 1660, par la sœur Colombe.

La cathédrale, située sur le point culminant de la ville, est froide et nue, malgré l'élégance de quelques-uns de ses détails. C'est néanmoins l'édifice le plus important de la localité. Commencée par saint Dalmas et terminée par Dieudonné I^{er} dans le courant du sixième siècle, elle s'écroula pendant la nuit du 16 février 1276 et fut bientôt reconstruite sur le même emplacement. François d'Estaing fit ériger le clocher, et Philandrier éleva la façade de la place d'Armes. Le Toulousain Nicolas Bachelier décora l'intérieur.

Cette église n'a que deux entrées latérales, dont la plus belle donne issue sur la place du Chapitre. Son célèbre clocher, qui a deux cent cinquante pieds d'élévation, fut achevé en 1501. Il se compose de trois étages assis sur une base d'une époque plus reculée. Il est carré jusqu'au tiers de sa hauteur, puis surmonté par une tour octogone, flanquée de quatre tourelles qui posent sur les angles de sa base. Ces tourelles, s'élevant jusqu'au couronnement, sont remarquables par l'exécution ingénieuse qui caractérise la transition insensible de la forme carrée à la forme ronde. Les sculptures dont elles sont enrichies m'ont paru d'un travail très-délicat. Ces trois étages, surchargés d'ornements, du gothique flamboyant le plus historié, sont pratiqués sur encorbellement et découpés à jour avec une grâce exquise. Ils marquent au dehors les trois voûtes qui forment les trois étages du clocher. Chaque face du premier étage porte une grande fenêtre flamboyante. Les deux étages supérieurs sont ornementés avec une extrême variété. La tour est surmontée d'une vaste plate-forme, où se trouve une coupole contenant le timbre de l'horloge, qui supporte une colossale statue de la Vierge. Un rang de quatre-feuilles termine l'édifice, qu'il couronne comme d'un diadème.

Les quatre tourelles d'angles, ornementées avec un luxe de détail effréné, sont complétées par les statues des quatre Évangélistes. Ce clocher, d'une simplicité toute militaire dans sa partie inférieure, étale, au contraire, l'exubérance du style flamboyant, voisin de sa décadence, dans les régions supérieures, et passe avec raison pour une des plus éblouissantes cristallisations de l'art gothique.

On remarquera deux singularités dans cette église : la position insolite du clocher, placé au nord-est du chœur et ne faisant, pour ainsi dire, pas corps avec l'édifice principal, à la façon des campaniles italiens, et l'absence de portail sur la façade occidentale. Un grand autel se trouve placé en face du chœur, à l'endroit où les églises ont ordinairement leur entrée principale.

L'intérieur du monument, généralement médiocre à l'endroit des ornements, est composé de trois nefs avec transept et triforium. Il a la forme d'une croix latine, et vingt-sept chapelles rayonnent autour de la nef, dont les voûtes sont très-hardies.

La chapelle du Saint-Sépulcre, plus communément appelée Notre-Dame des Sept-Douleurs, est la plus importante et la plus originale de l'église.

La cloison flamboyante qui la clôt du côté de la nef est ornée de sept niches au dedans et autant au dehors. Dans celles de l'intérieur, on voit encore la figure du Christ et des sibylles portant des banderolles. Celles de l'extérieur sont vides, mais ont dû également contenir des sibylles.

On aperçoit, — dans une arcade ouverte derrière l'autel, — le Christ étendu sur un linceul dont Joseph d'Arimathie et Nicodème tiennent les extrémités. Ils sont entourés par saint Jean et les saintes femmes, tous de grandeur naturelle, portant le costume du seizième siècle, époque de la construction de la chapelle.

Au-dessus de cette arcade s'épanouissent trois sujets enluminés. Dans le compartiment central, le Christ apparaît à la Madeleine; dans celui de droite, saint Thomas est prosterné aux pieds du Rédempteur, dont l'image a disparu; dans celui de gauche, le Sauveur retire les âmes des limbes, figurées par une tour d'ivoire d'où sortent les victimes. Sur le compartiment central, on lit : *Mulier noli me tangere*; sur celui de droite : *Noli esse incredulus*; sur celui de gauche : *Portas mortis Salvator dirupit*.

La frise qui surmonte ces trois sujets porte l'inscription suivante, en lettres en-

chevêtrées les unes dans les autres : *O Deus omnipotens, Gualmardi miserere Ruffi qui structuram hanc ob tui nominis fabricavit honorem. Ejus peccatis.....*

L'arcature supérieure représente la Résurrection, et, comme le sujet est de facile compréhension, il serait oiseux ou impertinent de l'expliquer.

Les figures courtes, et gauchement agencées, sont un mélange hybride des styles gothique et de la Renaissance, mais recommandables par la naïveté de l'expression et la sincérité de l'exécution. Les arabesques et les feuillages, qui forment l'ornementation décorative de cette œuvre, sont d'un joli goût.

La chapelle du Jardin-des-Oliviers, voisine de la précédente, a bien aussi son intérêt. Dans une arcade, pratiquée au-dessus de l'autel, Jésus-Christ est à genoux, les trois apôtres dorment dans un angle, et le Père éternel, entouré d'anges portant les attributs de la Passion, plane au-dessus.

Quelques chapelles, d'ailleurs assez insignifiantes, renferment de riches tombeaux d'évêques.

Les portails de la sacristie du chœur et de celle des enfants de chœur sont deux chefs-d'œuvre de la Renaissance, éclos sous le ciseau de Nicolas Bachelier, tandis

que la sacristie paroissiale est d'une banalité fâcheuse.

Le ravissant jubé fut construit grâce à l'intelligente initiative de Bertrand de Chalençon, qui monta sur le siège épiscopal de Rodez en 1457.

Les boiseries du chœur sont remarquables. Selon l'usage du temps, le caprice des artistes se donna carrière jusqu'à la licence, dans ces sculptures bizarres et pornographiques.

Les orgues, achevées en 1628, sont d'une perfection irréprochable sous le rapport du travail; mais le mauvais goût, qui commençait à s'introduire dans les arts au dix-septième siècle, perce dans les ornements.

Les vitraux sont beaux, quoique en mauvais état. Pourquoi n'a-t-on passongé à les faire restaurer?

J'ai déjà dit qu'on comptait jadis quatre couvents d'hommes à Rodez : celui des Cordeliers, actuellement occupé par le palais de justice ; celui des Chartreux, où l'on a installé le dépôt d'étalons ; celui des Capucins, transformé en prison, et celui des Dominicains, dont une caserne occupe l'emplacement ; trois de femmes : celui de l'Annonciade, sur l'emplacement duquel on a construit le grand Séminaire ; celui des religieuses de Notre-Dame, et

celui des religieuses de Sainte-Catherine de l'ordre de Saint-Dominique.

Le cloître des cordeliers, — construit au quatorzième siècle, — renfermait, il y a peu d'années encore, des morceaux de sculpture magnifiques de détail. Les états de Rouergue s'assemblaient, dans les derniers temps, tantôt dans le réfectoire de ce couvent, tantôt dans celui des dominicains (1).

L'église de Saint-Amans, assise sur l'assiette d'un édifice primitivement dédié à saint Pierre et saint Paul, par saint Amans, premier évêque de Rodez, a été plusieurs fois reconstruite, et le monument actuel ne date que de la fin du dix-huitième siècle. Ce fut pendant longtemps un monastère de religieux de l'ordre de Saint-Augustin ; mais comme ils se relâchèrent, vers le milieu du onzième siècle, l'évêque Pons d'Etienne les chassa de leur

(1) Les séances des états de Rouergue se tenaient le plus souvent à Rodez, mais aussi quelquefois à Villefranche, à Milhau, à Sauverre, à Salles-Comtaux, à Najac, à Rignac, à Gages. Lorsqu'ils se tenaient à Rodez, les états s'assemblaient, à l'origine, dans une grande salle de l'hôpital du Pas, dont une partie était sur le territoire de la Cité, et l'autre sur celui du Bourg.

couvent et les remplaça par des moines de Saint-Victor de Marseille.

L'ancienne église Saint-Etienne, transformée d'abord en boucheries, sert aujourd'hui d'asile à de petits marchands fripiers et des quatre-saisons, qui lui ont donné la physionomie morne d'une judengasse.

L'évêché, situé au coin du boulevard d'Estourmel et de la place d'Armes, est construit sur une partie de l'emplacement de l'ancien palais épiscopal, qui était attenant à la cathédrale et qui fut démoli par suite de l'agrandissement de celle-ci vers la fin du quinzième siècle. Sur le milieu de la façade, au midi, se détache, en saillie, un large escalier semi-circulaire, dont les doubles volées conduisent à un perron précédant immédiatement la grande salle du palais épiscopal, salle Louis XIV, avec plafonds à caissons, relevés de peintures allégoriques, dont l'ensemble constitue une sorte d'apothéose du roi-soleil.

La race minutieusement et parfois puérilement curieuse des archéologues trouvera, à l'angle de la place de l'Olmet, un hôtel de la Renaissance d'un beau caractère, dont les étages s'élèvent en encorbellement. On l'appelle, à Rodez, la maison d'Armagnac, quoiqu'elle soit postérieure à

l'extinction de cette famille féodale. Les fenêtres à meneaux, sont ornées de nombreux médaillons finement sculptés, et à l'angle formé par la place et la rue Cour-Comtal, l'Annonciation est sculptée en relief dans un cartouche. Ces sculptures offrent une analogie frappante avec celles de la cathédrale, attribuées à Nicolas Bachelier. Dans la partie des bâtiments en façade sur la cour intérieure de ce bâtiment, on remarquera une belle porte écussonnée ouvrant sur un escalier à vis.

On verra, à côté de la maison d'Armagnac, au coin de la rue Cour-Comtal, une maison gothique, — habitée par un quincailler, qui a bien son côté pittoresque.

Il y en a une au coin de la rue Saint-Roch et de la place d'Estaing, dont l'extérieur est médiocrement séduisant, mais dont la cour intérieure renferme un puits de forme élégante et une galerie découverte à balustrade flamboyante, surmontant un petit porche à deux travées voûtées d'ogives et ajouré de deux arcades à accolade et choux frisés. La porte d'une tour ouvrant dans cette cour se recommande par des ornements de la Renaissance, d'une grande finesse, qui entourent un écusson armorié.

A côté de là, également dans la rue Saint-Roch, surgit sous forme de tour

carrée, une haute construction, désignée sous le nom de « Maison des Anglais, » remarquable par les curieuses fenêtres géminées du quatorzième siècle qui la décorent.

Puisque me voilà en train de faire le recensement des maisons, recommandons celle qui se trouve au coin de la place du Chapitre, à l'entrée de la rue Penevayre, à côté de la gendarmerie et en face de l'hôtel de ville, le plus laid que j'aie vu de ma vie. Elle date du quatorzième siècle. La porte ogivale est surmontée d'une galerie à arcatures trilobées, terminée à chacune de ses extrémités par un balcon circulaire en saillie, supporté par un encorbellement décoré d'élégantes moulures. Il y a, dans la cour, un puits dont la margelle polygonale se compose de dalles, sur la face extérieure, dans chacune desquelles est sculpté un bourdon de pèlerin.

Je veux encore citer la maison Bancarel, joli hôtel de la Renaissance, situé sur la place du Bourg; l'hôtel Christol, sis dans une rue voisine; la maison Foulquier dont les gargouilles fantastiques se projettent dans le voisinage de la maison Bancarel; la maison Ginestet, occupée par l'hôtel du Commerce, dans la rue Saint-Just, et la maison caractérisée par une tour, dans la rue du Touat.

Il existe aussi une maison, — occupée par un sabotier, — que tout le monde va voir, quoiqu'elle n'ait pas de valeur architectonique ou archéologique. C'est la maison qui porte le n° 8, dans la rue des Hebdomadiers. Fualdès y fut assassiné, dans la soirée du 49 mars 1847, et le lendemain, à six heures du matin, on trouva son cadavre surnageant au-dessous de la fuite du moulin des Bessés, près du pont du village de la Guioule, situé au-dessous du château des Ondes.

L'hôtel des Monnaies des comtes de Rodez était dans la rue de la Monnaie, — de la Saounerio, — ou fabrique de sous. J'avais lu quelque part que la maison existait encore; mais je l'ai vainement cherchée.

Le Musée installé dans le Palais de Justice n'est pas riche en peintures, mais il possède des objets gallo-romains, mérovingiens et gothiques. J'y ai remarqué le buste d'un Christ en bois, provenant de l'abbaye de Bonnecombe, à laquelle il avait été donné par Carret, cardinal, marquis de Final, duc et pair de France, abbé commendataire de cette abbaye en 1526. C'est un chef-d'œuvre poignant. La figure est empreinte des pénétrantes défaillances de l'agonie et des douleurs mystiques de la plus divine résignation. J'y

ai aussi remarqué le couteau de chasse de Mandrin, dont voici l'origine. Le 26 mars 1754, jour de grande foire à Rodez, Mandrin entra avec sa bande dans la ville, où il commanda à peu près en maître pendant vingt-quatre heures, non sans rançon, mais sans pillage. Il avait demandé l'hospitalité, la veille, au château de Bournazel. Le seigneur de Bournazel s'était exécuté de bonne grâce et avait fait bon accueil au bandit, qui remercia son hôte et le pria de recevoir, en témoignage de sa reconnaissance, le très-beau couteau de chasse que tout le monde peut voir au Musée de Rodez.

Dieu me préserve de parler avec irrévérence de Rodez et des Ruthénois, mais je ne cache pas que j'ai été surpris de voir, sur la place d'Armes, une statue de Samson, — l'ennemi des Philistins, — que je ne sache pas être né à Rodez. Pourquoi l'artiste lui a-t-il donné l'attitude médiocrement héroïque et biblique d'un sommelier en train de déboucher une bouteille?

Rodez a eu, — comme Toulouse sa métropole, — une Académie des jeux Floraux, fondée dans le seizième siècle, par Jean de Tuillier, bailli de la Cité.

J'allai voir, au nord-ouest de la cathédrale, au-dessus du Saint-Viateur, dans le

pré de la Conque, les vestiges rudimentaires d'anciennes arènes, dont les murs sont presque entièrement démolis, mais dont les talus qui portaient les gradins sont parfaitement reconnaissables.

Lorsqu'on fera le tour de la ville par les boulevards qui l'entourent, on apercevra, sur les bords de l'Aveyron, les trois villages suburbains du Monastère, de la Mouline et de la Guioule, remarquables par leurs trois ponts anciens. Ceux du Monastère et de la Mouline furent construits, au quatorzième siècle, par le comte Jean d'Armagnac; celui de la Guioule remonte, selon toute apparence, au treizième.

On devra se faire désigner, auprès du Monastère, un sentier de médiocre apparence. C'est la route que suivit François I^{er}, venant du Puy et allant à Toulouse, pour faire son entrée solennelle à Rodez, le 24 juillet 1533, par la porte appelée depuis Viarague, *Via Regia*. Un vélocipède perfectionné, et habilement conduit par un sportsman, y passerait peut-être bien, mais jamais un huit-ressorts.

Les Romains avaient approvisionné d'eau la capitale des Ruthènes. Un aqueduc souterrain, commençant aux environs du village de Vors, portait les eaux d'une source abondante à la Boissonnade, sur un par-

cours de vingt-quatre kilomètres. De la Boissonnade à Malan, l'aqueduc se continuait pendant 800 mètres et de Malan à Rodez une conduite forcée métallique élevait les eaux de 130 mètres au-dessus du niveau de l'Aveyron, par le moyen de siphons en plomb juxtaposés.

La ville, privée d'eau potable pendant bien des siècles, a été obligée d'utiliser les anciens travaux des Romains pour s'en procurer, et ne jouit de cet avantage que depuis dix ans environ.

Je recommande les excursions de Gages, de Sévérac, de Saint-Maime et de Bonnecombe.

Le joli village de Saint-Maime, qui borne à l'est la riantة vallée de l'Auterne, s'étale au pied d'un monticule pyramidal, au sommet duquel s'élevait jadis le château de Montolieu, propriété des comtes de Rouergue et de Rodez.

Bâti, au treizième siècle, sur la rive droite de l'Aveyron, par les comtes, le château de Gages n'était primitivement qu'une citadelle composée de quatre corps de logis enfermant une cour intérieure et flanqués de grosses tours carrées avec des fossés. Le cardinal d'Armagnac, à qui Marguerite de Valois, sa protectrice, en avait donné la jouissance, le fit reconstruire, avec tout le luxe du sei-

zième siècle, de 1531 à 1560; mais cette merveille a été anéantie.

A peu de distance des ruines de ce château comtal, la petite ville de Sévérac, située à une demi-lieue des sources de l'Aveyron, s'étale sur le penchant d'une colline taillée en cône, dont un château féodal couronnait le sommet. Amaury de Sévérac, maréchal de France sous Charles VI, homme d'Etat et guerrier illustre, y naquit et fut pendu à une fenêtre du château de Gages.

Bonnecombe était une des cinq abbayes cisterciennes du Rouergue (4). J'ai visité

(4) Les abbayes cisterciennes du Rouergue étaient Sainte-Marie-de-Silvanès, d'abord connue sous le vocable de Sainte-Marie-de-Mas-Théron; Beaulieu, que nous avons visitée près de Lexos; Loc-Dieu, dont j'ai parlé; Bonnecombe, dont nous nous occupons, et Notre-Dame-de-Bonneval, fondée dans un des profonds et étroits ravins qui sillonnent le versant méridional de la chaîne d'Aubrac, *in valle Boral-densi*, vallée sauvage, au fond de laquelle gronde la Boralde, ruisseau torrentueux qui donna son nom à la vallée et va dégorger dans le Lot, un peu au-dessus d'Espalion. Les moines débaptisèrent la vallée sinistre, qu'ils nommèrent *Bona vallis*, Bonneval. L'abbaye est en ruines. On sait que les abbayes s'établissaient généralement dans les vallées qu'on peint dans

ses mines dans la vallée du Vaur, entre Magrin et Comps-la-Grandville, dans un site morne et grandiose, sur la rive droite de la rivière, que je traversai sur un pont d'une seule arche, si hardie qu'on en attribue la construction au diable et qu'on nomme, par conséquent, le pont du Diable. C'est l'éternelle légende de Satan dupé par un moine.

Bonnecombe fut fondée, en 1163, par Gausbert, abbé de Candeil, qui la consacra le 12 janvier 1166, la dédia à la Vierge et lui donna Mathfredus pour premier abbé. Sa prospérité fut rapide, grâce aux faveurs des comtes de Toulouse, de Rodez et des rois de France.

Les ruines témoignent que l'abbaye se composait de bâtiments construits à diverses époques.

La porte extérieure, encore existante, était surmontée d'une haute tour couronnée de créneaux et percée de meurtrières. C'est à cette porte qu'on distribuait les aumônes du couvent.

Après avoir franchi le passage voûté de cette porte, une avenue laisse voir, à droite, l'entrée du monastère, et en face,

les chartes par ces mots de l'Écriture : *In loco horroris et vastæ solitudinis.*

le portail de l'église, dont il ne reste que les murailles chancelantes.

Le cloître et la vieille église formaient la partie ancienne du monastère. La nouvelle église, parallèle et adossée à l'ancienne fut bâtie, en 1757, par les soins d'un prieur appelé Garanou, qui fit aussi construire tout le corps de logis qui avoisine la rivière, où se trouvaient le pavillon de l'évêque et une suite de beaux appartements destinés à héberger les étrangers. C'est à ce prieur que Bonnecombe fut redevable de ses principaux embellissements.

Des canaux souterrains amenaient et distribuaient jusque dans l'intérieur de l'abbaye les eaux limpides d'une source, qui coule sur le bord opposé du Viaur, aux abords d'une auberge. Du côté de l'ouest l'édifice n'était séparé de la rivière que par une terrasse ombragée de tilleuls. Les moines allaient rêver et prier sous ces ombrages attrayants et mystérieux.

Le vaste réfectoire, dont la voûte a disparu, par violence ou par incurie, pouvait contenir deux cents convives.

On voit, sur les deux bords opposés de la vallée, les restes de deux châteaux féodaux.

Puisque je viens de parler des abbayes cisterciennes du Rouergue, je veux indi-

quer les préceptories (4) du Temple et les commanderies de Malte, qui existèrent dans cette contrée.

Les préceptories de Templiers, dans le Rouergue, relevaient du prieuré de Saint-Gilles, sous la direction d'un maître qui était commandeur du Larzac, et s'élevaient au nombre de neuf, savoir : Sainte-Eulalie-du-Larzac, Milhau, Saint-Félix de Sorgues, Martrin, La Selve, Villefranche, Drulhe, Espalion, Laclau.

Les commanderies de Saint-Jean de Jérusalem ou de Malte étaient au nombre

(4) Les divisions territoriales portèrent toujours chez les Templiers le nom de préceptories, ce ne fut qu'au quatorzième siècle que les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem leur donnèrent le nom de commanderies.

Les Templiers furent arrêtés dans leurs projets régicides et leurs rêves de domination universelle par Philippe le Bel. Leur puissance devenait formidable lorsqu'ils furent sacrifiés. Ils avaient neuf mille préceptories. Ils environnaient l'initiation de formes orientales comme les anciens mystères d'Eleusis. Ils appelaient leur grand arcane Baphomet, et professaient des doctrines mystiques. Séchin de Flexian, ancien prieur de Toulouse, condamné par eux à une prison perpétuelle, étant parvenu à s'évader, dévoila leurs mœurs infâmes et leurs projets ambitieux.

de sept, et dépendaient du grand prieuré de Saint-Gilles, langue de Provence, savoir : Canabières, sur le versant méridional du Lavezou, de tout temps à l'Ordre ; Milbau, d'origine templière ; Sainte-Eulalie-du-Larzac, d'origine templière ; Saint-Félix-de-Sorgues, d'origine templière ; La Selve, d'origine templière ; Espalion, d'origine templière ; Lugan, de tout temps à l'Ordre. Une huitième commanderie, établie à Espinas, près de Verfeil, dans le canton de Saint-Antonin, était affectée aux chapelains conventuels et servants d'armes.

Un celtisant émérite, savant d'une modestie évangélique, M. l'abbé Cérès, a trouvé dans les champs d'Argentelle, sur la rive gauche de l'Aveyron, à deux kilomètres de Montrozier, les restes d'une villa romaine qui méritent de fixer l'attention des touristes.

Les excursionnistes devront aller voir le château d'Espalion, l'église si originale de Perse, et pousser leurs excursions jusqu'à Roquefort, entre Saint-Affrique et Saint-Rome-de-Cernon, dans la montagne de Cambalou, sur le revers septentrional du Larzac, — célèbre par sa race ovine, — pour visiter les fameuses caves à fromages.

Le Larzac est un plateau calcaire, dont le sol appartient au terrain jurassique, et dont les flancs présentent les deux forma-

tions bien nettement déterminées de l'oolithe et du lias. Cette dernière formation constitue, avec les argiles marneuses, le sol agronomique des coteaux et des vallons ; celui du plateau repose sur le calcaire oolithique, et la formation du nouveau grès rouge s'étend à l'ouest.

Pline parle des fromages du mont Luzara (1), au pays des Gabales (2), qu'on apportait, de son temps, de Nîmes à Rome. Voulait-il parler du fromage de Roquefort ? *That is the question !*

Ce qui est hors de doute, c'est qu'en 1550 les habitants de Roquefort sollicitaient du parlement de Toulouse un arrêt qui leur assurât le privilège de la fabrication des fromages, circonstance qui impliquerait déjà des contrefacteurs ou des imitateurs dans le voisinage. Il n'y a donc rien de nouveau sous le soleil ? pas même la contrefaçon !

On compte cinq caves à Roquefort : celles de la Société des Caves-Réunies, de A. Tessié-Solier, de P. Massol, de G. Sambucy et de Cadilhac et Calvet, d'où il sort tous les ans environ pour quatre millions de produits caséux. C'est là qu'avec de la pou-

(1) Lozère.

(2) Gévaudan.

dre de pain moisi on introduit dans le roquefort les « sporules » ou germes du *penicellum glaucum*, nom que les botanistes donnent à la moisissure bleue dont la présence est nécessaire à la qualité de ce roi des fromages.

Je voudrais bien terminer ce chapitre par un dithyrambe sur le fromage ; mais il faudrait avoir pour cela une imagination servie par l'estomac d'Apicius, de Lucullus, de Grimaud de La Reynière, du marquis de Cussy ou de Brillat-Savarin, et je me déclare humblement incompétent.

IV

De Capdenac à Périgueux.

CAPDENAC.

1^{re} STATION.

5,669^m de Figeac.

Grâce à son buffet, la station de Capdenac est chère aux gastronomes reconnaissants, car il faut reconnaître qu'en voyage on ne vit pas du pain des anges. Pendant mes longues pérégrinations sur la ligne que j'essaie de décrire, j'en avais fait mon centre de rayonnement sur les nombreux embranchements du réseau. J'y ai souvent songé, — entre la poire et le fromage, — à la double étymologie du mot *Capdenac*, et j'avoue que j'en suis encore à me demander s'il dérive de « cap de naz, » c'est-à-dire « sans nez, » comme l'affirment des savants facétieux, ou de « cap de nau, » qui signifie « tête de navire, » ainsi qu'il est dit dans une charte de Philippe le Bel. Le convoi franchit en seize minutes la

distance qui sépare Capdenac de Figeac. En sortant de la station, le train passe le Lot sur un pont de trois arches, et s'engouffre dans le tunnel percé sous le village. A l'issue du tunnel, on retrouve le Lot, qui a doublé le cap, et, après avoir traversé le tunnel de Boulcy, puis celui de Figeac, le train entre en gare.

FIGEAC.

II^e STATION.

5,669^m de Capdenac. — 12,318^m de Pournel.

Figeac, *Figeacum in Caturcensi*, se prélassa sur le penchant et au pied de la chaîne calcaire qui forme le prolongement des montagnes de Latronquière. Le Célé, qui prend sa source dans le Cantal près de la Dressière, commune de Cassaniouze, l'arrose et se jette dans le Lot au-dessous de la ville.

Figeac doit son origine à une abbaye fondée par Pepin ; mais on est incertain si c'est Pepin le Bref ou Pepin I^{er} roi d'Aquitaine, fils de Louis le Débonnaire. Le comte de Toulouse posséda plus tard l'avouerie de cette abbaye, c'est-à-dire qu'il en fut l'abbé laïque et le défenseur temporel.

On raconte que les religieux de Lunan,

dont j'ai déjà parlé, ayant demandé à Pepin de s'éloigner du Lot et de se fixer près du Célé, dont les inondations moins inquiétantes, ne les exposeraient pas aux mêmes désastres, Pepin se prêta à leurs vues. Il répondit, « selon toute apparence, à leur demande, par le mot : *Fiat*, « je le veux, » et probablement cette réponse valut le nom de *Fiat* à la nouvelle abbaye qui y fut construite : de là le monastère de Figeac, » dit naïvement le bon chanoine Debons, qui ne dédaignait pas le calembour (1).

Pepin combla le monastère de richesses et y fit apporter de toutes parts ce qu'on put trouver de plus rare en fait de reliques, consistant en un morceau de la crèche de Bethléem, un lambeau des langes du Sauveur, des grains de l'encens offert par les rois Mages, des miettes du pain avec lequel Jésus nourrit cinq mille personnes dans le désert, des cheveux de la Vierge, et bien d'autres trésors chers aux âmes dévotes.

La fondation de l'église Saint-Sauveur ou du Chapitre, autrefois riche abbaye de

(1) *Annales ecclésiastiques et politiques de la ville de Figeac, en Quercy, diocèse de Cahors*, par J.-F. Debons, ancien chanoine, curé de Figeac, 1829.

bénédictins, soumise, après de longs débats, à l'abbé de Conques, est attribuée à Pepin ; mais il ne reste rien de l'édifice primitif. La basilique actuelle est romane, avec trois nefs divisées en sept travées, un transept, qui sépare la nef de l'abside et qui, ainsi que son déambulatoire, remonte à la fin du treizième siècle, ou au commencement du quatorzième. Les parties les plus anciennes sont évidemment le transept et les bas côtés, qui portent le caractère de l'architecture romane secondaire. J'ai remarqué, à la voûte du transept de droite, l'ornement en zigzag si usité à cette époque. Ces portions primitives présentent de petites fenêtres à plein cintre, et leurs murs intérieurs sont décorés de figures grimaçantes et de têtes d'animaux. Les chapelles des bas côtés datent certainement d'une époque postérieure.

Elle a subi maintes réparations maladroites. Continuellement défigurée jusqu'à nos jours, sa façade actuelle, — de la plus détestable architecture, — ne remonte pas à plus de cinquante ans. La partie septentrionale est la plus dénaturée ; la partie méridionale a mieux conservé le caractère primitif.

Cette église, en forme de croix latine, avec trois absides à l'orient, est surmon-

tée, à l'intersection des transepts, d'une tour sur laquelle s'élève un dôme moderne.

Le chœur, séparé des absides par un passage semi-circulaire, a gardé plus exactement le type originaire. Tout y est à peu près byzantin. Des chapiteaux historiés ou ornés d'entrelacs, de fleurs, de palmettes d'une magnifique exécution, rappellent les plus élégants chapiteaux moresques.

L'église renferme seize chapelles, outre celle de Notre-Dame de Pitié, située en face du transept méridional, en contrebas de l'église, et qui devait probablement servir de salle capitulaire. Les nervures de la voûte reposent sur deux colonnes isolées. Cette chapelle, qui doit remonter au quatorzième siècle, serait ravissante si on ne l'avait pas odieusement badigeonnée à l'ocre et à la chaux. Elle est presque cryptique. Ses arcades, extérieurement enfouies jusqu'aux chapiteaux, prouvent que le terrain a dû être exhaussé autour de l'église.

L'église Notre-Dame du Puy, connue aussi sous le nom de Notre-Dame la Fleurie, assise sur le haut de la ville, est un édifice roman du onzième siècle, dénaturé par des réparations successives. La porte occidentale, d'un gothique assez ri-

che, doit être de la fin du quinzième siècle. L'église a la forme d'une basilique terminée par trois absides. La nef, — style de transition, — a huit travées, et est accompagnée de bas côtés. La voûte est soutenue par des colonnes engagées qui s'élancent à une grande hauteur et dont les chapiteaux byzantins sont richement historiés.

Un immense retable du dix-septième siècle, en bois de noyer, remplit le fond de la grande nef. La sculpture en est largement traitée, et produit un grand effet. Il est malheureusement profané par des panneaux mal peints, probablement substitués à d'anciens panneaux sculptés. Il reste encore quatre colonnes torses représentant des fruits, des fleurs et des rinceaux sculptés dans le style un peu lourd de l'époque. Ces colonnes soutiennent un large fronton couvert d'une profusion de moulures. L'exécution matérielle est irréprochable. Les personnages ne sont pas traités avec autant de talent que les ornements.

Figeac renferme de nombreux spécimens d'architecture civile et domestique au moyen âge et à la Renaissance. On y voit plusieurs maisons du treizième siècle, parmi lesquelles j'ai admiré celle de la rue Hortabadiale, *Hortus abadiæ*, qui

— passe pour avoir appartenu aux Templiers — ces jésuites mal réussis, qui aspirèrent à la domination universelle, — possesseurs d'une préceptorerie ou d'un prieuré dans la vallée, à quelques lieues de distance de la ville, et qui avaient construit la maison pour avoir un pied à terre à Figeac.

Cette ravissante maison s'impose à la curiosité par certains détails d'ornementation d'une originalité charmante, consistant dans des montants de fenêtres et de claveaux d'ogives rabattus, taillés en biseau et ciselés sur leurs angles, de manière à produire un évasement d'un merveilleux effet, ornementation spéciale aux constructions gothiques de Figeac. « Des trumeaux amortis, écoisonnés de la sorte avec de mâles et profondes moulures, légèrement incurvées en haut et en bas, et chargées de feuilles et de fleurons à leurs extrémités; des chambranles, des sections d'arcs ainsi brisés sur leurs arêtes, font des ouvertures, qu'ils entourent par paire, un véritable type à part. Aussi ont-elles été souvent reproduites et toujours richement profilées dans un grand nombre d'habitations de cette ville (1). »

(1) *Architecture civile et domestique au moyen âge et à la Renaissance*, par Aymar Verdier et le Dr F. Cattois.

C'est le sceau, le signe distinctif et original de Figeac, dont l'architecture porte une empreinte de construction qui lui est propre, comme cela se voit dans presque toutes les villes d'Italie qui jouirent de leur autonomie.

Deux pièces seulement élevées, longues et profondes, occupent toute l'étendue des deux étages de la maison. Celle du rez-de-chaussée est éclairée par quatre ogives assez larges et hautes et par trois petites fenêtres irrégulièrement espacées au-dessus: on voit en son milieu un pilier à quatre pans qui soutient un plafond. La salle supérieure n'était pas moins vaste. On n'y trouve plus vestige de colonne, mais j'y ai remarqué une vaste cheminée qui a encore conservé ses sculptures, ses corbeaux et son manteau. Des fragments de peintures rouges sur fond jaune se sont maintenus sur différentes surfaces.

Lorsque les volets étaient fermés, quatre petites roses de forme variée, espacées avec régularité au-dessus des colonnettes, portaient une douce lumière dans cet intérieur, décoré avec autant d'intelligence que de goût. Les vitraux et leurs châssis de plomb n'existent plus.

Le château Balène, ancienne et vaste forteresse voisine des remparts et servant

actuellement de palais de justice, est une construction d'un grand caractère, ornée d'un beau portail à chapiteaux élégants et de deux belles fenêtres gothiques, ayant chacune trois arcades ogivales, qui accidentent et vivifient la morne façade.

Par lettres patentes de Philippe le Bel, datées de Figeac, en février 1306, le roi donna à Géraud Balène, propriétaire de ce château, la seigneurie de Blagnac, voisine de Toulouse, « avec son bailliage, lieux et appartenances, » en échange d'une rente, cédée par Balène, en Périgord et en Quercy. La seigneurie comprenait, — avec Blagnac, — Lalande, Cornebarrieu, Bauzelle, Clauzel, Seilh, Aüssone, Fontanes, Bruguières, La Mascote, La Courtenourt et toutes leurs appartenances et dépendances.

A quelque pas du château Balène s'élève une maison ornée d'une tourelle élégante et d'une charmante porte gothique extrêmement mutilée.

La Mairie possède six fenêtres romanes avec des chapiteaux originaux. Je signale trois belles croisées gothiques avec des tympanes très-riches d'une maison de la place Champollion et un curieux petit hôtel, enfoui dans la rue Droite, qu'on m'a désigné, je ne sais trop pourquoi, sous le nom d'hôtel de Pepin, quoiqu'il ne date que de la Renaissance. Un écusson portant trois

pommes de pin, entouré de cariatides, de griffons et de cornes d'abondance, surmonte l'entrée, dont la porte en bois est merveilleusement sculptée. Cette porte est ornée de quatre caissons et d'un losange central. L'escalier a dû être fort beau, mais est fort délabré, et la maison passe pour malfamée.

J'aime particulièrement la petite halle de la fin du quinzième siècle ou du commencement du seizième. Elle est pittoresque et rugueuse à ravir l'aquarelliste le plus exigeant. Je me suis souvent arrêté avec complaisance pour la contempler. Un mur percé d'arcades un peu écrasées supporte la charpente du comble. Cette charpente fait une saillie considérable afin de donner un abri aux personnes qui circulent autour du monument. Quelques bonnes vieilles marchandes des quatre-saisons, assises là-dessous, attendant les chalands, me regardaient curieusement, fort étonnées de ma curiosité.

Les habitants de Figeac ont élevé, au bord du quai qui longe la place voisine du Chapitre, un obélisque orné d'hiéroglyphes, à Jean-François Champollion, né à Figeac, et qui a donné au monde savant la clé des mystères de l'antique Egypte.

Il existe, au couchant et au midi de la ville, deux obélisques désignés sous le nom

d'Aiguilles, qui étaient, croit-on, destinés jadis à supporter les fanaux servant à guider les voyageurs à travers les vastes forêts environnantes.

La première fois que je fis le trajet de Figeac à Pournel je me trouvai dans un compartiment avec deux gentlemen et quatre jeunes femmes élégantes, qui venaient d'explorer le Cantal et allaient en pèlerinage à Rocamadour. Elles portaient avec désinvolture ces toilettes excentriques, si attrayantes chez les femmes qui ont de la branche et du bouquet, si ridicules chez les pataudes. Ces jeunes femmes étaient quatre harmonieuses strophes de ce poème de beauté que chante la nature inspirée. Trois étaient sœurs, trois blondes, de ce blond rare, merveilleux, à peu près introuvable, qu'avait sans doute la chevelure de la reine Bérénice, dont l'antiquité fit une constellation. L'aînée me rappela ces patriciennes, contemporaines des Stuarts, dont Van Dyck a immortalisé les divins attraits. Les deux plus jeunes, — presque des enfants, — avaient la blancheur séraphique de ces vierges mystiques, qui s'épanouissent sur le vélin des vieux missels, et semblaient prêtes à se volatiliser comme des perles d'éther, ce qui ne les empêchait pas de croquer des caramels comme des ouistitis et de bavarder comme des san-

sonnets. La quatrième, entièrement vêtue de noir, avec des yeux de velours, sombres comme de l'acier bruni, et des cheveux noirs comme l'Erèbe, avait l'altière, morne et tragique morbidesse des Transtévérines. L'un des gentlemen était son mari, l'autre était celui de la blonde digne du pinceau de Van Dyck.

Je voulais bien examiner le paysage, mais mes regards étaient involontairement ramenés vers les belles voyageuses du wagon, — quatre objets d'art du meilleur goût. Je n'apercevais au dehors que les volutes de la fumée, s'élevant en tourbillonnant à chaque souffle régulier de la machine, se déroulant le long du train en blanches nuées, pour s'évanouir ensuite dans l'azur d'un ciel irisé de nuages légers et folâtres comme des Amours badins d'un plafond mythologique de Boucher.

Sterne, Henri Heine, Edgard Poë, Tourguenef, — avec leur finesse originale et leur réalisme délicat, — eussent écrit là-dessus un chapitre ravissant. Je ne puis l'écrire, quoique j'y aie rêvé pendant le trajet, et voilà pourquoi, n'ayant rien vu, il m'est difficile de parler du pays.

Nous avions cependant traversé le Célé sur un pont en tôle de quarante mètres d'ouverture; franchi le Drauzon sur le viaduc du Ceindeau, qui a vingt arches; nous

nous étions engouffrés dans le tunnel de Camboulit, qui emprunte son nom au village de Camboulit, situé à gauche de la voie, tout fier de ses deux tours gothiques, et nous nous étions engagés dans le tunnel de Cambes.

POURNEL.

III^e STATION.

12,318^m de Figeac. — 6,470^m d'Assier.

Lorsque le train stopa à la station, les voyageuses se précipitèrent aux portières et m'interceptèrent la vue de l'extérieur. J'ai toujours oublié, depuis lors, de m'informer si le bourg de Pournel peut ou non revendiquer des souvenirs historiques et archéologiques. Chaque fois que j'y suis repassé, depuis ce premier voyage, j'ai remarqué, aux abords de la gare, des paysans blonds et athlétiques, comme leurs ancêtres les Celtes. En voyant ces gars, mon imagination remontait involontairement vers les plateaux de la Haute-Asie, d'où les Aryas, — après avoir longtemps erré dans la grande forêt Hercynienne, — vinrent coloniser la Gaule farouche, hantée jusque-là par les fauves et les aurochs. J'évoquais les druides et les druidesses, vêtus de

blanc comme des brahmes ou des mages , et cueillant chaque année le gui , à la troisième nuit de la lune du mois de Zerza (4).

Les Gaulois , nos aïeux , n'étaient pas aussi barbares qu'on l'a cru pendant longtemps. Ils fabriquaient des tissus et des tapis que Rome et l'Italie admiraient. Les Phéniciens et les Grecs leur avaient appris à extraire les métaux dont ils trafiquaient ; ils trempaient le cuivre avec la même habileté que les Espagnols trempaient l'acier. Ils étaient avides de nouveauté , belliqueux , bruyants , remuants , pleins de *furia* ; mais manquaient de persévérance , de fermeté dans les revers et s'énervèrent en rivalités jalouses , en querelles intestines qui les livrèrent sans merci à l'invasion romaine. Légers , vains et frivoles comme eux , nous avons toujours été et serons probablement toujours ce peuple gâté par la fortune , dont Charles-Quint a pu dire : « Les Français font des sottises pendant le jour et Dieu les efface pendant la nuit. »

La distance qui sépare Pournel d'Assier est courte. La contrée m'a paru dénuée de caractère et de fertilité , mais pas complètement stérile , comme celle que nous

(4) Décembre.

aurons à parcourir de Rocamadour à Mont-valent.

ASSIER.

IV^e STATION.

6,470^m de Pournel. — 16,869^m de Gramat.

Assier, village du canton de Livernon, — planté dans les terrains calcaires du haut Quercy, — est célèbre par l'église et le château qu'y construisit François Galiot de Genouilhac, dont le nom a glorieusement figuré dans l'histoire de France.

Galiot de Genouilhac, grand maître de l'artillerie française, grand écuyer, surintendant des finances, sénéchal d'Armagnac, seigneur d'Assier, viguier d'épée de la ville de Figeac, était à Fornoue avec Charles VIII, à Agnadel sous Louis XII, à Pavie avec François I^{er}, qui n'aurait probablement pas perdu la bataille s'il avait suivi les conseils de Galiot. Le roi-chevalier le combla de faveurs, et ces faveurs, d'ailleurs méritées, lui suscitèrent des ennemis, qui l'accusèrent d'entretenir des relations clandestines avec Louise de Savoie, mère du roi. Il fut disgracié et se retira au Quercy, où il fit construire, par

des artistes italiens, le féerique château d'Assier, sur les débris d'un manoir féodal élevé sur l'emplacement occupé primitivement par une tour appelée la Tour du Sal.

Ce château splendide, où brillaient la grâce et l'élégance souvent trop vantée de la Renaissance, est menacé d'une complète destruction. Il est croulant et délabré, dans un jardin négligé, caché derrière un mur en pierre sèche. La désolation de ces ruines gît dans la poussière. J'ai été cependant assez heureux pour voir encore quelques salles basses, échappées aux ravages du temps, où j'ai admiré un splendide escalier sculpté par la main des fées, des portes et des cheminées ravissantes, des médaillons vraiment numismatiques, et deux frises dont les ornements rappellent ceux qui décorent l'intérieur de l'église du village, construite aussi par Galiot.

La façade de cette église est ornée de pinacles. Le portail se compose d'une vaste arcade pleine avec deux ouvertures, surmontées de la Vierge et de l'enfant Jésus, entourés d'anges. Ce portail est orné d'un fronton couronné par un lanternon, décoré de statues brisées. Un grand clocher carré, flanqué d'une tour à meurtrières, est posé sur le côté, près du chevet.

Toute l'église est extérieurement ornée,

à deux mètres au-dessus du sol, d'une immense frise, représentant le passage des Alpes par l'artillerie, lors de l'expédition que termina d'une manière si funeste la bataille de Pavie. Ce sont des pièces d'artillerie traînées par des chevaux, des combats, des canons tirant sur des citadelles, des trophées d'armes, des rinceaux, et la fameuse devise, — plusieurs fois répétée, — de Galiot : *J'aime fort une.*

Ce travail, plus curieux que de bon goût, à cause de l'ingratitude du sujet, est assez fruste et s'effrite journellement, sous la morsure dévorante du temps, qui ne respecte rien.

L'intérieur a la forme d'une croix latine, avec deux chapelles de chaque côté.

Trois de ces chapelles sont dénuées d'intérêt ; mais celle qui se trouve à gauche, — en entrant dans l'église, — renferme le tombeau de Galiot de Genouilhac, en marbre gris, orné, sur le devant, de colonnes qui soutiennent un entablement, sur la frise duquel on lit :

APRÈS LA MORT BONE RENOMÉE
DEMVRÉE

Tout au sommet de ce bizarre et froid mausolée, on lit les mots suivants :

MANET POST FVNERA VIRTVS.

Les inscriptions ne se bornent pas là, et les regrets posthumes se manifestent encore par l'építaphe que voici :

Cygit celui qui n'eut jamais propos de reposer
en la vie mortelle.

Les longs travaux luy ont donné repos car
par ses faictz sa vie est immortelle.

Galiot est représenté, en relief, couché sur le dos et les bras croisés, revêtu d'une longue robe ornée de fourrure avec un lion à ses pieds. Au-dessus du tombeau s'élèvent deux colonnes, supportant un entablement terminé par un médaillon, dans lequel figuraient les armoiries du héros, grattées par la niaiserie furieuse des foules ameutées. Un Génie, tenant une lance d'une main, un cartouche de l'autre, est placé à chacune des extrémités de l'entablement. Un grand bas-relief est sculpté sur la surface qui sépare les deux colonnes. Il représente, — couvert de son armure, — Galiot, dont le profil osseux rappelle celui de don Quichotte; des canoniers mettant le feu à une pièce d'artillerie, et des pyramides de boulets, ornements d'un très-médiocre effet sculptural.

La fille unique de François Galiot de Genouilhac épousa Jacques de Crussol, duc d'Uzès.

Lorsqu'on a visité l'église et les ruines

du château d'Assier, on peut se rendre facilement à Livernon, qui n'en est qu'à quatre kilomètres, pour y voir le dolmen de Pierre-Martine, situé sur le territoire de cette commune.

Les pierres branlantes, folles, druidiques, sacerdotales et probatoires sont très-nombreuses dans le département; mais celle-ci est la plus célèbre. Elle est gigantesque, et si bien en équilibre sur les deux autres pierres légèrement renflées sur le milieu qui lui servent de support, que la seule pression de la main suffit pour lui imprimer un mouvement oscillatoire qu'elle garde pendant quelques instants.

Il existe encore dans la même commune d'autres dolmens et des peulvans que les amateurs pourront se faire indiquer si le cœur leur en dit. Ils auront également la faculté de se rendre d'Assier à La Capelle-Marival, où l'on voit un château mi-gothique et mi-renaissance, ainsi qu'un vaste couvent transformé en pensionnat de demoiselles.

Le train quitte la gare d'Assier et se dirige sur Gramat, à travers les vastes solitudes du plateau du Lot, qui s'étend de Figeac à Martelet de Gourdon à La Capelle-Marival, dans un causse aride semé de cailloux blancs. Des murailles grises en pierre sèche, à hauteur d'appui, cou-

pent, de temps à autre, l'uniformité de cette triste terre, qui couve des truffes. Des troupeaux vaguent dans ces steppes, où l'on n'entend que le tintement sourd et monotone de la cloche des béliers et des boucs. Le parfum des genêts et des bruyères monte de ces landes, dont la muse rustique de Robert Burns pourrait seule chanter les pénétrantes mélancolies.

Dans le parcours d'Assier à Gramat, ce n'est pas ce qu'on voit qui est intéressant, c'est ce qu'on ne voit pas. Pendant que le train vole à travers le causse, nous passons près du gouffre de Ligne-de-Biau, aux environs du Moulin du Saut, qui doit son nom à la cascade que produit l'Alzou en tombant de dix mètres de hauteur, entre deux gigantesques rochers, et non loin du gouffre de Bède, vaste abîme, dont le fond est mis en culture et planté de noyers d'une hauteur prodigieuse.

GRAMAT.

V^e STATION.

16,869^m d'Assier. — 7,692^m de Rocamadour.

Je recommande Gramat comme un centre d'excursions intéressantes. On pourra s'installer dans un hôtel renommé par ses

pâtés de foies gras, et de là rayonner sur Gourdon, le Puits de Padirac, Montal, Saint-Céré et Castelnau de Brétenoux.

Une diligence part régulièrement de la gare pour Gourdon, — *Gor-dun*, la montagne aux corbeaux, — dont la fondation remonte au temps où les Wisigoths étaient maîtres du pays. La ville occupe les pentes d'une colline sablonneuse, au sommet de laquelle s'élève une belle église gothique dédiée à saint Pierre, qui était fortifiée au moment où les Anglais s'emparèrent du Quercy. Elle fut plusieurs fois attaquée et prise par les Anglais, les Français, les catholiques et les protestants. Les compagnies anglaises la vendirent à Jean V d'Armagnac, à qui elle fut confisquée par Louis XI.

La ville, naturellement forte par sa position, était encore protégée par des remparts, avec quatre portes flanquées de tours et deux ouvrages avancés.

L'édifice le plus remarquable est l'église Saint-Pierre, commencée en 1304 et terminée en 1514. L'extérieure se recommande par un portail avec deux tours carrées et une grande rosace au-dessus de la porte d'entrée. L'intérieur est éclairé par la rosace et de larges ouvertures qui s'élèvent depuis le sol jusqu'à la voûte, haute de soixante-neuf pieds. La nef a soixante-

trois pieds de longueur et trente-trois de largeur.

On a en grande vénération, à Gourdon, une statue barbare tenant, d'une main, un large couteau, de l'autre, un gros pain partagé en deux ; on l'appelle le Bon-homme-Gourdon. Il y a longtemps, une horrible famine réduisit les habitants du pays à la mendicité. Les consuls de la ville avaient fait d'abondantes provisions de froment. Leurs greniers furent ouverts et les paysans des environs échappèrent au fléau. Pour perpétuer le souvenir de cette bonne action, la reconnaissance publique érigea cette statue, qu'on vénère justement à Gourdon.

On voit encore, sur le sommet d'un rocher qui s'élève au-dessus de la ville, les ruines d'un ancien château, démoli par les ordres de Mayenne.

Je fis un jour l'école buissonnière autour de Gramat, dans des conditions charmantes. Je pris une voiture, et, abandonnant le causse, je m'engageai dans les riantes vallées de Gramat, de Lavernhe et de Bio, mollement étendues côte à côte pendant l'espace de cinq kilomètres. Au milieu de celle de Gramat, surgit un cône régulier de douze mètres de hauteur, sur cent quatre-vingt-dix de circonférence, auquel se rattache une légende locale, qui

donne une singulière origine à ce tertre gazonné. Ce serait, selon la tradition populaire, le résultat des formidables digestions du géant Gargantua ; mais la science a décidé, après exploration, que c'était une tombelle gauloise, car on y a trouvé des poteries, des monnaies, des bijoux, des armes gauloises, des cercueils en pierre avec des squelettes, qui n'entraient probablement pas dans l'alimentation de Gargantua.

Le village de Bio est coquettement assis au pied de deux montagnes, richement boisées, qui semblent s'abriter sous leurs ombrages, comme un nid dans un églantier.

L'excursion la plus attractive est assurément celle du puits de Padirac, où l'on va par Mordesson. C'est près de Mordesson, à six kilomètres de Gramat, que commence la série des « vallées sans issue, » dont la fertilité contraste si étrangement avec la stérilité du causse.

Les géologues pensent que postérieurement au refroidissement de la surface du globe, des catastrophes locales déterminèrent l'affaissement du sol, sur quelques points du plateau du Lot, et créèrent ces « vallées sans issue, » — bizarrerie particulière au Quercy, — qui ne sont autre chose que des dépressions survenues en

dehors des lois générales, puisque partout ailleurs les vallées sont au moins ouvertes d'un côté, par lequel s'écoulent les eaux de source et de pluie.

Dans un pré, situé à l'entrée de Mordesson, s'élève la table de Mautauli, espèce de dolmen fatidique et légendaire. Mautauli était un mendiant de la contrée qui vidait tous les soirs le produit de ses aumônes sur cette table et conviait le diable, qui transformait ces aumônes en mets succulents et les mangeait avec lui. A la mort du mendiant, les habitants de Mordesson, ignorant le pacte qui liait ce mécréant avec l'enfer, allaient lui faire une dernière charité en l'inhumant en terre chrétienne, lorsque survint Satan qui l'emporta. On a, depuis lors, planté une croix devant la table fatidique, pour conjurer les maléfices.

C'est au château de Mordesson que naquit, en 1622, l'abbé Raymond-Antoine de Fouilhac, — l'émule de Cassini, — qui se fit l'historiographe du Quercy. Un lac s'étend au pied d'une colline qui relie le fond du vallon à la terrasse du château, dans le jardin duquel on voit un if de plus de mille ans, probablement le plus vieux qui soit en France (1).

(1) Le peuplier de Gourville, dans la Cha-

La route de Mordesson à Padirac, interdite aux voitures, est âpre et raboteuse. On longe une succession de « vallées sans issue; » on entre dans la région des châtaigniers, à laquelle succède celle des chênes, hôtes du terrain jurassique, plongeant leurs puissantes racines dans les innombrables fossiles de végétaux et d'animaux marins, dont est pétri le calcaire de la montagne.

Je me fis conduire du bourg de Padirac au Puits, à travers un paysage désolé. Après avoir longtemps marché sous un ciel d'airain, *sub Jove crudo*, j'arrivai au gouffre, dont je ne pus atteindre l'orifice vertigineux qu'en rampant comme un Peau-Rouge allant à la proie.

Ce gouffre circulaire, de cent-cinq pieds de diamètre sur cent soixante-deux de

rente, et le chêne d'Allonville dans l'arrondissement d'Yvetot, sont très-beaux. Le chêne du Conquérant, *Conquestor oak*, dans la forêt de Windsor; celui de Nannau, dans le Marieneshire, au comté de Galles; les cyprès de Soma, en Lombardie, qui datent de Jésus-Christ; les oliviers de Gethsémani, les cèdres du Liban, et l'arbre Bô, d'Anaradjpouren, à Ceylan, — « l'arbre saint du seigneur victorieux et illustre, » — planté 288 ans avant l'ère chrétienne, sont célèbres.

profondeur, jouit d'une renommée sinistre dans la contrée. La terreur plane aux environs, et les aventures tragiques, — assassinats ou suicides, — dont il a été le théâtre, ajoutent à la mélancolie navrante du site.

On suppose qu'un lac souterrain, situé à de grandes profondeurs, après avoir rongé en dessous la base du rocher qui en comblait le vide, l'entraîna dans l'abîme qu'il avait creusé, tandis que le reste du plateau demeurait immobile sur le solide point d'appui qui le soutenait.

Lors du dernier crime commis dans ce puits, la justice y fit une descente et permit aux Padiraguais de profiter des engins disposés par l'instruction, pour le visiter.

Je me bornai à m'approcher de l'orifice béant, et là, vertigineusement penché, j'aperçus une lourde arcade, située tout au fond, qui donne, dit-on, entrée à une immense grotte à stalactites, et qu'on appelle la porte du Diable.

Il était en effet inévitable que le diable intervînt. La légende prétend que Satan, poursuivi par l'archange Gabriel, tomba dans ce gouffre, où il expie sa rébellion envers Dieu.

Un bon cheval, attelé à une voiture légère, franchit aisément, en deux heu-

res, les dix-neuf kilomètres qui séparent Gramat de Saint-Céré. On traverse le village de Lavernhe-Thégra, où l'on verra une église, dont le portail ogival a trois rangs de claveaux et est orné de quatre colonnettes à chapiteaux de feuillages. L'intervalle des tores, supportés par des colonnettes, est rempli de boutons et de fleurons en relief. Ce portail doit être du treizième siècle, et l'abside, — qui n'a rien de caractéristique, du quatorzième. — L'intérieur n'offre aucun intérêt. On passe à la Remise de Bayou; on laisse, sur la gauche, Autoire, où languissent les ruines terrifiantes d'une tour, bâtie sur la corniche d'un rocher escarpé, coupé à pic, s'élevant à près de cent mètres au-dessus de la vallée; on peut aller visiter la grotte de Presque (4), qui a de quatre à cinq cents mètres de développement; on remarque ensuite, sur une hauteur, le camp romain des Césarines, — en forme de trapèze, —

(4) Deux frères : Bernard et Gerbert, prétendaient avoir un droit égal à la possession de la terre de Presque et de l'abbaye qui en avait le bénéfice. Raymond III, comte de Toulouse, leur suzerain et juge naturel, décréta, — dans la basilique de Saint-Sernin, — un duel judiciaire qui n'amena pas de solution, et Raymond adjugea la terre à l'abbaye de Beaulieu.

où l'on voit encore les fossés, les murs d'enceinte, les bastions en maçonnerie revêtue de petits blocs cubiques, et où l'on a trouvé des débris de poteries, d'amphores, d'armes et des médailles; on aperçoit, à gauche, dans le lointain, la masse imposante du château de Castelnau-de-Brétenoux; à droite, dans la commune de Saint-Jean-Lespinasse, l'élégante silhouette de Montal: en face, les tours altières de Saint-Laurent; et après avoir longé la Bave, — riant sous son rideau de peupliers, — on arrive à Saint-Céré.

Saint-Céré s'épanouit dans une île formée par la Bave, qui s'y divise en deux bras. Cette ville doit son origine à une chapelle bâtie en l'honneur de sainte Espérie, — la patronne populaire du haut Quercy, — et prit plus tard le nom du château de Saint-Sérénus, d'où lui vient son vocable actuel.

La légende de sainte Espérie est merveilleuse, comme toutes les légendes. Cette sainte naquit au château de Saint-Sérénus, aujourd'hui tours de Saint-Laurent. Elle était fille de Sérénus et de Blandina. Sérénus était un des ducs les plus puissants de l'Aquitaine. Vassal presque indépendant d'Eudes, premier roi wisigoth de Toulouse, il commandait à toute la Haute-Marche du Quercy, c'est-à-dire

à la contrée comprise entre le Célé et la Dordogne. Il fut continuellement en lutte avec Elidius I^{er}, — seigneur de la partie montagneuse du Quercy, du causse stérile, — qui convoitait ses riches vallées, et ils périrent tous les deux dans la lutte.

On réconcilia Clarus, fils de Sérénus, avec Elidius II, fils d'Elidius I^{er}. Le mariage d'Elidius II avec Espérie devint une des conditions de la paix. Clarus y consentit volontiers ; mais Espérie, qui avait fait vœu de se consacrer à Dieu, s'y refusa, et pour se soustraire aux violences de son frère et de son prétendant, elle s'enfuit dans la forêt de Leyne, où elle passa trois mois, n'ayant pour abri que le creux d'un chêne et d'autre nourriture que celle que lui apportait une servante dévouée. Ses persécuteurs finirent par la découvrir dans sa retraite, et, sur ses refus réitérés de consentir à l'union projetée, ceux-ci la décapitèrent.

La légende ajoute que la sainte prit alors sa tête dans ses mains et poursuivit ses meurtriers épouvantés jusqu'aux bords d'un ruisseau, qu'on appela pendant longtemps le ruisseau des Barbares, et qui se jette dans la Bave, à Saint-Géré, près du pont d'Hercule. Il est connu aujourd'hui sous le nom de ruisseau de la Bro ou de Narbonne.

Ce prodige terrifia tellement les meurtriers, qu'ils abandonnèrent le pays et s'en allèrent errant, jusqu'à ce qu'ils furent pris et condamnés au supplice par le duc d'Aquitaine.

Les reliques de sainte Espérie furent portées à Saint-Céré, où elles attirèrent un grand concours de personnes qui s'y fixèrent et formèrent le noyau de la ville actuelle.

L'église principale est naturellement dédiée à sainte Espérie, ou plutôt, comme on dit vulgairement dans le pays, à sainte Spérie. La tradition veut que la sainte ait lavé sa tête et ses mains dans une source située à l'entrée du chœur, à trois ou quatre pieds de profondeur, et qui guérit de la fièvre.

On remarquera, près de l'église, une maison gothique, — avec une tour, — qui me fit songer à ces charmantes constructions, qu'Albert Dürer aimait à buriner dans ses eaux-fortes.

La Bave se divise en deux bras, en amont de la promenade du Gravier, plantée de platanes, en face de l'hôtel des Voyageurs, où j'étais descendu. Au delà d'un des bras, et sur la rive droite, se dresse une montagne conique, sur laquelle s'élèvent, au nord de la ville, les ruines féodales et pittoresques de Saint-Laurent-des-Tours, qui se rattachaient, — s'il faut en croire les

chroniqueurs, — au château de Turenne, par une ligne d'ouvrages fortifiés, à des tours, d'où l'on répétait des signaux convenus, et dont on voit encore les vestiges à Martel et à Montvalent.

Les deux tours, — très-belles et encore presque intactes, — sont carrées, crénelées et revêtues de blocs de pierre calcaire ferrugineuse. Celle du Nord a cent vingt-quatre pieds de hauteur, celle du Sud quatre-vingt-cinq. Chaque étage n'a qu'une seule grande salle carrée, percée de quatre fenêtres, d'où j'ai contemplé le ravissant paysage qui se développe dans le panorama. L'une a des contre-forts aux angles et au centre de chacun des quatre côtés, et l'autre n'en a pas. Elles remontent bien certainement au Bas-Empire; mais les remparts datent probablement de la domination romaine, car les substructions sont en pierres cubiques placées réticulairement, — l'*opus reticulatum* familier aux Romains.

On a trouvé, dans les environs, des poteries, des armes, des médailles et des monnaies romaines.

La muraille cyclopéenne qui se dresse sur l'immense ellipse formée par le plateau sur lequel s'élève cette forteresse, n'a qu'une porte ogivale, ouverte à l'orient, et m'a mis en mémoire le palais

magique de Gian-ben-Gian, le monarque préadamite des Divs.

Sur les deux côtés du plus grand diamètre de l'ellipse qu'environnent les remparts, s'élèvent les deux tours carrées, séparées par un intervalle de quatre-vingts mètres. Elles sont construites en grès bigarré et se trouvent, l'une à droite, l'autre à gauche de l'enceinte, en prenant l'entrée pour centre. Du côté du sud était un corps de logis, dont les murs ont encore une certaine hauteur. Près de la tour de l'est on voit les vestiges d'un autre corps de logis. Chacune des tours paraît avoir eu des dépendances.

Saint-Laurent fut, comme Autoire et comme les Cesarines, un des postes fortifiés des Romains dans les Gaules. Les vicomtes de Turenne, — lieutenants des comtes de Toulouse, et plus tard des rois de France, avec le titre de comtes du Quercy, — firent pendant longtemps leur principale résidence de cette forteresse.

Du haut de ce plateau, qui commande les passages du Limousin, de l'Auvergne et du Cantal, le regard plonge dans les vallées de la Bave et de la Cère. On aime, au milieu de ces ruines noircies par le temps, ravagées par la main des hommes et les orages du ciel, à évoquer ceux qui vécurent, aimèrent, haïrent, livrèrent

leur vie à toutes les passions, à tous les désirs, à toutes les craintes, à toutes les espérances, à toutes les ivresses, à toutes les folies qui nous agitent, nous, enfants d'un siècle en délire.

Saint-Céré fait aujourd'hui un commerce considérable de toiles et de chapeaux, et a vu naître, en 1644, Antoine Lauricesque, sieur de Lagarouste, qui construisit le plus parfait miroir ardent qu'il y eût de son temps. Lagarouste peut être considéré comme le précurseur de de Vaucanson.

Le château de Montal, bijou de la Renaissance, brodé du haut en bas, au dedans et au dehors, comme un palais moresque, est situé au milieu des prairies, à quelques minutes de Saint-Céré, dans la commune de Saint-Jean-de-Lespinasse. Il occupe le sommet d'un coteau en pente douce, d'où la vue s'étend sur la riante vallée de la Bave, sur les collines variées qui la bordent, et sur la ville de Saint-Céré, noyée dans la verdure et dans les fleurs. Il a en perspective, au nord-est, les majestueuses tours de Saint-Laurent, et dans le lointain, au nord-ouest, le colossal château de Castelnau-de-Brétenoux.

Construit vers le milieu du seizième siècle, sur l'emplacement du « Repaire de Saint-Pierre, » bâti avant le treizième

siècle par les seigneurs de Miers, qui en transmirent la propriété aux seigneurs de Montal, il a cette nuance rosée que le sable du Jénil a donné au stuc de l'Alhambra.

En 1534, le sire de Montal rase l'aire féodale et fit construire, par des « maîtres ès pierres vives, » le ravissant château dont nous admirons les restes. Le nom de l'architecte est resté inconnu, mais il est probable que ce fut un des artistes italiens qui édifièrent, vers la même époque, le château d'Assier.

Dans la pensée de l'architecte, Montal devait se composer de quatre corps de logis, destinés à former une cour carrée, comme l'annoncent les amorces en saillie qu'on remarque aux angles des deux ailes regardant le nord et le couchant, qui ont été seules construites. On ignore le motif qui arrêta l'achèvement de cette merveille. L'intérieur est plus séduisant que l'extérieur.

Les murailles extérieures sont rustiquées, nues et sans caractère, à l'exception des ornements qui décorent les corniches terminales des murs, des ouvertures encadrées de colonnes ioniques, surmontées d'un fronton orné et de la corniche, qui marque la naissance des combles, et où sont répétées les sculptures des façades formant la cour.

Sur la façade extérieure du nord, orientée dans la direction de Castelnau-de-Brétenoux, s'ouvre une fenêtre, sur la frise de laquelle on lit, — au-dessus de deux médaillons soutenus par deux Amours, — cette inscription mélancolique : **PLUS ESPoir**, dont je raconterai tantôt l'origine. Cette croisée, étroite et garnie de lierre, se trouve au milieu du second étage, au-dessus d'un sureau. De ce côté le château a deux tours, une tourelle en cul-de-lampe et neuf croisées, — trois à chaque étage.

La cour, — encombrée de détritus, — est formée par deux corps de logis, — flanqués d'une tour à chaque angle, — qui se réunissent à angle droit. Le logis a deux étages — avec deux rangs de colonnes d'ordre composite — où dominent cependant l'ionique et le corinthien. Le cintre romain et la plate-bande grecque, que surmonte un fronton aigu, concourent alternativement à couronner les portes du rez-de-chaussée et les croisées de l'étage supérieur. Le rez-de-chaussée est percé de quatre portes et de deux fenêtres. Il y en a six au premier étage et cinq au second. Au-dessus d'une des fenêtres du second étage de l'aile droite, j'ai lu le millésime de 1534.

L'artiste a semé sur les frises, — chargées de bas-reliefs, — des rinceaux, des

arabesques, au milieu desquels les héros et les dieux mythologiques chantent des hymnes à l'Amour. On y voit les travaux d'Hercule, des cavaliers, des sirènes, des paladins, du plus élégant dessin et de l'exécution la plus habile.

Dans des niches décorées de colonnettes ioniques, agrémentées d'un tympan orné, j'ai remarqué des bustes d'anciens seigneurs de Montal.

Cette façade se termine par une belle corniche, au-dessus de laquelle, — en avant des combles fuyants et ardoisés, — s'épanouissent des ouvertures, — qu'on appela plus tard des mansardes, — et qui sont ici plutôt un motif de décoration que d'utilité. C'est, en somme, un couronnement sur lequel les artistes de la Renaissance ont prodigué les ornements d'architecture et de sculpture. J'y ai admiré des Amours, des sirènes, des griffons, des dauphins, des volutes, des colonnettes, des coquillages, arrangés de manière que l'ensemble forme un fronton très-aigu, et où les vides à jour, — qu'on a pratiqués, — font mieux ressortir les parties en relief.

Tout cela, — exécuté avec un charmant caprice, une fantaisie infinie, un aimable dédain de la symétrie, — chante des épithalames, sculptés avec la grâce ana-

créontique de la Renaissance, qui sut si agréablement appliquer le rythme antique au génie moderne.

A l'angle droit, qui joint l'un à l'autre les deux corps terminés, et aux deux extrémités où s'arrêtent les constructions, s'élèvent trois tours gothiques d'une grande sévérité, contrastant avec la richesse des ornements prodigués sur les façades de la cour intérieure.

J'ai admiré, en pénétrant dans l'intérieur des appartements, dans une salle située au rez-de-chaussée, au pied de l'escalier, une magnifique cheminée enrichie d'écussons. La voûte elliptique de cette salle est construite dans des conditions d'acoustique telles, que deux personnes, placées aux angles opposés, peuvent s'entendre en parlant à voix basse, sans être entendues d'aucun point intermédiaire de la diagonale.

Le splendide escalier, en pierre blanche de Carennac, est à rampe droite, et le plafond est entièrement couvert de sculptures variées et d'une ravissante exécution. Le dessous de chaque marche est un cadre où l'artiste a prodigué des dessins différents : des bustes, des Amours, des griffons, des lions, des dauphins, des sirènes, des nymphes, des attributs, des rinceaux, des coquillages, des oiseaux fan-

tastiques et des fleurs idéales, toutes les fantaisies et les caprices d'une imagination artistique. J'ai remarqué des crédences d'un goût irréprochable, au tournant de cet escalier.

Les appartements, dans un état de délabrement lamentable, sont cependant encore pourvus de fort belles cheminées, et les plafonds ont des poutres couvertes de riches sculptures. Les initiales qui les décorent sont celles de Robert de Montal et de Jeanne de Balzac.

La façade extérieure, tournée vers la vallée, a deux étages, avec quatre croisées à chaque étage, plus une autre, placée au-dessus, dans l'angle de la tour située près de la petite chapelle, sise en avant du château, du côté de Saint-Jean-de-Lespinasse. Cette façade a trois grosses tours.

La légende raconte qu'une des châtelaines, — Rose de Montal, — aima et fut aimée de Roger de Castelnau, — vieille histoire toujours nouvelle. Rose et Roger se jurèrent un amour éternel, mais Roger, infidèle à ses serments, se laissa séduire par les charmes d'une autre châtelaine, Eléonore de Lavar, qu'il avait rencontrée dans un tournoi, et délaissa la sensible Rose. Il avait bien essayé de lutter contre cette passion naissante, mais l'i-

mage impérieuse et obsédante d'Eléonore avait chassé celle de Rose.

La tempête se prit à gronder dans l'âme de l'héritière de Montal, jusqu'alors serene comme une mer tranquille, et des langueurs orageuses l'assaillirent.

Un jour qu'elle était penchée à la fenêtre, — dont j'ai déjà parlé, en faisant la description du château, — regardant, — le cœur dolent, — les tours de Castelnau-de-Brétenoux, elle vit, — en son « estrif, » — passer l'infidèle Roger, se rendant, sur son destrier, au château de Lavaur, où l'attendait Eléonore. Rose crut le ramener enchantant un lai qui avait autrefois touché son cœur, mais Roger poursuivit sa route, sans accorder même un regard à celle qui lui donnait tant d'amour. La triste délaissée se précipita de la croisée sur le pavé en s'écriant : *Plus espoir !* Ainsi mourut Rose de Montal.

Lors de ma visite à Montal, il n'était bruit, à Saint-Jean-de-Lespinasse, que d'une chronique scandaleuse qui mettait le village en émoi. On me dit qu'un cultivateur vivait ouvertement en concubinage avec deux femmes, sur lesquelles il exerçait un si grand empire, qu'il les attelait à une charue, et les employait au labourage de son champ. Ce sybarite rural mêlait, comme on voit, l'utile à l'agréable. Ce système

agricole, que je n'ai pas encore vu primer dans les concours régionaux, m'a été affirmé par des témoins oculaires. Qui sait ? peut-être que cet agriculteur sans préjugés a voulu protester contre l'avachissement des petits crevés, qui se laissent avilir par les cocottes.

La route de Saint-Céré à Brétenoux longe, pendant quelque temps, la Bave, et est bordée, à droite, par de riantes collines; à gauche, par les crêtes âpres du plateau du Lot, courant du midi au nord. On a, dans la vallée, la fertilité de l'oasis et sur la montagne l'aridité du désert.

La pittoresque petite ville de Brétenoux a conservé son intégrité native. Les grandes galeries de sa place semblent lui avoir servi de halle. Sous l'une d'elles, on voit encore une mesure de capacité locale, en pierre, pour la vente des grains. Aux plus larges rues aboutissent d'autres rues plus étroites, où s'alignent des maisons de moindre importance, ayant toutes, par une sage économie de l'espace, pignon sur rue. Une séparation, appelée *andronne* ou *velenne*, d'un mètre à peine d'étendue, sépare presque constamment les habitations entre elles. Le mur mitoyen était inconnu à ces braves gens, que la défiance poussait probablement à s'isoler le plus possible.

La Cère, qui va se jeter dans la Dordogne, à Girac, au-dessous de Puybrun, arrose Brétenoux.

De Brétenoux, je fis une excursion à Bonnevialle, village situé au pied de l'éminence sur laquelle s'élève le formidable château de Castelnau-de-Brétenoux. L'église, — charmant édifice roman, — divisée en trois nefs, est réduite, par les mutilations, à une seule travée. La nef du milieu seule est voûtée. Elle possède, ainsi que les nefs latérales, une abside en cul-de-four, ornée de colonnes à chapiteaux. On remarque, dans le mur méridional, une jolie porte murée, dont l'archivolte est ornée de billettes. Le chœur est divisé en une abside et deux absidioles, dont l'une, celle du midi, est masquée par des constructions parasites. L'abside centrale, munie de quatre contreforts reliés entre eux par un bandeau en relief, a trois fenêtres cintrées, avec colonnes à chapiteaux décorés d'entrelacs. Le cintre est orné de tores et de billettes. Une corniche également à billettes, supportée par des modillons historiés, surmonte le tout. On y voit aussi des étoiles à huit raies. Les modillons représentent des figures accolées, des muffles de lions, des têtes d'animaux, des masques et des fruits.

J'arrive enfin au château de Castelnau-

de-Brétenoux, — situé dans la commune de Prudhomat, — colosse en pierre rouge, assis sur la croupe qui termine la chaîne dont les nombreuses ramifications séparent le bassin de la Bave de ceux de la Cère et de la Dordogne. La situation était préférable, pour un poste fortifié, à celles de Saint-Laurent, d'Autoire et des Césarines.

La tradition attribue la fondation de ce repaire d'antrusions à Brunehaut, comme Bruniquel. L'un et l'autre de ces donjons, — situés aux deux extrémités opposées du Quercy, — paraissent s'être appelés, dans l'origine, *Castrum reginæ Brunichildis*, dont les vicissitudes du langage ont fait, d'un côté Bruniquel, et de l'autre Brétenoux.

Les parties les plus anciennes de ce qui existe à Castelnau-de-Brétenoux remontent au onzième siècle, les dernières datent de la Renaissance.

Le plan du burg est un triangle presque régulier, adopté comme plus stratégique que la forme rectangulaire ou carrée. La face septentrionale, — qui surplombe à quatre cents pieds le Cornac, affluent de la Cère, — a deux cent cinquante pieds de développement ; celle du sud-ouest en a deux cent cinquante-cinq, et celle du sud-est, — la seule par laquelle

le repaire fût accessible, — en a deux cent quatre-vingts.

Un fossé, creusé dans le roc, — d'une longueur de trente-cinq pieds et d'une profondeur de vingt-cinq, — défend l'approche des murailles à l'est, et en atteint soixante et dix de largeur sur les deux autres côtés. Les murs, enfermés par ce fossé, occupent une superficie de trois mille quatre cents mètres carrés.

Tout est colossal et vertigineux dans cette aire féodale, dont les murailles ont un aspect cyclopéen. Cinq bastions défendent, vers l'orient, l'approche de ces murailles, émergeant, de ce côté, de soixante pieds au-dessus du plan inférieur des fossés. Une terrasse, bordée d'un large parapet, les couronne et s'étend de quatorze mètres dans l'intérieur de la forteresse. Les deux autres côtés, quoique défendus par les escarpements inaccessibles de la montagne, sont enclos dans des murailles de quarante-cinq pieds de hauteur, reliées aux angles par d'énormes tours rondes, couronnées de créneaux, de cent quarante pieds d'élévation. Enfin, une tour carrée, — le donjon, — qui servait de beffroi, s'élève au-dessus de la masse des murailles du sud-ouest, à cent quatre-vingt-dix pieds de hauteur.

On pénètre dans le château en fran-

chissant les fossés sur un point où ils ont été comblés. On passe ensuite sous une porte creusée dans l'épaisseur des murailles. En avançant, on aperçoit une porte, à arcade élevée, donnant accès, sur la gauche, dans une immense écurie voûtée, pouvant contenir trois cents chevaux. On parcourt ensuite un couloir qui conduit dans l'ancienne cour d'honneur, où la Renaissance avait prodigué ses riantes fantaisies lapidaires, contrastant avec les grandes lignes sombres de la forteresse.

Cette cour d'honneur était une terrasse, ornée d'une balustrade en pierre sculptée, avec des balcons brodés comme des guipures que le temps, les hommes et l'incendie ont ravagés.

L'aspect général offre une masse imposante, flanquée d'une grosse tour ronde à chacun des angles, et de la tour carrée affectée au beffroi.

Dans la partie du manoir regardant le couchant, on trouve encore quelques salles, dont les voûtes intactes ont des fresques assez conservées. Les murailles et le plafond de l'oratoire sont encore couverts de dorures et de sculptures d'un bel effet.

On voit, sur l'autel de la chapelle romane du huitième ou neuvième siècle, un

grand crucifix byzantin, en bois, d'une naïveté hiératique et primitive, des fresques très-anciennes, d'un dessin barbare, représentant Jésus-Christ et les douze apôtres, ayant chacun son nom au-dessus de la tête. Saint Pierre est qualifié de « Monseigneur » et les autres de « Monsieur. »

A quelques pas de la chapelle, s'élève un des bastions qui défendaient la partie septentrionale des remparts et leur servaient de contreforts. Un escalier conduit dans un passage souterrain, qui reliait entre elles toutes les parties du repaire, et aboutissait à un vaste corps de garde creusé dans les entrailles de la montagne.

La vue dont on jouit du faite de la grande tour doit être recommandée aux touristes. On aperçoit, au nord-ouest, — étalant ses murailles et ses tours crénelées au sommet d'un rocher à pic, — le château de Loubressac, ancienne forteresse du Quercy, que Charles V offrit à Edouard d'Angleterre, en 1377, pour terminer la querelle qui ensanglanta la Guyenne. Non loin de ce débris de la féodalité apparaît la petite ville de Carennac, où s'élevait un monastère de l'ordre de Cluny, fondé par saint Odilon et dont Fénelon fut prieur avant de devenir archevêque de Cambrai. C'est au quatrième étage d'une haute tour,

— qui subsiste encore, — que le cygne de Cambrai écrivit la plupart de ses œuvres, et on montre, en face de Carennac, au milieu de la Dordogne, l'île de Calypso, où il prépara son *Télémaque*.

J'insiste sur le grandiose panorama qui, du faite du beffroi, se déroule aux regards ravis. La Dordogne, qui reçoit presque au pied du château les tributs de la Bave, du Cornac et de la Cère, roule majestueusement ses flots monobaphiques au milieu de la plaine, émaillée de gros pâturages, qui s'étend de Turenne à Saint-Céré, au sein d'une nature parée comme une fiancée, plus resplendissante que Salomon dans toute sa gloire.

Castelnau-de-Brétenoux est assurément aussi intéressant que Coucy ou Pierrefonds, et serait déjà depuis longtemps restauré s'il n'était aussi éloigné de Paris.

Il y a quelques années à peine que le propriétaire occupait, au sud-ouest, la seule partie du château encore habitable, principalement composée d'une immense galerie de cent-vingt pieds de longueur, décorée de fresques, de tableaux, d'objets d'art, et où se trouvait également une vaste bibliothèque, renfermant les archives des anciens barons. Un incendie ruina la partie intacte du vieux manoir et dévora presque tous les tableaux. On m'a

affirmé qu'un utilitaire, lancé dans le mouvement industriel, enleva les cadres des tableaux échappés au désastre, mit les toiles à bouillir dans une marmite, pour en enlever la peinture, et en fit confectionner des sacs.

Le château a été acheté par le curé de la localité pour une somme dérisoire.

Le chef de la famille de Castelnau-de-Brétenoux avait suivi saint Louis en Palestine, où il se distingua. Le roi le récompensa au retour, et c'est à cette époque qu'il faut faire remonter l'édification définitive du manoir dont nous admirons les vestiges. Les seigneurs de cette maison furent autorisés à ajouter un lion « passant » dans leur blason, qui porta depuis : coupé de gueules sur l'or, la gueule chargée d'un château d'or, qui était de Castelnau, et l'or chargé d'un lion de gueules, par privilège de saint Louis, avec cette devise : « Dieu aide au second baron chrétien. »

Au douzième siècle, Castelnau-de-Brétenoux était déjà une place forte; Henri I^{er}, roi d'Angleterre, l'assiégea vainement une première fois, en 1159, et s'en empara plus tard. C'est au treizième siècle que les seigneurs atteignirent l'apogée de leur puissance. Henri Court-Mantel, révolté contre son père Henri II, y séjourna.

En 1369, un sire de Castelnau, — en compagnie du vicomte de Bruniquel, du sire de Puycornet et du vicomte de Carmaing, neveu de Jean XXII, — assiégea, dans Réalville, Thomas de Walkaffara, qui tenait la place pour le roi d'Angleterre. Il battit si vigoureusement les remparts, avec des engins venus de Toulouse, que la ville fut prise d'assaut et la garnison passée au fil de l'épée.

Jean de Castelnau, évêque de Cahors, réunit, dans son château, les états de Quercy, et fit prendre à l'assemblée des résolutions qui amenèrent l'expulsion des Anglais.

J'ai déjà dit qu'après que Jean V d'Armagnac eut été égorgé, à Lectoure, sa veuve fut conduite au château de Buzet (1) où trois agents secrets de Louis XI : Macé Guervadon, secrétaire du roi, Olivier Le Daim, son barbier, et le sire de Castelnau-de-Brétenoux, la contraignirent à prendre un breuvage qui la fit avorter d'un enfant mort de sept mois. Ce même sire de Castelnau fut député par les états du Quercy, en 1483, à l'assemblée des états généraux,

(1) Quelques auteurs disent que c'est au château de Castelnau-de-Brétenoux, quelques autres, au château de Castelnau-de-Montmiral.

dont l'ouverture eut lieu à Tours, le 15 janvier 1484.

On assure que le sire d'Albret, voulant venger la mémoire de la veuve de Jean d'Armagnac, envoya à Castelnau-de-Bretenoux sept émissaires déguisés en pèlerins, qui étaient censés se rendre en pèlerinage à Rocamadour, mais qui avaient pour mission réelle de tuer le sire de Castelnau. Ils demandèrent l'hospitalité au château. L'hospitalité leur fut accordée par le châtelain, qui, trouvant quelque chose de louche dans leurs allures, les surveilla, surprit leur secret, les fit enchaîner et jeter dans les oubliettes.

Il y a quelques années qu'en fouillant ces oubliettes on trouva sept squelettes enchaînés, qui étaient probablement ceux des sept émissaires du sire d'Albret.

La première branche de la famille de Castelnau s'éteignit au commencement du seizième siècle. Ses terres et son nom passèrent en d'autres mains. Le fondateur de la seconde branche fut Pierre de Castelnau, seigneur de La Rivière et de La Princerie, que le duc d'Orléans, plus tard Louis XII, attacha à son service à titre d'écuyer.

François-Guilhem de Castelnau, reçut le chapeau de cardinal de Paul II, en 1503, et fut nommé ambassadeur à Rome,

grâce à la protection du cardinal Georges d'Amboise, son oncle. Michel de Castelnau alla représenter la France à la cour d'Elisabeth en 1585. Guy de Castelnau fut nommé gouverneur du Quercy par le Béarnais, après qu'il se fut emparé de Cahors. Sous Louis XIV, le marquis de Castelnau, petit-fils de Michel, devint maréchal de France et mourut à trente-huit ans des suites des blessures qu'il reçut à la bataille des Dunes. Depuis cette époque, l'histoire n'a plus de mention spéciale pour cette maison.

De Brétenoux on a la faculté d'aller rejoindre le railway à Saint-Denis, en traversant la Dordogne à Pont-de-Mols, en passant par Puybrun, Bétaille, Vayrac et en longeant le Puy-d'Issolu, mais nous devons reprendre le train à Gramat, où nous l'avons quitté, afin de gagner méthodiquement la station célèbre et fréquentée de Rocamadour.

Le convoi sort lentement de la gare de Gramat, franchit la vallée de l'Alzou sur le viaduc de Picarel, dont le nom est emprunté au moulin qui jette un peu d'animation dans la solitude du causse ; puis, accélérant sa marche, il passe près du Saut-de-la-Pucelle, gouffre dans lequel se précipite le ruisseau de Rignac. Bientôt après la vitesse se ralentit graduellement

et le train s'arrête au moment où une voix crie : Rocamadour !

ROCAMADOUR.

VI^e STATION.

7,692^m de Gramat. — 11,497^m de Montvalent.

Je sortis de la station et montai immédiatement dans un omnibus qui s'engagea dans le causse. Après une demi-heure de marche à travers une route poudreuse, calcinée, mélancolique jusqu'à la fascination, où quelques terres arables se montrent, çà et là, comme des oasis, la voiture s'arrêta dans un hameau composé de quelques maisons, d'une petite église entourée d'un cimetière et d'un édifice en ruines. Son nom est l'hôpital Saint-Jean. C'était, en effet, un hôpital érigé par la charité pour le soulagement des pèlerins. Il n'en subsiste plus qu'un portail roman à triple arcature, qui se maintient, pantelant et isolé, en face de l'église. Sur le côté opposé s'élevait, pour les pèlerins arrivant par une voie différente, un autre hospice dédié à saint Jacques, dont il ne reste pas trace.

En descendant de l'omnibus, en face de l'hôpital Saint-Jean, je passai sous une

porte en ruines, fragment d'anciennes fortifications, et Rocamadour m'apparut dans tout l'ensemble de ses sauvages beautés.

Ce lieu, connu jadis sous le nom de Vallée ténébreuse, *olim vallis tenebrosa nuncupata fuit*, était un repaire de bêtes fauves, environné de rocs effrayants et sans culture, *rupibus clausam terribilem et incultam*. Un anachorète purgea la contrée et la civilisa. Les habitants d'alentour, voyant fuir les bêtes fauves, allèrent en foule remercier l'ermite, « lequel prenant l'occasion au poil, dit Odo de Gisse, les catéchisait et leur enseignait la doctrine chrétienne. »

La légende s'est amplement donné carrière et les versions abondent, sur le compte de l'anachorète qui civilisa la thébaïde du Quercy (1).

Saint Antonin, archevêque de Florence, prétend que cet anachorète, nommé saint Amadour, n'était autre que le célèbre publicain Zachée, dont parle l'Évangile, qui, le jour de l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem,

(1) Selon Pline le naturaliste et le géographe Pomponius Mela, le mot Quercy ne dériverait pas du latin *quercus*, « chêne ; » mais du mot celtique *Craeu* ou *Crau*, « pierre, » commela *Crau* de Provence qui fut aussi appelée *Campi lapidei*.

saalem, était monté sur un sycomore, qui embrassa la doctrine du Sauveur et fut persécuté en Palestine pour sa constance dans la foi. L'ange qui vint le délivrer dans la prison où les Juifs l'avaient jeté, lui ordonna, au nom de Marie, de s'embarquer et d'aborder avec confiance au lieu où son navire prendrait terre. C'est ainsi qu'il aborda sain et sauf sur la côte du Médoc.

Zachée et Véronique (4), — sa sœur ou sa femme, qui, sur la voie douloureuse,

(4) L'hémorroïsse de l'Evangile fut baptisée du nom de Bérénice, d'où, par corruption, Véronique. Les hagiographes lui ayant cherché une filiation, on l'identifia avec Bérénice, — fille de Salomé, sœur d'Hérode, — qui aurait épousé Zachée. Les livres gnostiques paraissent avoir fourni les éléments de la légende de cette sainte. Prounice, de *prounicos*, « copulation, » était pour cette secte une émanation de *sophia*, « sagesse. » De Prounice ou Bérénice à Véronique il n'y a pas loin. On confondit insensiblement son nom avec celui de *Véronica*, forme altérée de *vera icon*, « la vraie image, » appliqué à la figure du Christ, peinte sur un linge à Saint-Pierre de Rome. Sainte Véronique paraît avoir été également confondue avec sainte Venise, la Vénus latine, — adorée par les populations gallo-romaines, — qui guérissait des maladies de matrice.

avait essuyé la face ensanglantée du Fils de l'homme, dont le voile garda la divine empreinte, — abordèrent à l'embouchure de la Gironde, à Soulac, où s'élèvent encore les ruines de Notre-Dame de la fin des Terres, *Sancta Maria de finibus terris*.

Soulac, viendrait, suivant quelques étymologistes, de *solum lac*, du lait de la Vierge, qui *seul* restait à Véronique de tous les gages sacrés que lui avait donnés la mère du Christ. Elle avait possédé de ses cheveux et deux de ses chaussures. L'une fut donnée à l'église du Puy, l'autre à celle de Rodez. Une partie des cheveux fut laissée à la ville de Clermont en Auvergne, l'autre à celle de Mende en Gévaudan. Il y a eu du lait de la Vierge à la Sainte-Chapelle et à Notre-Dame de Paris, à Tolède, à Oviédo, à Assise, à Maëstricht et dans bien d'autres lieux, — lait avec lequel des malins ont fait leur beurre.

Véronique mourut, dit-on, à Soulac, et Zachée, après avoir converti les *Meduli*, se retira en Quercy, où il éleva, en l'honneur de la Vierge, un humble autel, que consacra saint Martial, premier évêque de Limoges.

Martial passe pour un des soixante et douze qui suivirent Pierre d'Autioche à Rome, et se répandirent sur le monde

romain. Martial fut envoyé dans les Gaules, et est considéré comme le premier apôtre de l'Aquitaine. Après avoir évangélisé Limoges, Angoulême, le pays de Saintes et les bords de la Gironde, Martial s'embarqua pour aller porter la foi aux habitants du Bordelais. Une tempête le chassa jusqu'à la haute mer, et, après mille périls, l'apôtre aborda au port de Noviomagus, chez les Bituriges Vivisques.

Noviomagus, aujourd'hui englouti sous les flots, était alors une cité florissante, fréquentée surtout par les navigateurs de l'Orient. Martial y rencontra Zachée et Véronique. Une fois réunis, ils s'établirent aux environs de la ville, dans un endroit solitaire, connu depuis sous le nom de Soulac, et élevèrent un modeste oratoire qu'ils dédièrent à la Mère de Dieu, et sanctifièrent par leurs vertus.

On ignore combien de temps ils vécurent dans cette intimité évangélique. Martial retourna à Limoges. Véronique ou Bérénice paraît être restée attachée jusqu'à la fin de ses jours à Soulac, qui peut être considéré comme le berceau du christianisme dans l'Aquitaine, et Zachée alla fonder Rocamadour.

On a récemment traduit, dans l'antique église de Notre-Dame de la Fin des Terres, des restes que la tradition pré-

tend être ceux de saint Martial, de sainte Véronique et de saint Amadour.

D'après l'auteur de la *Vida del glorioso confessor sant Amadour*, — livre rare, imprimé à Toulouse, vers 1520, chez Colomiès, — l'origine du saint serait moins orthodoxe que ne le prétend la légende dont nous venons de parler. Fils d'un chevalier romain nommé Préconius et de la belle Altea, il n'aurait dû la vie qu'à un pacte diabolique. Préconius, — selon notre auteur, — désolé de n'avoir pas d'enfants, aurait promis son premier né au diable à condition qu'il aurait plusieurs rejetons. Un enfant naquit, le diable s'en saisit et voulut l'emporter en Egypte, où il résidait; mais en passant dans les airs, au-dessus de la Thébàïde, il aperçut l'ermite saint Paul, et Satan eut une telle frayeur, qu'il laissa tomber le fils de Préconius, lequel, recueilli par le saint, se fit ermite comme lui, et alla terminer sa vie dans les solitudes du Quercy.

Le chanoine Caillau, dans son *Histoire critique et religieuse de Notre-Dame de Roc-Amadour*, dit qu'Amadour, solitaire humble et inconnu, passa sa vie agenouillé sur un rocher, dévotion qui le fit nommer *Amator rupis*, — amateur de la roche, — d'où la corruption du langage a fait *Amadour*. Caillau ajoute qu'il fut l'ami de saint Martial.

Une version plus rationnelle et plus probable dit que saint Amatre, Amator ou Amateur, évêque d'Auxerre, dont on voit la statue à Saint-Germain l'Auxerrois, a donné son nom à Rocamadour. Saint Didier, — un de ses successeurs à Auxerre, — qui était de Cahors, fit transporter, à la prière de sa mère Nictéria, les restes du saint, son prédécesseur, dans les rochers de son pays, vers le commencement du septième siècle.

Telles sont, à peu près, toutes les légendes auxquelles la mission évangélique de l'apôtre du Quercy a donné naissance.

Rocamadour. Le Puy et Chartres possèdent, en France, les plus anciennes dévotions à la Vierge. Saint Janvier à Naples. sainte Rosalie à Palerme, saint Jacques à Compostelle et Notre-Dame del Pilar à Saragosse, n'ont pas été plus fertiles en miracles. Ceux qu'opéra saint Amador donnèrent une grande célébrité à l'oratoire, qui regorgea bientôt de pèlerins. Une bulle du pape Pie II, datée de 1463, constate que Rocamadour fut un monastère établi dès la naissance de l'Eglise en France, et que ce monastère fut, plus tard, transformé en collégiale. Il est question de l'abbé de Rocamadour dans la *Croisade contre les Albigeois*. Froissard a raconté le siège de cette localité par les

Anglais, et un trouvère du treizième siècle a dit :

La douce Mère au Créateur
A l'église, à Rochemadour,
Fait tant miracles, tant haut faits,
Qu'un moult biaux livres en est faits.

On voit que Rocamadour est un des plus anciens pèlerinages de France, et fut pendant longtemps le plus célèbre, comme il est écrit dans le Bréviaire du diocèse de Tulle.

L'église, entourée de son mur d'enceinte et de ses chapelles, se dresse fièrement à mi-hauteur d'une falaise que couronne le château des Missionnaires. Le village est groupé aux pieds de l'église, et, tout au bas, resserrée entre deux murailles de granit, s'étale une vallée silencieuse et étroite, arrosée par les indolents méandres de l'Alzou.

La gorge de Rocamadour est un site de *great attraction*. Dans cette étroite et verte vallée, dominée par des blocs de pierre fantastiques, un soleil vibrant ajoutait à la solennelle mélancolie du paysage et des sanctuaires, qui font involontairement songer aux couvents du mont Sinaï et du mont Athos. J'y trouvai plus que des charmes : d'innies splendeurs.

En présence de pareils spectacles, un trouble secret s'empare invinciblement du touriste et réveille en lui ces vagues langueurs, — dont l'âme est à la fois enivrée et meurtrie, — qui exercent une si grande influence sur les organisations nerveuses. Les cœurs, pénétrés de cette vérité de Platon, que le plaisir a de merveilleuses affinités avec la douleur, éprouvent une joie amère à rêver dans ces solitudes.

Je descendis vers le village, à l'entrée duquel se trouve une porte, reliée jadis au mur d'enceinte. Je traversai une partie du bourg, sale et maussade, où je remarquai plusieurs maisons gothiques et de la Renaissance, et, après avoir franchi une nouvelle porte, j'arrivai à un vaste escalier, dont le pied, autrefois défendu par le château de la Charette, conduit aux sanctuaires.

Les fidèles fervents, les pèlerins convaincus, gravissent les marches de cet escalier sur les genoux, comme on gravit cette fameuse *Scala santa*, consacrée par les pas du Christ lorsqu'il monta chez Pilate, et qui a été transportée de Jérusalem à Rome.

Cet escalier est habituellement encombré de mendiants et de mendiante aux plaies phagédéniques, dont la *faccia smorta*

rappelle ces Italiens énervés par la malaria des Maremmes, entre Radicofani et Aquapendente.

Le premier plan de cet escalier se compose, si je ne me trompe, de 440 marches. Il aboutit à une plate-forme entourée de maisons, où commence l'enceinte sacrée, dans laquelle on pénètre par un portail ogival. A ce portail commence un nouvel escalier de soixante et seize marches qui conduit à l'entrée des sanctuaires.

On a, en face de soi, le portail de la cathédrale Saint-Sauveur, au-dessous de laquelle on aperçoit l'église souterraine de Saint-Amadour. A droite, s'appuyant sur l'église, s'élève la chapelle dédiée à saint Joachim et sainte Anne, récemment reconstruite; sur la même ligne, celle dédiée à saint Blaise et à saint Jean l'Evangéliste se lie à celle qui est placée sous l'invocation de saint Jean-Baptiste. A gauche, s'épanouit l'élégante abside de la chapelle Saint-Michel, où l'on arrive par un escalier de vingt-cinq degrés. Je remarquai, enfin, contiguë à Saint-Sauveur, la chapelle miraculeuse de Notre-Dame, le saint des saints de Rocamadour.

Tous ces sanctuaires s'élèvent autour d'un parvis portant jadis le nom de place Saint-Michel. On voit encore, autour de ce parvis, l'ancien chauffoir des cha-

noines, le coffre où les pèlerins déposaient leurs offrandes, des carcans et des entraves de prisonniers, — reste des innombrables *ex voto* apportés de toutes parts, à la consolatrice des affligés, par des captifs reconnaissants, — et le braquemart de Roland.

Roland, traversant la France pour rejoindre en Espagne son oncle Charlemagne, passa à Rocamadour et offrit à la Vierge son épée Durandal ; mais, comme il ne pouvait s'en priver, il racheta cette arme et la paya son poids d'argent. Après la mort du paladin, dans le val de Roncevaux, son corps fut embaumé dans du vin parfumé avec des plantes aromatiques et transporté à Blaye, où il fut inhumé. Son olifant fut mis à ses pieds et Durandal suspendue sur sa tête. On transféra l'olifant à l'église collégiale de Saint-Seurin, à Bordeaux, et son épée à Rocamadour. Cette épée, à la poignée d'or et d'argent, fut probablement enlevée par Henri Court-Mantel, qui pillait Rocamadour, en 1183, pour solder les soudards qui le soutenaient dans sa lutte contre son père, et elle fut remplacée par un informe coutelas en fer, qu'on voit actuellement fiché dans la muraille, autour du parvis Saint-Michel. Cette Durandal, « claire et blanche, qui reluisait et flam-

boyait au soleil, » avait le singulier don de rendre mères les femmes qui la soulevaient. Le coutelas actuel a, dit-on, hérité des vertus fécondantes de sa devancière.

A côté de cette épée, on distingue les fragments d'une grande fresque à demi effacée, — représentant un gigantesque saint Christophe portant l'enfant Jésus sur les épaules, — dont il ne reste qu'une moitié. La légende de saint Christophe charmait nos aïeux, parce qu'elle leur rappelait le triomphe de la religion sur la force brutale.

On aperçoit, auprès des *ex voto* et de saint Christophe, les traces d'un arceau muré, qui servait probablement d'ouverture à une chapelle, sur l'emplacement de laquelle on a construit des appartements et réservé un passage pour parvenir à la Maison de Marie, — bâtie sur l'ancien ermitage, — où les pèlerins désireux de passer quelques jours à Rocamadour trouvent des cellules commodes et silencieuses.

Au-dessus de cet arceau muré s'élève la chapelle romane de Saint-Michel, le plus ancien des édifices subsistants à Rocamadour. On y parvient par un petit escalier à moitié taillé dans le vif. L'abside, en cul-de-four, est décorée de peintures byzantines. Le Christ, assis sur son trône, — l'alpha et l'oméga inscrits sur l'auréole

qui l'enveloppe, — occupe le haut de la composition. Autour de lui sont groupés les évangélistes, écrivant sur des pupitres les enseignements du Maître, et il a, d'un côté, un séraphin à six ailes, de l'autre l'archange saint Michel.

Le mur extérieur de cette chapelle est couvert d'une grande peinture fort endommagée; où l'on a de la peine à reconnaître Dieu le Père, couronné d'une tiare et revêtu d'ornements pontificaux. Il est entouré de nuages qui ne laissent voir que son buste. Sa main droite supporte Jésus-Christ, les mains jointes dans l'attitude de la prière. Sous les nuages flotte une banderolle chargée d'inscriptions illisibles. Sur le premier plan, on distingue vaguement la représentation fruste du lai des Trois Morts et des Trois Vifs, destinée à rappeler aux visiteurs l'inanité de l'existence.

L'église Saint-Sauveur est un vaste édifice de l'époque de transition. Aucune sculpture, aucun ornement ne coupent la sévère simplicité de ses lignes majestueuses. Ses formes, fermement accusées, sa massive énergie, s'harmonisent avec le roc ébauché, qui lui sert de mur dans le fond. Deux piliers, flanqués de huit colonnes engagées, sur lesquelles viennent reposer les retombées des voûtes par-

tagent l'église en deux nefs. L'une était réservée aux chanoines, l'autre aux fidèles. A chacune correspond une petite abside circulaire en cul-de-four ménagée dans l'épaisseur des larges murs du chevet. Le maître-autel se développe, en avant d'une fenêtre en plein cintre, occupant le centre du chœur. Un antique crucifix en bois est placé entre les deux grands piliers. Les pèlerins fervents qui montent l'escalier à genoux vont terminer leur pèlerinage aux pieds de ce crucifix, après avoir adoré la Vierge médiatrice dans son sanctuaire.

On a récemment restauré cette église, avec plus de zèle que de goût. On a essayé de reproduire, sur les voûtes, les principales scènes de la vie du Christ et on a représenté, le long des murs, les personnages célèbres que la piété a conduits à Rocamadour. Ces peintures foraines, inspirées par le mauvais goût, trop souvent inhérent au clergé, rappellent les produits barbares de l'imagerie d'Epinal.

L'église Saint-Sauveur était exclusivement réservée aux exercices canoniaux ; l'église paroissiale, située au dessous, s'étend sous la double travée du sanctuaire. L'escalier qui y conduit s'ouvre sur le plateau et est abrité par la rampe de l'église. Cette construction cryptique sim-

ple, sévère et trapue, est dédiée à saint Amadour, dont les reliques y ont été toujours conservées. Un large pilier carré, se courbant en arc doubleau ogival, la partage en deux travées. Des colonnes engagées dans les angles supportent sur leurs larges chapiteaux, simplement évasés et sans ornements, les arcs ogivaux qui dessinent la voûte et projettent à sa surface une vigoureuse saillie.

Cette église a été également restaurée. Les murs, à leur base, ont été revêtus de boiseries en chêne, à arcatures romanes sur lesquelles se détachent des confessionnaux du même style. Un mobilier en calcaire fin et poli a remplacé les retables vermoulus, que l'humidité et l'abandon avaient rendus irréparables. On n'a conservé, des anciennes boiseries, que deux panneaux en relief qui sembleraient confirmer la tradition qui attribue à Zachée, sous le nom de saint Amadour, la fondation du pèlerinage. Zachée y est représenté d'abord sur le sycomore, puis recevant le Christ à l'entrée de sa maison.

Les surfaces plates des arcs ogivaux ont été décorées de rinceaux, et sur les panneaux triangulaires se développe, en huit tableaux, la vie du saint patron. Les inscriptions suivantes, qui entourent les tableaux, en indiquent les sujets, et for-

ment, dans leur ensemble, le résumé de la légende :

1^o Zachée, parce qu'il était petit, ne pouvant voir Jésus au milieu de la foule, monta sur un sycomore. Jésus l'apercevant lui dit : « Zachée, descends vite, je viens loger chez toi. »

2^o Zachée était disciple de Jésus. Véronique, sa femme, se mit à la suite de Marie. Ils furent persécutés pour la foi, mais un ange les délivra de la prison où ils avaient été enfermés.

3^o Un ange ordonne à Zachée et à Véronique de se mettre en mer, et de s'arrêter où le navire prendrait port, afin d'y servir Jésus-Christ et Marie, sa sainte Mère.

4^o Leur navire vint aborder sur la côte du Médoc, au lieu appelé Soulac ; ils y vécurent dans le jeûne et la prière. Saint Martial les y visita et bénit un oratoire qu'ils avaient dédié à saint Etienne.

5^o Saint Amadour, c'est-à-dire Zachée, sur l'ordre de saint Martial, alla à Rome auprès de saint Pierre. Sainte Véronique resta au pays bordelais, où elle trépassa. Saint Amadour, revenu à Soulac, y érigea deux monastères et se retira du monde.

6^o Ce fut l'an 70 de la Nativité de Notre-Seigneur, que saint Amadour choisit, pour ermitage et retraite, le rocher que l'on a

depuis nommé Roc Amadour. Ce rocher était alors inhabité et peuplé de bêtes féroces.

7° Les habitants du pays étaient presque sauvages : saint Amadour les catéchisa et leur fit connaître la religion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

8° Saint Amadour érigea, dans le rocher, un autel en l'honneur de Marie. Cet autel si humble, mais depuis si glorieux, fut consacré par le Bienheureux Martial, apôtre, qui visita plusieurs fois notre saint dans sa retraite.

Sur le mur du chevet un grand tableau représente la mort d'Amadour. Ce tableau, dénué de valeur artistique, est sans style et sans couleur. A droite, un ange offre au Christ, qui occupe le centre de la composition, sous la forme d'un enfant, l'âme du saint qui vient de s'éteindre ; à gauche, dans l'attitude de la prière, est saint Martial, et au-dessus de lui, la Vierge, entourée d'anges, intercède pour son fidèle serviteur à l'heure de la mort.

La légende dit que saint Amadour fut saisi d'une fièvre aiguë et qu'il connut, par révélation divine, que sa mort approchait. Il se fit apporter dans la chapelle Notre-Dame, et il expira au pied de l'autel. Ses restes sont enfermés dans un reliquaire en bois doré d'un style lourd,

mais soigneusement restauré, qui est au-dessus de l'autel.

Les murs latéraux de l'église sont couverts par deux sujets qui complètent la vie du saint. Dans la première travée est représentée l'invention du corps; dans la seconde, on le voit présentant à la Vierge l'effigie de l'oratoire qu'il éleva en son honneur, et sainte Véronique offre aux regards le voile dont elle essuya la figure du Sauveur.

Les deux églises de Saint-Sauveur et de Saint-Amadour ont été construites dans le onzième siècle.

La chapelle actuelle de Notre-Dame de Rocamadour, toute resplendissante d'or et d'azur, fut élevée en 1479, sur l'emplacement de l'oratoire primitif de Saint-Amadour, qu'un bloc détaché de l'immense rocher qui le domine écrasa dans sa chute. Elle fut saccagée par les huguenots, le 3 septembre 1562. Les chanoines qui survécurent au sac la réparèrent. On y voit toujours l'antique Vierge noire, la cloche miraculeuse et l'autel consacré par saint Martial.

La cloche suspendue à la voûte, au-dessus de l'autel, sonne d'elle-même lorsqu'on invoque à distance Notre-Dame de Rocamadour, qui était vénérée sous le nom d'Etoile de la Mer, *Stella Maris*,

comme l'appelle Hugues Farsit (1). On prétend que saint Amadour lui donna ce nom parce que la Vierge avait été son étoile tutélaire pendant sa merveilleuse navigation à travers la Méditerranée et l'Océan. Sa dévotion est restée vivante pendant bien des siècles au cœur des marins. Elle s'est manifestée surtout en Bretagne. Sur les grèves de l'Océan, à quelques lieues de Brest, on trouve une chapelle bretonne qui porte le nom de Roche-Amadour (2). Cet oratoire rappelle par sa forme celui du Quercy ; son portail est pareil et la statue qui y est vénérée a les formes et la pose de celle du Lot.

J'ai vu, dans la chapelle Notre-Dame, des tableaux votifs, parmi lesquels j'ai remarqué celui qui représente M. et M^{me} de Salignac de Lamothe-Fénelon, aux pieds de la Vierge, lui offrant dans son berceau l'enfant qui devait être un jour le Cygne de Cambrai, et qui n'est pas né à Lamothe-Fénelon, dans le Lot, à peu de distance de Gourdon, mais à Lamothe-Salignac, dans la Dordogne.

(1) Hugues Farsit, chanoine de Laon, en 1140, a écrit un traité : *De miraculis beatæ Virginis rupis Amatoris*.

(2) Notice sur Notre-Dame de Roc-Amadour, par Le Guennec.

De toutes les richesses jadis suspendues auprès de la statue miraculeuse qui, selon la tradition, serait la même que celle dont saint Amadour enrichit son oratoire, il ne reste que quelques débris : des reliquaires mutilés, une croix processionnelle du douzième siècle et une monstrance du quinzième.

Cette chapelle est encombrée de mièvreries, inspirées par l'énervant fétichisme et l'exaltation hystérique du marianisme, tant il est vrai que ce qui est exclusif s'égare dans le paroxysme. Il s'est opéré, à travers les âges, de mystérieuses et lentes évolutions dans le catholicisme, dont les docteurs ont singulièrement compliqué les doctrines si simples du Maître. Dieu le Père a joué le principal rôle pendant la période byzantine, comme le prouvent les sculptures, les mosaïques et les peintures de cette époque. Jésus-Christ, semblable à Jupiter qui détrôna Saturne, fit pâlir le Père Eternel, et le cycle gothique ne fut qu'un hymne à sa louange. A dater de la Renaissance, le culte de la Vierge a pris des proportions envahissantes et saint Joseph lui-même semble, aujourd'hui, prendre une plus grande importance dans la liturgie.

Les peintures et les sculptures mystiques, produit morbide d'un spiritualisme

excessif, relevant de la pathologie mentale, ne parlent plus à nos âmes désenchantées. S'exprimer soi-même en exprimant le monde extérieur, tel est le but de l'art absolu, qui doit s'éloigner autant d'un idéalisme exalté que d'un réalisme brutal, et rester à la fois la représentation de la nature dans toute sa vérité, et la manifestation de l'humanité dans sa splendeur morale.

Les trois chapelles de Sainte-Anne et Saint-Joachim, de Saint-Blaise (1) et Saint-Jean l'Evangéliste, de Saint-Jean-Baptiste, offrent peu d'intérêt. Cette dernière fut fondée en 1516, par Jean de Valon, chevalier de saint Jean de Jérusalem, dont la famille avait la seigneurie de Thégra.

Aux époques de ferveur, les pèlerins fixaient à leurs chapeaux, ou au camail qui couvrait leurs épaules, des médailles

(1) Saint Blaise était évêque de Sébaste, en Arménie. Son corps, très-vénéré chez les Grecs, fut apporté en Occident à l'époque des croisades. Rocamadour eut une large part de ses reliques. Quoique du treizième siècle, la chapelle qui lui est dédiée porte l'empreinte de l'architecture romane, dont l'influence subsista longtemps dans le midi de la France, alors qu'elle était abandonnée dans le Nord.

en plomb ou en étain qui portaient le nom de *sportelles*. Celles de Rocamadour représentaient l'image de la Vierge entourée de ces mots : *Sigillum Beatæ Mariæ Rupis Amatoris*. L'évêque de Tulle seul, comme administrateur perpétuel, avait le droit de les distribuer et d'en recueillir le profit, qu'il partageait avec la famille de Valon. J'ai vu de ces sportelles au musée de Cluny.

Le palais que l'évêque de Tulle avait à Rocamadour est ruiné. On a établi, dans un de ses débris, un magasin de piété géré par les sœurs du Calvaire de Gramat. Il y a aussi d'autres ruines contiguës aux sanctuaires. C'est là que se trouvaient les cellules des Bénédictins, gardiens du pèlerinage et que plus tard, après la sécularisation de l'abbaye, furent disposés les appartements des chanoines leurs successeurs.

Un édifice entièrement isolé se dressait un peu plus haut dans les anfractuosités de la roche. C'était l'ermitage où de fervents imitateurs de saint Amador perpétuaient ses austérités et ses œuvres. On y pénétrait par un périlleux sentier. Il fut incendié et dévasté. L'évêque de Cahors a fait relever ces ruines et la maison de Marie remplace l'antique ermitage. Les personnes désireuses de passer quelques

jours dans le recueillement, y trouvent un asile assuré contre le bruit et les distractions du monde. Le service de la Maison de Marie est fait par les religieuses de Notre-Dame du Calvaire; celui de la table, pour les personnes qui n'apportent pas leurs provisions, est fourni par les gargotiers du village.

Lorsque j'eus visité les édifices religieux, j'escaladai le rocher sur lequel ils s'échelonnent, jusqu'au sommet, où s'élevait un château féodal avec son donjon, dont les fortifications protégeaient les sanctuaires. Une rampe tournante s'ouvre dans un angle de la sacristie et s'élève jusqu'aux voûtes de l'église. Je montai le long du rocher jusqu'au dessus des combles. Là, l'escalier qui, un instant, s'était développé au grand jour, pénètre tout à coup dans le roc et n'est plus éclairé que par une fissure naturelle. Continuant à s'élever entre deux parois de roc entaillé, l'escalier passe par un grand arc ogival, sous l'enceinte fortifiée, et aboutit au plateau supérieur.

Je me trouvai alors au centre de l'ancien château fort, dont les fossés et l'enceinte murale subsistent, mais dont le corps principal a été remplacé par un édifice moderne. A l'abri des remparts, demeurés intacts, les missionnaires de France, du

diocèse de Cahors, ont élevé une construction qui leur sert d'habitation, ainsi qu'aux prêtres attachés au service des sanctuaires. L'art n'a rien à voir dans tout cela, comme dans la plupart des constructions soumises à l'initiative et au contrôle cléricaux. J'y prêtai peu d'attention et allai rejoindre le sommet des vieux remparts, d'où la vue s'étend sur un paysage plat bizarrement tourmenté, accidenté par de brusques dépressions et sillonné de profondes vallées. Le sol gris et pierreux, émaillé de rares cultures, de vignes sporadiques et de bouquets de chênes, donne une physionomie mortellement triste à la contrée.

Le rempart, bordé d'une rampe, me permit d'aller jusqu'au bord de l'abîme. Alors j'eus, en face de moi, le roc âpre qui se dresse en regard des sanctuaires, de l'autre côté de l'étroite vallée, au fond de laquelle l'Aïzou promène indolemment ses méandres dormants; la longue rue du bourg se découpant sur une sombre bordure de noyers; le grand escalier hiératique, et le groupe des sanctuaires accrochés sur une saillie du rocher.

Un ciel rouge embrasait la contrée, silencieuse comme les solitudes de la Palestine, car c'était l'heure évocatrice et solennelle où le soleil s'éteint en jetant un

dernier et fulgurant éclat, où les fleurs se ferment, où la pensée fatiguée s'affaisse et se livre au charme poignant des souvenirs, l'heure où l'on rêve aux absents et aux chers morts.

Je reconstruis mentalement les huit portes fortifiées, dont cinq ont résisté aux ravages de la guerre. J'évoquai les ombres de saint Martial, premier évêque de Limoges, et de saint Saturnin, premier évêque de Toulouse, dont les prières sanctifièrent l'oratoire naissant; celles de Charlemagne, de Roland, d'Henri II d'Angleterre et de son fils; de saint Engelbert, archevêque de Cologne; d'Alphonse, comte de Toulouse, frère de saint Louis, qui fit présent au sanctuaire d'une lampe d'argent, qui brûla perpétuellement devant l'image de la Vierge; de Simon de Montfort, de saint Louis, de Blanche de Castille, de Charles le Bel, qui y accompagna le roi et la reine de Bohême; de Jean, duc de Normandie, fils aîné de Philippe de Valois; de Louis XI; du dernier comte de Toulouse, qui fit présent, en 1229, d'une donation annuelle de deux marcs d'argent, et de bien d'autres illustres pèlerins, dont la nomenclature deviendrait fastidieuse.

J'aimais à penser qu'autour de moi retentit jadis la vielle des troubadours et que le *cantadour* Gauthier de Coinsy y com-

posa son chant qui a pour titre : « Du cierge que Notre-Dame de Rocamadour envoyait sur la vielle du ménestrel qui vielait et chantait devant son image. »

Le pays silencieux, couché à mes pieds, vivait sa vie pacifique dans un repos solennel, accidenté par ces rumeurs sourdes et confuses, qui donnent des commotions aux contemplatifs. C'est dans ces moments-là que le génie inquiet de la solitude fait sourdre au fond des cœurs troublés l'idéal vague, ombrageux, immense, insatiable de l'inconnu.

Je ne sais quelle bizarre destinée nous voue au supplice des aspirations inassouvies ? Si l'on nous donnait le paradis de Mahomet, nous serions bientôt las de ses houris, et nous aspirerions à boire la cervoise dans les cornes d'aurochs de celui d'Odin. Sous les ciels rêvés d'Afrique et d'Asie, on se lasse des caresses du soleil, nageant immuablement dans un implacable azur, et l'on soupire après les ciels violets des contrées boréales où expire la lumière. Nous roulons continuellement le rocher de Sisyphe et étreignons sans trêve la nue décevante d'Ixion. La nostalgie suit partout nos pas, et nous usons la vie à nous dépandre de nos illusions. Néanmoins, lorsque sonnent les heures tristes, où l'analyse étouffe l'enthousiasme

défaillant, ne disons jamais du mal des rêves de notre jeunesse : ils sont, selon l'heureuse expression de Schiller, la meilleure partie de nous-mêmes. Et puis, que pourrait-on aimer dans la vie, si l'on n'avait pas ses rêves ?

En descendant du château des Missionnaires, l'omnibus me ramena à la station de Rocamadour, où je repris le train se dirigeant vers Montvalent. Le trajet s'effectue à travers une zone de cause, véritable désert qui conduit à la terre promise de la vallée de la Dordogne.

Le cause est semé de gouffres profonds, dans lesquels se précipitent les eaux pluviales et courantes, pour reparaitre dans les vallées de la Dordogne et du Lot, par des sources dont l'une, l'Ouyse, est extrêmement abondante. Le train passe à quelques mètres du gouffre de La Roque de Corn, vertigineux abîme où s'engloutissent les eaux du ruisseau de Miers ; puis il s'engage dans un défilé, taillé dans des falaises, dont la réfraction torride et les âpres profils m'ont rappelé le Mokatan calciné par le soleil d'Egypte, d'où les Pharaons extraient les blocs qui servirent à construire les Pyramides. Au bout de ce défilé, le train débouche sur la vallée de la Dordogne et s'arrête à la station de Montvalent.

MONTVALENT.

VII^e STATION.

11,492^m de Rocamadour. — 7,422 de Saint-Denis.

La station est huchée sur la rive gauche de la Dordogne, en face du village de Gluge, — accroupi au pied des falaises de la rive droite, — dont la petite église, blanche comme une mosquée, projette dans l'air son clocher ardoisé avec la sveltesse d'un minaret.

Le village de Montvalent se trouve, à quelques minutes de la station, sur une colline, située sur la rive gauche de la rivière, qui décrit un circuit pour aller passer sous Creysse. Montvalent se recommande par les ruines d'une église, d'un monastère et d'un château fort. C'est dans ses environs que furent impitoyablement massacrés, par Richard Cœur de Lion, le père et les frères de Bertrand de Gourdon, qui les vengea.

Lorsque Richard alla, en 1199, assiéger Châlus, attiré par je ne sais quelle histoire de trésors romains enfouis dans les tours de cette petite ville, située sur les bords de la Tardoire, Bertrand de Gourdon, brûlant de venger les siens, se jeta

dans la place. Trois jours après l'investissement, le 26 mars, Richard s'étant approché, sans autre défense que son bouclier, très-près des remparts, sur le rocher de Maumont, — qu'on distingue au milieu des prairies, sur les bords de la rivière, mais dont les touristes anglais emportent constamment des fragments, — afin de donner des ordres pour l'assaut, Bertrand lui tira un coup d'arbalète, dont le trait l'atteignit à l'épaule. Bertrand avait tiré d'une tour qu'on voit encore, entourée de maisons délabrées, dans la ville basse de Châlus, et qui sert de prison. Malgré sa blessure, Richard donna l'assaut; la place fut prise et les cottes-armes massacrèrent ou pendirent toute la garnison; mais Richard se réserva Bertrand.

— Quel mal t'ai-je fait, pour vouloir me tuer? lui dit-il.

— Vous avez égorgé de votre main mon père et mes deux frères, et moi-même vous alliez me faire pendre, répondit Bertrand. Vengez-vous comme vous l'entendrez; je souffrirai volontiers les plus grands tourments, puisque je vous ai donné la mort, à vous qui m'avez fait tant de mal.

— Je te pardonne ma mort, lui dit le roi frappé de son intrépidité : va, tu es libre !

Il ordonna, en même temps, qu'on lui comptât quatre cents écus d'Aquitaine, et mourut, victime de ses excès, dix jours après avoir reçu sa blessure. Marcadier, chef des cottereaux de Richard, qui avait retenu Bertrand à l'insu du roi, le fit écorcher vif et pendre.

Galiot de Genouillac, dont nous avons parlé naguère, descendait de l'héroïque Bertrand de Gourdon.

Un pont suspendu met Gluge en communication avec la station de Montvalent et on laisse à droite, en s'y rendant, le moulin et le château de La Roque, qui bénéficie d'une vue magnifique sur la Dordogne. La vue dont on jouit du château de La Mirandole, — situé au-dessus des falaises qui dominant Gluge, — est encore plus belle. On plane de là sur la Dordogne, parsemée d'îles couvertes d'une végétation luxuriante et vierge, où les lianes développent, comme sur les fleuves d'Amérique, leurs festons capricieux et leurs astragales fantastiques, au milieu desquels on attend le dialogue érotique du geai bleu du Meschacébé et de la nonpareille des Florides.

Je suis passé bien souvent à la station de Montvalent, que je recommande aux paysagistes épiques, épris des sites grandioses et pittoresques. Je la traversai une fois, un jour de foire à Vayrac. Les

troisièmes places du train s'étaient, depuis Assier, insensiblement garnies de contadins et de contadines se rendant à la foire; l'affluence devint si considérable à Montvalent, qu'on prit le parti d'empiler les voyageurs d'abord dans les secondes et puis dans les premières. Le compartiment dans lequel je me trouvais seul fut envahi par une trombe de forains des deux sexes. Les hommes, aux visages tuméfiés et luisants comme des tomates, s'épatèrent lourdement sur les coussins avec leurs blouses, leurs sabots, leurs vastes chapeaux ronds et leurs bâtons ferrés; les femmes, — dont les figures ahuries paraissaient maquillées avec une mixture de brique pilée et de suie, sous leurs chapeaux de paille noire en forme de capotage de cabriolet, — s'assirent, raides comme des hallebardes, dans leurs robes de droguet à taille courte.

Les nouveaux venus, d'abord ahuris de se trouver dans un compartiment capitonné, se mirent bientôt à grouiller, cracher, brailler et puer abominablement. J'avoue que la grossièreté native de ces paysans primitifs me fit regretter les fatuités choquantes des gandins pourris de la civilisation. Il est bien convenu que nous avons tous les mêmes facultés physico-chimiques, que nous sommes égaux

devant la loi et l'urne électorale, mais je doute qu'il en soit de même à l'endroit de la culture hygiénique. Les coryphées de la perfectibilité indéfinie réclament à outrance l'instruction obligatoire, mais nul n'a songé à demander que le savon de thridace devînt, je ne dis pas obligatoire, mais seulement facultatif. On ne peut pas songer à tout ! S'il est bon que chacun sache lire et écrire, m'est avis qu'il n'y aurait pas d'inconvénient, non plus, à ce que tout le monde se lavât au moins les mains, et que la propreté fut considérée comme une qualité sociale, sinon comme une vertu civique ; mais nous savons tous que les vertus civiques deviennent aussi rares que le courage civil.

Le train descend heureusement avec une rapidité vertigineuse l'audacieuse rampe qui conduit au palier de la station de Saint-Denis. La voie est surplombée, à droite, par la falaise taillée à pic et domine, à gauche, à une inquiétante profondeur, la vallée verte et splendide que la rivière étoile de ses flots moirés. Ce panorama passe, — comme un rêve de haschisch et d'opium, — devant les yeux ravis du voyageur, que la vapeur emporte avec frénésie. Au bas de la rampe, le train ralentit sa marche pour franchir la Dordogne sur

le pont en tôle du village de Floirac, et s'arrête, bientôt après, à la station de Saint-Denis-près-Martel.

SAINT-DENIS-PRÈS-MARTEL.

VIII^e STATION.

7422^m de Montvalent. — 6,384 de Quatre-Routes.

La station est assise dans une situation pittoresque, au pied du Puy-d'Issolu, sur les bords de la Tourmente, à peu près à égale distance de Vayrac et de Martel.

Une diligence, faisant le trajet de Saint-Denis à Souillac, conduit, en moins d'une heure, à Martel, principale ville de l'ancienne vicomté de Turenne et lieu d'assemblée des états de cette petite principauté.

Des remparts à peu près intacts, interrompus par une dizaine de tours carrées, l'église et son clocher, l'hôtel de ville et son beffroi, quelques maisons à tourelles lui ont conservé la physionomie communale du moyen âge et l'aspect sévère d'un centre municipal.

Cette ville, fière de ses franchises municipales et de ses privilèges communaux, se fit remarquer, pendant longtemps, par ses luttes avec les vicomtes de Turenne.

L'église est surmontée d'une tour carrée qui lui sert de clocher, et le porche orné d'un tympan digne d'attention, quoiqu'il n'ait pas l'importance de celui de l'église de Conques. Le Christ, assis au centre, est entouré de quatre anges nimbés, dont deux sonnent de la trompette, tandis que les ressuscités garnissent les côtés. Une superbe fenêtre, située au chevet, est couronnée de mâchecoulis justifiés par la situation de l'église sur les remparts. Voilà pour la physionomie extérieure. L'intérieur se compose d'une vaste nef à chevet carré, sans bas-côtés, avec huit chapelles. La nef est très-large et voûtée sur nervures, ainsi que les chapelles ménagées dans les contre-forts. Elle est enrichie de vitraux, remarquables par la correction du dessin. Le grand vitrail du chœur représente la Passion. Ceux des chapelles sont fort délabrés. Le chœur fut richement décoré de peintures, de marbres, de dorures, au dix-huitième siècle, et la nef a été récemment peinte avec un inconcevable mauvais goût.

L'ancien château ou hôtel de la Raymonde, — construit au treizième siècle, par Raymond V, vicomte de Turenne, et transformé actuellement en hôtel de ville, sur la porte duquel sont sculptées les armes parlantes de Martel : *De gueules à*

trois marteaux d'argent emmanchés d'or posés deux et un, — se compose de quatre corps de logis, disposés autour d'une cour rectangulaire, qui fut presque entièrement remaniée au seizième siècle.

Ce monument offre à l'extérieur un beffroi et quatre tourelles. Sur un côté, dix grandes arcades ogivales, s'ouvrant au rez-de-chaussée, et six sur l'autre côté, donnaient accès à des halles couvertes. Ces arcades ont été transformées en boutiques. J'ai remarqué, au premier étage, deux ravissantes croisées mutilées, du quatorzième siècle, destinées à éclairer de grandes salles, en partie restaurées au dix-septième, et ornées de peintures et de cheminées en bois sculpté. Les meneaux, les quatre-feuilles qui couronnent les bases, ne sont qu'un simple placage. Le mur, beaucoup plus épais, se trouve relié par des arcs surbaissés qui soutiennent le mur au-dessus des meneaux et les empêchent d'être brisés par la charge. Dans l'épaisseur des ébrasements, deux bancs de pierre sont disposés vis-à-vis l'un de l'autre. C'est sur ces bancs, recouverts de coussins ou de nattes, que les habitants se plaçaient pour regarder dans la rue.

Les créneaux, couverts par la toiture, sont percés dans les combles, et les tou-

relles en encorbellement, sans moulures et veuves de leurs toitures aiguës, placées à chaque angle, donnent un aspect guerrier et florentin à cet édifice communal que domine fièrement le beffroi.

Je recommande de gravir le petit escalier débouchant sous le grand arceau du beffroi. Il conduit à une chapelle située au premier étage. Cette chapelle en ruines a conservé quelques écussons, encore accrochés aux clés de la voûte à nervures.

On m'a montré, dans la salle des Pas-Perdus, une cheminée peinte et dorée avec goût, mais en fort mauvais état. Il y en a une autre en bois sculpté, ornée d'un lion, d'un aigle, de cariatides, de rinceaux, et surmontée d'un trumeau représentant une Madeleine, entourée d'anges, d'un sentiment plus païen que chrétien. On m'a également montré les oubliettes, accessoire indispensable de toutes les forteresses féodales qui se respectaient.

Une maison du treizième siècle, attribuée aux Anglais, perpétue un curieux exemple de la disposition des auvents destinés à abriter les rez-de-chaussée des habitations méridionales. On voit encore les traces des poutres, des jambes de force et des crampons de fer qui les soutenaient.

Une autre maison,—qui passe également pour dater de la domination anglaise, — à cause du léopard héraldique qui y est sculpté, a trois portes gothiques, sans sculptures, au rez-de-chaussée, et deux grandes fenêtres ogivales sculptées et divisées par quatre colonnes gothiques au premier étage. La décoration date du douzième siècle, époque où l'ogive fut substituée au plein cintre.

J'ignore si la personne qui m'a dit que c'est dans cette maison que mourut Henri Court-Mantel, fils de Henri II, roi d'Angleterre, et d'Aliénor de Guyenne, était bien informée, mais je suis bien certain que ce prince grincheux finit ses jours à Martel.

Henri II, prince intelligent, mais emporté, inexorable et despotique, avait épousé, par calcul politique, Aliénor, fille de Guillaume IX, comte de Poitou et duc de Guyenne, quoiqu'elle fût plus âgée que lui. Il eut pourtant huit enfants en douze ans de cette « gaure royale. »

Il finit par la négliger, et, après des amours passagères, s'attacha à la fille du duc de Clifford, Rosemonde, dont les ballades et les romans ont célébré la beauté. Aliénor, vieillie, se vengea en semant la discorde dans la famille royale.

Henri II, pendant sa lutte avec l'arche-

vêque Thomas Becket, avait fait couronner Henri Court-Mantel, sous le nom d'Henri III, par l'évêque d'York, pour humilier l'archevêque de Cantorbéry. Cette mesure, prise par le « vieux roi, » — comme on appelait alors Henri II, — pour saper l'autorité ecclésiastique, tourna à son détriment. Le « jeune roi, » à l'instigation des courtisans, voulut avoir un domaine et des trésors. Il demanda à son père ou l'Angleterre ou la Normandie, et, sur son refus, se retira en France. Il y fut reçu comme roi d'Angleterre, duc de Normandie et d'Aquitaine. Ses frères Geoffroy, Richard (4) et Jean sans Terre, — Lack-Land, comme disent les Anglais, — se révoltèrent aussi contre leur père. Une foule de courtisans prirent parti pour Henri Court-Mantel, qui déclara vouloir venger Thomas Becket, lâchement assassiné, et rendre au clergé sa juridiction.

Le « vieux roi, » plein d'effroi, alla à Cantorbéry, et, pieds nus, se prosterna sur la tombe de Thomas Becket. Voulant faire réparation pour le cas où quelque une de ses paroles aurait pu causer l'assas-

(4) Richard Cœur de Lion disait : « Il est d'usage dans notre famille que les fils haïssent leur père; nous venons du diable et nous retournons au diable. »

sinat du prélat, il s'étendit nu sur la terre, pendant que chacun des évêques présents lui donnait deux ou trois coups de discipline en disant : « Sois fustigé pour tes propres péchés, comme Jésus-Christ l'a été pour les péchés des hommes. »

Il passa sur le continent pour châtier Henri Court-Mantel, qui demanda des secours à Philippe-Auguste. Celui-ci lui envoya un corps de ces aventuriers qui désolaient alors la France, et suivi de ces bandes, le « jeune roi » saccagea des églises et des châteaux pour payer les brabançons, routiers et cottereaux qui composaient son armée. Pendant le cours de ses équipées, il tomba malade à Uzerche, le 26 mai 1185, fit un pèlerinage à Notre-Dame-de-Rocamadour et se retira à Martel, chez Etienne Fabri, où il mourut, à l'âge de 23 ans, le 11 juin, « vers la fête de saint Barnabé, » après s'être fait coucher sur la cendre et avoir reçu les derniers sacrements de l'évêque de Cahors.

Tel est le drame historique qui se déroula dans une maison de Martel, que je regrette de ne pouvoir désigner d'une manière certaine.

Une antique tour, contiguë à l'hôtel des Princes, sert de prison, et, en face de cet

hôtel, la caserne de la gendarmerie — ancien couvent de Cordeliers — a également conservé une vieille tour.

J'ai noté de jolies croisées du moyen âge sur la place de Dehors ; quelques colonnes du couvent des Dames-Blanches, un portail de la Renaissance et une tourelle en cul-de-lampe dans la rue de l'Eglise.

Il se tient à Martel un important marché aux truffes. Ces truffes, qui viennent en grande partie des truffières du Puy-d'Issolu, sont excellentes, quoique d'une qualité inférieure à celles de Sarlat, qui passent pour les meilleures de France et du monde ; car, selon l'expression des paysans périgourdins, elles sont « noires comme l'âme du démon. » J'ai appris à Martel que c'est le froid qui communique au précieux tubercule, que Brillat-Savarin a appelé « le diamant de la cuisine, » sa couleur d'ébène et son incomparable parfum.

Après les truffes du Quercy et du Périgord, les meilleures viennent du Dauphiné et de la haute Provence. Le Piémont en donne de blondes, assez délicates, mais qui passent vite comme les blondes. On trouve dans l'Arabie Déserte des truffes blanches comme la neige et d'un goût exquis. L'Inde en produit également de

blanches, dont on fait une liqueur estimée.

Je conseille aux archéologues de ne pas quitter Martel sans aller voir, aux environs, un tumulus et les ruines importantes d'un couvent de Templiers.

J'avertis également les excursionnistes qu'une correspondance partant de la station de Saint-Denis conduit à Beaulieu, jolie petite ville, agréablement située, dans la Corrèze, aux bords de la Dordogne.

Cette ville avait autrefois des remparts et des fossés, actuellement convertis en promenades, et ses milices se firent remarquer, au moyen âge, par leur courage et leur patriotisme. Rodolphe de Turenne, archevêque de Bourges, y fonda, en 860, une abbaye de Bénédictins, autour de laquelle se groupa une population de pêcheurs. Ce fut là l'origine de Beaulieu, qui prit insensiblement de l'extension sous le patronage des moines, qui partageaient la juridiction seigneuriale avec les vicomtes de Turenne.

Beaulieu obtint, à la fin du treizième siècle, des franchises et deux consuls pour la gouverner. Le protestantisme y fit de nombreux prosélytes, et grâce à eux, Coligny et le prince de Condé s'en rendirent maîtres en 1568. L'église fut dévastée, ainsi que l'abbaye, dont les

moines se réfugièrent à Astaillac. Les protestants reçurent l'autorisation de célébrer leurs rites dans l'église; mais la paix fut bientôt troublée; Mayenne se présenta devant la ville et la força à lui ouvrir ses portes. Les ligueurs se vengèrent des protestants, et s'approprièrent les trésors de l'abbaye. Les protestants ayant repris courage, en 1628, formèrent le complot de massacrer les catholiques; mais ils furent découverts et cruellement punis.

L'église a la forme d'une croix latine, des voûtes à cintres surbaissés, une abside en rond-point, avec pilastres engagés dans les murs supportant de petits pleins cintres surbaissés. Son portail est célèbre. Les sculptures, — qui laissent à désirer sous le rapport de la correction et de l'expression, — représentent le Jugement dernier. On y voit les morts sortant de la poussière des tombeaux, et se rangeant autour de Jésus-Christ au son de la trompette des anges.

On verra encore à Beaulieu une vieille église assise sur les bords de la rivière, un pont en fil de fer d'une rare élégance, et, près de ce pont, une petite île, où Aymery de Saint-Céré perdit la vie dans un duel avec Gérard de Fontages, en 1180, devant les plus grands seigneurs du pays.

Nous allons maintenant nous occuper

du Puy-d'Issolu, au pied duquel la station de Saint-Denis est assise.

Cette montagne est isolée de tous les côtés, excepté vers le nord, où elle se relie, par le col de Roujou, aux hauteurs du Pech-Demont. Son plateau, que couronne une ceinture de rochers à pic, domine presque de toutes parts le terrain bas environnant. Le versant oriental, regardant la Dordogne et Vayrac, — siège d'une ancienne prévôté, — est surmonté de rochers de calcaire rouge, moirés de reflets pâles, affectant parfois des silhouettes de forteresses crénelées. La montagne est inaccessible de ce côté-là. Le versant occidental est seul abordable, principalement entre le village de Loulié et le hameau de Léguillat. La Tourmente, — encaissée entre ce versant et celui des hauteurs opposées, derrière lesquelles se trouve Martel, — coule au pied de ce versant.

Le Puy-d'Issolu passe, aux yeux de certains érudits, pour l'ancien Uxellodunum de Jules César. La plus grande incertitude règne parmi les savants sur l'emplacement de cet oppidum. Pour les uns, il était à Luzech, joli petit chef-lieu de canton de l'arrondissement de Cahors, situé dans une riante presqu'île, au pied d'un monticule qui n'a pas de plateau et

n'est pour ainsi dire qu'une arête; pour les autres, à Divona, — la « fontaine divine » des Celtes, — dont Cahors occuperait l'assiette; pour ceux-ci, à Ussel, *Ostium clausum*, dans la Corrèze, entre la Diège et la Sarzanne; pour ceux-là, à Mursins, dans la commune de Francoulès, au nord de Cahors, dans le canton de Catus, où l'on a dernièrement découvert un oppidum composé d'une muraille qui paraît avoir eu dix mètres de hauteur, et dont le développement est de deux mille deux cents mètres. Pour ma part, j'inclinerais volontiers en faveur du Puy-d'Issolu, dont l'analogie de nom, avec le vocable latin *Uxellodunum*, est assez frappante.

Je crois devoir donner de plus amples détails sur l'attaque et la défense d'*Uxellodunum*, — dernier boulevard de l'indépendance gauloise, — que je n'en ai donné lorsque je me suis occupé de Capdenac. Ce siège est un fait assez solennel dans les fastes de notre pays pour lui donner l'importance qu'il mérite.

Après la prise d'Alésia et la capture de Vercingétorix, le Sénonais Drappès et le Cadurque Luctérius se dirigèrent sur la Narbonnaise. Le lieutenant Caninius Rebilus s'étant mis à leur poursuite, les deux chefs gaulois se jetèrent dans l'op-

pidum d'Uxellodunum, autrefois dans la dépendance du brave Luctérius, qui ne tarda pas à en soulever les habitants.

Rebilus assiégea l'oppidum. Il partagea ses cohortes en trois corps, établit trois camps sur les points les plus élevés (4) et fit travailler à une contrevallation.

Luctérius, qui avait été témoin des horreurs de la famine pendant l'investissement d'Alésia, se préoccupa des vivres, et, laissant une forte garnison dans l'oppidum, il partit, à la faveur de la nuit, avec Drappès et le reste des troupes, pour aller aux provisions.

Pendant ce temps, la garnison attaqua, à plusieurs reprises, les redoutes de Rebilus et l'obligea d'interrompre le travail de la contrevallation.

Au moment où Drappès et Luctérius allaient faire pénétrer les vivres dans la place, ils furent surpris par les avant-postes des Romains; Rebilus fit sortir ses cohortes des redoutes et tomba sur le convoi, dont l'escorte fut massacrée. Luctérius, échappé avec un petit nombre des

(4) L'un des camps s'élevait probablement sur les hauteurs de Montbuisson, l'autre sur les hauteurs du château de Termes, le troisième sur le Pech Demont, auprès du château de Blanat.

siens, ne put rejoindre Drappès, qui protégeait le camp et qui ne sut rien de l'engagement. Rebilus se précipita vers ce dernier, les Gaulois furent pris ou tués, le butin enlevé, et Drappès tomba au pouvoir des Romains.

Rebilus revint alors sous les murs d'Uxellodunum. Ne redoutant plus aucune attaque du dehors, il continua la contrevallation. Le jour suivant, Fabius arriva, suivi de ses troupes, et partagea avec lui les travaux du siège.

C'est dans le pays des Carnutes que César apprit, par des lettres de Rebilus, les événements survenus à Uxellodunum et la résistance des assiégés. Il laissa à la tête de ses légions le lieutenant Quintus Calenus, lui ordonna de le suivre par étapes ordinaires, et, avec la cavalerie, il se porta à grandes journées vers l'oppidum, qu'il trouva investi sur tous les endroits accessibles.

Il jugea que la place ne pouvait être prise de vive force, et, comme elle était abondamment pourvue de vivres, il conçut le projet de priver d'eau les habitants. Il plaça des postes d'archers, de frondeurs et amena des machines qui empêchèrent les assiégés d'aller s'approvisionner à la rivière.

Ceux-ci n'eurent alors d'autre moyen,

pour se procurer de l'eau, que de puiser à une source qui sortait du rocher au pied de la muraille; mais César tarit cette source par des travaux ingénieux, consistant en galeries souterraines, malgré l'opposition et les tentatives d'incendie des assiégés. Lorsque les galeries souterraines eurent atteint les veines de la source, celle-ci fut captée et détournée. Les Gaulois, quoique épuisés par la soif, se défendirent avec un héroïsme surhumain; mais ils durent, néanmoins, céder à la nécessité et se rendirent.

César, voulant frapper la Gaule de terreur, fit couper les mains à tous ceux qui avaient porté les armes et les renvoya comme témoignages vivants du châtimement réservé aux champions de l'autonomie. Les habitants du Périgord, les Pétrocoriens, redoutant le sort des Cadurques, leurs voisins, qui avaient héroïquement défendu, sur la montagne d'Uxellodunum, l'indépendance de la Gaule expirante contre la fortune du « galant chauve, » chantaient, entre eux, à voix basse, ce refrain demeuré traditionnel :

Prends garde, fier Pétrocorien;
Réfléchis avant de prendre les armes,
Car, si tu es battu,
César te fera couper les mains.

Drappès se laissa mourir de faim dans la captivité, et Luctérius, arrêté par l'Arverne Epasnactus, ami des Romains, fut livré à César, comme je l'ai déjà dit à propos de Capdenac.

Le plateau du Puy-d'Issolu, élevé de 200 mètres au-dessus des vallées d'alentour, a 80 hectares de superficie et présente des ondulations très-marquées. Il est couvert de châtaigneraies et très-fertile en truffes. Sa pente générale s'incline du nord au sud, dans le sens de la longueur du massif.

Il n'y a aucune source sur ce plateau, mais il en sort plusieurs des flancs de la montagne, dont une seule, celle de Loulié, est assez abondante. D'après certains commentateurs, c'est cette dernière source que César serait parvenu à détourner.

Les fouilles opérées en 1867, par les ordres de Napoléon III, ont amené des résultats dignes d'attention. On a retrouvé des fossés, une galerie souterraine, une source, des débris de poteries gauloises et d'amphores, un fer de dolabre, des fers de flèches, des traits de catapultes, des fragments de bracelets, une amulette en dent d'ours, des grains de colliers, des anneaux, une lame de couteau et des clous, qui témoignent certainement de l'existence d'un oppidum et pourraient, au

besoin, confirmer l'identité du Puy-d'Is-solu avec Uxellodunum.

Les galeries et la fontaine se trouvent à dix minutes de marche de la station, sur la rive gauche de la Tourmente, auprès d'un bouquet de châtaigniers.

J'ai passé un dimanche dans ce site, que je me figurais consacré par une des plus poignantes tragédies de notre histoire nationale. Le temps était resplendissant et la vallée émaillée de pâquerettes, de stellaires, de linaires, de renoncules, de viornes, d'euphorbes et de digitales pourprées, que le soleil inondait de rayons joyeux. Il y avait cependant dans l'air, ou peut-être dans mon imagination, cette sourde mélancolie, ce spleen ambiant des journées dominicales, qu'on ressent jusqu'au fond des steppes, des déserts et des pampas, alors même qu'on a perdu la notion du temps.

Je ne sais par quelle prédisposition de l'âme ou des nerfs j'éprouvai là des émotions pareilles à celles qui m'agitèrent sur la falaise ferrugineuse de Capdenac. Je me sentis dominé par des pensées déchirantes sur cette terre faite, sans doute, de la poussière de nos ancêtres et qui me souriait sous sa parure de fleurs empourprées, peut-être, de leur sang, qu'elles gardent dans leurs calices, comme le calice

de vie, — le Saint-Graal des paladins, — conservait le sang mystique du Christ, dans le château mystérieux du Mont-Salvat.

Je me souviens d'avoir rencontré, ce jour-là, des femmes, — assises aux bords de la Tourmente, — chantant, sur un rythme traînant, des chansons mordantes et plaintives comme des *yaravis* péruviens. L'une d'elles, qui ne chantait pas, pressait un enfant sur son sein en l'enveloppant d'un regard anxieux qui semblait lui dire, comme la mère de Tristan de Léonais en mettant son fils au monde : « Triste est la première fête que je te fais. »

Jesignale le pays aux âmes blessées. Lorsqu'on est passé par les obsessions abstraites de la science ou par les inquiétudes nerveuses de la passion, lorsqu'on s'est nourri et abreuvé de la chair et du sang de son cœur, enseveli sous les cendres des illusions brûlées au feu de toutes les fièvres, on finit, à force de lassitude et de décevance, par soupirer après l'impassible sérénité des « nirvânistes, » et on est tenté d'exprimer le vœu désenchanté de Faust, qui, ayant vainement ravi à la terre ses plus divines voluptés, souhaitait la vie végétative et spontanée des plantes.

L'exploration du Puy-d'Issolu est un des

plus émouvants épisodes des pérégrinations que j'essaie de décrire, et dans lesquelles j'ai pu contempler la rose effusion des aurores printanières et les languissantes splendeurs des crépuscules d'automne. J'y ai constamment admiré les magnificences de la nature, qui a le don de nous envahir en nous donnant des émotions complexes. J'avoue même y avoir éprouvé, au milieu du silence terrifiant des solitudes, ce charme mêlé d'effroi, qu'ont dû ressentir, — loin des tassées humaines et des multitudes oruelles, — les prédestinés qui, d'après les légendes, ont vu Dieu face à face, sur les hauteurs mystérieuses et sacrées.

Les locomotives font retentir plusieurs fois par jour les rugissements de la vapeur au milieu de la contrée et nous ramènent au sentiment de la réalité vivante. Regagnons la station et le train nous conduira rapidement à Quatre-Routes, à travers un paysage ravissant.

QUATRE-ROUTES.

IX^e STATION.

6,384^m de Saint-Denis. — 5,854^m de Turenne.

La station de Quatre-Routes, située dans la commune de Cazillac, — canton de

Martel, arrondissement de Gourdon, — au cœur de l'opulente plaine qui s'étend de Turenne à Saint-Céré, est un centre et un débouché pour les communes de Strenquels, de Sarrazac, de Cressensac, dépendantes du département du Lot, et pour la jolie petite ville de Meyssac, — ancienne châtelainie de la vicomté de Turenne, — agréablement assise, — dans la Corrèze, — sur le versant méridional d'un coteau dominant une plaine fertile.

Le château de Cavagnac, lourde construction dénuée de style, s'élève sur un mamelon voisin, de la station, dont les riants abords rappellent les *huertas* espagnoles.

L'arrêt ne dure que le temps strictement réglementaire pour laisser descendre ou monter des contadins affairés et des « high-lifeurs, » allant ou revenant de se livrer aux charmes de la villégiature, dans les nombreux châteaux dont la contrée est émaillée. Le train reprend son essor, et, après avoir traversé un ruisseau, dont j'ignore le nom, il passe du Lot dans la Corrèze, pour s'arrêter bientôt après à la station de Turenne.

TURENNE.

X^e STATION.

5,584^m de Quatre-Routes. — 15,603^m de Brives.

La ville de Turenne, *Turenna castrum*, s'étage, près des sources de la Tourmente, sur une colline escarpée, à une demi-heure de marche de la station, assise dans une plaine romantique comme cette vallée du Neckar, noble terre de l'épopée et du lyrisme germaniques, célébrée par la pleiade des poètes souabes. La cime et les pentes de la colline sont constellées de vieux manoirs d'une fière tournure féodale.

Turenne, ancienne capitale de la vicomté de ce nom, devait son origine à l'antique château dont les débris se dressent encore au sommet de la falaise qui couronne la colline. Ce château existait déjà au septième siècle. L'infortuné Waïfre, dont nous avons si souvent retrouvé la trace dans les diverses contrées que nous parcourons depuis Toulouse, — capitale de son duché d'Aquitaine, — s'y réfugia et y fut assiégé par Pepin, en 767. Louis le Débonnaire le prit d'assaut, en 839, et en donna le gouvernement à Rodolphe, abbé

laïque de Saint-Martin de Tulle, qui devint la souche de la première race des seigneurs de Turenne.

Ces seigneurs reçurent le titre de vicomtes des ducs d'Aquitaine, qui leur cédèrent aussi des droits régaliens à la demande de Louis d'Outremer. Il s'affranchirent insensiblement de cette suzeraineté et ne relevèrent plus que du roi. Ils battaient une monnaie appelée « monnaie raymondaise, » faisaient des nobles, exercèrent, en un mot, la plupart des droits régaliens, jusqu'à la réunion à la couronne de ce dernier des grands fiefs. Les vicomtes prétendaient ne tenir leurs droits que de Dieu et de saint Marcel. La vicomté comprenait, outre le chef-lieu, cinq petites villes, quatre-vingt-dix paroisses, et eut des états particuliers jusqu'à ce qu'elle fut vendue à Louis XV.

Au dixième siècle, Adhémar, vicomte de Turenne, étant mort sans enfants, sa sœur, en s'alliant à la maison de Comborn (1), apporta en dot à son mari Archambaud, connu par sa force prodigieuse et sa cruauté, la vicomté qu'elle tenait de son frère.

(1) On voit les ruines du château de Comborn dans la commune d'Orgnac, à neuf kilomètres de Vigeois.

Cette seconde race s'éteignit avec Raymond VII et la vicomté passa successivement, par suite de mariages et d'extinctions de mâles, à la maison des comtes de Comminges, puis à celle des comtes d'Urgel. Le comte de Beaufort l'acheta à cette dernière famille en 1347. Elle fut donnée, en 1454, à Anet de La Tour d'Oliergues, qui épousa une comtesse de Beaufort, et appartint à leurs descendants, — dont l'un d'eux fut le fameux maréchal de Turenne, — jusqu'en 1762, époque à laquelle le duc de Bouillon la vendit à Louis XV.

Une insurrection, provoquée par les exactions de la gabelle, éclata, en 1594, dans la ville et la vicomté de Turenne, sous les ordres d'un nommé Croq, qui valut aux insurgés le surnom de *Croquants*. Nous avons déjà vu qu'une insurrection motivée par les mêmes causes avait eu lieu, en 1643, à Najac.

Le château de Turenne, bâti dans une position à peu près inexpugnable, au faite de la ville, sur un bloc vertical, fut, dès l'époque de sa fondation, l'une des fortes places de guerre du midi de la France.

Le vicomte Raymond I^{er} fit élever plusieurs fortifications, autour des premières constructions que la tradition attribue aux conquérants germains. Lors de son départ

pour la croisade, il fit entourer le rocher d'un rempart et de plusieurs enceintes de murailles, entre lesquelles était caché le sentier étroit et rapide qui aboutissait à l'intérieur et que défendaient des tours placées de distance en distance.

Le château ne se compose plus que d'un donjon carré à contre-forts plats, de remparts à moitié démolis et de deux tours. A la place occupée jadis par les cours, les casernes, et les écuries on trouve un vaste jardin potager, aux extrémités duquel on aperçoit les deux tours.

Le donjon serait roman si les détails de ses fenêtres en mitre, la voûte à nervures de la grande salle ne lui donnaient les caractères des constructions du quatorzième siècle. La tour de ce donjon, dite tour du Trésor, dont le faite est abattu, diffère de l'autre tour, dite tour de César, par sa forme carrée et sa construction moins ancienne. On y remarque deux vastes salles voûtées : l'une, au niveau du sol, occupée par la garnison qui veillait à la garde du château, l'autre, au premier étage, où séjournaient les chevaliers. La tour de César, malgré son nom fastueux, ne date que du treizième siècle. Elle est ronde, avec trois étages voûtés, d'une élégance extrême et classée parmi les monuments historiques. Elle servait, sans doute, de

prison, car on y a trouvé, en remuant les décombres, des ossements humains dans le premier étage. La vue plane, du haut de cette tour, sur un vaste horizon, qui s'étend, depuis la riante et fertile vallée qu'arrose la Dordogne, jusqu'aux pitons sourcilleux du Cantal et de l'Aveyron.

Ce magnifique château, où la princesse de Condé reçut une hospitalité fastueuse, lorsqu'elle protestait par sa fuite triomphale contre les rigueurs exercées par Mazarin envers le vainqueur de Rocroi, n'est plus que l'ombre de ce qu'il fut au temps de la splendeur des vicomtes.

L'église, située à mi-coteau, en montant au château, fut reconstruite en 1594 et terminée par Elisabeth de Nassau, seconde femme du duc de Bouillon.

L'Hôtel-Dieu est très-ancien, car il fut construit, dit-on, au commencement du onzième siècle.

Turenne possédait, au dix-huitième siècle, plusieurs communautés religieuses : celle des capucins, établie en 1643 et celle des pénitents blancs, fondée en 1744.

Cette petite ville, déchue de son importance, depuis qu'elle n'est plus une capitale, a conservé son aspect féodal grâce à des portes en ogive, des fenêtres à meneaux, des pignons et des tourelles qui décorent encore plusieurs de ses maisons.

Nous n'avons plus rien à voir à Turenne ; regagnons la station, car l'heure du train est proche. La locomotive s'arrête pour reprendre haleine, et nous emporte dans la vallée thessalienne que domine pendant longtemps l'élégante tour de César, géant séculaire que l'on aperçoit sous différents aspects à chaque courbe que décrit la voie. On dirait une de ces tours enchantées, dont parlent les romans de chevalerie, qui apparaissent et disparaissent comme la Fata-Morgana aux regards surpris des paladins.

La vue se repose agréablement sur un paysage attrayant. Nous traversons successivement les tunnels de Galop et de Montplaisir, et, après trente-cinq minutes de marche effrénée, nous entrons en gare de Brive.

BRIVE-LA-GAILLARDE.

XI^e STATION.

15,608^m de Turenne. — 9,405^m de Larche.

Brive-la-Gaillarde, — ravissante sous-préfecture, — est mollement étendue, — sur la rive gauche de la Corrèze, — dans une vallée environnée de coteaux, où la vigne mêle ses pourpris chargés de grappe

vermeilles aux fruits savoureux des vergers. Son enceinte, de forme ovale, est limitée par d'élégantes maisons modernes, construites sur l'emplacement des fortifications féodales, et par des jardins qui réjouissent la vue, lorsqu'on parcourt la ceinture des boulevards Barbecane, de la Sous-Préfecture, des Frères et du Puy-Blanc, plantés de beaux ormeaux.

Vue des hauteurs de la Gare, dans son nid de verdure, entouré de cottages et de villas, au milieu d'avenues d'ormes, de platanes, de tilleuls et d'acacias qui ombragent ses environs et l'île de la Guierle, Brive est une coquette valant mieux que sa réputation, sur laquelle, — depuis M. des Chalumeaux, — s'évertue l'esprit banal des vaudevillistes aux abois.

La ville s'appela d'abord Brive tout court, du mot celtique « *briva* » qui signifie « pont. » On l'a connue plus tard sous le nom de *Briva Currectia*, ou « Pont sur Corrèze. » Grégoire de Tours la mentionne en parlant de Gondebaud, fils naturel de Clotaire 1^{er}, qui y fut élevé sur le pavois et s'en alla mourir de mort violente, à Saint-Bertrand de Comminges, au pied des Pyrénées. Elle fut enfin surnommée la « Gaillarde, » c'est-à-dire la « Courageuse, » qualification que son histoire héroïque justifie pleinement.

Elle possédait, au moyen âge, des fortifications importantes, flanquées de tours et percées de sept portes. Les habitants, exercés dès l'enfance au métier des armes, formaient seuls la garnison de la ville, qu'il défendirent vaillamment pendant sept siècles, contre les seigneurs de Turenne, de Malemort et d'autres antitrustions féodaux qui cherchaient à empiéter sur leurs droits.

A la fin du huitième siècle et au commencement du neuvième, Pepin d'abord, Louis le Débonnaire ensuite, la prirent et dévastèrent le pays. En 1178, les Brivistes, joints aux seigneurs du voisinage, chassèrent les routiers, qui ravageaient la contrée depuis quatre ans. Ceux-ci s'étaient réfugiés au château de Beaufort, où l'on en tua près de deux mille ; massacre qui valut, depuis, à ce château, le nom de Malemort.

Louis le Jeune érigea Brive en commune et elle eut quatre consuls pour la gouverner. En 1335, Philippe de Valois y passa pour lever des impôts et faire fortifier les places du Limousin, menacées d'une invasion anglaise ; mais ce n'est que quarante ans plus tard que le duc de Lancastre mit le siège devant la ville, qui dut se rendre. Après le départ du duc de Lancastre, le duc de Bourbon l'assiégea à son tour et

somma les habitants de se soumettre au roi de France. Sur leur refus, il l'attaqua, la prit d'assaut et la pilla. Jean Mestre, commandant de la milice bourgeoise, périt sur la brèche. Brive fut traitée avec la plus grande cruauté pendant un an. Le pape Grégoire XI, né au château de Maumont, obtint du duc d'Anjou qu'elle rentrerait en grâce auprès du roi.

Le consul Raynal fit prendre, en 1360, une délibération statuant que « si les seigneurs de Turenne et de Malemort tentent quelques entreprises pour anéantir les usages, libertés et franchises qu'ils tiennent en franc-aleu, sous la mouvance des rois, ils sacrifieront de grand cœur leur fortune et leur vie pour soutenir leurs droits. » Le baron Joubert de Malemort, instruit de cette délibération, fit saisir Raynal, sur la route de Douzenac, et le retint pendant deux mois dans les oubliettes du château de Bréniges, situé au-dessous de Malemort. C'était la suite d'une vieille haine, car, pendant sept siècles, les barons de Malemort, issus de la branche cadette de la famille de Turenne, firent une guerre acharnée à la ville de Brive.

Les Brivistes, las des exactions des mercenaires de ces deux familles féodales, demandèrent au roi, en 1445, et obtinrent l'autorisation d'attaquer les forteresses de

Malemort, de Bréniges, de La Garde et de La Chapelle. Après cinq semaines de siège, elles furent presque entièrement démolies, ainsi que le pont de Malemort, qui sauta au moment où les assiégés le traversaient en déroute.

Le 23 juillet 1462, Louis XI, venant d'Espagne, s'arrêta à Brive. Il logea à l'hôtel Raynal, où les consuls, le soir de son arrivée, vinrent lui offrir leurs hommages et « deux douzaines de gros flambeaux en cire, six douzaines de poulets, deux douzaines d'oies et autant de chapons, et six cents setiers d'avoine pour les chevaux de sa suite. »

Pendant les guerres de religion Brive souffrit cruellement des excès des protestants et des ligueurs. Henri IV, qui cherchait à pacifier le Limousin, y fit son entrée le 20 novembre 1605 ; il en repartit le lendemain, bien accompagné, se rendant à Turenne, qui lui ouvrit immédiatement les portes. Tous les petits châteaux du pays ne tardèrent pas à faire leur paix avec le roi, et Brive put jouir pendant quelque temps d'une paix relative.

Brive disputa longtemps à Tulle le titre de capitale du Bas-Limousin, et était le siège d'un présidial que lui contestèrent toujours les habitants de Tulle.

Brive possède deux paroisses : Saint-

Martin et Saint-Cernin. La première a une église remarquable, et la seconde un édifice sans caractère.

L'église collégiale, dédiée à saint Martin, attire l'attention. Son patron est l'apôtre de la localité et il y fut lapidé au troisième siècle. Saint Ferréol bénit et consacra l'église, qui fut brûlée, en 585, par Gondebaud, et rebâtie, en 594, par un abbé nommé Odde. On conserve dans cette église, — curieux spécimen du style roman, — une châsse, renfermant les reliques de saint Martin, qui, d'après la tradition, serait l'œuvre de saint Eloi : on y garde également une coupe d'un travail grossier, qui aurait servi, dit-on, au Christ pour la Cène.

L'église a la forme d'une croix latine, avec une nef centrale et deux latérales. Quelques chapiteaux du transept sont curieusement historiés de dragons, d'entrelacs, de pélicans, de cariatides, et j'ai remarqué sur l'un d'eux une psychostasie.

L'abbaye de cette église fut sécularisée et la collégiale était composée, — au dix-huitième siècle, — d'un prieur, de dix chanoines et de huit titulaires.

Brive possédait trois communautés : celle des Cordeliers, fondée en 1227, dans l'église desquels furent inhumés plu-

sieurs vicomtes de Turenne; celle des Jacobins, fondée en 1264 et celle des Récollets, établie en 1613.

Le Petit-Séminaire, — ancienne maison du consul Raynal, — m'a ravi. Je signale aux connaisseurs les cloîtres, le promenoir, un bel escalier, une corniche extrêmement élégante, de sveltes colonnettes, des bustes pleins de caractère, des croisées superbes, ornées de statues mutilées, un combat de cavaliers et de fantassins.

Une maison, sise à la jonction de la rue des Echevins et de la Petite-Place, se fait remarquer par une gracieuse tourelle gothique, et on aperçoit, de l'autre côté de la Petite-Place, une autre maison gothique avec tourelle, qui n'a pas autant de style que celle de la rue des Echevins. On verra encore une tourelle dans la rue des Sœurs et de jolies maisons gothiques dans la rue des Frères.

Le collège, bâti sous Louis XIII, a appartenu aux Doctrinaires, et mérite une mention. Sa chapelle porte la date de 1659.

L'hôpital, — dont la fondation remonte au onzième siècle, — fut richement doté par Jean-Baptiste Dubois, prêtre et chanoine de Saint-Honoré, à Paris, frère du licencié cardinal, nés tous les deux à Brive. Le pont Cardinal est dû à la munificence de cette famille.

Le couvent des Ursulines, l'hôtel de ville, le palais de justice et le château d'eau sont des édifices contemporains qui ont tout juste la valeur banale des constructions modernes.

Je n'ose pas passer sous silence deux statues étrangères à l'art : celle du maréchal Brune, assassiné à Avignon, et celle de son beau-frère Majour, ancien maire et bienfaiteur de la ville.

La statue du maréchal, — située au faubourg Leclère près du château d'eau, — n'est ni meilleure ni pire que la plupart de celles qui décorent généralement les places publiques de nos villes de France. Celle de Majour, — située près de l'église Saint-Martin, sur la place de la Halle, — n'a pas la tournure épique. Ce brave homme, avec sa longue redingote de quaker, ressemble à Joseph Prudhomme. Il y a quelques années, des farceurs le coiffèrent d'un casque à mèche et lui mirent un parapluie rouge sous le bras, à la grande indignation des habitants, qui professent une légitime vénération pour la mémoire de cet honorable citoyen.

Les armes de la ville sont : *d'azur à neuf épis de blé mis en trois fleurs de lis; deux et une.*

Malgré ces curiosités et la table de l'hôtel de Bordeaux, Brive n'étant pas une

ville d'une gaieté folle avec ses rues maussades, on regagne la gare sans regret.

Au départ du train, la vue se repose sur un gracieux paysage, émaillé de prairies, de coteaux plantés de vignes, de vergers, et accidenté de villages et de maisons de campagne. On pénètre bientôt dans des tranchées profondes, on franchit le superbe pont viaduc donnant passage à la voie sur la Corrèze, qui court et chante comme une folle : on voit, — à droite, sur les bords de la Vézère, — Saint-Pantaléon, siège déchu d'une préceptorie du Temple, avec son église du douzième siècle. Bientôt après les freins grincent et le train s'immobilise à la station de Larche.

L A R C H E.

XII^e STATION.

9,405^m de Brive. — 4,093^m de La Rivière-de-Mansac.

La petite ville de Larche s'élève à deux kilomètres de la station, sur les bords de la Couze et de la Vézère. La Couze prend sa source au hameau de La Roche, dans la commune de Saint-Cernin ; la Vézère descend des montagnes qui séparent le

département de la Corrèze de celui de la Creuse, près de Chavagnac, et va se jeter dans la Dordogne à Limeuil, entre le Bugue et Cadouin.

La Vézère baigne les pieds de l'antique église de Larche, dont les curés portaient le titre de prieurs.

A l'époque de la conquête romaine, Larche était défendue par une forteresse, qui se trouvait sur la route de Tintignac à Périgueux, et sur laquelle on voit aujourd'hui de magnifiques jardins en terrasse. On y construisit, au moyen âge, un château fort, qui devint le siège d'une baronnie, dépendante de la seigneurie de Turenne. Elise d'Armagnac, vicomtesse de Turenne, y mourut en 1243.

Au temps où Larche était une baronnie, elle dépendait de la vicomté de Turenne et de la censive des abbés de l'antique abbaye de Dalon. On y institua ensuite une justice seigneuriale, dont le ressort s'étendait en Limousin et en Périgord, et qui fut un des fiefs avec lesquels on forma, en 1663, le duché d'Ayen, en faveur de la maison de Noailles.

Le convoi franchit rapidement la courte distance qui sépare la station de Larche de celle de La Rivière-de-Mansac en parcourant la riante vallée de la Vézère.

LA RIVIÈRE-DE-MANSAC.

XIII^e STATION.

4,093^m de Larche. — 5,569 de Terrasson.

Le bourg de Mansac, situé, à droite de la voie, sur une colline escarpée, n'a pas conservé vestige de son ancien château, qui était le siège d'une seigneurie appartenant à la famille de Saint-Aulaire.

Jean II de Saint-Aulaire, qui habitait ordinairement ce château, assista à la bataille de Pavie et fut blessé à côté de François I^{er}.

Là se bornent mes renseignements sur la localité, dont le territoire est très-fertile. On y fait un commerce considérable de bestiaux. Passons outre et gagnons la station suivante. La locomotive glisse, — en nous emportant, — devant le joli bourg de Cublac, où l'on trouve d'abord des ruines de thermes romains; puis de la houille par couches assez épaisses, et où le girondin Lidon se donna la mort. Nous quittons le département de la Corrèze pour pénétrer dans celui de la Dordogne. Nous sommes dans l'arrondissement de Sarlat, — le paradis des truffes, — et nous arrivons à la station de Terrasson en longeant la Vézère.

TERRASSON.

XIV^e STATION.

5, 569^m de La Rivière-de-Mansac. — 5,925^m de Condat.

Terrasson s'étage en amphithéâtre, — en face de La Villedieu, — sur une colline dont la Vézère baigne la base. Cette ville, en se détachant sur le paysage qui lui sert de cadre, produit l'effet d'un décor d'opéra.

Vers l'an 542 de notre ère, un ermite, appelé Sourt, fonda un ermitage sur une éminence escarpée, et peu à peu des constructions, dont la réunion prit le nom de *Terrasnum*, Terrasson, se groupèrent autour de cet ermitage. Une célèbre abbaye de bénédictins y fut ultérieurement établie sous l'invocation de l'ermite. Elle subit diverses vicissitudes, sur lesquelles l'histoire ne nous a conservé que des renseignements fort incertains. Les protestants la saccagèrent au seizième siècle et elle fut démolie pendant la Révolution. Des débris de cloîtres et une partie de l'église, remarquable par ses curieuses sculptures, ont échappé à la destruction révolutionnaire.

La grotte où demeura l'ermite, connue sous le nom de Roc-de-Saint-Sourt, existe encore et jouit d'une certaine vénération dans la contrée.

Terrasson, qui fut, comme Larche, le siège d'une châellenie, possède un hôpital, existant déjà au treizième siècle, et l'école normale des institutrices de la Dordogne.

Le train parcourt rapidement la courte distance qui sépare Terrasson de Condat-sur-Vézère. Nous longeons l'importante verrerie du Lardin, située dans la commune de Saint-Lazare, que traverse la route de Lyon à Bordeaux. Le convoi passe sur une sorte de quai tracé entre la verrerie, que nous laissons à droite, et la Vézère, qui bruit et chante à gauche, en promenant ses méandres jaseurs à travers l'émeraude des prairies. Quelques minutes après, nous sommes à Condat.

CONDAT.

XV^e STATION.

5,925^m de Terrasson. — 6,040^m de La Bachellerie.

Condat surgit à deux kilomètres, sur la gauche de la voie, au confluent du Cern et de la Vézère, tandis que le Coly ar-

rose la partie septentrionale de la commune. Ce bourg est assis au pied d'un rocher pyramidal escaladant la nue, non loin des vertigineux ravins du Bout-du-Monde et des abîmes du gour profond d'Ariol.

Le château de Condat fut bâti, en 1540, sur les ruines d'une préceptorerie du Temple.

C'est à Condat qu'on prend la correspondance qui conduit à Sarlat.

On descend la vallée de la Vézère, laissant le château de Sauvebœuf, — qui renferme des peintures de Philippe de Champaigne, — sur une colline de la rive droite de la rivière; on traverse Montignac, où l'on voit les ruines d'un château fort, d'une église et d'un couvent, où Archambaud de Talleyrand fut pris par le maréchal Boucicault et où se réunirent plusieurs fois les états du Périgord; on y franchit la Vézère; on aperçoit le château de la Filolie; on passe à Saint-Geniès, — localité intéressante par les ruines d'un château, et une chapelle du quatorzième siècle, — pittoresquement perché sur un rocher; on laisse le château du Barry à quelque distance, sur la droite, et on arrive enfin à Sarlat, petite ville assise sur le ruisseau dont elle a emprunté le nom, dans une gorge resserrée par des collines

arides, étoilées de nombreux dolmens et où il y eut jadis un collège de druides.

Sarlat, *Sarlatum*, ancienne ville épiscopale et vieille place fortifiée, doit son origine à une abbaye de bénédictins, fondée, au huitième siècle, sous l'invocation de saint Sauveur. Le pape Jean XXII érigea cette abbaye en évêché, en 1317, et le chapitre fut sécularisé en 1559.

L'église, — monument historique, — possède un clocher du onzième siècle, des statues de la même époque, tandis que la nef et l'abside offrent une curieuse transition de l'art gothique au style de la Renaissance.

Une chapelle sépulcrale, du treizième siècle, avec une lanterne des morts, située dans l'ancien cimetière, est également classée parmi les monuments historiques.

Les bâtiments de l'évêché, supprimé en 1793, servent d'hôtel de ville, de tribunal et de justice de paix. On cite les décorations extérieures de l'ancienne salle synodale, bâtie en 1321.

La maison d'Etienne de La Boétie, — l'illustre auteur de l'immortel traité de la *Servitude volontaire*, — située sur la place qui précède l'église, est remarquable par sa façade Renaissance.

Sarlat porte : *de gueules à la salaman-*

dre d'argent sur un brasier d'or, la tête tournée derrière et la queue sous les jambes; au chef d'azur chargé de trois fleurs de lis d'or.

Cette ville est la patrie des trois troubadours, Elie Clairels, Géraud de Solagnac et Aimeri, de La Boétie et de La Calprenède.

On voit, dans ses environs, une église du treizième siècle, le château de La Boétie et un monument druidique appelé le château de Griffouil.

A 12 kilomètres, au sud de Sarlat, sur une immense falaise de la rive gauche de la Dordogne, s'élève la ville de Domme, bastide du treizième siècle, construite par Philippe le Hardi, sur le mont Domme, pour arrêter les progrès de l'invasion anglaise. Les rues à angles droits et la place d'armes de cette bastide, de construction royale, existent encore. La porte fortifiée, qui date du quatorzième siècle, rappelle la porte Narbonnaise de la cité de Carcassonne.

On aperçoit de Domme la masse imposante du château de Baynac, avec le village couché à ses pieds.

L'enceinte de ce château est presque intacte. Le plan offre un carré irrégulier, dont les angles nord-est et sud-ouest ont été prolongés en forme de bastions, et

comporte une petite cour irrégulière, à peu près occupée par un escalier de pierre, reconstruit au dix-septième siècle.

L'aspect est d'une sévérité grandiose, du côté du préau. Le donjon carré, couronné de créneaux et flanqué d'une tourelle renfermant un escalier, se relie, par une courtine à mâchecoulis, à une haute tour et au bastion méridional, que flanquent, aux angles, des tourelles à encorbellements sans moulures et couvertes en coupoles ogivales.

Cette façade, où se trouvent la porte d'entrée et le perron, a une physionomie anglaise. Les portes en ogive, les fenêtres trilobées et les moulures des cordons ont le caractère du quatorzième siècle.

La façade, orientée vers la Dordogne, date également de la même époque, à l'exception des fenêtres, refaites au seizième siècle, et de la tourelle à calotte de pierre, qui surgit sur la droite.

A l'intérieur, des aménagements du dix-septième siècle ont modifié l'ancien plan, sans l'altérer sensiblement, mais la « Hall, » désignée sous le nom de Salle des Etats, est restée avec sa voûte en berceau ogival et ses deux lancettes du treizième siècle. Sa cheminée, merveilleusement sculptée, est contemporaine de celle de l'hôtel de Brons à Sarlat. Les murailles d'un cabinet

voûté communiquant avec la « Hall, » sont recouvertes de peintures gothiques, avec les armes des barons de Baynac : *d'or à quatre fasces de gueules*. Ces barons occupaient un des premiers rangs parmi les maisons les plus considérables du Périgord.

Simon de Montfort assiégea Baynac. Les compagnies anglaises l'occupèrent pendant longtemps, et n'en sortirent que par composition, en 1451. On domine, du haut de ses remparts, le parc et le joli château à tourelles de Fayrac.

Nous n'avons maintenant qu'à regagner la station de Condat, — dont on ne regrettera pas, je l'espère, de s'être momentanément éloigné, — pour faire les excursions que je viens d'indiquer. Le train nous emportera, en quatorze minutes, à La Bachellerie, en traversant rapidement des terrains fertiles, que couvrent de grasses prairies et de riches vignobles.

LA BACHELLERIE.

XVI^e STATION.

6,040^m de Condat. — 7,602^m de Thénon.

Le village de La Bachellerie, — arrosé par le Cern et traversé par les routes de

Limoges à Cahors et de Lyon à Bordeaux, — s'épanouit dans un vallon serti dans l'émeraude et encadré dans un amphithéâtre de coteaux dentelés par des percées qui isolent les collines et les mamelons.

Les archéologues trouveront à repaître leur curiosité en visitant la petite église du bourg, où l'on a découvert des tombeaux antiques, des ossements et des monnaies.

Des bouquets de noyers et de chênes, répandus dans le paysage, quelques maisons éparses, la rivière claire et calme, le cimetière autour du clocher, invitent aux rustiques rêveries de l'idylle, mais la locomotive, impatiente et grincheuse, fait entendre ses aigres sifflements, et s'élance, — affairée et indiscreète, — au sein de cette nature remplie de quiétude.

Nous courons sous le château de Saint-Rabier, qui se dresse, à droite, dans la commune de ce nom, et que les numismates connaissent à cause des monnaies du quatorzième siècle qu'on y a découvertes. Nous apercevons, à gauche, l'élégante terrasse et le joli château de Rastignac. Nous rencontrons ensuite le village d'Azérat et faisons halte à la station de Thénon.

THÉNON.

XVII^e STATION.

7,602^m de La Bachellerie. — 13,328^m de Milhac.

Thénon se cache, à trois kilomètres de la station, derrière des collines qui nous en dérobent la vue. Cette localité a joué son « petit rôle » dans l'histoire, car c'était une place forte, qui n'a conservé que quelques insignifiants vestiges de ses fortifications. Elle appartenait, aux douzième et treizième siècles, à la maison de Hautefort et fut momentanément occupée par les Anglais, auxquels Charles VI l'enleva.

Les touristes ne visiteront pas sans intérêt son église, jadis fortifiée, et se hâteront de regagner la station, pour prendre le train, car le site environnant est dénué d'attraits.

Le pays, si fertile et si riant depuis Saint-Denis jusqu'à La Bachellerie, devient triste et pauvre.

En perdant de vue la station de Thénon on aperçoit, sur la gauche, le village d'Ajat, dont le château, — siège déchu d'une préceptorerie de Templiers, — est presque contigu à l'église et fut restauré,

dans le siècle dernier, par la famille de Hautefort. Il existe non loin de là, dans une vigne, une espèce de dolmen incliné, composé de deux pierres triangulaires, dont l'une supporte l'autre.

Le train marche et Lymairat surgit, à droite de la voie. Les ruines d'un château fortifié, dans lequel Archambaud, comte de Périgord, cantonna une partie de ses troupes, durant ses démêlés avec la ville de Périgueux, a donné une certaine célébrité à ce bourg.

Le convoi s'engage, immédiatement après, sur un viaduc, puis dans une tranchée, laissant sur un coteau découvert le village de Milhal-d'Auberoche ; il passe à une certaine distance du parc et du château de La Besse, qu'on laisse sur la droite, et stope à la station de Milhac.

MILHAC.

XVIII^e STATION.

13,328^m de Thénon. — 4,922^m de Saint-Pierre-de-Chignac.

Je suis vraiment honteux de n'avoir rien à dire sur Milhac ; mais, en y réfléchissant, je m'aperçois qu'il n'y a pas ma faute si cette localité n'a jamais fait par-

ler d'elle. Je dirai donc, comme Dante à Virgile : « Regardez et passez, *guarda e passa.* »

Nous laissons, dans les terres, le château d'Auberoche, qui s'élève sur le monticule de la Roche-Blanche, *Albam rupem*. C'était un redoutable donjon, construit par Frotaire de Gourdon, évêque de Périgueux, vers l'an 980, pour servir de barrière contre les incursions des Normands. Durant les guerres des Anglais et de la Réforme, ce fut une des plus fortes places du Périgord.

Nous côtoyons la commune du Change, nous longeons le bourg de Saint-Crépin-d'Auberoche, qu'on laisse à gauche de la voie, sur les bords du Manoire, et nous arrivons à la station de Saint-Pierre-de-Chignac.

• SAINT-PIERRE-DE-CHIGNAC.

XIX^e STATION.

4,922^m de Milhac. — 4,265^m de Niversac.

Les exigences brutales de l'animalité, si chères aux physiocrates, trouvent leur compte dans cette localité, où l'on fait un important commerce de bœufs, de porcs et de volailles. Je ne m'y suis jamais ar-

rété. Je me contentais, chaque fois que j'y passais, de regarder, à droite de la voie, l'église, qui possède, m'a-t-on dit, des vestiges de constructions romaines, un couvent de religieuses du Sacré-Cœur et une caserne de gendarmerie.

Il existait, autrefois sur le territoire de cette commune, le château féodal de Lardimalie, — aux tours élevées, aux fossés profonds, — qui fit bravement sa partie dans les tueries bestiales du moyen âge, et dont il ne subsiste plus que les néfastes souvenirs, inhérents aux barbaries de la féodalité.

Lorsque le train a quitté la station de Saint-Pierre-de-Chignac, il entre bientôt dans la commune de Sainte-Marie-de-Chignac, dont le bourg est situé à gauche de la voie ferrée. L'Eglise, — édifice roman restauré après les guerres de la Réforme, — était fortifiée et a soutenu plusieurs sièges. Une de ses portes, — appartenant à l'édifice primitif, — ainsi que les arcades, dont les claveaux offrent des marques de tacherons, font la joie des archéologues, dont les pâmoisons sont parfois singulières. Le cimetière du village, dans lequel on a découvert des tombeaux antiques, s'étend mélancoliquement, à droite de la voie, fait songer à Hamlet, méditant sur le crâne d'Yorick,

et l'on arrive presque immédiatement à la gare de Niversac.

NIVERSAC.

XX^e STATION.

4,265^m de Saint-Pierre-de-Chignac. — 10,902^m de Périgueux.

Niversac n'a pas d'histoire, du moins que je sache. C'est un certificat de bonheur que je n'essaierai pas de troubler en cherchant à lui en faire une. A cette gare, — située à trois kilomètres de Marsaneix et à deux de Saint-Laurent-sur-Manoire, — se soude l'embranchement d'Agen.

J'ai pris les bifurcations en grippe parce que les mécaniciens, les chauffeurs, les serre-freins et les aiguilleurs s'y évertuent en manœuvres aussi flatteuses pour leur amour-propre, qu'elles sont agaçantes pour les nerfs du voyageur.

Notre train a repris son essor normal sur les rails. Voici Saint-Laurent-sur-Manoire, situé à gauche de la voie. Ce bourg, — dépendant autrefois de la juridiction de Périgueux, — fut pillé, en 1382, par une bande, sous les ordres d'un certain Mondon d'Artensec. Son église, — où le style roman s'unit à celui de la Renaissance, —

fut incendiée, en 1382, par Archambaud de Périgord, qui assiégea encore par deux fois le bourg, en 1384 et en 1388, mais sans succès. On y remarque le château de Saint-Laurent, quasiment contigu à l'église, et celui qui appartient à Jean-Baptiste de Bertin, ministre de Louis XV.

Plus loin, sur la gauche, se dresse le château de Lieu-Dieu, avec ses tours, ses créneaux, ses fossés et son pont-levis. Il fut ainsi nommé parce qu'il servit de refuge au saint-sacrement durant les guerres de la Réforme, car il s'appelait primitivement La Baconie. Le 30 mars 1444, trente-neuf bourgeois de Périgueux y mirent en déroute vingt-trois routiers de la garnison d'Auberoche, guerroyant contre la ville, à la solde du comte de Périgord.

La locomotive, dévorant l'espace, laisse, à gauche, le joli bourg de Boulazac, — arrosé par le Manoire, — où le séminaire diocésain de Périgueux possède une maison de campagne, et plus loin, sur la droite, le village de Lesparat.

Un instant après, l'attention du voyageur est captivée par un massif d'arbres qui cache, à gauche, Sainte-Hélène, lieu consacré aux mânes de Napoléon I^{er} par un bonapartiste idolâtre. On aperçoit ensuite, du même côté, le château du Petit-Change, situé sur un mamelon, aux pieds

duquel coule indolemment l'Isle, à l'extrémité d'une petite vallée, aussi verte et aussi fleurie que celle de Tempé. Plus loin, et toujours sur la gauche, s'épanouit Montplaisir, qui servit pendant quelques années de Tivoli aux mondains de Périgueux.

Nous pénétrons dans la banlieue du chef-lieu de la Dordogne. Voici l'église et le cimetière des Barris-Saint-Georges, la cathédrale byzantine de Saint-Front, l'Ecole normale primaire, et la préfecture. Le train, franchissant plusieurs viaducs, s'engage dans une tranchée, en laissant à gauche Pronsaud, ancien repaire noble, passe sur le viaduc en fonte élevé sur la route de Périgueux à Bergerac : laisse, sur la rive droite de l'Isle, l'abattoir, non loin duquel aboutissait jadis l'aqueduc romain de Marcellus, qui apportait à Vésone les eaux de la fontaine de Grand-Font, située à Saint-Laurent-sur-Manoire, et traverse le pont de Sainte-Claire, parallèle au Pont-Neuf.

L'horizon est borné, sur la gauche, par des collines verdoyantes, sur lesquelles on voit l'emplacement des anciens thermes de Vésone ; par la léproserie, par les frais ombrages de La Boissière et d'Ecorneboeuf : par les replis gracieux de l'Isle ; tandis que se dressent, sur la droite, la flèche de

Saint-Front, la tour Mataguerre, l'Ecole chrétienne, le couvent de la Visitation et le lycée.

On remarque ensuite, au bord sénestre de la voie, la fameuse tour de Vésone, à dextre la caserne militaire, l'église Saint-Etienne de la Cité, les Arènes, le château Barrière, et on entre en gare.

PÉRIGUEUX.

XXI^e STATION.

10,902^m de Niversac.

Périgueux, — métropole du Périgord, — se prélassa dans la rianta et verte vallée de l'Isle. Le nom de Périgord, à travers les modifications apportées par le temps, et les variations du langage, dérive des Péetrocoriens, tribu gauloise, maîtresse de la contrée lorsque les Romains y pénétrèrent. Les documents relatifs à cette première période de notre histoire nationale sont rares et confus.

Les Péetrocoriens, issus des Ibères, élevèrent leurs premières habitations dans le vallon de Campniac, protégé par le co-teau âpre et escarpé d'Ecornebœuf, sur lequel ils construisirent une forteresse, et celui de La Boissière, où les Romains

établirent un camp permanent, qu'ils quittèrent progressivement pour édifier et peupler Vésone.

L'origine celtique de la population, l'exercice du culte druidique dans le pays, l'influence des ministres, l'existence d'une florissante capitale, appelée *Vesunna*, — des deux mots celtiques *ves*, « tombeau », et *ona*, « fontaine », c'est-à-dire « fontaine du tombeau, » — sont les principaux faits authentiques et incontestables qui soient parvenus jusqu'à nous.

L'occupation romaine imprima à Vésone un remarquable essor de civilisation et la rendit si florissante, que la famille de Sextus Pompée s'y réfugia et y vécut dans une paix résignée pendant au moins trois générations.

La ville fut ruinée entre le cinquième et le sixième siècle, mais on ne sait ni dans quelle année ni par quel flot du torrent des barbares. On ignore également l'époque précise à laquelle le christianisme y pénétra.

La tradition, qui, à l'instar de Guzman, ne connaît pas d'obstacle, attribue les premières prédications évangéliques à saint Front, disciple de Jésus-Christ ; mais il paraît certain que la vieille capitale des Pétrocoriens renaquit de ses cendres et fut reconstruite sur une éminence de la cité

primitive, et près du tombeau du saint. On éleva d'abord un oratoire, puis une abbaye, autour de laquelle se groupèrent les habitants de la ville détruite, emportant avec eux le droit de battre monnaie et le souvenir des franchises conservées par l'organisation municipale des Romains. Ce lieu prit le nom de Puy-Saint-Front. Vésone se releva de son côté sous le nom de Cité.

Un développement simultané conduisit à un degré d'importance à peu près égal la Cité et la colonie de Saint-Front, à la liberté desquelles l'occupation des Goths, la domination des Francs, les courses des Sarrasins, les ravages des Normands, les usurpations de la féodalité ne purent pendant longtemps porter atteinte.

La guerre acharnée de Pepin contre Waïfre, fut très-fatale à Périgueux. Charlemagne, allant en Espagne, s'y arrêta et lui donna une nouvelle vie. Les pirates normands s'en emparèrent après avoir remonté l'Isle et dévasté Saint-Astier.

Lorsque Charlemagne traversa le Périgord, il y laissa des témoignages de son habile administration. Il fonda le prieuré de Trémolat et lui fit présent de la chemise de l'enfant Jésus; il dota le monastère de Sarlat d'un morceau de la vraie

croix ; il y autorisa , en outre , la translation des reliques de saint Pardoux et de saint Sacerdos ; enfin plusieurs historiens lui attribuent la construction de l'église de Brantôme , gratifiée par lui , entre autres pieux trésors , des restes vénérés de saint Sicaire.

Le Périgord fut alors gouverné , comme la plupart de nos provinces , par des comtes , qui , dans la pensée de Charlemagne , devaient être des fonctionnaires amovibles , mais qui , sous ses successeurs , se rendirent indépendants et héréditaires.

Le premier fut Widbold ou Withod , qui administra la contrée de 778 à 838. C'est sous le second de ses successeurs , et pendant le règne de Charles le Chauve , que l'autorité des comtes se transforma en fief héréditaire. L'apparition des Normands , qui date du milieu du neuvième siècle , contribua beaucoup à l'établissement des grandes maisons féodales , et c'est comme défenseur du pays que Wulgrin , surnommé Taillefer , déjà comte d'Angoulême , s'imposa au Périgord.

A sa mort , ses deux fils se partagèrent ses domaines : Guillaume , le cadet , eut le Périgord. La ligne masculine de cette branche s'éteignit à la seconde génération , en 975 , dans la personne d'Arnaud , dit

Bouration, dont la sœur et unique héritière épousa le comte de La Marche, et apporta le Périgord en dot à son époux.

Ce seigneur, souche de la seconde dynastie des comtes de Périgord, était Boson I^{er} ou le Vieux. Il prit et laissa à ses descendants le surnom de Talleyrand, qu'illustra pendant quatre siècles cette puissante maison de Périgord. Son indépendance était presque absolue ; elle battait monnaie.

C'est un Adalbert de Talleyrand-Périgord qui fit cette réponse devenue fameuse et dans laquelle se résumait si bien la fierté féodale : — « Qui t'a fait comte ? » lui demandait Hugues Capet. — « Qui t'a fait roi ? » répondit Adalbert.

La seule puissance contre laquelle les comtes eussent parfois à lutter était celle des évêques.

C'est lorsque les comtes fixèrent leur résidence au château des Rolphies, que leur ambition, distraite ou comprimée jusqu'alors, se manifesta.

Des sentiments de jalousie et même de haine existaient entre la Cité et la colonie de Saint-Front. Le comte Boson III exploita la situation. Les deux rivales se déchirèrent longtemps ; mais, enfin, un traité solennel scella définitivement l'alliance et la réunion des deux villes en 1269. La

complication des intérêts qu'il s'agissait de concilier nécessita encore l'intervention du Parlement, qui, par un arrêté rendu en septembre 1290, fixa les droits respectifs de la municipalité de la Cité et du Chapitre de Saint-Front.

Périgueux résista héroïquement aux Anglais, jusqu'au moment où Charles VII soumit cette ville à la couronne, et lui rendit la plus grande partie de ses franchises, en 1454.

L'état de la France s'était bien modifié sous le coup des dernières crises qu'elle venait de traverser. C'est à la monarchie, surtout, qu'avait profité cette lutte de deux siècles contre l'étranger, lutte pendant laquelle elle avait si souvent paru près de succomber. La puissance des comtes de Périgord fut absorbée par l'autorité royale. Un arrêt du Parlement, à la date du 19 juin 1399, condamna Archambaud VI, — accusé de rapt sur la fille d'un bourgeois de Périgueux, — au bannissement et à la confiscation de tous ses biens. En lui s'éteignit la puissance de cette antique famille, qui possédait le Périgord depuis l'an 866, et qui, de Wulgrin à Archambaud VI, comptait une succession de vingt-sept comtes.

Charles VI donna le comté au duc d'Orléans, son oncle. Celui-ci le laissa à Char-

les, son fils, qui, étant prisonnier en Angleterre, le vendit, en 1437, pour seize mille réaux d'or, à Jean de Bretagne, comte de Penthievre. Celui-ci eut pour héritier Guillaume, son frère, qui ne laissa que trois filles. L'aînée épousa Alain, sire d'Albret, dont le fils fut roi de Navarre, et la petite-fille de celui-ci apporta en dot le Périgord, avec ses autres Etats, à Antoine de Bourbon, qu'elle épousa et qui fut père d'Henri IV. Le Périgord faisait donc partie des domaines de ce souverain lorsqu'il monta sur le trône de France, et il fut alors réuni à la couronne.

Les guerres religieuses du seizième siècle agitérent Périgueux. Les calvinistes s'en emparèrent en 1575, et, en vertu de l'édit de pacification donné à Blois, en 1576, cette ville devint une des places de sûreté des protestants jusqu'en 1584. Elle subit ensuite momentanément l'influence de la Ligue, et, sous la Fronde, le prince de Condé s'en empara et en nomma gouverneur, en 1654, Gaxion-Hilaire de Chanlost, marquis de La Roque, surnommé Pied-de-Fer.

Chanlost s'établit à l'évêché et opprima les habitants pendant deux ans. Au bout de ce temps, Louis XIV ordonna au duc de Candale, gouverneur et lieutenant gé-

néral commandant les troupes royales en Guyenne, d'aller délivrer la ville.

Le 15 septembre 1653, Joseph de Bodin, seigneur de La Roudettie, conseiller du roi en ses conseils d'Etat et privé, et son procureur au siège présidial, sénéchaussée et maréchaussée de Périgord, devint l'âme et se déclara chef d'un complot ayant pour but de délivrer la ville. Chanlost, averti du complot, se porta vers les maisons des principaux conjurés, le 16 septembre, et fut tué au moment où il tentait de pénétrer dans celle de Bodin. La population se souleva et chassa la garnison. Bodin refusa l'entrée de la ville à l'armée royale, qui arrivait pour prêter aux habitants un secours désormais inutile.

Bodin fit construire, à l'occasion de cette victoire, la chapelle de Notre-Dame-des-Vertus, qui existe encore dans la commune de ce nom, où l'on voit également un curieux tumulus.

Depuis lors, Périgueux a joué le rôle effacé de toutes les villes de province que la centralisation absorbe comme un Minotaure dévorant.

Cette ville est divisée en trois paroisses : Saint-Front, Saint-Etienne-de-la-Cité et Saint-Georges-des-Barris. Nous allons nous occuper des monuments que renfer-

ment ces trois paroisses en commençant naturellement par les monuments antiques.

Les restes des arènes de Vésone, — vaste amphithéâtre fort délabré, — sont situés dans un enclos de la Cité, — jadis la propriété des comtes de Périgord, qui y avaient leur « hostel des Rolphies, » connu plus anciennement sous le nom de « château des Arènes, » — qu'ils conservèrent et habitèrent jusqu'en 1399. Ce château, qui appartint ensuite aux habitants du Puy-Saint-Front, fut rasé, et, en 1644, on construisit, sur son emplacement, l'église et le couvent de la Visitation.

L'amphithéâtre, pouvant contenir quarante mille spectateurs, mesurait cent cinquante mètres de longueur, cent vingt mètres de largeur et trente de hauteur. On n'en retrouve, çà et là, que des fragments épars consistant en débris de voûtes, un petit escalier du côté du midi, un grand escalier et quelques pans de murs au sud-est, une voûte au sud-ouest et deux petits escaliers au nord.

La tour de Vésone, espèce de rotonde colossale, est un édifice dans lequel les uns ont vu une citadelle, les autres un temple consacré à Vénus ou à Mars, et plusieurs un tombeau dans le genre de ce-

lui de Cécilia Métella, avec lequel il a de grandes ressemblances.

Cette tour a vingt-cinq mètres de hauteur et soixante-six de circonférence. On croit qu'elle date du siècle d'Auguste et qu'elle était entourée de colonnes, car on a découvert les bases d'une colonnade située à quatorze pieds des murs. Une vaste brèche, de neuf mètres environ, descend jusqu'à terre et permet de supposer que la porte se trouvait de ce côté. Des trous, régulièrement espacés, imitant de petites arcades, ressemblent à des fenêtres cintrées. Elle était ornée d'un revêtement de plaques en marbre retenues par des crochets en fer. La dernière plaque de ce revêtement a été déposée au Musée archéologique de Périgueux.

Le chevalier Blakstone, gouverneur du Périgord au nom du prince de Galles après la bataille de Poitiers, s'étant rendu odieux par ses exactions, fut précipité du haut de cette tour par des chevaliers périgourdens.

Le camp de César, situé près des routes de Bergerac et de Bordeaux, se trouvait au midi de Périgueux, sur le coteau de La Boissière, que le vallon de Campniac sépare de celui d'Ecorneboeuf, et que baigne l'Isle. On y remarque encore des restes de retranchements que le temps n'a pu détruire, et

on y a souvent trouvé des débris d'urnes cinéraires, des moulins à bras, des dards, des flèches, des javelots et de nombreuses médailles.

Au levant de la grande coupure faite au coteau d'Ecornebœuf, on voit *lou Peyroteu*, peulvan en grès rouge, malheureusement brisé, qui, d'après les savants, paraît avoir été le centre du système druidique de tout le pays.

La Porte-Romane, — située dans la Cité, — offre d'antiques débris contemporains des arènes.

L'église Saint-Etienne-de-la-Cité passe pour avoir été primitivement un temple de Mars, dans lequel l'apôtre saint Front établit le culte du Sauveur, mais l'édifice ne remonte pas au delà du huitième siècle de notre ère et fut probablement construit sur les débris d'un temple païen. C'est une église à une seule nef, — offrant des analogies avec le Panthéon de Rome, — ornée de deux coupoles, dont l'une, celle de l'ouest, est contemporaine de la construction de l'église, et dont l'autre, celle du sanctuaire, ne remonte qu'au seizième siècle.

En entrant dans la nef par la porte principale, on aperçoit, à gauche, un vaste retable à colonnes torses, représentant une *Pieta* flanquée de saint Pierre

et de saint Paul, et dont le sommet est couronné par le bon Pasteur entouré des quatre évangélistes. On remarque, à droite, un autre retable moins intéressant que le précédent. J'ai considéré avec intérêt, à côté du retable situé à droite, une table pascalle byzantine, du dixième siècle, appuyée au mur latéral et le tombeau de Jean d'Assides de Surat, évêque de Périgueux au douzième siècle.

Cette église fut la métropole de Périgueux jusqu'au dix-septième siècle. Ce n'est que le 11 janvier 1669 que le chapitre cathédral fut transféré dans la collégiale du Puy-Saint-Front.

On voit, dans le jardin de la maison curiale, située place de la Cité, les restes d'une chapelle, — bâtie en 1520, dans le pur style de la Renaissance, — qui portait le vocable de saint Jean.

Le château de Barrière, sis à quelques pas de là, est une des merveilles de la Cité. On ignore la date exacte de sa fondation, mais on a la certitude qu'il s'élève sur les ruines d'un édifice romain consacré à Mars. On peut affirmer que la tour qui surplombe le railway date du dixième siècle, que le corps de l'édifice est de la fin du onzième, ou du commencement du douzième, et que les portes et les fenêtres de l'intérieur sont du seizième.

Ce château a fait partie des cinq forteresses qui défendaient Vésone, et fut incendié au seizième siècle par les protestants, pour punir son propriétaire d'avoir déjoué un complot qui devait le faire entrer dans la ville.

Les ravissantes fantaisies ogivales de ce joyau gothique sont couvertes de lierre, cette mélancolique parure des ruines. Un acacia et un ormeau étalent insolemment leurs rameaux verdoyants au sein de cette splendide demeure de la chevalerie éteinte.

La cathédrale de Périgueux, dédiée à saint Front, s'élève majestueusement sur les places Marcillac, Daumesnil et du Thouin.

On considère cette basilique comme l'une des plus anciennes églises de la chrétièté, et quelques historiens périgourdiens, plus patriotes qu'éclairés, prétendent même que sa fondation serait antérieure à celle de Sainte-Sophie de Constantinople, — érigée, en 540, par Justinien, — dont elle rappelle la forme.

Dévastée par les Goths, elle fut relevée, au sixième siècle, par l'évêque Chronope II, reconstruite, en 980, par l'évêque Frotaire de Gourdon, et consacrée le 24 mars 1047, par Aymon de Bourbon, archevêque de Bourges. Depuis cette épo-

que, de nombreuses restaurations y ont été faites, et on en exécute dans ce moment une fort importante.

L'église, — en forme de croix grecque et parfaitement orientée sur les quatre points cardinaux, — se compose de cinq coupoles, de douze piliers soutenant les vingt panaches sur pendentifs qui portent les cinq coupoles, de trente-six fenêtres, et les murs intérieurs sont ornés d'arcades feintes reposant sur des pilastres qui ont pour base un socle continu, pour sommet une corniche brute et des chapiteaux corinthiens. Au centre, s'élèvent quatre imposants piliers carrés soutenant la coupole centrale.

En face de la porte de la place Marcillac on remarque, dans le fond, près de la sacristie, la chapelle gothique qui a longtemps servi de chœur, et qui doit, m'a-t-on dit, être reconstruite. Ce chœur fut fondé, en 1337, par le cardinal de Talleyrand et restauré en 1585 par François de Bourdeilles. Le maître-autel de ce chœur appartenait primitivement à la chartreuse de Vauclaire. Un mur provisoire sépare ce chœur du reste de l'église, en voie de réparation.

Dans l'aile droite de la croix, par rapport à la porte de la place Daumesnil, resplendit un retable représentant l'Assomption

de la Vierge, œuvre remarquable d'un jésuite, qui mit dix ans à l'exécuter. C'est un curieux travail de patience laborieuse, qui n'a que les défauts du temps où il fut sculpté.

L'autel de la Vierge se trouve à gauche, en entrant par la même porte.

Une galerie intérieure règne autour de l'édifice. Cette galerie supporte le parpaing des arcades des extrémités des branches de la croix.

Le porche, qui s'ouvrait sur la place Marcillac, est en partie détruit et il n'en subsiste qu'une arcade, ornée d'une frise et de bas-reliefs élégants. Ce porche est occupé par des marchands que l'on devrait expulser de là. La porte gothique qui conduit au vestibule, aujourd'hui découvert, m'a paru remarquable par de petites colonnes coiffées de jolis chapiteaux et son double rang de pointes de diamant, séparé par un toron qui retombe sur l'imposte. Cette porte est en partie enfouie.

Il ne reste plus du vestibule que quelques portions de murs et de voûtes brisées, perdues dans de nouvelles constructions qui les déparent. Là subsista une église antérieure à celle d'aujourd'hui, probablement l'oratoire primitif restauré par l'évêque Chronope, restauration qui lui

mérita la brillante épitaphe que le savant Fortunat de Poitiers composa à sa louange.

C'est du vestibule non couvert que j'ai étudié la silhouette du clocher, qui a près de deux cents pieds de hauteur.

A partir de sa base presque carrée il va toujours en décroissant et est entouré de trois galeries qui l'enlacent comme une ceinture. Les quatre faces sont décorées de colonnes engagées, de pilastres, entre lesquels se trouvent des croisées à plein cintre. Au-dessus de la troisième galerie, le plan devient circulaire. Une trentaine de colonnettes, élevées sur un soubassement et couronnées d'une espèce d'entablement, soutiennent le dôme, conique comme celui d'un marabout.

Ce clocher, unique en France, met l'imagination en voyage et transporte la pensée vers l'Orient féérique, embaumé de parfums et ruisselant de soleil.

A la suite du vestibule d'où j'ai contemplé le clocher, on trouve, en débouchant dans l'église, des tribunes de mauvais goût, construites au siècle dernier, qui disparaîtront dans l'intelligente restauration dont on s'occupe.

Les caveaux, dans lesquels on pénètre par les cloîtres, me paraissent dignes de l'attention des touristes et des archéologues.

L'église Saint-Georges-des-Barris, — qui datait du douzième siècle, — a été récemment démolie, pour élever à la place la chapelle de l'école cléricale. On trouva, en démolissant le mur septentrional, un tombeau, sur lequel on lut l'inscription suivante :

+

XVII. KL. FBR.
OB. IACOB. PE
REGRINUS.
ARMENIEN
SIS.

« Le dix-septième jour des kalendes de février mourut Jacob, le pèlerin d'Arménie. »

Dans l'intérieur du tombeau se trouvaient gravés ces mots :

XRISTVS, PAX, REX, LUX, LEX.

« Le Christ est la paix, le roi, la lumière, la loi. »

La paroisse des Barris-Saint-Georges, créée par l'évêque Massonnais, fut inaugurée en 1854. L'église, naturellement récente, n'offre aucun appât à la curiosité.

L'évêché, situé sur la place Marcillac, est formé en partie de l'ancien monastère,

fondé dans le dixième siècle, sur le Puy-Saint-Front, par l'évêque Frotaire de Gourdon.

La préfecture, sise naguère à la jonction de la petite place de ce nom, du cours Fénelon et de la rue du Lys, a été abandonnée en faveur de la nouvelle résidence construite sur la promenade de Tourny, dans une position pittoresque dominant la vallée de l'Isle.

Les places du Coderc et de la Mairie sont contiguës. Sur la première s'élève le Marché couvert, qui a remplacé l'ancien Consulat, dont quelques parties remontaient au treizième siècle ; sur la seconde, l'hôtel de ville actuel, édifice modeste et sans caractère. Cette place était jadis occupée par l'église Saint-Silain, dont il ne subsiste que le souvenir.

La place Saint-Silain a été établie sur l'emplacement du cimetière de ce nom.

Le Musée archéologique se trouve dans des bâtiments dépendant de l'évêché, et le Musée artistique dans une salle de l'ancien local des Frères de la Doctrine chrétienne. Ces deux établissements sont relégués dans la rue du Petit-Séminaire ainsi que la Bibliothèque, tandis que les Archives sont conservées place de la Préfecture.

Le Lycée occupe une partie du Jardin Public et de la rue du Lycée.

Le Séminaire diocésain de Saint-Pierre s'élève dans la rue d'Angoulême.

La tour Barbecane, située sur le quai de Tourny, domine la rive droite de l'Isle, en face des Barris-Saint-Georges.

La tour Mataguerre, qui faisait partie, comme la précédente, des vingt-huit tours destinées à la défense du Puy Saint-Front, dresse sa tête altière sur le cours Fénelon, qui s'étend de la promenade Bugeaud au Pont-Neuf. C'est une élégante construction du quinzième siècle, qui a été classée parmi les monuments historiques.

Les loustics périgourdens racontent une singulière légende sur cette tour. Ils prétendent qu'un seigneur de Mataguerre, qu'il serait difficile de nommer, ne vivait pas en bonne intelligence avec un seigneur de Vésone et que ces deux preux en vinrent aux mains. Celui de Vésone ayant été vaincu, celui de Mataguerre le précipita du haut de sa tour en lui disant : « Péris, gueux. » De là le nom moderne du chef-lieu de la Dordogne, étymologie fantasque qui ne me paraît pas plus forcée que bien d'autres, quoiqu'elle n'ait pas conduit son discret auteur à l'Institut.

Périgueux a conservé quelques maisons romanes, gothiques et de la Renaissance que je tiens à signaler. Je recommande

particulièrement la maison Boysseuilh, rue de la Cité, n° 8 ; la maison Dujaric, rue de Bordeaux, actuellement occupée par l'*hôtel de l'Univers* ; la maison romane formant l'angle des rues Taillefer et Saint-Silain ; la maison des Dames de la Foi, sise rue des Farges, nos 19 et 21 ; la maison Estignard, rue Limogeanne, n° 30, œuvre gracieuse de la Renaissance, intéressante par sa jolie façade et sa ravissante porte d'entrée ; la maison Fauconney, du douzième ou treizième siècle, cachée dans l'impasse Limogeanne ; la maison Gadaud, rue Taillefer, nos 13 et 15 ; la maison Goudeau, place du Palais, décorée d'ornements variés ; la maison Guichemerre, édifice roman, construit dans la rue du Petit-Séminaire ; la maison gothique de la rue Aubergerie, n° 15, citée pour son escalier et sa tour crénelée ; la maison Lalande, au n° 12 de la même rue, qui conserve quelques vestiges dignes d'attention ; la maison Lambert, quai Tourny, célèbre à Périgueux par ses fenêtres, sur les chambranles desquelles on distingue les armes de France soutenues par des lions, et ses trois étages de galeries donnant sur l'Isle. Les deux premiers étages de la galerie se composent de pilastres, de chapiteaux sculptés, de colonnes décorées de feuillages, de caissons ornés de rosaces,

de génies et du buste d'un pape entouré de chérubins.

La rue du Plantier est la plus riche en maisons historiques et pittoresques. On y voit celle dite du Plantier, portant le n° 47, où fut tué Chanlost ; celle de Page, bâtie en 1505 ; celle de Malet, construite aussi au seizième siècle et remarquable par ses plafonds sculptés ; celle de Langlade, qui se recommande par sa grande cheminée du premier étage et ses plafonds du rez-de-chaussée décorés de caissons somptueusement sculptés ; celle d'Escatha, édiflée au seizième siècle, où l'on voit également des plafonds richement sculptés.

La maison, construite en 1518, à l'angle des rues Eguillerie et Saint-Louis, m'a ravi par les ornements de ses fenêtres et de sa porte surmontée d'une terrasse. Au-dessus de la porte, on voyait jadis des armoiries que le marteau révolutionnaire fit disparaître. C'est dans cette maison que Chanlost essaya de pénétrer, avant d'aller se faire tuer devant celle de la rue du Plantier.

La maison Lestrade, portant le n° 6 de la place du Coderc, renferme un merveilleux escalier du seizième siècle.

La maison Lemoyne, située au n° 6 de la place Marcillac, — naguère place de la Clautre, — fut habitée par le célèbre com-

positeur Lemoyne, l'un des grands musiciens du dix-huitième siècle, auteur des *Prétendus*, de *Phèdre*, de *Nephté* et d'*Alcibiade*.

La maison Daumesnil, sur la place de ce nom, est recommandée aux étrangers pour avoir vu naître ce héros, célèbre sous le nom de la Jambe de Bois.

La maison Saint-Cloud, rue Saint-Pierre-ès-Liens, était primitivement une église dédiée à Saint-Jean-Baptiste. La partie la plus ancienne se rattachait au onzième siècle et la plus moderné au treizième.

La maison Saint-Pierre-ès-Liens, en face de la précédente, se trouve sur le chemin qui conduit de la place Francheville à la tour de Vésone. C'était primitivement une église portant le nom de Saint-Pierre-ès-Liens, qui remontait au sixième siècle, et qui en avait probablement remplacé une autre du quatrième. On suppose que le Capitole de Vésone devait se trouver sur le sol qu'occupaient cette église et le cimetière des Pendus. On a découvert, en pratiquant des fouilles dans cet édifice, un tombeau portant cette inscription : *Leo Papa*.

La statue du duc d'Isly décore la promenade Bugeaud, celle de l'auteur des *Essais* la promenade Michel-Montaigne,

et celle de Fénelon, la promenade Tourny.

Le théâtre et le palais de justice ressemblent à tous les théâtres et à tous les palais de justice modernes des villes de second ordre.

Je conseille d'aller aux environs de la ville, sur la route d'Exideuil, au-dessous du faubourg de l'Arsault, voir le gigantesque rocher qui domine la ville, et d'où sort une source abondante.

On devra aussi visiter, par delà la Cité, le Toulon, charmant petit ruisseau, dont les eaux alimentent les fontaines de Périgueux, et dont les ondes limpides vont s'unir, à une centaine de mètres de leur source, à celles de l'Isle.

On pourra, enfin, se rendre au pied du coteau d'Ecornebœuf, sur la route de Bergerac, pour examiner la Léproserie, qui date du douzième siècle. Elle renferme encore de curieuses cheminées et des ouvertures romanes à larges voussoirs.

V

De Figeac à Arvant.

FIGEAC.

I^{re} STATION.

13,775^m de Bagnac.

J'ai déjà parlé de Figeac en temps utile et n'ai pas l'intention de répéter ici ce que j'ai dit tantôt. Je n'en aurais d'ailleurs pas le loisir, car le train se dirigeant vers Arvant roule à toute vapeur, — au sein d'un pays attrayant, mais dénué de souvenirs historiques et de monuments archéologiques, — pour ne reprendre haleine qu'à Bagnac.

BAGNAC.

II^e STATION.

13,775^m de Figeac. — 5,979^m de Maurs.

Bagnac est un gros bourg de cinq cents âmes, situé sur la rive gauche du Célé, à l'extrémité ouest d'une vallée qu'il domine

et que partage , dans toute sa longueur , la ligne ferrée d'Arvant à la rivière du Lot. Il est percé , en outre , par la route de Toulouse à Clermont et par le chemin de Decazeville à Saint-Céré. Il est couronné au nord et à l'est par de riants coteaux diaprés de vignobles, et au sud l'œil se repose agréablement sur d'innombrables bouquets de taillis et de châtaigniers.

L'église est remarquable par sa magnifique nef du quatorzième siècle , en parfait état de conservation et d'entretien. Il est seulement regrettable qu'on lui ait maladroitement accolé deux bas-côtés , qui contrastent d'une manière malheureuse avec l'édifice principal, dont la tour qui le surmontait a été remplacée, il y a quelques années , par un clocher auquel il serait difficile d'assigner un ordre d'architecture , tant il est de mauvais goût.

On voit encore , dans la commune , les ruines d'un château qui fut jadis le siège d'une seigneurie appartenant à saint Géraud , baron d'Auvergne et comte d'Aurillac. Cette seigneurie fut donnée par saint Géraud au monastère d'Aurillac , qu'il avait fondé , et ce sont les chanoines de ce chapitre qui en étaient possesseurs , avec tous les privilèges qui y étaient attachés , à l'époque de la Révolution , qui les déposséda.

Bagnac possède deux teintureries, une filature avec carderie, une fabrique de couleurs, quatre briqueteries et cinq moulins, dans chacun desquels est établi un foulon.

Le convoi quitte la gare de Bagnac et sort bientôt du département du Lot, pour entrer dans celui du Cantal, avant de passer de la vallée du Célé dans celle de la Rance, puis il s'arrête à Maurs.

MAURS.

III^e STATION.

5,979^m de Bagnac. — 11,644^m de Boisset.

Maurs, dominant une vallée verdoyante, près du confluent de l'Arcambie et de la Rance, était jadis une des quatre prévôtés de la haute Auvergne et a toujours joui de la température la plus douce du département du Cantal, aussi y cultivait-on la vigne et on y élevait, autrefois, des vers à soie. Elle avait, avec Aurillac, Chaudesaigues, Salers et Saint-Flour, le droit d'envoyer des députés aux états de la province; jouissait d'une organisation municipale, avec des consuls électifs, et n'eut pas d'histoire jusqu'au seizième siècle. Les huguenots l'assiégèrent sans succès en

1578 ; le capitaine Peyre-Teule s'en empara et la pillà en 1583.

Maurs était fortifié et possédait une abbaye de Bénédictins , citée dans une bulle d'Urbain II, en 1096. Réformée en 1621, cette abbaye fut supprimée, comme ayant moins de quinze membres, par l'édit de 1768.

L'antique chapelle de l'abbaye est devenue l'église paroissiale. Sa voûte a des nervures qui vont retomber sur des pilastrs à demi engagés. Les fenêtres triflées sont dénuées d'ornements à l'extérieur. Le portail seul était sculpté, mais il a été mutilé et l'écusson abbatial, que soutenaient des anges, a été détruit par le zèle iconoclaste des révolutionnaires.

Maurs est renommé pour ses porcs, dont les jambons passent, — de l'avis de Brillat-Savarin et des fins gourmets, — pour supérieurs à ceux de Najac, de Bayonne et de Mayence.

J'ai fait, aux environs de la ville, quelques excursions, que je recommande. On verra les châteaux de La Borie, de l'Estrade, de Murat, de Senergues ; le village de Saint-Etienne-de-Maurs, assis au bord de la rivière claire, argentine et tintante comme un harmonica ; l'église gothique du village de Saint-Julien-de-Toursac, dans la commune duquel subsistent les

ruines de l'ancien château des marquis de Nancase, fief qui faisait partie du Carladès, et dont les restes importants languissent morosement, près d'un étang morne comme une mer maudite.

Je suis également allé à Quézac, — célèbre par un pèlerinage à la Vierge, — dont l'église, du quatorzième siècle, ornée de quatre chapelles et d'un clocher à flèche, passe à bon escient pour un heureux spécimen de l'école cantalienne.

Le sol de cette localité, arrosé par de nombreux cours d'eau, est extrêmement bouleversé. Les convulsions géologiques y ont creusé d'innombrables ravins, au bas desquels les chaumières du village s'abritent sous des châtaigneraies, mystérieuses comme des sanctuaires.

La voie de Maurs à Boisset longe la Rance, franchit des défilés naturels, ou entaillés par l'industrie, à travers le micaschiste, où ne poussent guère que la fougère et la digitale pourprée.

BOISSET.

IV^e STATION.

11,644^m de Maurs. — 8,783^m du Rouget.

Boisset, — bourg romantique assis sur le versant occidental d'une montagne qui

prend naissance aux environs de Cayrols et qui va expirer à la Caboutie, — était autrefois le siège d'une prévôté royale relevant de la cour d'appels de Vic et d'un monastère de religieuses clairistes, fondé, en 1323, par Isabelle de Rodez, vicomtesse de Carlat. La prévôté fut transférée à Aurillac en 1625. L'église paroissiale, édifice modeste et dénué d'ornements, appartient au style roman mitigé.

Le territoire de la commune est granitique et labouré en tout sens par des vallées étroites, dont les prairies, moins grasses mais plus savoureuses que les herbages normands, sont arrosées par quatre ruisseaux.

Les touristes qui s'arrêteront à la station devront aller, à peu de distance du bourg, visiter le château d'Entraygues, perché sur un plateau dominant la Rance; celui de Solignac, situé dans le vallon à l'est, et le Rocher du Reltre, qui s'élève non loin de là.

LE ROUGET.

V^e STATION.

8,783^m de Boisset. — 8,452^m de La Capelle-Viescamp.

La station du Rouget est assise sur le territoire de la commune de Saint-Mamet,

chef-lieu de canton, perché à huit kilomètres, sur un des plateaux les plus élevés de la zone méridionale du département. S'il faut en croire la tradition, le bourg tirerait son nom du diacre Mamet, — compagnon de saint Austremoine, — qui y serait mort au second siècle de notre ère.

L'église ogivale de Saint-Mamet n'a rien qu'on puisse citer. La chapelle Saint-Laurent, placée au nord du bourg, se trouve très-élevée, et par conséquent fort exposée aux zéphyrs et aux aquilons.

La légende explique à sa façon la présence continuelle du vent sur ce sommet. Elle dit que saint Laurent et le vent vivaient dans une intimité cordiale et s'étaient mutuellement promis de ne jamais se quitter. Un jour qu'ils étaient parvenus, en se promenant, au faite sur lequel s'étale la chapelle, le saint dit à son camarade : « J'ai à prier dans cet oratoire ; attends-moi. » Le saint n'est plus jamais sorti depuis lors, et le vent, esclave de sa parole, attend toujours à la porte. Je connaissais bien la perfidie proverbiale de l'onde, consacrée par le génie de Shakespeare, mais je n'avais jamais ouï parler de la probité du vent, que je croyais changeant. On s'instruit toujours en voyageant.

Je suis allé de Saint-Mamet à Cayrols, qui n'en est distant que de neuf kilomè-

tres, et qui doit dater de loin, car on y a trouvé des débris de fer, des fragments de poteries, des monnaies antiques, dont l'une, en or, portait sur la face une tête couronnée, avec le mot *PLAVVS*, et au revers, un monogramme avec l'inscription *Novo vico*.

Le portail de l'église, dédiée à sainte Anne, mérite d'être mentionné. Cette église, dépendant du monastère d'Aurillac, était fortifiée au moyen âge. On parle d'une tour carrée dont il ne reste pas vestige.

Dans le voisinage s'élève le château de la Placette, qui appartenait à une branche de la famille de La Tour, dont un des membres fut, au quinzième siècle, sergent d'armes de Balthazar Cossa, qui devint pape sous le nom de Jean XXIII, et que déposa le concile de Constance.

La contrée est stérile et abandonnée; l'agriculture n'y exerce qu'avec parcimonie sa bienfaisante et généreuse industrie; mais elle abonde, en revanche, en sites pittoresques. J'ai eu le loisir d'y admirer des effets de soleil d'orant les bruyères en fleurs et se dessiner les dentelures violettes des collines sur des horizons lointains, resplendissants comme des apothéoses. Le vrai touriste est un artiste qui sait découvrir l'idéal dans les

objets devant lesquels restent froids et indifférents les voyageurs qui ne se mettent en route que dans l'unique intention d'arriver au but.

Il faut néanmoins arriver toujours quelque part lorsqu'on est parti, voilà pourquoi, après avoir quitté la gare du Rouget, située au point culminant qui sépare le bassin du Lot de celui de la Dordogne, le train descend une rampe rapide, franchit le superbe viaduc de Ribeyrez, et s'amortit, quelques instants après, au palier de la station de La Capelle-Viescamp.

LA CAPELLE-VIESCAMP.

VI^e STATION.

8,452^m du Rouget. — 8,653^m d'Ytrac.

La Capelle-Viescamp est un bourg sans attraction, étalé dans un terrain schisteux, où poussent la mélancolique bruyère, l'aride fougère et le pâle bouleau, sur la rive gauche de l'Authre, qui coule du nord à l'ouest, et va se jeter dans la Cère, au-dessous de La Roquebrou.

L'étymologie de Viescamp : *Veteres campi*, milite en faveur de son antiquité. On découvrit, en 1688, sur son territoire, au hameau de Cassan, huit sépultures celti-

ques, orientées au solstice d'hiver. Or, comme on en a découvert ailleurs qui concordaient avec le solstice d'été; on a supposé que les Gaulois assimilaient, par un dogme rudimentaire, les évolutions de l'âme humaine à celles du soleil. Dans leur croyance, cette âme était ambiante et éternelle, et se perpétuait par la transmigration.

Il y a, à La Capelle-Viescamp, une église paroissiale consacrée à sainte Madeleine, et un château, relativement moderne, d'un style banal, mais dont le parc commande, d'une manière très-pittoresque, les rocs et les défilés de l'Auze.

Y T R A C .

VII^e STATION.

8,653^m de La Capelle-Viescamp. — 7,530^m d'Aurillac.

Ytrac s'épanouit dans un sol schisteux, à l'orée de sa magnifique forêt, qui entendit longtemps retentir les rites druidiques sous ses voûtes sombres, hantées par le Drac et les fades, et dont les frissons mystiques font songer aux incantations des *Peleiai*, sous les chênes sacrés de la prophétique forêt de Dodone.

Ytrac était le siège d'une chàtellenie. Une partie de son vieux chàteau subsiste encore ; mais son église n'a pas de caractère.

Les prairies dont le bourg est environné sont émaillées, au printemps, de narcisses, dont les fleurs jaunes et blanches, à couronne de pourpre, resplendissent dans leurs spathes, et de marguerites sibyllines, aux blanches collerettes, flore odorante et rustique, qui sature l'air d'aromes enivrants comme les poésies ambrées d'Hâfiz et de Sâdi.

Chaque fois que je suis passé par là au printemps, j'ai songé à ces vers du poète persan :

Des mains de mon amie une argile odorante.
Dans un bain de benjoin entre mes mains passa,
Et remplissant l'éther d'une ardeur enivrante,
En des pensers d'amour doucement me berça.
Etonné, je lui dis, en me tournant vers elle :
— Quel est donc ce parfum que ton sein me révèle,
Et qui m'enivre ainsi de sa douce vapeur ?
Dis, es-tu musc ou bien quelque essence voilée ?
— Je ne suis qu'une argile et n'ai point de valeur,
Dit-elle ; mais auprès d'une rose perlée,
Dans une nuit d'amour, j'ai passé quelque temps ;
Son rire matinal et sa larme nacrée
Ont répandu sur moi les parfums que tu sens.

Mais la vapeur positive, qui ne sait pas

flâner et s'attarder, dans les vagabondages humoristiques de l'école buissonnière, nous emporte brutalement loin des sites idylliques et ne s'arrête qu'à Aurillac, la ville des chaudronniers, des cloutiers et des sabotiers.

AURILLAC.

VIII^e STATION.

7,530^m d'Ytrac. — 4,158^m d'Arpajon.

Aurillac, — ancienne métropole de la haute Auvergne, assise au débouché de la Jordane, en face de l'opulente plaine d'Arpajon et dominée au couchant par le Castanet, — fut d'abord un *pagus* gaulois, puis un *oppidum* romain, dont le nom viendrait, selon les uns, de l'empereur Marc-Aurèle, selon d'autres, de l'empereur Aurélien, et qui n'entre dans la période historique qu'au lendemain de la sanglante bataille de Fontenay, que les fils de Louis le Débonnaire se livrèrent, le 25 juin 841, en Puisaye, à une trentaine de kilomètres d'Auxerre.

Il y avait, d'un côté, Charles le Chauve et Louis le Germanique, de l'autre, Lothaire et Pepin. Jamais tuerie plus atroce n'a été inscrite dans les fastes lamentables

de la guerre. La confusion fut si grande qu'on s'égorgea sans se reconnaître. Quelques auteurs portent à cent mille le nombre des morts. « Tant y eust d'occis de chascune partie, que mémoire d'homme ne recorde mie qu'il y eust oncque en France si grande occision de chrestiens, » dit la Chronique de Saint-Denys.

Il tomba des deux côtés un nombre égal des plus vaillants guerriers. Le résultat de l'action fut en faveur de Charles le Chauve et de Louis le Germanique, qui ne purent profiter de la victoire, et la puissance des Francs fut tellement amoindrie par cette désastreuse journée, que de longtemps une résistance sérieuse ne put être opposée aux attaques des Normands, des Bretons et des Sarrasins. La noblesse de la Champagne fut si cruellement décimée, qu'on attribue à la nécessité d'empêcher son extinction à peu près complète, l'établissement d'un privilège, maintenu depuis, et en vertu duquel les femmes nobles de cette province anoblissaient les roturiers qu'elles épousaient et les enfants qui provenaient de ces unions.

Anghelbert, qui assista à la bataille, a laissé sur cette tragédie un chant déchirant comme un « vocero » corse, qu'on dirait chanté « par la bouche d'une blessure »,

selon une énergique expression du Romancero.

« Que la rosée et la pluie ne rafraîchissent jamais les prairies qui ont bu le sang des forts expérimentés aux batailles, dit Anghelbert. Que le Nord et le Midi, l'Orient et l'Occident, pleurent ceux qui sont tombés à Fontenay; que ce jour soit maudit, retranché du cercle de l'année et rayé de toute mémoire; que le soleil lui refuse la lumière et l'aurore ses pâles clartés. Nuit amère, nuit cruelle qui vit gisants sur la plaine les forts et les vaillants, que pleurent aujourd'hui tant de pères et de mères, tant de frères et de sœurs, d'enfants et d'amis. »

Après ce grand désastre, Géraud, comte des Marches du Limousin, et sa femme Adeltrude, fixèrent leur résidence dans un donjon, dont les restes devaient s'appeler, longtemps après, tour de Saint-Etienne. Leur fils Géraud, né en 856, recueillit, à l'âge de vingt-quatre ans, l'héritage que lui laissa son père.

Le jeune Géraud, ne voulant se reconnaître l'homme lige de personne, renonça au comté de Limousin et se fixa dans la vallée d'Aurillac, bornant son ambition à la possession de ses domaines allodiaux, qui formaient, à l'ouest du Cantal, un triangle de trente à trente-cinq lieues de dé-

veloppement, dont le sommet s'appuyait au Puy-Griou.

Doué d'un caractère doux et contemplatif, le jeune comte tomba dans l'ascétisme. Il fonda, vers l'an 898, l'abbaye d'Aurillac, qu'il mit dix-sept ans à faire construire et qu'il confia aux Bénédictins. Le jour de la consécration de ce monastère il affranchit cent serfs, et leur céda, ainsi qu'aux habitants de la ville, un territoire libre, circonscrit entre quatre croix, dont l'emplacement est encore exactement connu.

Après la consécration de l'abbaye, Géraud, que les conseils de l'évêque de Cahors empêchèrent seuls de quitter le monde, se fixa à Cézeinac, paroisse de Saint-Cirgues, dans le Quercy, et y mourut en 918 ou 920, en odeur de sainteté, après avoir vu germer autour de sa fondation un municipe d'hommes libres. Il légua aux Bénédictins toutes ses terres, qui étaient allodiales, ainsi que je l'ai déjà dit, car il n'avait jamais voulu se reconnaître vassal de personne et ne relever d'aucun suzerain. Son corps fut transporté à Aurillac et inhumé dans l'église qui porte aujourd'hui son nom (1).

(1) Saint Odon, originaire d'Auvergne, mort

L'abbaye, — dont l'abbé mitré et crossé portait le titre de comte d'Aurillac et avait plein droit de justice dans la ville, — occupait un vaste espace compris entre les rues du Collège, des Fargues, du Buis et des Dames. Elle répandit au loin, avec la connaissance de l'Évangile, les bienfaits de l'instruction. Les études et les classes étaient dirigées par un écolâtre, et on y enseigna le Trivium et le Quadrivium, qui formaient alors les sept sphères du ciel intellectuel. Le Trivium, que les humanistes du seizième siècle modifièrent singulièrement, renfermait primitivement la grammaire, la dialectique et la rhétorique ; le Quadrivium se composait de l'arithmétique, de la musique, de la géométrie et de l'astronomie auxquelles, dès le douzième siècle, le Pisan Léonard Fibonacci annexa l'algèbre et la numération hindoue.

Cette magnifique abbaye romane de Saint-Géraud fut sécularisée en 1564 et ruinée en 1569, lors de la prise d'Aurillac par les huguenots, commandés par les capitaines La Roque et Bessonnières. Réédifié par les chanoines, le monastère végéta jusqu'en 1789 et disparut alors pour

en 942, co-abbé d'Aurillac et abbé de Cluny, a laissé une *Vie de saint Géraud*.

toujours. Son écusson portait : « *Mi-parti d'or à l'engrelure de sinople en chef, et de sinople à l'engrelure d'or tout autour.* »

On remarque, parmi les hommes illustres que ce monastère a produits, Géraud de Saint-Céré et Raymond de Lavar, précepteurs de Gerbert ; Gerbert, qui devint pape sous le nom de Sylvestre II ; saint Robert, fondateur de La Chaise-Dieu ; Guillaume d'Auvergne, philosophe scolastique, confident de saint Louis, qu'il accompagna en Palestine, et fondateur d'un hospice qui porta, à Aurillac, le nom de la Trinité ; Guillaume Beaufeti, évêque de Paris et médecin de Philippe le Bel ; le jurisconsulte Pierre Jacobi ; le cardinal Pierre-Bertrand, évêque d'Autun ; le canoniste Pierre Fortet et l'hébraïsant Jean Cinq-Arbres, qui devint professeur de langue hébraïque et syriaque au Collège de France, qui publia une grammaire hébraïque et traduisit le Targoum en latin. Une des figures les plus originales, sorties encore de ce monastère, est le troubadour Astorg, qui naquit à Aurillac et mourut à Toulouse en 1282. Il fut témoin de la mort de saint Louis. Le chagrin qu'il en ressentit lui inspira un tenson plein d'exaltation fiévreuse, de verve acérée et de poétique véhémence, — que Raynouard a publié, — dans lequel il maudit les fau-

teurs de la croisade, blâme les évêques, accuse le pape et engage les chrétiens à se faire mahométans.

Aurillac se divise en deux paroisses : Saint-Géraud et Notre-Dame-aux-Neiges.

L'église Saint-Géraud fut construite au temps du fondateur de l'abbaye, puisqu'il y fut inhumé, mais il ne subsiste de l'édifice primitif que la chapelle dite de Saint-Géraud, où l'on remarque six colonnes engagées dans les murs latéraux, et celle de Notre-Dame-du-Cœur, oubliée dans la réédification commencée au seizième siècle, et terminée en 1643, sous Charles de Noailles, évêque de Saint-Flour et abbé d'Aurillac.

Cette basilique a la forme d'une croix latine avec trois nefs. Le chœur seulement et les dernières travées de la nef sont terminés, et un mur provisoire ferme l'église à l'occident en attendant son achèvement. On peut lui reprocher tous les défauts du style gothique vers sa décadence : des piliers sans chapiteaux pénétrés par les nervures prismatiques de la voûte, et une ornementation flamboyante des plus mesquines.

L'autel s'élève au milieu du transept, orné de belles croisées aux meneaux ouvragés, tandis que, autour du chœur, viennent se ranger circulairement quatre

chapelles figurant une abside rayonnante. Cette partie porte la vive empreinte de l'architecture auvergnate.

Parmi les tableaux, se recommande un *saint François-Xavier mourant* attribué à Zurbaran, et une *Déposition de Croix* de Van den Berghe.

On remarquera devant l'église, sur la place du Monastère, une fontaine formée d'une cuve, en serpentine monolithe, que quelques archéologues supposent antique, mais que d'autres, s'appuyant sur certains textes, croient ne dater que du douzième siècle. C'est d'ailleurs, une très-curieuse épave de l'abbaye, dont faisaient, dit-on, également partie trois arcades en plein cintre, entourées de billettes et flanquées de colonnes byzantines à rinceau, enclavées dans une maison moderne de la place du Monastère.

La paroisse de Notre-Dame-aux-Neiges a pris son siège dans l'ancienne église des Cordeliers, construite vers la fin du seizième siècle ou le commencement du dix-septième. Elle n'a qu'une longue nef sombre et sans caractère, parcimonieusement ajourée par des fenêtres étroites comme des meurtrières. J'y ai remarqué une *Cène* attribuée au Bassan, très-avariée, mais d'un grand style et d'une belle couleur.

La chapelle d'Aureinques est située rue de Lacoste, à l'endroit où Guinot de Veyre trouva une mort glorieuse, dans la nuit du 4 au 5 août 1581, en défendant Aurillac contre les huguenots.

La petite chapelle de Notre-Dame-des-Neiges, qu'il ne faut pas confondre avec l'église Notre-Dame-aux-Neiges, devra être visitée.

Le château Saint-Etienne, qui domine la ville à l'ouest, n'a gardé de ses bâtiments primitifs qu'une tour carrée, appartenant à des âges successifs, et portant les traces de trois constructions différentes. Ainsi, dans la partie inférieure, on peut reconnaître les restes du monument primitif pris et abattu en 1233, par les bourgeois de la ville, alors en guerre avec l'abbé Bertrand. Les étages supérieurs ont le caractère du seizième siècle, et le sommet passe pour avoir été construit après les guerres de la Réforme. Il existait, au-dessus du rocher sur lequel s'élève le château, une église gothique dédiée à Saint-Etienne, qui a été démolie.

Ce berceau de Saint-Géraud, ce manoir d'un leude carlovingien, cette citadelle des suzerains mitrés d'Aurillac, abrite aujourd'hui l'école normale primaire du Cantal. On y jouit d'une vue merveilleuse sur la ville, que traverse la Jordane, dé-

bouchant de sa haute vallée plutonienne, sur la longue coulée basaltique que couronne le Puy-Violent, sur le riche bassin d'Arpajon, sur les coteaux boisés qui resserrent le cours de la Cère, et que couvrent les sombres forêts de Marmiesse et d'Ytrac.

L'hôtel de ville, modeste construction moderne, contient le musée, un cabinet d'antiquités, composé seulement de quelques objets précieux provenant des fouilles d'Arpajon, la bibliothèque publique et un cabinet d'histoire naturelle.

La façade de la préfecture se développe sur la place de ce nom, et ses jardins s'étendent le long de la promenade du Gravier. J'ai remarqué, de ce côté-là, près du Pont-Rouge, des maisons craquelées, livides et lépreuses, qui feraient la joie de bien des aquafortistes.

J'ai été arrêté, au coin de la rue Marce-nague, par la façade de l'ancien Consulat, aujourd'hui maison Guy. C'est un monument de la période gothique tertiaire, construit à la fin du seizième siècle, en pleine Renaissance, par un architecte retardataire, perdu dans le Cantal.

La ravissante façade n'avait primitivement que deux étages. Ses angles, à l'est et au midi, sont flanqués chacun d'une tourelle élancée reposant sur un cul-de-

lampe orné de pampres. Autour des fenêtres, autrefois en croix, s'élancent en saillie de larges corniches taillées. Le portail ogival, fleuroné, clochetonné, qui encadre deux croisées, finit au second étage, mais, avant l'exhaussement moderne, montait jusqu'au toit. Dans le tympan du rez-de-chaussée on voit deux anges soutenant un écusson effacé, où étaient gravées les armes d'Aurillac. Les deux grandes lignes ogivales qui dessinent la porte vont se joindre au-dessus de l'écu, dans un champ semé de fleurs de lis, et se terminent en chou frisé. Un chien accroupi rampe de chaque côté le long des clochetons. La suite de l'ornementation du portail, au moment où elle embrasse la fenêtre du premier étage, est à peu près la même, avec cette différence que le champ dans lequel se rencontrent les courbes de l'ogive, porte, au lieu de fleurs de lis, des sculptures tréflées.

Presque en face de Notre-Dame-aux-Neiges, s'élève l'hospice établi dans un ancien monastère de Clairistes, puis les casernes, et enfin le dépôt de remonte installé dans le couvent de la Visitation.

Trois édifices nouvellement construits ornent le haut du Foirail : le palais de justice, les prisons et la caserne de gendarmerie.

L'ancien Hôtel de Noailles, — aujourd'hui maison Favelly, dans la rue des Esclots, — qui appartenait à Charles de Noailles, évêque de Saint-Flour, mérite une visite à cause des peintures qui le décorent.

L'église du collège, jadis aux Jésuites, est décorée d'un portail dans le goût italien, mis à la mode par le cavalier Bernin. La nouvelle église des Dames de l'Instruction s'élève à quelques pas de là, dans la même rue : — la rue du Collège.

Le Gravier, appelé aussi cours Monthyon, et le cours d'Angoulême sont deux promenades agréables entre lesquelles on voit une colonne, élevée à la mémoire de Monthyon, et la statue de Gerbert.

Comme il n'y a qu'un pas du cours d'Angoulême au couvent du Buis, ainsi nommé à cause des bois qui l'environnaient autrefois, je tiens à l'indiquer ici. C'est aujourd'hui une maison d'instruction dirigée par les dames de la Visitation.

Gerbert, moine de Saint-Géraud, précepteur de l'empereur Othon III et du roi Robert, archevêque de Reims, puis de Ravenne, et enfin pape sous le nom de Sylvestre II, naquit au village de Belliac, commune de Saint-Simon, canton nord d'Aurillac, vers 940. C'était un jeune prêtre, fils d'un pauvre laboureur, que des

moines de Saint-Géraud rencontrèrent gardant son troupeau et élevèrent. Son origine et ses débuts dans la carrière ecclésiastique rappellent ceux de Fournier, jeune berger né aux environs de Saverdun, que recueillirent les moines de l'abbaye de Boulbonne, et qui devint pape sous le nom de Benoît XII.

Personne n'ignore que Sylvestre II fut accusé de sorcellerie, mais tout le monde ne sait pas que cette accusation fut inventée par un chroniqueur nommé Gervais, répétée par un autre chroniqueur du nom de Galfride, reproduite par Martin Polonus, « le plus grand faiseur de fables et le plus insigne menteur qui ait jamais mis la main à la plume, » et enfin propagée par Platine, bibliothécaire du Vatican, qui écrivit une histoire des papes par ordre de Sixte IV, et qui répéta toutes les piquinades romaines à l'endroit de la papauté.

Platine dit que Gerbert évoqua le démon, qui lui vint en aide pour parvenir au pontificat, et lui annonça qu'il ne mourrait qu'à Jérusalem. Gerbert devint pape, mais un jour qu'il disait la messe dans une église de Rome, il se sentit gravement malade, et se souvenant alors que la chapelle où il officiait se nommait Sainte-Croix-en-Jérusalem, il comprit que

c'en était fait. Il se fit tendre un lit dans une chapelle, appela autour de lui ses cardinaux, se confessa tout haut d'avoir eu commerce avec les démons; puis il commanda qu'après sa mort, on le mît sur un chariot de bois neuf, auquel on attèlerait deux chevaux vierges, l'un blanc et l'autre noir, qu'on lancerait ces chevaux sans les conduire et qu'on l'inhumerait à l'endroit où les chevaux s'arrêteraient. Le chariot courut ainsi à travers Rome et s'arrêta devant l'église de Latran. On entendit alors de grands cris et de grands gémissements, puis tout redevint silencieux et on procéda à l'inhumation. Platine ajoute que son tombeau passait pour enchanté, qu'il pleurait prophétiquement la chute des papes, et qu'au déclin de la vie de chaque pontife on entendait frémir et s'entrechoquer ses ossements réprouvés.

Ces « potins » de chroniqueurs crédules ou malveillants témoignent de l'écrasante impression que Sylvestre II produisit sur ses contemporains. C'était effectivement un esprit encyclopédique, nourri des moelles de l'antiquité. Il composa un traité de rhétorique et des épitaphes en vers, un traité du Raisonnable et du Raisonnant, un traité sur les mathématiques, et un livre sur la théorie des sphères. Il vulga-

risa le système de numération, attribué aux Arabes, fabriqua une horloge astronomique, un abaque, un astrolabe, « cette teste d'airain, laquelle était si ingénieusement labourée, » que Guillaume de Malmesbury la rapportait à la magie ; pressentit la puissance de la vapeur, puisque le même auteur parle d'un orgue qui était mis en jeu *per vim aquæ callidæ*, « par la force de l'eau bouillante. » Vivant au moment décisif où la féodalité franco-romaine sortit victorieuse de son combat avec la féodalité saxo-germaine, il prépara les croisades, aida à l'élévation de Hugues Capet, qui le paya d'ingratitude ; à la création d'une autorité forte au milieu de l'anarchie de son temps, et chercha à appliquer cette autorité au profit des choses de l'art, de la science et de la philosophie.

Je crois en avoir dit assez sur Aurillac et sur les hommes illustres que cette ville triste, fuligineuse et boueuse a produits. Je renvoie les lecteurs avides de renseignements plus complets et de détails plus circonstanciés, aux intéressants et consciencieux travaux de MM. Dérubier du Châlet et Henri Durif sur le Cantal.

Je n'ai pas résisté à la tentation de faire, aux environs d'Aurillac, une longue et pittoresque excursion à Mauriac,

en visitant, sur le parcours, Saint-Cernin, Saint-Chamant, Saint-Martin-Valmeroux, Salers, Anglars-de-Salers, et je succombe à celle d'en parler.

On trouve, à une lieue d'Aurillac, les Quatre-Chemins, en longeant le vallon de l'Authre, qui déploie ses richesses le long de la route. On aperçoit les tours féodales de Cologne et de Naucelles, et on arrive à Saint-Cernin, chef-lieu de canton construit sur le versant de la montagne qui domine au nord le vallon de Tournemire, où m'attira la célébrité de son église romane, dont les stalles rivalisent avec ce que la sculpture a produit de plus fin, de plus délicat et de plus expressif en fait d'ornementation.

Elles se composent de quatre panneaux principaux, divisés en plusieurs bas-reliefs, et encadrés, d'un côté, par une ligne de clochetons découpés à jour, de l'autre, par une suite de niches où se tiennent, debout et priant, des saints, des évêques, des abbés et des martyrs.

Le premier panneau a pour sujet la Vierge et la Religion, enveloppées d'un rinceau dont le motif est l'arbre de Jessé. Le second représente le Christ montant au Calvaire, entouré par six anges portant les attributs de la Passion, adorables de grâce et de mélancolie. On voit plus bas

saint Michel terrassant le démon. Le troisième panneau représente l'Annonciation, la Visitation et l'Adoration des Bergers. Le quatrième contient deux docteurs de l'Eglise, un saint Luc et un saint François. Ça et là paraissent les écussons de Robert de Balzac et de sa femme Antonie de Castelnau de Bretenoux.

Ces sculptures, remontant au quinzième siècle et provenant de l'église démolie de Saint-Chamant, sont adorables de grâce naïve et de capricieuse mignardise, mais ont été malheureusement badigeonnées par les fabriciens.

J'ai contemplé, du parvis de l'église, toute la section du bassin de la Doire comprise, en amont, entre les quatre tours d'Anjony-Tournemire, manoir construit au quatorzième siècle, sur un conglomérat volcanique, et, en aval, le sombre ravin que dominent les débris de l'antique donjon de Marzes, une des intéressantes ruines de la féodalité cantalienne.

On ne compte que six kilomètres de Saint-Cernin à Saint-Chamant, situé à mi-coteau, au débouché de la vallée de la Bertrande. Ce bourg se recommande par sa vieille tour de Pralat et son église gothique, qui possède des boiseries superbes. Ces boiseries décoraient jadis l'oratoire que Robert de Balzac d'Entragues, conseiller

chambellan du roi et sénéchal d'Agenais et de Gascogne, avait fait construire près du chapitre de Saint-Chamant. L'ancienne collégiale a conservé les bancs du chœur, avec leurs peintures du quinzième siècle, la porte du baptistaire et plusieurs statues.

Aux environs se trouve le château qui appartenait, en 1447, à Robert de Balzac. Ce château, éprouvé pendant les guerres de religion, darde ses belles silhouettes sur le fond verdoyant d'un parc plantureux. Une énorme base basaltique couronne la falaise, au nord du bourg, et fait songer à ces palais enchantés que les poètes orientaux confient à la garde des djinns. Mais rien n'approche de l'immense coulée basaltique que l'on voit au hameau ignoré de Loubéjeac, dans la vallée de la Bertrande, dont les prismes ont reçu le nom d'orgues de Loubéjeac, et dans laquelle s'ouvrent plusieurs grottes.

Après avoir atteint le revers septentrional du plateau de Loubéjeac, on descend dans la vallée de la Maronne, on arrive à Saint-Martin-de-Valmeroux, qui fut pendant quelques années, — au treizième siècle, — l'un des quatre bailliages de la haute Auvergne, et dont l'église, — du quatorzième siècle, — est classée parmi les monuments historiques.

Saint-Martin-de-Valmeroux, *vallis Maronnæ*, s'épanouit à l'entrée du vallon de Fontanges. L'église orientée, construite au quatorzième siècle sur l'emplacement de celle qui se trouve mentionnée dans une charte de Clovis, est rectangulaire et arrondie en hémicycle du côté du chœur.

Elle n'a ni transepts, ni bas côtés, mais seulement quatre chapelles latérales. On y entre par deux portes ogivales, l'une à l'ouest, l'autre au nord. Le clocher, colossal et lourd, occupe toute la largeur de la façade. Le bas-relief du tympan du portail et le beau pupitre du chœur attirent l'attention des connaisseurs.

On visitera, au-dessus du village, au milieu des rochers et des bois, les ruines du château de Crèvecœur, ancien chef-lieu d'une seigneurie royale, qui datait du douzième siècle, et où Marguerite de Valois passa, dit-on, quelque temps.

J'allai à Salers, l'une des bonnes villes d'Auvergne, chef-lieu de canton, situé à 1,460 mètres d'altitude, sur un mamelon basaltique, terminé au sud-est par de brusques escarpements, au pied desquels coule la Maronne, qui y reçoit le torrent de Malrieu. Cette ville est environnée de plusieurs enceintes fortifiées et concentriques, dont les tourelles s'élèvent dans les airs comme des minarets, tandis que l'in-

térieur, sombre et menaçant, rappelle les bourgs féodaux.

L'église paroissiale, — à une seule nef, du treizième siècle, remaniée au quinzième, — est précédée d'un porche supportant une tour. Elle possède un beau Saint-Sépulcre, une *Adoration des Bergers*, attribuée à Ribéra, et des tapisseries du treizième siècle. L'hôpital fut fondé par Pierre Lizet, premier président du Parlement de Paris. Un ancien couvent de religieuses est actuellement transformé en pensionnat de demoiselles.

Salers fait un grand commerce de fromages, de vin et de sel ; mais la culture des céréales ne s'étend pas au delà de la banlieue, car, à partir de ce point, les croupes montueuses déploient leurs solitudes, et forment ces prairies savoureuses qui sont le berceau de la fameuse race bovine dite de Salers.

On jouit d'une belle vue des hauteurs de la promenade de Barrouze.

On verra, à quelques minutes de la ville, la chapelle dédiée à Notre-Dame de Lorette, but d'un pèlerinage très-fréquenté, près du château de La Gourdanie. Les vallons de la Haute-Maronne, du Malrieu et de l'Aspre abondent en paysages d'une merveilleuse beauté, diaprés de ruines féodales, d'églises anciennes, de

cascades et de grottes. Cette dernière vallée a la beauté élogiaque des sites romantiques, si irrésistiblement chers aux promeneurs solitaires. Sur la rive droite de l'Aspre, qui l'arrose, et dont les eaux sont saturées d'alun, s'élève l'église gothique de Fontanges, dont le portail a des moulures pour archivolt. On trouve, non loin de là, sur un énorme conglomérat, les ruines d'un château du même nom, qui a appartenu à la famille de la duchesse Angélique de Fontanges, et qui est jeté là comme une note triste dans l'hymne joyeux de la nature.

Je me rendis de Salers à Anglars-de-Salers, qui n'en est distant que de neuf kilomètres. On voit, sur une place de cette petite ville, un dolmen composé de deux pierres de basalte, supportées par quatre autres, sur lequel on payait les impôts au moyen âge. L'église, du douzième siècle, est renommée pour sa dévotion de la croix de Malesalte, au pied de laquelle on place les enfants boiteux, qui y recouvrent l'usage intégral de leurs jambes.

Les habitants d'Anglars prirent une part active à l'insurrection de 1635, appelée la « guerre des sabots, » suscitée par l'apreté avec laquelle était prélevé l'impôt déjà impopulaire établi sur les animaux à

pieds fourchus. Les paysans, irrités, se réunirent et s'armèrent. On envoya des troupes contre eux, et à la troisième rencontre, cinq cents insurgés restèrent sur le carreau. L'échauffourée finie, la justice fit relâcher les prisonniers, moins un, qui fut pendu.

Il n'y a guère que dix-huit kilomètres de Salers à Mauriac, qui sera le terme d'une excursion déjà longue, car nous sommes à cinquante kilomètres d'Aurillac.

Mauriac, *Noviacum* puis *Mauriacum*, chef-lieu d'arrondissement, s'élève sur un plateau volcanique que baigne le Mauri. C'était l'une des six bonnes villes et des sept élections de la haute Auvergne et le siège d'une prévôté judiciaire. On prétend que cette localité existait déjà pendant la période gallo-romaine. Il est certain que Basolus, prince d'origine gauloise, défendit longtemps le pays, dont il était seigneur, contre les Francs, et fut vaincu par Thierry, fils de Clovis.

Théodechilde, fille naturelle de Clovis selon les uns, sa petite-fille selon d'autres, alla en Auvergne à la suite de Thierry et se fixa à Noviac. Se trouvant un jour au château de Montcelles, sur l'Auze, elle vit tout à coup une grande lumière dans la forêt située vis-à-vis de Noviac. Elle envoya un de ses gens s'informer du motif

qui produisait cet éclat lumineux et on trouva une statue de la Vierge gardée par un lion. Théodechilde fit élever en ce lieu une chapelle dédiée à Notre-Dame des Miracles, *capella regum Francorum*, comme l'appelle Louis le Gros, dans une lettre adressée à l'évêque de Clermont. Plus tard cette princesse joignit à l'oratoire un monastère, qu'elle mit sous la dépendance de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, nouvellement érigée à Sens. En 820, l'archevêque de Sens reconstruisit les bâtiments et obtint, six ans après, de Louis le Débonnaire, l'autorisation d'y placer une confrérie bénédictine, dont le chef eut le titre de doyen. Cette communauté fut réformée le 4 août 1627 ; la règle de Saint-Maur s'y établit et dura jusqu'en 1789.

L'église Notre-Dame des Miracles appartient, par sa construction, à différentes époques.

Deux portes y donnent entrée. La façade est divisée en trois parties indiquant les trois nefs de l'intérieur. Au milieu s'élève une porte décorée de plusieurs rangs de moulures en retrait. Sur les côtés, deux arcades bouchées étaient ornées de bas-reliefs dévastés. Ces arcades s'appuyaient sur deux colonnes dont le portail est flanqué, et qui ont pour bases des lions assis, en souvenir de la vision de

Théodechilde. L'un des lions est complètement détruit, l'autre presque intact.

L'archivolte du portail représente le zodiaque, interprété d'une façon arbitraire. Le cordon de l'archivolte se perpétuait et formait une corniche au-dessus des arcades bouchées. Elle était ornée de diverses figures dont on ne voit que de faibles restes. Un bas-relief, placé dans le tympan, représente l'Ascension. Le Christ, dans une ellipse, et flanqué de deux chérubins en adoration, s'élance vers le ciel; au-dessous de lui on voit treize personnages dont les têtes ont été brisées, et dont on ne distingue que les nimbes perlés qui les décoraient.

On aperçoit, sur le linteau de la porte, une inscription, — en lettres capitales conjointes, mêlées d'onziales, telles qu'on les employait au onzième et au commencement du douzième siècle, — qui paraît être en vers léonins.

Ce portail est bien certainement le type le plus remarquable de l'architecture byzantine du Cantal.

Deux tours carrées, tout à fait modernes, flanquent la façade occidentale, et, à l'intersection des transepts, s'élève une coupole, sous une tour octogone en partie démolie pendant la Révolution.

L'intérieur a la forme d'une croix la-

tine, divisée en trois nefs et cinq travées. Les piliers carrés qui les forment ont, sur chacune de leurs faces, des colonnes engagées, et leurs chapiteaux, sculptés pour la plupart, sont d'un galbe incorrect. Les bases des colonnes sont attiques. Les trois absides, les transepts et le chœur ont pour entablement une corniche saillante, ornée de torsades et soutenue par de jolis modillons très-variés, mais généralement obscènes.

L'hémicycle du chœur et les collatéraux ont moins d'élévation que la nef, les transepts et le chœur. Celui-ci reçoit le jour par six fenêtres, dont la principale est masquée par le retable de l'autel. Les pignons des transepts figurent une arcade bouchée en plein cintre. Les roses dont ils sont percés sont ornées d'un tore et d'une torsade. Les fenêtres de l'abside centrale sont flanquées d'élégantes colonnettes à bases et à chapiteaux historiés; un tore de l'épaisseur des colonnettes en décore le cintre; un cordon en torsade règne autour de leur archivolt.

On observe, autour de l'hémicycle des chapelles latérales, une espèce de stylobate supportant deux pilastres, qui devait servir de crédence.

Je signale une splendide cuve baptismale romane, un tableau des *Miracles de*

la Vierge, de Gérard de Honthorst, — le Hollandais italianisé sous le nom de Gerardo della Notte, — et la fameuse Vierge noire, en grande vénération dans la contrée.

Outre Notre-Dame des Miracles, Mauriac se recommande par la pierre druidique de la Roussille et la fameuse lanterne des Morts, située à l'entrée du cimetière, monument unique dans la haute Auvergne et qui date de 1268.

Mauriac, traversé par le méridien de Paris, est entouré de jardins et de prairies, qui donnent à ses alentours une physionomie riante. On aperçoit, sur une colline voisine, les ruines de l'antique chapelle de saint Mary ou Marius, apôtre de la haute Auvergne.

En 1540, Mauriac s'enrichit de l'érection du collège des jésuites, — le second créé en France, — où Marmontel et l'astronome Chappe firent leurs études. Cette ville eut à souffrir des guerres religieuses. Le 16 avril 1574, les protestants, sous le commandement de Henri de Bourbon, vicomte de Lavedan, la surprirent et la gardèrent jusqu'au 29 juillet. Pendant cet intervalle, tout fut mis au pillage, monastères, maisons, communautés, églises. Les fortifications furent détruites, les faubourgs brûlés et une foule de personnes égorgées.

Je n'ai pas hésité à raconter cette excursion, quoiqu'elle éloigne les voyageurs de la ligne ferrée, mais elle m'a tellement ravi que je suis aise de l'indiquer aux touristes.

Nous rentrons à Aurillac et reprenons le train qui va gravir les grandes rampes du Cantal, avec des locomotives spéciales. On sait que les tunnels et les viaducs sont des travaux d'art fort dispendieux que l'on a cherché à remplacer, dans les contrées alpestres, par l'emploi de ce que l'on appelle des locomotives de montagne, au moyen desquelles on n'a plus à se préoccuper de la rectitude de direction et de l'égalité de niveau. Ces machines, véritables Léviathans des voies ferrées, ont la puissance et la docilité nécessaires pour gravir les rampes avec sécurité, descendre sans danger les pentes et franchir impunément les courbes de petit rayon. Les rampes du Cantal, qui sont de 30 millimètres par mètre, sur une longueur de 20 millimètres, avec des courbes de 300 mètres de rayon, sont gravies et descendues par des locomotives de ce genre.

Le train quitte la gare du chef-lieu du Cantal, s'engage sur un superbe viaduc, traverse la Jordane, le ruisseau de Giou de Mamou, longe la rive droite de la Cère et parcourt la vallée, si intime et si roman-

tique. La voie ferrée s'allonge sur le flanc opposé à celui sur lequel s'étend à peu près parallèlement la voie de terre. L'aune, le frêne, le sycomore, l'ormeau, le tilleul, le hêtre, le coudrier, le sorbier, l'érable, le troène, ombragent les prairies de cette reine des vallées cantaliennes, que parfument les orchidées pourpres, blanches et roses, les campanules, les asphodèles, les gentianes, les renoncules, les narcisses, les balsamines et les luzules. Nous allons voir défiler les villas, les métairies et les usines qui animent les bords enchantés de la rivière sinueuse et musicale. On a à peine le temps d'entrevoir les magies du paysage, car le convoi s'arrête bientôt à la station d'Arpajon.

ARPAJON.

IX^e STATION.

4,158^m d'Aurillac. — 10,533^m de Polminhac.

Arpajon, *Pagus*, jadis bourgade romaine, s'épanouit au milieu de prairies verdoyantes encadrées par des coteaux chargés de riants ombrages. On y a récemment découvert une quantité de poteries, ornées de dessins délicats et bizarres, des objets antiques en bronze et en

fer, des médailles gauloises, consulaires et impériales, des statuettes en terre cuite blanchâtre, des bustes d'empereurs, des têtes de taureaux et de chevaux, des chiens, des coqs, des paons, des lampes sépulcrales, des patères, des lacrymatoires et un guttus.

Il n'y a pas le moindre monument archéologique dans le bourg ; l'église elle-même, dédiée à saint Vincent, vient d'être reconstruite, mais la nature y est pleine d'attraits. J'y ai vu le soleil tremper son disque rouge et sans rayons dans les brouillards de l'aurore ; je l'ai vu resplendir dans l'azur de midi, avec l'éclat de Mithra, et s'endormir dans la pourpre du couchant ; — spectacles pénétrants et charmants comme des idylles antiques.

La première fois que je m'arrêtai à Arpajon, j'allai faire une excursion à Carlat et à Raulhac.

Le bourg de Carlat est l'ancien chef-lieu du Carladès, franc-allevé ne relevant que de Dieu et du seigneur qui le possédait, et dont les principales villes étaient Vic, Murat, Montsalvy et le Mur de Barrez, en Rouergue. L'église de ce bourg fut construite, en 1514, par Pierre, duc de Bourbon, sire de Beaujeu, dont on distingue encore le blason à la voûte.

Le colossal château de Carlat était re-

gardé comme la plus forte place de l'Aquitaine, et fut mêlé à la plupart des événements qui agitèrent le moyen âge, jusqu'au moment où ce repaire fut démoli, en 1604, par les ordres d'Henri IV.

Construit sur un énorme rocher, communiquant avec la campagne par un sentier creusé dans le basalte, ce bourg se composait, indépendamment de son double rempart et des constructions militaires, de l'hôtel du gouverneur, du palais de Bridoré, d'un couvent de religieuses, de l'église et du cimetière. Il ne subsiste plus, de tout cela, que quelques pans de murailles et de tours envahis par la mousse.

La reine Margot se retira à Carlat, en 1585, après la guerre des Amoureux, qu'elle avait fomentée et qui ne lui réussit pas. C'est là qu'elle s'éprit de d'Aubiac, jeune page, beau comme Antinotus et tendre comme Chérubin, dont elle fit son secrétaire, et qui l'aima passionnément. Elle resta du 15 septembre 1585 au 20 mars 1587 dans le château, d'où elle s'enfuit parce qu'elle ne s'y trouvait pas en sûreté. Le marquis de Canillac l'arrêta dans sa fuite et la conduisit au château d'Usson, où il la retint prisonnière. Margot, sirène au sang italien, enivra son geôlier au son de cette langue d'amour qu'elle

parlait si bien, et « l'ivoire de son bras » acheva le reste, disent les chroniqueurs. Canillac devint jaloux du beau d'Aubiac, le fit juger et étrangler à Aigueperse.

« Je la voudrais pour un instant, » avait dit le jeune page, la première fois qu'il la vit, « à peine d'être pendu après. » La fatalité l'entendit et l'exauça. A l'heure suprême, le dolent éphèbe couvrit de baisers un manchon bleu qui avait appartenu à sa royale maîtresse, et, la gorge serrée par la main du bourreau, il murmura son nom adoré.

Marguerite, maîtresse d'un lieu qui lui servait de prison, en chassa Canillac et garda la forteresse. Plus tard, lorsque Henri IV eut épousé Marie de Médicis, il permit à la reine Margot de rentrer à Paris. Elle habita d'abord le château de Madrid, puis un hôtel du faubourg Saint-Germain, où elle mourut, en 1615, à l'âge de soixante-deux ans, mêlant bizarrement la volupté et la dévotion, la charité et l'injustice, l'amour des lettres et celui de la vanité.

On ne regrettera pas d'aller de Carlat au village de Raulhac, situé sur le flanc d'un coteau dominant la fertile vallée du même nom. Son église possède une précieuse *Adoration des Bergers*. On verra, dans ses environs, en amont du Goul, le

château de Cropières, que le temps détruit graduellement, et où naquit, en 1661, Marie-Angélique d'Escorailles, duchesse de Fontanges, — la maîtresse éphémère de Louis XIV, — qui légua une mode aux frivolités élégantes du *mundus muliebris*.

Je conseille d'aller aux environs d'Arpajon visiter l'antique château de Conros, l'une des plus illustres baronnies de la Haute-Auvergne, où, suivant quelques auteurs, se retira Clotaire, après la rencontre armée des fils de Clovis; mais c'est une opinion erronée basée sur la confusion faite entre les mots *Combros* et *Conros*, et sur la ressemblance des noms latins d'Aurillac et d'Orléans.

En quittant Arpajon, le train longe la rive droite de la Cère, jusqu'an-dessus de Comblat, où la voie traverse obliquement la vallée et s'élève, par une pente assez raide, qui prépare aux grandes rampes que nous aurons bientôt à gravir.

Entre Arpajon et Polminhac, se trouve Yolet, en patois *Biouet*, du mot latin *Bos*, au pluriel *Boves*, à cause des nombreux bestiaux qui vivent dans les herbages d'alentour. Au moyen âge on écrivait *Biolet*, d'où, par euphonie, l'usage a fait Yolet. Ce bourg est le chef-lieu d'une commune arrosée par la Cère et le ruisseau de Roquecillier.

Les seigneurs d'Yolet possédaient un château placé en amont du village. Ce repaire très-fortifié fut pris par les calvinistes, en 1575, et détruit par Saint-Hérem.

L'église du bourg, du quatorzième siècle, est dédiée à saint Pierre, et occupe un site délicieux sur la vallée, qui n'a pas la grandeur de celles des Alpes ou des Pyrénées, mais qui a peut-être plus de grâce.

Yolet a vu naître deux hommes étranges : Jean de Roquetaillade et Carrier.

Jean de Roquetaillade, *Jehannes de Rupescissa*, — nature mystique et exaltée, — entra chez les Cordeliers d'Aurillac. Ce frère mineur, de l'ordre de Saint-François, est un précurseur des idées modernes. Il stigmatisa l'impiété des princes de la terre, les richesses et les scandales du haut clergé dans la chaire et dans ses écrits. Son *Vade mecum in tribulatione*, — livre ardent et amer, œuvre d'un Savonarole anticipé, pamphlet plein d'âme, rempli de fatidiques menaces contre le pape, les évêques et les abus féodaux, — lui valut une détention perpétuelle dans les prisons d'Avignon, où résidaient alors les papes. Il obtint, néanmoins, d'échanger l'étroit emprisonnement qu'il y subissait contre la réclusion dans un couvent de Villefranche, près de Lyon.

Carrier est l'aimable et ingénieux pro-consul révolutionnaire de Nantes, qui inventa, — sans garantie du gouvernement, — les noyades connues sous le nom de mariages républicains.

Je n'ai rien à ajouter sur le trajet d'Arpajon à Polminhac, je laisse les touristes aux impressions qu'une nature pittoresque éveille dans les organisations même les plus froides et les plus positives.

POLMINHAC.

X^e STATION.

10,533^m d'Arpajon. — 4,928^m de Vic-sur-Cère.

Polminhac, situé à gauche de la station, est un bourg considérable, éparpillé au sein de rians vergers et sur les rampes d'un coteau, d'où s'épanche un mince ruisseau aux eaux argentées et chantantes. Il ne renferme rien d'intéressant, pas même son église, qui, quoique ancienne, est d'une architecture lourde ; mais on aperçoit, au nord et au-dessus du bourg, sur une éminence, le château de Pestels, flanqué d'une haute tour carrée, couronnée de mâchecoulis et composée de six étages, contenant chacun une pièce voûtée.

Les seigneurs de Pestels étaient alliés

aux Quélus, dont l'un, Jacques de Lévis, comte de Quélus, acquit une triste célébrité pour avoir été l'un des mignons de l'androgyné Henri III. Ce Quélus se battit en duel avec d'Entragues, au parc des Tournelles, le 27 avril 1578, « pour une querelle qui ne valait pas le dire, dépendante de la putasserie, » selon la brutale expression d'un contemporain. Il reçut dix-neuf blessures et mourut trente-trois jours après, à l'âge de vingt-quatre ans, entre les bras du roi éploré, qui lui fit élever un superbe mausolée en marbre dans l'église Saint-Paul.

Entre Polminhac et Comblat, la vallée commence à se rétrécir sans rien perdre de son opulence. La végétation est vigoureuse, les eaux limpides, les hameaux ombreux ; des prairies, vastes et bien closes, succèdent à des prairies plantureuses. Le château de Comblat se fait remarquer par un vieux donjon, aux angles duquel se suspendent deux tourelles. Ceux de Clavières et de Vixouses forment un tableau dont le souvenir obstiné s'impose à la mémoire.

La vallée étale continuellement ses splendeurs aux regards, charmés par la séduction mystérieuse d'une nature où l'on entend vivre et rêver l'esprit caché des choses, et c'est sous l'impression de ces

enchantelements telluriques qu'on arrive à la station de Vic-sur-Cère, située à 682 mètres au-dessus du niveau de la mer, et à quelques pas des sources thermales.

VIC-SUR-CÈRE.

XI^e STATION.

4,928^m de Polminhac. — 4,592^m de Thiézac.

Vic-sur-Cère, Vic-les-Bains, Vic-en-Carladès, est une petite ville divisée en deux parties, répondant à deux époques de fondation différentes. La ville haute s'étage le long de l'étroit et profond ravin de l'Iradiot, enfoncé dans les montagnes qui séparent la Jordane de la Cère ; la ville basse espace ses riantes habitations sur les bords de la route d'Aurillac, et le long des allées qui conduisent à la source minérale.

C'était autrefois la capitale du Carladès, qui possédait deux sièges juridictionnels, une prévôté et un bailliage. Il y avait aussi une communauté de prêtres et un couvent de bénédictines. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un modeste chef-lieu de canton.

Pillée par les Anglais, au quatorzième siècle, prise par les protestants au sei-

zième, cette localité a largement payé sa dette aux fureurs révolutionnaires. On y voit encore quelques maisons gothiques fortifiées.

L'église, dont les murs extérieurs sont ornés de sculptures représentant des mascarons, des bucranes, des têtes d'oiseaux de proie et d'animaux, a sept chapelles.

Le 4 mai 1586, Marguerite de Valois alla du château de Carlat à Vic. Elle y vit danser la bourrée et en fut si ravie qu'elle voulut l'apprendre. Plus tard elle l'importa à Paris, où elle demeura en vogue à la cour jusqu'à Louis XIV.

Sur un plateau, près du Trou de la Conque, dominant le ville, les vicomtes de Carlat possédaient une forteresse qui a été anéantie.

Les eaux minérales froides, bicarbonatées, chlorurées, sodiques, ferrugineuses et gazeuses, étaient déjà connues du temps des Romains, car lorsqu'on opéra des fouilles, dans le seizième et le dix-septième siècle, pour déblayer la source, on y découvrit une assez grande quantité de vases antiques et de médailles impériales. Quatre sources alimentent l'établissement thermal; c'est le rendez-vous de la *gentry* auverpine.

A quelques minutes de la ville on aperçoit le rocher de Muret, sur lequel s'é-

levait un château appartenant aux barons de Tournemire, qui fut détruit au seizième siècle. L'un de ces barons fut condamné à mort et exécuté pour sa cruauté.

A Vic, la vallée de la Cère change d'expression. Les montagnes se resserrent, les pentes se dénudent, les cimes se dentellent de crêtes basaltiques. Le centre du bassin reste toujours verdoyant et fleuri ; mais les bords deviennent âpres. L'austérité succède à la grâce.

Les baigneurs et les buveurs d'eau charment les loisirs de leur oisiveté thermale par le pèlerinage de la chapelle de Notre-Dame de Pailherols, située à six kilomètres au sud-est de Vic, sur les bords du Goul, et célèbre par une dévotion à la Vierge ; mais l'excursion la plus pittoresque est celle du Pas de la Cère, qu'on rencontre à deux kilomètres en amont de la station, en face du domaine de Trémoulet. La Cère, descendant des gradins supérieurs, s'est butée là à une coulée basaltique qu'elle a coupée dans sa longueur et presque scié perpendiculairement. On l'entend rugir entre deux murailles, que la violence des eaux ronge depuis des siècles sur un escarpement de plus de cent quarante mètres. Ce site, — l'un des plus beaux de la haute Auvergne, — est empreint d'un charme fascinateur favorable

aux incantations. Je m'y suis oublié, sous le prestige de la lumière et le parfum des plantes, en écoutant le chant perfide et vertigineux des *nixes*, sous l'émail vert du flot apaisé et dormant au fond de l'abîme.

Nous nous ingénions quels pays lointains nous pourrions bien aller visiter, avides que nous sommes de sensations et de spectacles nouveaux, sans nous douter des sites pittoresques dont la France est lotie, et sans songer que nous avons sous la main ce que nous allons chercher au loin à grands frais et souvent inutilement. Le Pas de la Cère, placé à nos portes, est assurément un des plus beaux spectacles que la nature puisse offrir à la curiosité des excursionnistes.

Je m'aperçois que je décris depuis longtemps à outrance, quoique je n'ignore pas que rien n'est ennuyeux comme les descriptions. Je ne veux donc pas fatiguer le lecteur par la nomenclature agaçante des objets, d'ailleurs sans grand intérêt, situés sur le trajet de Vic à Thiézac. Je me bornerai à constater qu'à partir de Vic le railway suit continuellement la rive gauche de la Cère, tandis que la voie de terre se déroule sur la rive droite, et on arrive ainsi, après avoir franchi les trois tunnels de Trémoulet, de l'Espinasse et de Vauris, à la station de Thiézac, établie à 805 mètres 70 centimètres d'altitude.

THIÉZAC.

XII^e STATION.

4,592^m de Vic-sur-Cère. — 6,383^m de Saint-Jacques.

Je signale l'hôtel de la Tête-Noire aux géologues, aux botanistes et aux artistes, comme gîte et centre d'excursions sur les monts et les vallées voisines de Thiézac. Le village se trouve presque à égale distance du Plomb du Cantal et du Puy Mary, des gorges pittoresques que se sont creusées, sur les pentes méridionales du Puy Gros, les eaux bouillonnantes du Goul et du Siniq, et du grand amphithéâtre de Mandailles, d'où la Jordane bondit dans une étroite fissure, formant comme une seconde vallée au fond de la vallée principale.

Les montagnards, à l'instar des marins, ont sans cesse à lutter avec la nature et vivent continuellement au milieu des poétiques et poignantes appréhensions du danger. Thiézac, par exemple, est sujet à de fréquents éboulements, dont la cause ne paraît pas bien connue, et dont les indigènes n'ont pas l'air de s'inquiéter autrement que les habitants de Pompei des éruptions du Vésuve.

L'église gothique du bourg, dominée par un monticule de formation calcaire et arénacée, était jadis un prieuré dépendant de l'abbaye d'Aurillac. Une communauté de prêtres y resta longtemps attachée. La commune possède trois chapelles dédiées à la Vierge. Son territoire froid produit peu de céréales, mais est riche en prairies et en pacages.

Les touristes bien avisés montent de Thiézac au hameau de Rivière, d'où l'on voit se développer la charpente osseuse des montagnes formant un panorama désolé, piqué, çà et là, de quelques hameaux, où vivent, — entre le ciel et les torrents, — des hommes sobres, robustes et prévoyants comme des patriarches.

J'ai gravi, à travers les *burons* des pâtres, les pentes du Puy de Poche ; j'ai contourné le Puy de Bellecombe pour atteindre les sources du ruisseau de l'Armandie, qui forme la ligne de faite de la Jordane et de la Cère. Arrêté sur un des contreforts de cette dernière montagne, j'ai vu sortir de toutes les concavités qui sillonnent le cirque de Mandailles et les profondeurs de la forêt de Rombières, les eaux mères de la Jordane, qui s'épanchent en cascades dans des vallons pleins de fraîcheur, d'ombre et de verdure, moirant, ici, en souriant, de gras pâturages ; là, grondant au

fond des abîmes, sur les bords desquels l'aconit meurtrier balance follement sa tige svelte.

J'ai poussé mes excursions jusqu'à Mandailles, bourg dont la fondation remonte au douzième siècle, et qui relevait du monastère d'Aurillac. Le territoire de la commune se trouve occupé en entier par des vacheries, des pacages et le massif touffu de Rombières, dont l'essence dominante est le hêtre.

J'ai fait, de Mandailles, l'ascension du Puy de Griou, l'un des plus beaux points d'observation du massif cantalien. On y embrasse d'un regard les deux vallées sœurs, où coulent la Cère et la Jordane, et l'on se trouve au centre du cratère de soulèvement dont, selon quelques géologues, le Plomb du Cantal, les Puy du Rocher, de Vaissière, et de Bataillouse, le col de Cabre, le Puy Mary (1) et le Puy de Chavaroche, marqueraient une partie de l'enceinte démantelée et seraient autant de créneaux persistants. Dans cette hypothèse, le Puy de Griou aurait joué un

(1) Les paysans du Cantal ne manquent pas de dire aux touristes que, si les huit curés du voisinage étaient dos à dos sur le sommet du Puy Mary, chacun d'eux serait dans sa paroisse.

rôle des plus actifs dans le phénomène du soulèvement, ce qui semblerait être indiqué et démontré par le relèvement des couches basaltiques dans son voisinage, sa structure étrange, — si différente de ce qui l'entoure, — les dykes et les traînées de trachyte de basalte et de phonolithe qui rayonnent de sa base vers le cercle indiqué. L'école opposée ne voit dans le Puy de Griou qu'une partie d'un ancien culot formé dans la cheminée principale d'un volcan trachytique.

Le grand volcan cantalien a eu un cratère central et principal, que l'on s'accorde à placer au-dessus du double bassin de la Jordane et de la Cère. C'est dans le centre de cet espace encerclé, de pics culminants et de crêtes de trachyte, que les courants du volcan doivent avoir pris naissance.

La question reste pendante entre les partisans des cratères de soulèvement et ceux des cônes d'éjection.

Ces excursions dans les montagnes sont fatigantes, mais, par un heureux privilège de distillation intellectuelle, que je ne cherche pas à expliquer, il n'en reste que l'essence dans la mémoire.

A une demi-heure de Thiézac, dans la direction de Murat, on trouve, sur la route. le Pas de Compaing, l'une des merveil-

les de la haute vallée de la Cère. La route, creusée dans le roc et soutenue par des contreforts, est suspendue sur des gouffres vertigineux et inquiétants. Sur la gauche, des sources sourdent le long des conglomérats, d'une couleur sanglante, qui impriment au paysage un aspect douloureux et meurtri. Au-dessous, à droite, les flancs de la gorge, hérissés de rochers convulsés jusqu'à la frénésie, affectent des caprices de formes délirantes. Ils sont tordus et déchiquetés avec une monstrueuse fantaisie. Tout au bas, la Cère mugit en bondissant. Cela est solennellement et sauvagement beau, et l'on se demande à la suite de quelle colère immense, de quelle effroyable fureur des éléments ces blocs se sont dressés. Ces spectacles « truculents » font sentir l'accord inexplicable des solitudes et des âmes, et sourdre dans les cœurs dépris les voluptés amères des grandes mélancolies.

Entre Thiézac et Saint-Jacques-des-Blats, nous franchissons trois viaducs et les deux tunnels de Neyrevèse et des Falaises.

SAINT-JACQUES-DES-BLATS.

XIII^e STATION.

4,592^m de Vic. — 6,383^m de Saint-Jacques.

Saint-Jacques-des-Blats, perché à 994 mètres au-dessus du niveau de la mer, est le chef-lieu d'une modeste commune qui n'aurait jamais fait parler d'elle si elle ne produisait les *cabecous*, fromages de lait de chèvres, très en réputation dans le Cantal, pour lesquels je ne professe pas un goût bien prononcé.

Les touristes qui s'arrêtent à Saint-Jacques ont la faculté d'explorer les alentours, que je recommande à leur attention. Par la voie de terre le chemin monte et le valon se rétrécit de Saint-Jacques aux Chazes, après lesquelles on rencontre d'abord, dans les coupures de la route, des filons d'obsidienne, ensuite, en contre-bas, à droite, commence la percée du Lioran, puis apparaît le hameau de Veyrières et plus loin le Puy de Griou, gènta de phonolithe, — placé à cheval sur la montagne, — qui garde deux vallées du haut de son sommet aride et vertical.

De la station de Saint-Jacques-des-Blats à celle du Lioran, la voie s'élève conti-

nuellement en rampe dans un site vertigineux et terrifiant, jusqu'au moment où le convoi s'engage dans un tunnel creusé au-dessous de celui de la voie de terre. Nous avons eu à franchir de nombreux travaux d'art, motivés par les torrents tributaires de la rivière, et à l'issue du tunnel, qui a 1,956 mètres de longueur, le train stope au palier de la station du Lioran, point culminant de la ligne, assise à 1,152 mètres 50 centimètres d'altitude.

LE LIORAN.

XIV^e STATION.

6,334^m de Saint-Jacques. — 10,989 de Murat.

On va, en quelques minutes, de la station à l'hôtellerie située à l'issue orientale de la percée de la voie de terre, forée dans des filons de trachyte, de phonolithe et de basalte, qui semblent avoir jailli à travers une couche de brèche, contenant des fragments cellulaires et scoriformes de ces roches, aussi bien que des veines de porphyre vert. Ce tunnel, de 1,400 mètres de long, creusé à trois cents pieds au-dessous du sommet du puy du Lioran, fut entrepris pour éviter la traversée du col de Sagnes, souvent impraticable et tou-

jours dangereux. Pour les voyageurs qui ne prennent pas le tunnel le col de la route arrive jusqu'à Font-de-Cère.

Là se termine la vallée de la Cère que nous venons de remonter, et commence celle de l'Alagnon que nous allons descendre. On se trouve au sein d'une nature sauvage, dans des solitudes pleines de tristesse, d'où l'on découvre les premiers revers du Lioran, dont les gorges forestières, frémissantes sous leur couronne de sapins séculaires, ont une sorte de vie morale et de grandeur épique.

L'auberge de la percée est assise dans une position des plus pittoresques. C'est de là que l'on part communément pour faire l'ascension du Plomb du Cantal, qui a toujours la couronne blanche que l'hiver met au front des rochers menaçants et où, parmi les bruyères, l'*arnica montana* fait briller son grand disque d'or.

Le Plomb, qui a 1,857 mètres d'altitude, est le point basaltique le plus élevé de France. Il s'appelait primitivement *Mons Celtorum*, d'où l'on a fait *Cantal*. Sa base s'étend, du nord au sud, sur une longueur de trois lieues. Il est environné de sommets rivaux, cônes gigantesques dont l'escarpement rend leur accès presque impraticable. La carte de Peutinger marquait dans ses environs l'emplacement

d'une voie romaine, *via Celtica*, que l'on peut suivre encore pendant quelques heures, et dont on retrouve, dans certains endroits, l'ancien pavé parfaitement conservé.

Après avoir fait l'ascension du Plomb, le touriste qui n'a pas le feu sacré des excursions regagnera la station pour aller à Murat. Pendant le trajet, l'archéologie cédera le pas à la géologie. Le Parthénon, le Colysée, les pylones thébains, les lamaseries, les pagodes, les topas, les cathédrales, les « trustes » féodales sont peu de chose comparés aux géants géologiques convulsés par les secousses volcaniques, au sein desquels la vapeur emporte les voyageurs.

L'Alagnon, descendant du col de Sagnes et grossi d'affluents nés sur les flancs du Plomb, forme le fond d'un tableau imposant. La voie le longe presque continuellement. Le voyageur le perd de vue dans les abîmes, et le retrouve dans les clairières, sautillant en cascates sur le velours des mousses, ou bondissant au débouché de détroits resserrés, aux parois verticales.

On n'a au-dessus de soi que les crêtes des volcans éteints et le ciel, quelquefois brumeux, souvent d'un bleu foncé inconnu aux plaines. Des aromes, pénétrants

comme le parfum des encensoirs dans une église, descendent des escarpements ou montent des abîmes, sous la verdure fraîche et lustrée des hêtres, et sous le noir intense des sapins. On est assiégé par d'étranges pensées, dans les solitudes de ces lieux solennels, où retentit l'immense symphonie de la nature, rarement troublée par l'homme remuant qui, après avoir détruit le ciel, essaie de faire voler la terre en éclats.

Les montagnes du Cantal ne se détachent pas, comme les Pyrénées, sur les fonds rutilants des ciels espagnols, — le pays du soleil et des rêves, — et elles n'inspirent pas, comme les Alpes, cet incommensurable ennui que tout le monde éprouve, sans oser l'avouer, dans cette Suisse triste, banale, arrangée, où les hôtels irréprochables, les vaches, les châteaux, les habitants, tout a l'air d'être en sapin découpé et engendre la monotonie. On a, au contraire, ici, des surprises continuelles : des roches déchiquetées, des masses heurtées, des bouleversements gigantesques, des gouffres qui font frissonner de l'horreur des abîmes sans fonds, dans lesquels retentit l'eau délirante. Ces eaux chantent et pleurent, murmurent et rugissent. On est tenté, en les entendant, de s'écrier avec M^{me} Guyon, dans ses

Torrents : « Ces eaux ! mais ce sont des âmes ! »

Lorsque le train quitte le palier de la station du Lioran, il descend une rampe assez rapide jusqu'à Murat. Le railway est presque entièrement construit en corniche, sur la rive droite de l'Alagnon et sur le versant exposé au nord-ouest, tandis que la voie de terre zèbre la rive gauche de lacets. Le convoi pénètre dans le tunnel de Fraisse-Haut, court dans une espèce de petite plaine diaprée de prairies, passe sur la rive gauche de l'Alagnon et stope à la station de Murat, qui n'est plus qu'à 898 mètres, 85 centimètres d'altitude.

MURAT.

XV^e STATION.

10,989 du Lioran. — 9,240^m de Neussargues.

Murat est accroché, à gauche de la station, au pied d'un conglomérat de basalte, près du ruisseau de Bournantel, à un kilomètre environ de son confluent avec l'Alagnon.

Le château de Bonnevie, que son emplacement, ses fossés, ses ponts-levis, ses tours, rendaient à peu près inexpugnable, couronnait la plate-forme du massif basal-

lique. Ce manoir, dont les titres font mention dès le neuvième siècle, appartenait aux vicomtes de Murat, opulents seigneurs ayant plus de trente châtelainies sous leur dépendance. Il leur fut enlevé par Charles VI, qui le donna à Jean, seigneur de l'Isle; mais le vicomte Richard II ne tarda pas à le reprendre. Comme il était bailli des montagnes, il emplit le pays de terreur. Bernard d'Armagnac, son suzerain, à qui il refusa de rendre hommage, s'empara de son aire et le jeta en prison; mais, après dix-huit mois de captivité dans le donjon de Carlat, il parvint à s'échapper et obtint sa grâce, par l'entremise du duc de Bourgogne, en cédant ses droits sur Murat à la maison d'Armagnac. Après la mort de Jacques d'Armagnac, Louis XI fit raser le repaire, en 1477. Reconstruit quelque temps après, il soutint plusieurs sièges, pendant les guerres de la Réforme, et fut enfin définitivement démoli, en 1633, par les ordres de Richelieu. On retrouve encore les vestiges de ses voûtes, et presque toutes les traces de son enceinte.

J'ignore la date exacte de la fondation de l'église de Murat, qui fut érigée en chapitre en 1350, brûlée en 1493, et réédifiée par la piété d'Anne de France, duchesse de Bourbon et vicomtesse de Murat, dont on voit le blason sur les vitraux. Elle est dé-

diée à Notre-Dame des Oliviers, et conserve une statue de la Vierge, donnée, dit-on, par saint Louis.

La ville possédait un couvent de Dominicaines, occupé aujourd'hui par le tribunal civil; un couvent de Récollets, fondé en 1402, qui servait récemment d'hôpital et qui fut incendié en 1855. Elle était le siège d'un bailliage, dit d'Andelat parce qu'il avait été primitivement établi dans le village de ce nom, sur les bords de l'Ande, à quatre kilomètres de Saint-Flour; d'une prévôté royale et d'une maîtrise des eaux et forêts. Elle possédait, dès le treizième siècle, des franchises municipales consistant en trois consuls, chargés uniquement du pouvoir exécutif, car toutes les décisions émanaient des habitants eux-mêmes réunis au son de la cloche. En 1357, les Anglais, profitant des discordes qui divisaient la famille seigneuriale, prirent et pillèrent la ville sans pouvoir s'emparer du donjon de Bonnevie.

Murat, entouré d'herbages étendus, entre Aurillac et la Planèze, — plateau basaltique situé à l'ouest de Saint-Flour, — est le centre d'un grand commerce de fromages et de grains. C'est, en outre, la patrie de Jean de L'Hôpital, garde des sceaux des montagnes et père de l'illustre chancelier, qui était né à Aigueperse.

On ne peut pas passer à Murat, qui porte d'*azur au lion d'or léopardé*, sans aller visiter le château d'Anteroche, sis en amont de la ville, et celui de Masseheau, situé dans la vallée de Bournantel. J'ai évoqué, en visitant le premier, le héros de Fontenoy dont la tradition a altéré le mot légendaire. Le comte Charles-Alexandre d'Anteroche ne dit pas, dans sa folle vaillance : « Tirez les premiers, Messieurs les Anglais ! » mais bien : « Messieurs les officiers anglais, tirez les premiers ! » C'est aussi chevaleresque, mais avec une nuance d'aristocratie qui est bien plus dans les mœurs du temps.

Les couches basaltiques, à travers lesquelles l'Alagnon a creusé sa vallée, dans le voisinage immédiat de Murat, sont les plus remarquables du Cantal, par la régularité de leur configuration en colonnes, non moins que par leur masse. Elles sont unies au trachyte, accompagnées et en partie enveloppées par de la brèche ; mais, sur plusieurs points, des portions colossales ont été dépouillées de leurs enveloppes et isolées du reste du courant auquel elles appartiennent. Telles sont les montagnes de Bonnevie et de Chastel. Il y a là un immense rocher conique, d'environ quatre cents pieds de hauteur, formé d'un énorme faisceau de

prismes, convergeant de tous les côtés vers le sommet. Ceux de l'extérieur sont légèrement courbés, ceux du centre, droits et verticaux. Ces derniers sont ordinairement hexagones. Leur diamètre excède rarement huit à dix pouces, sur une hauteur qui atteint souvent de cinquante à soixante pieds, sans fentes ni délits. Ce basalte est cassant, sonore, dur, compact, fin de grain, sombre, et ne contient aucun cristal visible. Il est à remarquer que la face occidentale du rocher est entièrement amorphe.

Chastel-sur-Murat, placé à quatre kilomètres de Murat, dans le basalte, reposant sur le tuf poreux, produit, dans son territoire, des pâturages savoureux arrosés par la Chevade et le Lapsoux.

Bredons, village de bergers, est perché à droite du railway, en face de la station, sur une colline austère, composée d'un segment apparent du même lit que celui de Murat. Les colonnes de ce massif sont divisées par de fréquents interstices ; les articulations séparées s'adaptent les unes dans les autres comme de gigantesques vertèbres, au moyen de bases alternativement concaves et convexes.

Bredons fut, dans l'origine, un prieuré fondé par Guillaume, vicomte de Murat, et relevait de l'abbaye de Cluny. Son

église romane, — sobre et morne, — est en harmonie avec le site désolé qu'elle occupe. Elle a trois nefs et neuf chapelles. Le chœur est voûté et doré. Je recommande, sans restrictions, un superbe banc d'œuvre gothique, travaillé comme de la guipure, et je signale, en faisant mes réserves, un retable orné de quatre colonnes corinthiennes et de statues. Il existe, sous les dalles, des caveaux où avaient été inhumés, dans des cercueils de plomb, cinq jeunes comtes d'Armagnac.

Bredons, jadis église paroissiale de Murat, était défendu par un château fort, dont on distingue encore l'emplacement et qui fut pris d'assaut par le vicomte Renaud de Murat.

Une croix de pierre, décorée d'une inscription runique, s'élève sur une éminence voisine du village, et on aperçoit, aux environs, le château de Becoire, que saint Louis aurait fait construire et que les Anglais pillèrent en 1357.

On trouvera, entre le village de Meynial et le hameau de Meynialou, un gros bloc qui porte gravées sur la face principale deux empreintes dont l'une figure un char et dont l'autre garde la trace de pas humains. On l'appelle la « Pierre du carrosse. » Les indigènes prétendent que ces empreintes perpétuent dans le pays la lé-

gende de saint Sylvestre, qui plaçait un pied sur ce point et l'autre sur la montagne opposée, pour embrasser et protéger les alentours.

Les pataches antéhistoriques qui font, avec une célérité honnête et modérée, le service entre Murat et Saint-Flour, ne sont pas pourvues des huit ressorts des calèches de Binder. On arrive néanmoins de guingois et cahin-caha en trois heures environ.

Saint-Flour, — la ville noire, — patrie du poète Du Belloy et du peintre François Lombard, est le siège d'un évêché, — suffragant de l'archevêché de Bourges, — érigé dans le quatorzième siècle par Jean XXII. Cette ville expiatoire est bâtie sur un dyke volcanique, — le mont Indiciat, — coupé à pic de tous côtés, sauf vers l'ouest. Elle doit son origine à son monastère fondé par saint Odilon, à l'endroit où avait été inhumé saint Flour, premier évêque de Lodève, apôtre de l'Aquitaine, des Cévennes et de l'Auvergne, qui mourut en 389, au lieu qu'occupe actuellement la ville.

Le monastère, autour duquel s'éleva la cité, fut fondé en 1002, par suite des dons d'Amblard d'Apchon, — coupable de la mort d'un de ses parents, — réunis aux offrandes du seigneur de Brezons, qui lui même était fraticide.

La cathédrale de Saint-Flour, classée parmi les monuments historiques, fut construite à la fin du quatorzième siècle, en lave et en pierre de Volvic, sur l'emplacement d'une basilique érigée au commencement du onzième et qui avait succédé à l'oratoire édifié par saint Flour. Elle se compose de cinq nefs sans transept, avec deux tours carrées sur la façade. J'y ai remarqué un grand bas-relief représentant le Christ au tombeau et d'assez bons tableaux. Quant aux vitraux, ils sont de fabrication moderne, sans couleur et sans chaleur.

L'église Saint-Vincent, édifice du quatorzième siècle, ne m'a nullement intéressé et mérite à peine une mention. J'ai remarqué une jolie tourelle hexagonale, quelques fenêtres et la voûte de l'ancienne église gothique Notre-Dame, transformée en halle au blé. L'église du couvent de la Visitation possède un tableau estimé de François Lombard, peintre saint-florin, qui peignait sous l'inspiration des Flamands, et dont le chef-d'œuvre jouit d'une certaine notoriété en Auvergne, sous le nom de *Petit mangeur de pois*. La chapelle de Frédières est renommée pour ses miracles.

Je signale, par stricte probité de cicerone, le collège, édifice du seizième siè-

cle ; le palais épiscopal, qui date du dix-septième ; le grand séminaire, qui ne remonte qu'au dix-huitième ; le palais de justice, construit de nos jours ; les restes des anciens remparts ; plusieurs maisons du seizième siècle, situées sur la place d'Armes ; une fontaine mutilée et le Champ-de-Mars ou Foiral, établi sur les débris des fortifications, et d'où l'on jouit d'une vue saisissante sur un paysage morne. Les gandins de Saint-Flour y étalent leurs grâces, et les cocodettes indigènes y font, — le dimanche, — des effets de crinolines émouvantes et de tudors truculents.

Le faubourg, assis au bas du dyke qui supporte la ville, s'étale aux bords du Lander.

Saint-Flour fut, pendant longtemps, la clé de la haute Auvergne. En 1372, Charles V lui accorda une charte communale et des armoiries qui étaient : « *Au premier, d'azur, semé de fleur de lis d'or ; au second, d'or, semé de fleur de lis d'azur.* » Malgré la juridiction temporelle du prieur d'abord, de l'évêque ensuite, la ville conserva le droit de nommer ses officiers municipaux. François I^{er} y établit un bailliage en 1523. Les huguenots l'attaquèrent furtivement pendant la nuit, en 1578 ; elle dut son salut à l'énergie

du consul Brisson de Chaumette, et les Saint-Florins, en mémoire du fait, instituèrent une procession, dans les rangs de laquelle un poste d'honneur était réservé aux Brisson.

Les Saint-Florins et les Aurillacois n'ont pas toujours été cousins, quoique tous Auvergnats. Saint-Flour, jadis boulevard d'Auvergne, ne pardonne pas à Aurillac d'être devenu chef-lieu du département, et Aurillac envie à Saint-Flour d'être resté chef-lieu ecclésiastique et judiciaire.

Regagnons la gare de Murat et reprenons le train qui longe une sorte de corniche taillée dans le roc, sur le flanc de montagnes escarpées. L'Alagnon s'enfonce dans une gorge étroite et profonde, frangée de grands bois, que surplombent de noirs rochers de gneiss envahis, çà et là, par des coulées volcaniques.

Le convoi passe rapidement devant La Chapelle-d'Alagnon, riant village, dont l'église romane possède un beau reliquaire, donné à la fin du dix-septième siècle, par Delphine de Béral. Le château de Jarrousset, composé d'une tour carrée, couronnée de mâchecoulis et composé d'un corps de logis en équerre, défendu par deux tours rondes, s'élève sur le versant oriental, au-dessus du rocher de Muratel. On y jouit d'une belle vue sur la vallée. Nous

laissons, à gauche, le hameau de Virargues, avec la très-ancienne chapelle de Fau-Fouilloux, et le train, ralentissant sa marche, fait halte à la station de Neussargues.

NEUSSARGUES.

XVI^e STATION.

9,240^m de Murat. — 10,086^m de Ferrière-Saint-Mary.

La station s'étend, à gauche de la voie, au sein d'un large bassin qu'arrose l'Alagnon, sur le territoire de la commune de Moissac-Neussargues, fertile en grains, fourrages et fruits qui se vendent à Murat.

Une église du voisinage, dédiée à saint Etienne, renferme une curieuse pierre tombale, représentant un chevalier couché, les mains jointes, vêtu de sa cotte de mailles et l'épée ceinte aux reins. Son front est orné de la couronne comtale, portant l'inscription suivante : « Loïs de Foix, seigneur de Merdoigne » avec cette devise : *Post tenebras spero lucem.*

Merdogne, *Mars-Diana*, était une forteresse redoutable, dont les ruines dentelent encore un coteau, voisin de Joursac et commandant la Planèze. Ces ruines

•

consistent en une tour carrée, un grand mur percé de quatre fenêtres et des caves spacieuses encombrées de débris.

La terre de Merdogne advint primitivement aux Bréons, puis tomba en quenouille, passa dans la maison de Tinières, devint l'apanage de celle de Foix et échut enfin au prince de Conti, qui la céda à Louis XV. Cette seigneurie devint une prévôté royale en 1784.

Les coteaux qui cernent l'horizon prochain, sur la gauche, sont pittoresques et émaillés de cultures variées, tandis que ceux de droite sont couverts de sapins poussés dans les rochers.

Le convoi s'élance dans la vallée bordée par ces deux chaînes, laissant d'un côté Valjouse, dans le canton de Massiac, et Peyrusse dans celui d'Allanche.

Valjouse, *vallis jocosa*, est une commune placée sur des pentes qu'arrosent deux ruisseaux, et dont la population reste condensée au chef-lieu, qui se cache dans une dépression étroite, abritée au sud par un pic élevé et dont l'église est dédiée à saint Antoine.

Le nom de *vallis jocosa*, val sonore ou vallée bavarde, provient selon M. Durif, de ce que le matin, à l'heure où la campagne s'éveille au bruit, le chant de l'alouette, le

cri du pâtre, les clochettes des troupeaux produisent dans ce bassin plus de retentissement qu'ailleurs.

Peyrusse, — qu'il ne faut pas confondre avec la localité du même nom, située dans l'Aveyron, dont nous avons déjà parlé, — passe, aux yeux de quelques archéologues, pour l'antique *Petruvia*. C'est un bourg divisé en deux parties et dominé par les vestiges d'une citadelle qui serait, selon certains érudits, un débris de *Petruvia*. Le château Peyrusse, perché sur un roc naturellement fortifié, appartenait à la famille d'Anteroche.

Le train a franchi réglementairement, en dix-huit minutes, les dix kilomètres quatre-vingt-six mètres, qui séparent Neussargues de Ferrière-Saint-Mary et stope devant cette dernière station.

FERRIÈRE-SAINT-MARY.

XVII^e STATION.

10,086^m de Neussargues. — 6,579^m de Molompize.

La station emprunte un certain intérêt aux deux villages de Saint-Mary-le-Cros et de Saint-Mary-le-Plain. Le premier est ainsi nommé parce qu'il est environné de rochers, le second, parce qu'il est assis

sur la haute plaine. Tous les deux doivent leur vocable à saint Mary, ou Marius, originaire d'Italie, disciple et compagnon de saint Austremoine. Saint Mary habita, pendant plusieurs années, dans une grotte qu'il s'était creusée dans la montagne. Il évangélisa le pays compris entre Murat et Brioude, mourut l'an 80 de Jésus-Christ et fut inhumé dans un oratoire, qui devint plus tard l'église paroissiale de Saint-Mary-le-Cros. Cette église garde, suspendue à sa voûte par des chaînes de fer, une châsse en bois, où reposaient les reliques du saint. Cette châsse est vide, car, en 1050, ses restes furent enlevés et transportés à Mauriac par Ermengarde de Rochedagoux.

Le bourg, dominé par le mont Jour-Nal, occupe le versant nord-ouest de la vallée de l'Alagnon. Sa population est dispersée dans dix hameaux, dont plusieurs sont pittoresquement assis sur un sol schisto-basaltique, généralement raviné et couvert de chênes et de pins. Le hameau principal est composé seulement de l'église, du presbytère et de quelques maisons. On montre, aux environs, la fontaine érémitique et une pierre, en forme de siège, appelée chaire de Saint-Mary, but de pèlerinage pour les personnes atteintes de maladies néphrétiques.

Saint-Mary-le-Plain se trouve beaucoup plus à l'est, dans la direction de la Haute-Loire, que Saint-Mary-le-Cros. S'il faut s'en rapporter aux chroniqueurs auverpins, ce serait dans ces parages que saint Austremonne ayant eu révélation du trépas de saint Mary, aurait élevé en son honneur un sacellum qui donna naissance au village actuel dont l'église, lotie d'un beau reliquaire, est un ancien prieuré et dont le sol est schisteux, et les terres froides.

Treize minutes seulement séparent la station de Ferrière-Saint-Mary de celle de Molompize.

MOLOMPIZE.

XVIII^e STATION.

6,579^m de Ferrière. — 6,624^m de Massiac.

La station surgit au milieu d'un gneiss gris foncé, traversé par des filons quartzeux. Le bourg n'a, que je sache, jamais fait parler de lui.

Je conseille aux touristes consciencieux d'aller, non loin de là, sur la rive droite de l'Alagnon, visiter la chapelle de Vauclair, qui porte un blason seigneurial sur sa façade. Elle est en assez mauvais état, mais

possède une image de la Vierge, que la tradition prétend avoir été apportée d'Antioche.

On voit également, un peu en amont, les ruines du château de Vauclair, et on laisse à l'ouest Charmensac, qui se recommande par les débris d'un vieux manoir.

Le train, reprenant son essor, court rapidement devant le village d'Aurouze, siège déchu d'un fief considérable, où naquit Pons d'Aurouze, évêque de Saint-Flour, en 1373, et que domine le château du même nom.

Le bourg est de chétive importance. Son église, dont le chevet est roman et la nef gothique, relevait du monastère de Conques, auquel l'abbaye d'Autun l'avait cédé, et conserve un bénitier fort ancien. L'échange eut lieu, sous la présidence du prélat diocésain, au moyen d'une motte de gazon que chaque partie se transmettait manuellement.

Peu à peu les montagnes s'écartent pour encadrer le fertile et riant bassin de Massiac, où nous arriverons bientôt. Deux escarpements basaltiques pressent et surplombent le lit de l'Alagnon. Sur celui de droite s'élève la chapelle Sainte-Madeleine, sur celui de gauche s'étale l'oratoire Saint-Victor, auxquels se rattache la légende suivante.

Saint Victor et sainte Madeleine y avaient chacun un ermitage. De sa cellule, la recluse entrevoyait Victor en prières ou en méditation. Madeleine souhaitait le consulter sur les choses divines sans prêter à la médisance. Elle pria sa patronne avec tant d'onction qu'elle l'exauça. Un jour, la béate s'avança sur le bord de son rocher et, comme poussée par une inspiration surhumaine, elle appela saint Victor, en jetant son chapelet en l'air. Le rosaire s'étendit d'un rocher à l'autre et forma un pont miraculeux. Les deux ermites se mirent à marcher l'un vers l'autre sur cet appui tremblant. Arrivés au milieu, ils s'agenouillèrent et commencèrent leur mystique colloque. Le miracle se renouvela souvent, et les deux saints, pendant leurs entretiens spirituels, restaient exposés aux regards et à l'admiration des gens du voisinage. Cette naïve légende date du septième siècle, l'âge d'or de l'érémisme.

A peine le convoi a-t-il dépassé ces deux rochers qu'une voix clame : Massiac !

MASSIAC.

XIX^e STATION.

6,624^m de Molompize. — 6,591^m de Blesle.

Massiac, petite ville, mi-partie gothique

et mi-partie moderne, assise sur les confins de la haute Auvergne, dans le bassin de l'Alagnon, resserré au nord et à l'est, était jadis une place fortifiée, entourée d'un fossé profond, dans laquelle on pénétrait par trois portes flanquées chacune d'une tour, défenses auxquelles elle dut probablement d'échapper aux convoitises des Anglais.

L'église, peu intéressante, est ancienne et relevait de l'abbaye de Blesle. Le château, situé sur une éminence voisine, fut rasé au dix-septième siècle, en vertu de l'arrêt de la Cour des Grands-Jours d'Auvergne, qui condamna à la peine de mort le trop fameux Gaspard d'Espinchal, son propriétaire.

Le marquis Gaspard d'Espinchal, surnommé le Grand-Diable, — drôle seigneurial et bandit de qualité, — fut condamné à mort par la Cour des Grands-Jours d'Auvergne. Il émigra en Bavière et prit du service contre son pays. Cependant, une trêve ayant eu lieu, d'Espinchal parvint à négocier le mariage du Dauphin avec une princesse allemande. Louis XIV reconnaissant le rappela de l'exil, lui fit grâce, et le vieux brigand put tranquillement mourir dans son lit.

Il a existé à Massiac un monastère de bénédictins, lequel paraît avoir servi d'a-

sile, en 869, aux chanoines de Saint-Pierre-le-Vif, fuyant devant l'invasion normande. Ce couvent a disparu au dix-huitième siècle.

Les pentes méridionales du vallon au sein duquel s'épanouit Massiac, sont plantées de vignobles et de vergers, tandis que l'âpre versant opposé n'est couvert que de sapins. Le petit ruisseau d'Agnelon traverse la ville et va se jeter dans l'Alagnon.

Peu de temps après avoir quitté la station de Massiac le train passe du département du Cantal dans celui de la Haute-Loire et arrive bientôt à la gare de Blesle.

BLESLE.

XX^e STATION.

6,591^m de Massiac. — 12,300^m de Lempdes.

La station est construite à gauche de la voie, et la petite ville de Blesle, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Brioude, est située du même côté, à vingt minutes de marche, dans un terrain calcaire, entre l'argile et le basalte. Le sol, d'une âpreté alpestre, ne produit guère que du seigle, de l'orge, un peu de froment dans les parties basses, et quelques vignes dans l'étroit vallon qu'arrose la Blesle.

Le canton situé dans le bassin de l'Alagnon se compose, outre le chef-lieu, des communes d'Autrac, de Chambezou, d'Espalem, de Grenier-Montgon, de Léotoing, de Lorlange, de Lubilhac, de Torsiac et de Saint-Etienne-de-Blesle.

On remarque à Blesle une tour icosagone ou icosigone, c'est-à-dire à vingt angles, ce qui est une curiosité assez rare pour être signalée. Le monastère de Saint-Pierre-de-Blesle, au diocèse de Saint-Flour, — fondé en 909, par Ermengarde, comtesse d'Auvergne, — jouissait jadis d'une grande célébrité.

Il doit bien y avoir autre chose à dire sur la localité qui m'occupe, mais j'avoue humblement n'en pas savoir davantage, et je me hâte de reprendre le train.

Le convoi se met en marche au milieu d'un site imposant et mélancolique. Il franchira deux rivières, cinq souterrains et plusieurs tranchées pour arriver à la station prochaine. Il traverse d'abord l'Alagnon, puis la Bave, s'engage ensuite dans le souterrain de Torsiac, qui a 652 mètres de longueur, et à l'issue duquel on aperçoit, sur la droite, le vieux burg démantelé de Léotoing, qui attire longtemps l'attention au faite de rochers bizarres, dentelés par des convulsions géologiques délirantes. Cette ruine, obsé-

dante comme un repaire de stryges, domine obstinément la vallée qu'il opprime jadis et qu'il décore aujourd'hui très-pittoresquement. La famille de Léotoing est célèbre en Auvergne. Un Léotoing-Montgon fut évêque de Saint-Flour.

La vallée, assez large dans ces parages, se rétrécit au delà. Le train croise plusieurs fois l'Alagnon, qui bruit dans son étroit défilé ; il s'engouffre successivement dans les souterrains de Chambezon, de Planzel, de Toneyroux, de Combanet, et franchit maintes tranchées. La voie, comme on voit, s'est péniblement frayé un passage dans les collines escarpées et rocheuses dont on côtoie parfois la base. On longe enfin pendant quelque temps la rive gauche de l'Alagnon, que l'on traverse tout près de la station de Lempdes, établie sur la rive droite.

LEMPDES.

XXI^e STATION.

12,300^m de Blesle. — 4,529^m d'Arvant.

Lempdes, petit village empreint de charmes rustiques et d'attractions pittoresques, plaira aux artistes et aux archéologues. Les artistes s'inspireront de la

sincérité naïve et de l'intimité absorbante du paysage d'alentour; les archéologues étudieront avec curiosité sa célèbre petite église romane, sise à gauche de la voie et remarquable par deux modillons obscènes, sculptés à l'extérieur de l'abside.

Un spirituel écrivain et savant archéologue, affranchi des tyrannies du « cant », mais respectueux envers le lecteur français, justement jaloux du respect qui lui est dû, n'a pu en expliquer les sujets scabreux qu'en ayant recours à l'idiome latin qui, — chacun le sait, — a le privilège de braver l'honnêteté dans les mots. Il décrit ainsi le premier modillon : *Homunculus, tonso capite, nudo corpore, phallus prægrandum ostendatque tractat*; et le second dans les termes suivants : *Senex quidam sedens, promissa barba venerandus, muliebrem annulum ante pedes in imâ mutuli parte exsculptum, malleo obtundit*.

Les symbolistes prétendent que ces polissonneries cachent un sens mystique, qui échappe à ma pénétration, car je n'ai jamais pu me persuader qu'une pensée hiératique dût se blottir sous l'effronterie d'une spinthrée. Je ne comprends pas davantage qu'on cherche à envelopper une idée théologique sous ce qui ne me paraît, en définitive, qu'un libertinage d'i-

magination, que n'amnistie pas la perfection de l'exécution.

L'antiquité, familiarisée avec les pornographies, excella dans des productions de ce genre. Les gemmes, — intailles ou camées, — gravées sous le règne des douze Césars avec ce charme nerveux et cette exquise élégance qui font oublier la licence des motifs, sont des merveilles de glyptique qui nous initient aux mœurs étranges des Romains de la décadence ; mais les modillons de l'église de Lempdes sont simplement la brutale et banale débauche d'un sculpteur libidineux. Les défaillances bestiales que reproduisent ces modillons n'ont pas besoin d'être sculptées, gravées ou peintes pour inspirer le dégoût aux âmes élevées, et ne corrigeront jamais les organisations malsaines.

Nous ne devons pas nous attarder à Lempdes. Le train part et nous conduit en treize minutes à la station d'Arvant.

AR V A N T.

XXII^e STATION.

4,589^m de Lempdes.

Arvant, station isolée dans la campagne, est le point de bifurcation où le che-

min de fer d'Orléans se soude à la ligne de Paris-Lyon et la Méditerranée. Le seul objet de la station, digne d'intérêt est le buffet, où les voyageurs peuvent attendre patiemment le train, se dirigeant vers la Limagne ou vers le Velay.

Sidoine Apollinaire a célébré la Limagne, dont il était originaire, et parlé avec émotion de « cette mer de champs en laquelle ondoient des sillons d'une riche moisson, sans crainte de naufrages ; délectable aux voyageurs, profitable aux laboureurs, plaisante aux chasseurs ; les dos de ses montagnes sont entassés de paysages, les pentes de vignobles, le terrain de pacages, les rochers de châteaux, le couvert de bocages, le découvert de labourages, le creux de fontaines, les précipices de fleuves. »

Le Velay, contrée bouleversée par les convulsions géologiques, est le pays morne et cyclopéen des monstrueux dykes d'un noir rougeâtre et satanique, qu'on dirait encore brûlants et qui prennent au soleil couchant l'aspect de la braise mourante.

L'économie de ce livre ne me permet pas de franchir les limites du Grand-Central et d'empiéter sur la ligne voisine. Je ne puis pas conduire le lecteur aux châteaux de La Roche, de Lorient et de Paulhac qu'on aperçoit presque de la station. Je dois renoncer, bien à regret, à parler

de La Chaise-Dieu, célèbre par son abbaye dont il subsiste de splendides tapisseries d'Arras tissées d'après des cartons de Thaddeo Gaddi; de merveilleuses boiseries; de superbes orgues et une intéressante danse des morts. Il m'est interdit de décrire l'église d'Issoire; celle d'Ennezat, remarquable par sa danse macabre; la cathédrale de Clermont et la basilique Notre-Dame-du-Port; l'église Saint-Julien de Brioude; le château de Polignac; la ville du Puy, construite sur le penchant du mont Anis, que couronne le rocher Cornaille dominé par la colossale statue de Notre-Dame de France; la miraculeuse basilique byzantine placée sous l'invocation de Notre-Dame; la curieuse chapelle monolithe de Saint-Michel-d'Aiguilhe; l'église Saint-Laurent-des-Jacobins, où se trouvent, mêlées à de précieuses reliques, les cendres de Duguesclin, — mort à Châteauneuf-Randon, en Gévaudan, — qu'on y a récemment transportées.

Je dois rester dans les limites prescrites, qui me disent, comme le consul Popilius, traçant le cercle autour d'Antiochus Epiphane : *Non ibi amplius.*

VI

De Niversac à Agen.

NIVERSAC.

1^{re} STATION.

7,110^m des Versannes.

J'ai dû m'arrêter à Arvant, en Auvergne, où le Grand-Central se confond avec la ligne de Paris-Lyon et la Méditerranée; mais j'ai encore à m'occuper, — pour remplir mon programme, — du tronçon qui s'étend de Niversac à Agen, où l'Orléans opère sa jonction avec le Midi.

La gare de bifurcation de Niversac, située sur le territoire de la commune de Saint-Laurent-sur-Manoire, n'a pas de passé mais a peut-être de l'avenir. Dans tous les cas, son présent n'est pas brillant; aussi ne se sent-on pas d'aise, lorsque le train, laissant à gauche Saint-Laurent-sur-Manoire et Sainte-Marie-de-Chignac, se met en mouvement pour se diriger vers

le sud-est, en remontant un étroit vallon
qui conduit aux Versannes.

LES VERSANNES.

II^e STATION.

7,110^m de Niversac. — 6,415^m de La Gélie.

La station des Versannes s'étale mélancoliquement « dans le désert, » sur le territoire de la commune de Ladouze, dans le canton de Saint-Pierre-de-Chignac. La solitude au sein de laquelle elle languit, n'est troublée que par le passage des trains, emportant rapidement les voyageurs indolents ou affairés, qui jettent nonchalamment un regard distrait sur la contrée, dénuée d'accent et de souvenirs.

On y est aussi esseulé que le nycticorax dont parle le Psalmiste. Les désabusés dépris des frénésies du monde, ou les ironiques qui les dédaignent, doivent éprouver d'âpres et hautaines jouissances dans ces lieux, en se mêlant aux mystères émuovants, aux harmonies austères de la création, au

Chœur des Esprits cachés, âmes de toutes choses,
Qui font chanter la source et s'entr'ouvrir les roses.

J'avoue, pour ma part, que la contem-

plation de la nature est certainement plus attrayante que le spectacle écœurant des foules bruyantes, et je crois qu'aucune excitation mondaine ne peut remplacer les stoïques voluptés de la solitude.

Nous ne devons pas nous arrêter plus longtemps aux Versannes. Le train repart et dévore, en treize minutes, la distance qui sépare cette station de celle de La Gélie.

LA GÉLIE.

III^e STATION.

6,415^m des Versannes. — 9,180^m de Miremont.

La gare, construite dans le voisinage de Rouffignac, n'offre pas plus d'attractions aux mondains que la précédente. Je me souviens cependant d'y avoir rencontré un jour une troupe de bohémiens qui chantaient et dansaient en dehors de la grille, au moment du passage du train, en implorant la libéralité des voyageurs.

Je remarquai, parmi ces virtuoses nomades, une jeune fille au teint d'ambre fauve, d'une beauté douloureuse, psychique et nostalgique comme la Mignon de Goethe, qui chantait tristement en jouant de la guitare. La musique, un peu sauvage,

vibrant comme un cantique au milieu des molles exhalaisons de la nature. Cette jeune fille me fit involontairement songer à la *Suonatrice* du Giorgion, que j'ai admirée jadis à Rovigo, dans la galerie du palais Manfrini. La *Suonatrice* du Giorgion, assise auprès d'un massif de verdure, un luth à la main, comme la bohémienne de La Gélie, est certainement une des merveilles de la peinture vénitienne, dont Giorgion fut réellement le fondateur et l'un des plus grands peintres du monde, quoi qu'il soit mort de désespoir, à la fleur de l'âge, parce que son ami Piétro Luzzi, plus connu sous le nom de *Morto da Feltre*, lui avait enlevé sa maîtresse.

En quittant La Gélie, le train s'engouffre dans un souterrain de trois cent soixante et dix mètres, et franchit les deux viaducs du Colombier et de Miremont avant d'arriver à la station suivante.

MIREMONT.

IV^e STATION.

9,180^m de La Gélie. — 6,709^m des Eyzies.

Miremont forme, avec Mauzens, une commune de douze cents âmes. C'est un chétif village, à quatre kilomètres

duquel s'ouvre l'entrée de la fameuse grotte du Cluseau, dont la grande galerie a plus d'un kilomètre de longueur, et dont la totalité des ramifications offre un développement de quatre mille cinq cent cinquante mètres.

En sortant de la station, le convoi traverse le ruisseau de Savignac sur le viaduc du Souffron, et le méandre de l'Etang sur le viaduc de Lortal; puis, après avoir dépassé le souterrain de Laugerie, il franchit, sur un pont biais, la Vézère, dont la vallée, exceptionnellement pittoresque, est bordée par de hauts rochers, qui prennent un aspect cyclopéen aux Eyzies, et dont la base semble avoir été corrodée par des torrents courroucés.

LES EYZIES.

V^e STATION.

9,180^m de Miremont. — 7,921^m du Bugue.

Cette localité est romantiquement assise au confluent de la Vézère et de la Beune, au pied de magnifiques rochers calcaires, chers aux géologues, et sur lesquels les ruines d'un vieux château gisent lamentablement dans la poussière.

Ces rochers recèlent des cavernes, dans

lesquelles on a découvert, naguère, des ossements fragmentés; des silex taillés de formes variées et de diverses dimensions; des cendres et des charbons, restes de foyers depuis longtemps éteints; des objets d'un grand intérêt antéhistorique, tels que des vertèbres de renne percées de pointes de flèches en silex; des têtes de flèches en bois de renne, ornées de barbes récurrentes, creusées d'entailles; de petits crampons en os, très-compactes; des sifflets, faits d'une première phalange de pieds de cerfs, percés d'un trou; de petits blocs de granit, portant une cavité creusée intentionnellement; des représentations gravées à la pointe de silex, sur des plaques de schiste.

Ces ustensiles, contemporains de ceux des cavernes de Bruniquel, appartiennent à ce que l'on est convenu d'appeler l'âge du renne, et sont, artistiquement parlant, bien supérieurs aux produits de l'âge de la pierre polie qui lui est cependant postérieur. Ces artistes de l'âge du renne m'apparaissent comme des Éginètes antéhistoriques.

La faune des cavernes, dont je m'occupe, est représentée par des débris de l'homme, du renne, du cheval, du bœuf, du bouquetin, du chamois, du cerf, du grand *felis*, du lynx, du lièvre, d'oiseaux et de poissons.

Au départ des Eyzies, le train traverse la Vézère sur un pont biais, pour se tenir sur la rive droite, en décrivant de nombreux zigzags jusqu'à la station du Bugue.

LE BUGUE.

VI^e STATION.

7,921^m des Eyzies. — 8,988^m du Buisson.

Le Bugue est un chef-lieu de canton, situé à deux kilomètres nord-ouest de la station, qui n'a rien de remarquable que la belle fontaine de Ladoux.

En quittant le Bugue, le train franchit la Vézère, dont il longe alors la rive gauche. L'antique ville de Limeuil, sise dans le canton de Saint-Alvère, et célèbre par ses débris celtiques et romains, surgit bientôt, à droite de la voie, sur un promontoire épanoui au confluent de la Vézère et de la Dordogne. Son origine date d'une forteresse gauloise, remplacée plus tard par un château-fort. Le temps et les révolutions ont détruit son château et ses remparts.

Lorsqu'on a dépassé plusieurs petits aqueducs au delà de Limeuil, la voie décrit une courbe sur la gauche. On pénètre alors dans la vallée de la Dordogne, rivière

que l'on franchit sur le pont viaduc de Vic ou du Buisson, et le train stope à la station de ce nom.

LE BUISSON.

VII^e STATION.

8,988^m du Bugue. — 6,899^m de Siorac.

Le Buisson est une commune insignifiante, mais elle emprunte un grand intérêt à son voisinage de la célèbre abbaye de Cadouin, *Cadunium*, qui dépendait de celle de Pontigny, et dont l'histoire se rattache si singulièrement à celle de Toulouse, qu'il me paraît indispensable d'en parler.

Cette abbaye, située dans l'arrondissement de Bergerac, avait été destinée, dès son origine, à former un monastère de religieuses de l'ordre de Fontevrault, et c'est dans ce but qu'en 1114, Guillaume d'Auberoche, évêque de Périgueux, céda à Robert d'Asdébrezolo, — plus vulgairement connu sous le nom de Robert d'Arbrissel, — fondateur des dames de Fontevrault, un terrain que le chapitre de Saint-Front de Périgueux possédait à Cadouin. Ce projet n'ayant pas été exécuté, Gérard de Sales obtint ce terrain de Robert

d'Arbrissel et de l'abbesse de Fontevrault, en 1115, et y bâtit l'abbaye dont on admire encore les restes.

A l'époque où les suaïres et les véroniques acquirent une faveur qu'ils ont longtemps conservée, Cadouin s'éleva au plus haut degré de splendeur, lorsque le saint suaïre, apporté d'Orient, fut déposé sur ses autels.

On prétend que le légat Aymar, évêque du Puy, l'avait tiré des mains d'un Juif d'Antioche de Syrie, après la prise de cette ville, en 1098. Un prêtre du Périgord, qui était à la suite de ce prélat lorsqu'il mourut, l'apporta dans son pays. Il devint la propriété de l'abbaye de Cadouin, qui le conserva jusqu'en 1392, époque où l'abbé Bertrand Moulins, ayant eu avis que les Anglais avaient le dessein de s'en emparer, alla secrètement le porter à Toulouse. La ville acheta une maison pour servir de refuge à l'abbé et aux moines de Cadouin qui l'avaient suivi. Ceux-ci, par un traité passé avec les Capitouls, consentirent à ce que le suaïre demeurât, à perpétuité, dans cette ville. Six ans après, Charles VI envoya l'ordre, au connétable Louis de Sancerre, qui était à Toulouse, de faire porter cette relique à Paris, ce qui eut lieu au mois de juillet 1398. Elle fut restituée quatre mois après à la ville et

déposée dans l'église du Taur, où elle resta jusqu'en 1433. Elle fut adroitement enlevée, à cette époque, par les moines de Cadouin, qui la placèrent de nouveau dans leur abbaye.

Bien des pèlerins illustres, attirés par cette relique, sont allés s'agenouiller sur les dalles de cette abbaye, dont l'histoire a enregistré le nom de quarante-quatre abbés, et qui est classée parmi les monuments historiques.

La façade de l'église est romane. On voit, aux deux tiers de sa hauteur, une galerie d'arcades, dont les cintres sont ornés d'archivoltes diamantées. Chaque arcade retombe sur deux colonnettes divisées par un pilier. Deux immenses contre-forts soutiennent l'édifice, et trois vastes fenêtres cintrées ajourent l'intérieur, qui a la forme d'une croix latine, et une coupole, supportée par de larges pendentifs. La voûte de l'abside est décorée d'une fresque représentant la Résurrection du Christ.

Sur l'un des côtés du chœur existe une salle voûtée, qui renfermait, jadis, le trésor. On y voit une porte basse, qui conduisait à la geôle souterraine de l'in par-conventuel.

L'église communiquait avec le cloître dont la colonnade soutient des ogives, décorées avec la plus grande recherche.

Chacune des quatre galeries qui le composent se rattache à des époques parfaitement distinctes.

La galerie de l'est, adossée aux primitives constructions, remonte au quatorzième siècle, vers l'an 1320. C'est une merveille de grâce et de délicatesse, où l'art le plus exquis a réuni des sculptures, des colonnettes, des arabesques, des bas-reliefs, des médaillons, des rinceaux, des motifs historiés, tandis que de sveltes nervures s'élancent au sommet des voûtes ogivales d'où elles retombent en pendentifs capricieux.

La galerie du sud-est est presque aussi belle et aussi pourvue de décorations que la précédente.

La galerie septentrionale, — moins riche que les deux premières, — se recommande par un siège abbatial, au-dessus duquel est sculptée la Passion, par une main de la fin du quatorzième siècle, moins habile que celles qui sculptèrent les autres ornements.

La galerie de l'ouest, construite vers 1540, s'éloigne complètement du caractère gothique des trois précédentes et s'est épanouie sous le souffle italien de la Renaissance.

Des scènes épisodiques de l'Ancien et du Nouveau Testament se déroulent sous ces

quatre galeries avec cette charmante naïveté, cette scrupuleuse conscience et ce licencieux abandon qui caractérisent les productions artistiques des âges fervents.

Le saint suaire est renfermé dans une cassette de forme longue, doublée de drap d'or, plaquée aux angles par des coins en argent. Cette relique est un tissu grisâtre d'une extrême finesse, orné aux deux extrémités de bandes à fleurons rose pâle sur fond chamois, doublé, pour sa conservation, d'une riche étoffe de damas à grandes fleurs, sur laquelle sont superposées trois autres doublures. Sa longueur est de deux mètres quatre-vingt-six centimètres.

Le saint suaire est encore exposé à la vénération des fidèles, une fois l'an, au mois de septembre.

Tels sont les renseignements succincts que j'ai cru devoir donner sur Cadouin. J'invite les touristes auxquels leurs loisirs permettront de s'arrêter à la station du Buisson, à aller en vérifier l'exactitude. Je suis assuré d'avance qu'ils ne regretteront pas d'avoir entrepris cette excursion.

Du Buisson à Siorac, le train suit la rive gauche de la Dordogne, au sein d'un paysage peu attrayant.

SIORAC.

VIII^e STATION.

6,899^m du Buisson. — 5,633^m de Belvès.

Siorac, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Sarlat, est situé à l'embouchure de la Noze et de la Dordogne. On y voit des vestiges d'anciennes fortifications, une église bâtie par les Anglais, une antique chapelle dédiée à saint Louis, de nombreux souterrains et un château d'un très-médiocre style.

J'engage les touristes à aller visiter, à un kilomètre de la ville, sur la rive opposée de la Dordogne, l'abondante source de Salibourne, peuplée de brochets que les paysans des environs disent être tous privés d'un œil. Cette croyance populaire doit être basée sur quelque légende ; mais personne n'a pu m'édifier à cet égard dans le pays.

Au delà de la station de Siorac, le railway décrit une forte courbe sur la droite ; le train s'engage dans la vallée de la Noze et stope à la gare de Belvès, après avoir franchi le viaduc de Fongaufier.

BELVÈS.

IX^e STATION.

5,633^m de Siorac. — 11,352^m du Gôt.

Belvès est un chef-lieu de canton, recommandable par une assez belle église et une ancienne maison de Templiers.

De Belvès au Gôt, le railway est émaillé de travaux d'art. Nous franchissons successivement les viaducs de Lagrange, de Patouly, de Puech-Goudon, de Larzac, de Las Tuques ; nous nous enfonçons dans le souterrain de Latrape, qui a 4,759 mètres de longueur, et qui sépare la vallée de la Noze de celle de l'Allemagne. Le train s'arrête enfin au Gôt.

LE GÔT.

X^e STATION.

11,352^m de Belvès. — 7,107^m de Villefranche-de-Belvès.

Le Gôt est un triste hameau de la commune de Mazeirolles, où l'on devra s'arrêter pour aller à Montpazier, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Bergerac,

situé à douze kilomètres de là sur le Dropt, petite rivière, moins populaire que le Tage ou le Lignon, qui prend sa source à Capdrot, dans le département de la Dordogne, entre dans celui du Lot-et-Garonne à Parraquet, pour aller se jeter dans la Garonne, près de La Réole.

Montpazier se recommande par ses anciennes fortifications, par sa place entourée d'arcades ogivales, par son église du quatorzième siècle, classée parmi les monuments historiques, et surtout par son voisinage de Biron, qui se trouve à sept kilomètres de là.

Biron formait l'une des quatre baronnies du Périgord. Les trois autres s'appelaient Bourdeilles, Beynac et Mareuil. La ville n'a rien de remarquable; mais le colossal château qui la domine est un des plus anciens et des plus importants de la Guyenne. Il était cité, dès le onzième siècle, comme un des points redoutables de la province. Il fut, néanmoins, plusieurs fois pris et repris à l'époque de l'invasion anglaise.

Ce château grandiose a encore une fière tournure, malgré les outrages des hommes et du temps. Il a, d'ailleurs, tous les caractères et tous les profils farouches communs aux aires féodales. On cite particulièrement une triple chapelle du douzième siècle, — classée parmi les monuments

historiques, — qui reçut ultérieurement un exhaussement militaire. La chapelle supérieure, — beau monument de la Renaissance, — renferme plusieurs tombeaux décorés de riches sculptures. Le plus émuivant est celui de Charles de Gontault, duc de Biron, maréchal de France, qui rendit de grands services à Henri IV pendant les guerres de la Ligue, et obtint sa faveur. Accusé plus tard d'avoir conspiré contre lui, il fut condamné à avoir la tête tranchée et exécuté dans la Bastille, en 1602.

Celui qui, — sur cette terre offerte au péché d'Adam, — porte en soi un impassible cœur sourd aux rumeurs humaines, repaîtra son ironie au milieu de ces tristes tombeaux, témoignages éloquents des inanités terrestres.

Les artistes enthousiastes et avides de pittoresque remarqueront, sur une colline voisine, les ruines romantiques d'un autre château, croulant et démantelé.

De Biron, l'œil embrasse un immense et magnifique horizon, terminé au sud par la vaste chaîne des Pyrénées, qu'on aperçoit très-distinctement, lorsque le temps est clair.

Nous allons regagner la station du Gât. où le train, longeant la vallée de l'Allemance, nous portera rapidement à Villefranche-de-Belvès.

VILLEFRANCHE-DE-BELVÈS.

XI^e STATION.

7,107^m du Gôt. — 5,462^m de Sauveterre.

Villefranche-de-Belvès est un simple chef-lieu de canton où les archéologues remarquent avec intérêt quelques vestiges de fortifications du treizième siècle.

Peu de temps après avoir quitté cette station, on passe du département de la Dordogne dans celui du Lot-et-Garonne. Le convoi croise plusieurs fois l'Allemagne et stope à Sauveterre.

SAUVETERRE.

XII^e STATION.

5,462^m de Villefranche-de-Belvès. — 8,839^m de Cuzorn.

Sauveterre, commune rurale assise sur les bords de l'Allemagne, possède une assez correcte église moderne construite dans le style roman.

L'art n'a rien à démêler avec la localité, et la nature, sans éclat, y semble moins faite pour charmer les yeux que pour par-

ler aux âmes. Les contemplatifs, si merveilleusement doués pour discerner les telluriques harmonies de l'*Alma parens*, doivent y goûter la quiétude consolante qui caractérise les contrées prédestinées chères aux poètes.

Le train, reprenant son essor après une halte très-brève, suit alternativement la rive gauche et la rive droite de l'Allemagne, traverse le tunnel de La Tuquette et stope à Cuzorn.

CUZORN.

XIII^e STATION.

8,839^m de Sauveterre. — 5,988^m de Monsemprou-Libos.

Cuzorn, commune industrielle du canton de Fumel, possède une forge, une minoterie et une papeterie.

Je signale, à 7 kilomètres de là, au milieu des bois, le château de Bonaguil, l'un des plus élégants fleurons de la couronne féodale de la France, dont les silhouettes s'élancent fièrement dans les nues et font songer aux créations romanesques et chevaleresques de Walter-Scott.

A la sortie de Cuzorn, le train longe la rive droite de l'Allemagne jusqu'à son em-

bouchure dans le Lot, qui entre dans le département du Lot-et-Garonne aux environs de Monsempron-Libos, pour aller ensuite se jeter, beaucoup plus loin, dans la Garonne, à la pointe de Rebecquet, au-dessus d'Aiguillon.

MONSEMPRON-LIBOS.

XIV^e STATION.

5,988^m de Cuzorn. — 6,731^m de Trontets-Ladignac.

Monsempron est un village situé à droite et Libos un hameau à gauche de la voie. Le premier se signale par une belle église romano-byzantine du onzième siècle, classée parmi les monuments historiques, et célèbre par ses trois nefs, ses coupoles, son portail et ses sculptures; le second n'a rien de caractéristique.

Un embranchement sur Fumel et Cahors doit se détacher de la station, où l'on trouve des correspondances pour ces deux localités, ainsi que pour Monflanquin et Puy-l'Evêque.

Monflanquin est un chef-lieu de canton où l'on voit une église gothique classée parmi les monuments historiques et ornée d'un beau portail sculpté. On y remar-

que également des vestiges d'anciennes fortifications et les restes d'un couvent d'Augustins.

A l'issue de Monsempron-Libos, le railway décrit une courbe pour descendre sur la rive droite du Lot. Le train traverse le ruisseau de Las-Cabales sur le viaduc qui porte son nom, franchit en suite le viaduc des Ondes, et s'arrête à la station de Trentels-Ladignac.

TRENTELS-LADIGNAC.

XV^e STATION.

6,731^m de Monsempron-Libos. — 9,960^m de Port-de-Penne.

On ne peut pas voir Trentels de la station, mais on aperçoit Ladignac. Trentels est une commune dont le chef-lieu renferme une église du treizième siècle; Ladignac n'est qu'un modeste hameau.

Le train touche à peine à la station, où il prend ou dépose quelques rares voyageurs, et, repartant vivement, il franchit le Lot sur un pont de quatre arches pour ne s'arrêter qu'à Port-de-Penne.

PORT-DE-PENNE.

XVI^e STATION.

9,360^m de Trentels-Ladignac. — 11,978^m de Laroque.

Port-de-Penne est un petit havre construit sur le Lot, à 2 kilomètres de Penne et en face de Saint-Sylvestre, que l'on aperçoit sur la rive opposée.

Penne, *Penna Castrum*, *Penna Agennensis*, crête de l'Agenais, ainsi nommé à cause de l'élévation sur laquelle s'étage ce chef-lieu de canton, était dominé par un château fortifié dont on ne voit plus que les ruines. On l'appelait le château du Roi. Il était protégé par une triple enceinte, et on disait, au moyen âge, que cette citadelle « tenait en bride tout le pays d'Agenois. » Simon de Montfort s'en empara en 1212, à l'aide de puissants engins de siège. Montluc s'en rendit également maître en 1562, malgré l'héroïque défense des assiégés. Les trois cents soldats composant la garnison furent exterminés sans pitié, moins deux, auxquels Montluc fit grâce, et un qui s'échappa, au moyen d'une corde, le long du mur du château, et passa la rivière à la nage « au milieu d'un monde

d'arquebusades , » dit Montluc dans ses *Commentaires*, que Henri IV appelait la « Bible du soldat. »

Penne est célèbre par le pèlerinage très-fréquenté de Notre-Dame de Peyragude, ou de la Roche-Aiguë, dont le culte est institué dans l'église du Marcadiel. Cette dévotion tire son origine d'une apparition de la Vierge qui se manifesta, aux temps légendaires, à une bergère, sur la roche aiguë, qui s'avance en saillie au flanc du rocher où s'élevait le château du Roi, d'où l'œil contemple, avec ravissement, la verdoyante vallée de Sainte-Foi de Penne, et le riche bassin de Villeneuve, qu'arrose l'Oldus.

Il ne faut pas confondre Penne du Lot-et-Garonne avec Penne du Tarn, dont j'ai parlé en décrivant la ligne de Montauban à Rodez, et qui apparaît dans l'histoire, au douzième siècle, avec Bernard Aton Trencavel, vicomte d'Albi, qui en devint propriétaire. Ce fief passa de ses mains dans celles des seigneurs qui portèrent son nom et qui restèrent fidèles aux comtes de Toulouse, lors de la guerre des Albigeois. Simon de Montfort s'empara par trahison de leur aire, qui fut bientôt reprise pour tomber plus tard au pouvoir des Anglais, et qui joua un rôle important dans les guerres de la Réforme et de la Ligue.

A Port-de-Penne se détache l'embranchement de Villeneuve-d'Agen, qui se trouve à une dizaine de kilomètres.

Villeneuve-d'Agen remplace une ancienne ville nommée *Exisum*, traduit par le mot *Eysses*, qui fut le siège d'une abbaye de l'ordre de saint Benoît.

Charlemagne séjourna à deux lieues de là, à Casseneuil, où naquit Louis le Débonnaire. Le grand empereur y convoqua un champ de mai, où les « ahrimans » d'Aquitaine et les « leudes » d'Austrasie approuvèrent l'expédition qu'il méditait contre les Sarrasins. L'armée impériale fut partagée en deux corps. Lupus, fils de l'infortuné Waïfre, si longtemps poursuivi par la haine de Pepin, ameuta les Basques, les Asturiens et les Sarrasins, dans les défilés de Roncevaux, en Navarre. Roland, comte de la Marche de Bretagne, — dont l'histoire ne fait mention que cette seule fois, tandis que le roman de l'archevêque Turpin et les poèmes carlovingiens sont remplis de ses exploits légendaires, — périt dans cette expédition, agrandie par l'épopée.

En partant de Port-de-Penne, le train s'éloigne du Lot, remonte la vallée du ruisseau de Lartigue, laisse à gauche Haute-fage, remarquable par une belle église gothique, par les ruines d'un ancien châ-

teau et une haute tour du seizième siècle , — construite par l'évêque d'Agen, Antoine de La Rovère , — qui est classée parmi les monuments historiques. Le convoi franchit ensuite le viaduc de Vitalis , pénètre dans le tunnel de Laroque, qui a 1,263 mètres de longueur, et stope enfin à la station de Laroque.

LAROQUE.

XVII^e STATION.

11,978^m de Port-de-Penne. — 9,011^m de Pont-du-Casse.

Laroque-Timbaut ne se recommande guère que par les ruines banales d'un château, sur lequel l'histoire et la légende elle-même n'exercent pas les prestiges de leurs attrayantes séductions.

Le convoi touche à peine à cette station et reprend rapidement son essor, pour laisser Bajamont et les ruines de son château du quatorzième siècle, sur la gauche. Il traverse subsidiairement le tunnel de Laillé, franchit le viaduc de Saint-Arnaud et pénètre dans le vallon du ruisseau de Pont-du-Casse, où il s'arrête à la station de ce nom.

PONT-DU-CASSE.

XVIII^e STATION.

9,011^m de Laroque. — 5,130^m d'Agen.

Pont-du-Casse est une commune de mille habitants. Le train touche barre à cette station, repart et dévore, en quatorze minutes, l'espace qui la sépare d'Agen, — la ville aux pruneaux, — où il entre en gare et stope en face du buffet, institution gastronomique, qui, convenons-en, joue un rôle important dans les voyages.

AGEN.

XIX^e STATION.

5,130^m de Pont-du-Casse.

Agen, que célébrèrent Chapelle et Bachaumont, s'étale indolemment à l'ombre des promenades du Gravier et de la Plateforme, au pied de la riante côte de l'Ermitage et aux bords plantureux de la Garonne.

Cette ville fut originellement la capitale des Nitiobriges, que les Romains englobè-

rent dans la province d'Aquitaine. Au troisième siècle, saint Martial y apporta la lumière évangélique, qu'y développa saint Firmin. Saint Vincent, saint Félicien, saint Caprais et sainte Foy, dont j'ai déjà parlé, propos de Conques, y subirent le martyre.

Agen passa sous la domination des Wisigoths en 417, et les Francs s'en emparèrent en 507. On la trouve mêlée à la lutte acharnée que l'indomptable Waïfre soutint contre le premier roi carlovingien. Elle fut détruite de fond en comble par les Normands, en 848, et relevée en 960.

L'Agenais paraît avoir alors appartenir aux comtes de Périgord. L'un d'eux le céda vers 976, à son frère Gombaut, qui prit le titre de comte d'Agen, dont il était évêque, et le transmit à ses successeurs, qui réunirent dans une certaine mesure le pouvoir temporel à l'autorité spirituelle.

Agen passa successivement sous l'autorité du roi de France avec Louis le Grand, sous celle du roi d'Angleterre avec Henri I^{er} Plantagenet, sous celle des comtes de Toulouse avec Raymond VI. Elle subit les rigueurs de Simon de Montfort pendant la guerre des Albigeois. Puis les Anglais et les Français se la disputèrent jusqu'au moment où Duguesclin, en 1370, planta la bannière de France sur ses murs, d'où elle ne descendit plus.

Pendant les guerres de la Réforme, Agen devint le théâtre des tueries réciproques des catholiques et des protestants, au milieu desquelles se détache sinistrement la morne figure de l'âpre Montluc.

En 1572, Charles IX maria sa sœur Marguerite au Béarnais, et lui donna pour dot l'Agenais et le Quercy. Les Agenais, mécontents de l'un et de l'autre, les chassèrent de leur ville.

La cathédrale d'Agen, consacrée à saint Caprais, fut fondée au onzième siècle, sur les ruines d'un ancien monument dédié à saint Dulcide. L'abside et ses trois chapelles appartiennent au onzième siècle. Les colonnes qui décorent l'intérieur de l'abside sont ornées de chapiteaux très-variés et d'un travail délicat. Quatre d'entre eux semblent détachés d'un monument de Corinthe. Le transept, ainsi que les deux chapelles qui s'ouvrent dans les croisillons, parallèlement au chœur, datent du douzième siècle. Quatre piliers colossaux, décorés avec magnificence, forment le centre de la croix. Les voûtes du transept, le triforium qui règne au croisillon septentrional et le triplet symbolique qui le surmonte sont du treizième siècle. La nef fut commencée au quatorzième et terminée au seizième. Cette église est classée parmi les monuments historiques.

La chapelle du cloître de l'ancien Chapitre offre une charmante petite façade romane, ornée de sculptures polychrômes. Elle contient de curieux chapiteaux et deux tombeaux antiques, dont l'un est décoré sur une de ses faces, d'une sculpture représentant le prophète Jonas rejeté par la baleine.

L'église des Jacobins, consacrée à Notre-Dame d'Agen, est du treizième siècle, et est divisée en deux parties par des colonnes médianes, comme la plupart des anciennes églises dominicaines, généralement destinées à la prédication.

Les autres monuments religieux d'Agen sont : la chapelle Notre-Dame du Bourg, qui date du treizième siècle ; l'église Saint-Hilaire, bâtie au quatorzième par les Cordeliers ; l'église des Pénitents-Blancs ; l'église Sainte-Foy et l'hospice Saint-Jacques, où reposent les restes de Mascaron.

Les monuments civils offrent peu d'intérêt. La Préfecture, installée dans l'ancien palais épiscopal, conserve quelques gracieuses peintures des maîtres français du dix-huitième siècle, provenant du château d'Aiguillon.

La maison de Montluc est devenue une partie de l'hôtel de ville et une portion de la prison. Il n'en reste que le pignon voisin de la porte principale de l'hôtel de ville.

un angle de la façade intérieure de la prison et l'escalier.

On montre, aux environs de la ville, la maison et la fontaine des Scaliger.

Jules-César Scaliger, dont on ignore la naissance et les événements de sa vie, se prétendait issu des fameux Scala de Véronne. Il suivit en France Antoine de La Rovère, évêque d'Agen, et se fixa auprès de lui en qualité de médecin. François I^{er} lui donna des lettres de naturalisation, en 1528, et il mourut à Agen en 1558. On a de lui un savant traité *De causis linguæ latinæ*, un *Traité de l'art poétique*, des notes sur le *Traité des plantes* de Théophraste, des commentaires sur le livre des *Insomnies* d'Hippocrate, des *Lettres* et des *poésies* latines.

Son fils Joseph-Jules, l'un des plus savants critiques et des plus érudits écrivains de son siècle, naquit à Agen en 1540, embrassa le calvinisme en 1562, professa la philosophie à Genève, et occupa la chaire, vacante par la mort de Juste-Lipse, à l'université de Leyde, où il mourut en 1609. Il était très-versé dans l'histoire, les antiquités, la chronologie, les belles-lettres, les langues anciennes, hébraïque, syriaque, arabe, persane, et peut être regardé comme le fondateur de la chronologie. On lui doit un *Traité sur les*

trois sectes des Juifs, la *Chronique d'Eusèbe*, avec des notes, des *poésies*, un traité *De emendatione temporum*, et un *Trésor du temps*.

Lacépède, ami de Buffon et de Gluck, également distingué dans la composition musicale et l'histoire naturelle, naquit à Agen en 1756.

Le poète patois Jasmin, — le dernier des Gascons, — naquit aussi à Agen.

J'en ai fini avec Agen, et j'ai terminé le périple que je m'étais imposé. J'ai essayé de remplir mon programme avec conscience, et je tire ma révérence au lecteur en le priant d'excuser les fautes de l'auteur.

FIN.



TOULOUSE, IMPRIMERIE A. CHAUVIN ET FILS.









